

1  
Gepficht der Fußbahnführung.

in dem physikalischen Kabinett der Universität

am 25<sup>ten</sup> und 28<sup>ten</sup> October 1828

von Med. Dr. Boegner

Papier des Boegner betr.

*[Faint, illegible handwriting in brown ink, possibly a list or notes.]*









On s'abonne rue des  
Prêtres Saint-Germain-  
l'Auxerrois, n° 17.

# JOURNAL DES DÉBATS

## POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Prix : 18 fr. pour trois mois,  
36 fr. pour six mois,  
72 fr. pour l'année.

### GRÈCE.

Zante, 8 janvier.

(Correspondance particulière.)

Les philhellènes d'Angleterre et d'Allemagne, le clergé vénérable de ces deux pays, ainsi qu'une foule de personnages de distinction des deux sexes, viennent d'envoyer aux Grecs des secours d'une nature telle qu'ils n'en avoient pas encore reçu depuis qu'ils commencent avec tant de gloire et de persévérance. Indépendamment de sommes considérables d'argent, de munitions de guerre, d'habillement, nous avons vu passer ici, pour se rendre à Missolonghi, des hommes aussi sages qu'éclairés qui viennent offrir le secours de leurs lumières et de leur expérience pour fonder une administration sage, et établir une économie générale dans les affaires publiques, de manière à organiser et à régulariser toutes les branches du service. Deux presses typographiques ont été établies à Missolonghi pour publier les actes du gouvernement, et, à partir du 1<sup>er</sup> janvier (vieux style) on imprimera une éphéméride, ou journal intitulé : *Chronique Hellénique*. Ainsi, l'Europe ne sera plus à la merci du *Spectateur oriental* et de l'*Observateur autrichien*, qui ont jusqu'à ce jour enveloppé les affaires de l'Orient de ténèbres, et chacun pourra connaître ce qui se passe dans ces contrées nouvellement régénérées, et pour jamais arrachées à la domination du Sultan.

C'est Odyssée qui s'est emparé de Carystos dans l'île d'Eubée, et il assiège maintenant Erythrée. Les stratarkes Diamantis et Gouras après avoir occupé le fort de Cara-Baba qui forme la tête du pont par lequel on pénètre du continent dans l'île d'Eubée, ont établi un blocus serré devant Negrepont.

Le château de Patras est tellement pressé que plusieurs familles turques ont déjà obtenu, en vertu d'arrangements particuliers, la permission de se retirer à Gastouni, dans l'Elide; les prisonniers grecs qui s'y trouvoient renfermés ont également été relâchés par les assiégés.

Maurocordato a de son côté mis le siège devant Lépante et le château du cap Anticirion, de façon que toute cette partie de la Grèce occidentale sera soumise au pavillon de la Croix, avant l'ouverture de la campagne prochaine. On pourra ensuite agir, s'il y a lieu, contre l'Épire, car la peste qui désole Arta et Janina est si terrible, que nos guerillas qui courent maintenant les bords du golfe Ambracique n'osent pas pénétrer au delà du Macrinoros.

### GRANDE-BRETAGNE.

Londres, 6 février.

**Fonds publics.** — Trois pour cent consolidés, 90 1/2 7/8 5/8 91 1/8 91. — Coupons français, 8 1/4 de prime.

Les journaux de la Barbade, jusqu'au 31 décembre, viennent d'arriver; nous en tirons la nouvelle suivante:

**Bridgetown, 31 décembre.** — Le bateau de poste, l'*Econore*, capitaine Moffat, qui a quitté la Martinique lundi dans l'après-midi, nous apprend que cette île française a été jetée dans des alarmes sérieuses. Vingt à trente milliers d'hommes, tous riches et considérés, ont été arrêtés et envoyés, à bord d'une frégate, de Saint-Pierre à Fort-Royal, où ils sont rigoureusement détenus. On a découvert une correspondance séditieuse que ces mécontents avoient entretenue avec l'Europe, les îles anglaises et Saint-Domingue. Massacrer sans distinction tous les habitants blancs et mettre le feu à la ville de Saint-Pierre, tels étoient les moyens diaboliques par lesquels ils vouloient renverser le gouvernement. La vigilance de la police française et la main de la Providence ont fait échouer ce complot horrible. On a trouvé, entre autres choses, une réponse de Boyer le président de Saint-Domingue, à une lettre par laquelle un des conspirateurs lui demandoit le secours

de quelques soldats. La nouvelle que l'Angleterre avoit envoyée les troupes pour comprimer nos malintentionnés, ainsi que l'arrivée très heureuse des troupes françaises à la Martinique même, ébranlèrent leur décision et les engagèrent à remettre l'exécution de leur projet révolutionnaire, du 17 décembre, jour primitivement fixé, au jour de la veille de Noël. Dans l'entre-temps, l'activité du gouvernement et la surveillance extrême de la police amenèrent des découvertes qui firent arrêter toute entreprise. Plusieurs hommes de couleur étoient récemment arrivés de France et avoient distribué des pamphlets séditieux. On dit qu'environ soixante individus parmi les milices de couleur ont été désarmés.

Nous apprenons que, dans l'île de la Dominique, la loi martiale a été proclamée.

Il n'est venu hier que trente-huit membres à la Chambre des Communes; par conséquent, la séance n'a pu avoir lieu, et la Chambre reste ajournée jusqu'à aujourd'hui.

M. Lyall est sur le point de faire paraître son ouvrage sur la Russie; il a communiqué au *Courier* la partie qui regarde les *colonies militaires russes*. Ce système, qui présente une grande innovation en Europe, mérite la plus grande attention. C'est le général Arakcheiev qui en est l'auteur. Le but est d'entretenir une armée par les propres travaux du soldat, qui est en même temps agriculteur, d'exercer aux armes toute la population mâle des villages militaires, de donner au soldat un domicile où il puisse laisser sa famille en temps de guerre, et d'augmenter la population, et par conséquent la culture d'un pays qui n'a besoin que de bras pour voir beaucoup de ses steppes se transformer en jardins, et ses hameaux dispersés se réunir en cités florissantes. Les paysans de la couronne, dans les villages destinés à devenir colonies militaires, sont classés de la manière suivante : 1<sup>o</sup> Les maîtres-colons qui possèdent et dirigent des fermes de quinze *desiatines*, à condition de loger et nourrir un soldat; 2<sup>o</sup> les assistants, qui sont des valets de ferme; 3<sup>o</sup> les agriculteurs-soldats, qui, hors du temps de l'exercice, aident à l'exploitation de la ferme; 4<sup>o</sup> les réserves, qui ont le même devoir que les soldats; 5<sup>o</sup> les cantonistes, comprenant tous les jeunes gens de treize à dix-sept ans; 6<sup>o</sup> les garçons de huit ans à treize; 7<sup>o</sup> les enfants mâles, au dessous de huit ans; 8<sup>o</sup> les femmes; 9<sup>o</sup> les invalides. Chacune de ces classes est soumise à des règles, soit de conduite, soit d'éducation, et le tout ensemble est sous une discipline qui en fait une population entièrement distincte des autres Russes. L'assistant, le soldat-agriculteur et le soldat de réserve sont très souvent les trois fils du même colon ou bien ses gendres, ses neveux. On voit souvent des familles où se trouvent réunies toutes les classes. Le maître colon et son assistant n'apprennent que superficiellement le maniement des armes, mais ils portent l'uniforme.

Les soldats et les réserves sont exercés avec beaucoup d'assiduité, c'est une véritable armée; seulement les hommes de la réserve ont la faculté de se livrer à un métier, comme tailleurs, cordonniers, etc. Les cantonistes et les garçons vont alternativement à l'école et à l'exercice. Ils sont instruits d'après la méthode de l'enseignement mutuel; ils apprennent une sorte de catéchisme sur les devoirs d'un soldat, le même, dit M. Lyall, que Buonaparte faisoit enseigner aux siens. Ils ont des écoles d'équitation, et tous les autres moyens pour être bien élevés; ceux qui se distinguent peuvent devenir officiers. M. Lyall a vu quelques compagnies de cantonistes manœuvrer très bien, et montrer un esprit de corps tout à fait propre à faire de bons soldats.

Les femmes reçoivent une éducation et une instruction supérieures à celles des autres paysannes, le tout d'après le système lancastrien. Les enfants sont élevés d'après les mêmes principes, et passent successivement au rang des garçons, des cantonistes, etc.

### FEUILLETON DU JOURNAL DES DÉBATS.

#### THÉÂTRE FRANÇAIS.

OEdipe, l'Ecole des Maris.

#### THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

La Maison isolée, la Neige.

#### THÉÂTRE ROYAL ITALIEN.

Nina pazzo per amore, l'Inganno Fortunato.

#### SECOND THÉÂTRE FRANÇAIS.

Luxe et Indigence, les Ricochets, le Roman d'une heure.

#### THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Les Modistes, les Femmes volantes, les Mauvaises Têtes, Julien.

#### GYMNASÉ DRAMATIQUE. (Spectacle demandé.)

Le Comédien d'Etampes, Caroline, l'Héritière, Michel et Christine.

#### THÉÂTRE DES VARIÉTÉS.

La 1<sup>re</sup> de l'Accordée de Village, les Cancans, la Carte, les Farees.

#### THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Le Coupable, le Guisnier, l'Amour et l'Appétit.

### VARIÉTÉS.

*Poèmes et Chants élégiaques*, par Alexandre Guiraud (1).

L'un des caractères distinctifs de la poésie moderne est d'être, non pas mélancolique, comme l'ont prétendu quelques partisans outrés de

(1) Un volume, orné de jolies gravures.

Chez Boulland et compagnie, libraires, rue du Battoir, n° 12;

Chez l'advocat, libraire, Palais-Royal, n° 195;

Chez le Normant, libraire, rue de Seine, n° 8; et chez N. Pichard, quai de Conti, n° 5.

l'école romantique, mais sérieuse et sentimentale. Nous peignons, avec une sorte de charme et de volupté, les sentiments individuels que la contemplation de la nature et des événements de ce monde nous inspirent. Baignés sans cesse sur nous-mêmes par une religion spiritualiste et par l'habitude de la méditation, les expressions naïves et les sons harmonieux de la lyre antique ne suffisent plus à nos inspirations; nous demandons des émotions plus intimes, et nous exigeons presque toujours que les pensées de l'homme et du chrétien nous apparaissent à travers les images du poète.

Peut-être cette tendance de notre littérature a-t-elle été trop méconnue des poètes élégiaques du dernier siècle; en empruntant des formes et des images antiques pour en revêtir leur propres sentiments, peut-être ont-ils enlevé à la peinture de l'amour son plus grand charme, et à la peinture de la douleur ses plus profondes émotions. Le voluptueux Anacréon, le tendre Tibulle, ou l'épicurien Horace, ne soupçonnaient pas les plaintes déchirantes qu'une âme chrétienne peut faire entendre lorsqu'elle se trouve aux prises avec quelque grande passion: ce n'est point en se servant de leurs couleurs que J. J. Rousseau auroit peint son Héloïse, ou Bernardin de Saint-Pierre sa Virginie, et l'imagination se seroit rebellée de cette espèce de profanation littéraire, comme si l'on avoit fait passer une théorie grecque sous les arceaux gothiques de nos chapelles du douzième siècle.

Mais, en invitant nos jeunes poètes à suivre avec courage la nouvelle carrière que quelques hommes de génie leur ont tracée, nous devons leur en signaler les écueils. Malheur à ceux qui prendront l'obscurité pour la profondeur, et le néologisme pour le talent! La langue française, immortalisée par tant de chefs-d'œuvre, est une reine jalouse de ses droits, et qui exile de l'empire des lettres tout écrivain qui prétend s'affranchir du joug qu'elle impose. Horace vouloit qu'on ne



La couronne pourra facilement porter à un million cette espèce d'armée de réserve.

## FRANCE.

PARIS, 9 février.

Le gouvernement espagnol vient en effet de reconnaître une dette de 34 millions envers la France; mais il n'est pas vrai qu'il ait été au paiement de cette dette aucuns produits ou revenus publics de l'Espagne. C'est une simple reconnaissance sans hypothèque, sans même aucune indication de moyens de paiement dans l'avenir.

Quand tous les détails de notre intervention dans les affaires d'Espagne seront connus, que la convention pour le séjour de nos troupes aura été signée et portée à la connaissance du public, on verra d'après quel principe de générosité la France a agi dans cette mémorable entreprise.

Hier, à quatre heures et demie, le Roi a travaillé avec M. le comte de Chateaubriand, ministre des affaires étrangères.

Aujourd'hui, avant la messe, S. M. a reçu en audience particulière M. le lieutenant-général comte de Villate, M. le lieutenant-général vicomte Reiset, M. Hay et M. Rousseau, présidents de collèges électoraux, ainsi que MM. les officiers du 6<sup>e</sup> léger, et des 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 38<sup>e</sup> de ligne, formant la garnison de Paris.

A une heure, le Roi a reçu les hommes.

Dans l'après-midi, S. M. a travaillé avec M. le président du conseil des ministres.

Le Roi n'est pas sorti.

A huit heures du soir, S. M. a reçu les dames.

S. A. R. M<sup>te</sup> la duchesse de Berry partira samedi 14 pour Rosny.

Les ministres se sont réunis hier en conseil chez M. le garde des sceaux. S. G. est presque entièrement rétablie de son indisposition. On espère qu'elle assistera mercredi prochain au conseil chez le Roi.

— Aloïsis de Stolberg, comtesse d'Albany, veuve du prince Charles-Edouard (le Prétendant) est morte à Florence le 29 janvier dernier. Nous consacrerons plus tard une notice à cette femme, l'une des plus distinguées de l'époque dans laquelle elle a vécu.

— S. A. le prince de Hohenlohe-Schillingsfürst est mort à Lucerne le 21 janvier, à l'âge de 81 ans.

— M. le marquis de Rivière, capitaine des gardes de S. A. R. Monsieur, a pris hier congé de S. M. Il se rend à Châteauroux (Indre), pour y présider le collège électoral.

— M. de Gabrine, premier secrétaire de légation près la cour d'Espagne, est nommé ministre plénipotentiaire à Stockholm. Il est arrivé hier à Paris.

— M. de Barise, qui a eu l'honneur de commander le détachement de cavalerie d'être chargé du service près la personne de S. A. R. M<sup>te</sup> le duc d'Angoulême en Espagne, et qui a été nommé à Madrid capitaine dans ce beau corps, vient d'être autorisé par le Prince généralissime à porter la croix d'or de Saint-Ferdinand de première classe.

— Le Roi a daigné commuer en deux ans de détention, à compter de la date des lettres de grâce, la peine de cinq années de travaux forcés, prononcée par le 2<sup>e</sup> conseil de guerre de la 9<sup>e</sup> division du 4<sup>e</sup> corps de l'armée des Pyrénées, contre les nommés Jean Abeille et Jacques Espinard, conducteurs de mulets de bât. Ces condamnés, qui se trouvent en ce moment dans les prisons de Perpignan, vont être transférés à Montpellier pour être présents à l'enterrement de leurs lettres de grâce devant la Cour royale.

— On nous mande d'Orléans, le 2 février 1824 :

« Depuis le 23 décembre jus qu'au 29 janvier, nous avons vu arriver successivement dans nos murs les cuirassiers d'Orléans, le bataillon de grenadiers du 6<sup>e</sup> régiment d'infanterie de la garde, le 6<sup>e</sup> léger, les 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 38<sup>e</sup> de ligne, les hussards du Jura, et enfin les dragons de la Gironde, 4<sup>e</sup> de l'armée.

se servit qu'avec la plus grande réserve de ces expressions nouvelles que les vieux Céphéus n'entendaient pas : non exaudita Cethegis, et ce conseil qu'il donnoit aux poètes de son temps, nous devons le répéter aux nôtres. Une fois l'abus introduit, on ne prévoit pas où il pourroit s'arrêter. Une espèce de mysticisme littéraire, entendu seulement d'un petit nombre d'adeptes, remplaceroit les belles inspirations de Racine et de Chateaubriand; les tours les plus inusités, les images les plus incohérentes, les inversions les plus étranges, nous seroient offerts comme des exemples de sublime, et notre poésie, tout enveloppée de brouillards plus épais que ceux d'Ossian, ne seroit plus qu'un échange d'énigmes que nos OEdipes les plus intrépides se lasseroient bientôt de deviner.

Ces réflexions ne sont point applicables au brillant recueil que nous annonçons, et M. Guiraud a su se préserver des bizarreries déplorables dans lesquelles on accense notre littérature de vouloir se laisser entraîner; il a su éviter aussi cette monotonie de tons et de couleurs qui rend si fatigante la lecture des vers français. Des odes sur la délivrance de l'Espagne et de la Grèce, des élégies sur le départ du jeune Ismaël et des petits Savoyards, des chants d'amour et des hymnes de prière, jettent dans son ouvrage la plus heureuse variété. M. Guiraud conduit son lecteur des Thermopyles aux rochers de Meillerie et du château de Hartwel dans le temple de la Victoire. Il réveille dans la grotte de Saint-Jérôme cette voix inspirée qui faisoit autrefois retentir les échos de la Thébaïde, et il retrouve sur le promontoire de Leucade la lyre oubliée de Sappho; mais c'est surtout dans la peinture des souffrances de cœur que l'auteur des *Machabées* se montre avec tous ses avantages : les femmes liront avidement le poème de *Isaïre* et le chant d'amour intitulé : *Mourons*, parce qu'elles y retrouveront l'histoire de leur propres sentiments. Nous apportons toujours un peu d'égoïsme jusques dans l'expression de notre sensibilité, et nous

« Tous ces corps ont été reçus avec l'enthousiasme bien mérité qu'inspirent les braves de la Corogne, du Clos, et de Tarragone, de Vich, de Léca, de Jaca, de Campillo et du Trocadero. L'hommage rendu à la bravoure par la fidélité reconnaissante, a paru flatter les héroïques compagnons d'armes des illustres chefs guidés par l'immortel panache de Henri IV. L'ajoute de drapeaux, de lis couronnés de laurier, sous laquelle ils ont défilé; la garde nationale sa musique en tête, ouvrant toujours la marche; l'empressement des autorités à se rendre toujours au devant d'eux pour les complimenter, quelle que fût l'intempérie de la saison; la salle de l'Hôtel-de-Ville, décorée d'emblèmes militaires, et d'un riche trophée placé en face du buste de S. M. Louis XVIII, et dans laquelle tous les officiers de chacun de ces corps ont été invités à des repas aussi élégants que somptueux; la franche gaieté qui a régné dans tous ces repas; des couplets chantés, qui ont prouvé à ces braves que leurs faits d'armes étoient inscrits aux cœurs des Orléanais, comme ils le seront aux fastes de l'histoire; toutes ces circonstances enfin ont excité leur sensibilité qu'ils ont témoignée à plusieurs reprises. L'amour du Roi, du Prince généralissime et de toute l'auguste Famille des Bourbons, s'est signalé dans les toasts les plus vifs. A chaque passage la ville a fait faire des distributions, et a voit assigné aux officiers, sous-officiers et soldats, des places à la salle de spectacle, élégamment décorée de lauriers et d'emblèmes qui retraçoient les principaux faits de l'armée.

« Nous parlerons avec le même plaisir du repas splendide donné par les deux bataillons du 5<sup>e</sup> de la garde royale au bataillon de guerre du même corps. Dix-huit cents hommes ont dîné dans le local de la Bourse, où se sont rendues les autorités de la ville qui y ont été reçues par MM. les officiers, et qui se sont jointes à tous ces braves pour porter la santé du Roi et de son auguste Famille.

« Le lendemain, MM. les officiers de ces deux mêmes bataillons ont offert à leurs camarades, à l'hôtel de la mairie, un banquet somptueux auquel avoient été invités tous les fonctionnaires publics. Rien de plus séduisant, de plus aimable que cette fête de famille où tout avoit été prévu, et qui s'est terminée par les toasts si chers à tous les bons Français. Pendant le repas, une musique délicieuse s'est fait entendre et a accompagné des couplets pleins de verve, faits par un capitaine de ce régiment. »

## VARIETES.

*Entretiens sur le Magnétisme animal et le Sommeil magnétique, du Somnambulisme, dévoilant cette double doctrine, et pouvant servir à en porter un jugement raisonné* (1).

A lieu de magnétiser mes lecteurs, et peut-être de les endormir, je devois les entretenir de Machiavel, qui auroit su les tenir éveillés. Mais plusieurs motifs me font différer de quelques jours le compte que je dois rendre d'une nouvelle traduction des Œuvres complètes du publiciste Florentin (2). De tout ce qu'a écrit ce fameux secrétaire de la république de Florence, je ne connoissois que le livre du Prince et les Discours sur la première décade de Tite-Live; mais ce n'est pas seulement l'obligation de lire qui me fait retarder mon examen. Machiavel a une si mauvaise réputation, que son nom sert à désigner la fourberie politique. Un grand roi a cru devoir s'indigner publiquement contre le livre du Prince, et présenter son auteur comme un précepteur de crimes : Je dois donc bien m'observer dans ce que je me propose de dire sur cet ouvrage célèbre et mal connu, car j'avoue que je ne partage en rien l'opinion écrite du grand Frédéric à cet égard.

Un journal qui a le malheur de prospérer, a l'honneur d'être envié, et il est en butte aux traits de quelques rivaux, fort honnêtes gens d'ailleurs, qui font tous leurs efforts pour devenir aussi des

(1) Un vol. in 8°. Prix : 6 fr., et 7 fr. 60 par la poste.

Chez Deschamps, libraire, rue Saint-Jacques, n° 106;

Chez le Normant, libraire, rue de Seine, n° 8, et chez N. Pichard, quai Conti, n° 5.

(2) Œuvres complètes de Machiavel, par J. V. Périès. Vol. I, II, III et IV.

Chez Michaud, place des Victoires, n° 3;

Chez le Normant, libraire rue de Seine, n° 8; et chez N. Pichard, quai de Conti, n° 5.

aimons à détourner vers nos propres infortunes quelques unes des larmes que les malheurs d'autrui nous font répandre.

Nous ne citerons rien des Élégies savoyardes dédiées à M<sup>te</sup> la comtesse d'Hilliers, qui sont entre les mains de tout le monde, et dont le produit a été consacré à une œuvre touchante de charité; mais nous transcrirons avec plaisir quelques passages de la notice qui les précède.

Voici comment M. Guiraud peint l'arrivée des petits Savoyards :

« A la suite des savans, des hommes du siècle, des puissans de la terre, que l'Europe mène à Paris avec une sorte de pompe, arrivent les mendians d'Auvergne et de la Savoie, comme les représentans de la misère publique et de la simplicité des mœurs. Là, indépendamment de l'ordre suprême qui les y appelle, leur présence devient d'une haute utilité morale. Le riche les trouve couchés sur sa porte comme un avertissement que la Providence lui donne que tous ne sont pas riches comme lui. L'homme coupable, qui promène dans les lieux publics un cœur flétri par des vices, ou désespéré par la satiété des plaisirs, les entend chanter à ses côtés, et n'ose les regarder de peur de leur porter envie. Attroupés autour de toutes les joies, mêlés à toutes les pompes, employés à tous les services, en même temps qu'ils sont les instrumens des desseins de Dieu sur les hommes, ils servent de manifestation par leur existence presque miraculeuse, à cet ordre éternel qu'il a établi, et que lui-même nous révèle en nous disant : que les enfans des hommes ne seroient pas délaissés par celui qui nourrit les petits oiseaux. »

On ne sauroit trop louer la simplicité d'un pareil style, et cette page semble extraite des *Etudes de la Nature*, ou de la *Charmière indienne*. En général, la bienfaisance est une muse qui inspire très bien M. Guiraud, et on rencontre, dans une pièce intitulée *L'Amour*, des stances telles que celles-ci :



abjets d'envie. Or, ils prient Dieu, matin et soir, pour ne nous tombions dans quelque lourde faute; leurs yeux de lynx envoient même où il n'y en a pas. Que diroient-ils si je m'avisais de louer Machiavel, sans apporter des preuves irrécusables de mes égges? Dieu m'en garde! Je ne veux marcher qu'escorté des *atqui* des *ergo* les plus invulnérables. Ces Messieurs me forcent à la réditation, et je leur en témoigne ici toute ma reconnaissance. Je me borne aujourd'hui à faire la simple annonce des Œuvres complètes de Machiavel, édition qui se composera de douze volumes, dont il a déjà paru quatre; et je passe, sans transition, à mes chers magnétiseurs, mes anciens amis, qui sont morts et sont ressuscités trois fois depuis que j'ai le bonheur de les connaître.

Ils sont morts, la première fois, d'un coup de foudre lancée par l'Académie des Sciences, et qui a fait tomber en javelles toutes les donves des baquets de Mesmer. Ils ont été tués, la seconde fois, par la révolution qui nous a privés trop long-temps du sommeil pour que les pavots du magnétisme pussent avoir la moindre influence sur nos paupières. La troisième fois, enfin, ils sont morts de chagrin, parce que la restauration n'a pas considéré le magnétisme animal comme une légitimité.

Mais cette triple mort étoit purement physique; elle ne pouvoit atteindre cette âme universelle, *spiritus intus*, cette substance électrico-magnétique qui anime les enfans de Mesmer, et les rend immortels; ils sont descendus aux enfers en magnétisant les farfadets qui voltigeoient autour d'eux; Cerbère voulut aboyer, mais ils firent une *passé* sur ses trois gueules, et *vox faucibus hæc*; ils mirent les Furies en somnambulisme; ils endormirent les trois juges; puis, évitant soigneusement de s'abreuver au Léthé, ils sortirent avec les songes par la porte d'ivoire, et revinrent sur la terre pour y braver la haine des médecins, le mépris des savans, et les railleries des journalistes.

J'ai annoncé autrefois dans ce Journal chacune de leurs trois résurrections; je proclame aujourd'hui la quatrième. Un endormeur en chef, un hiérophante du temple de Morphée, vient de publier de nouvelles preuves et de nouveaux principes de la doctrine magnéto-somnambulique. Ce docteur *consilio manuque* nous cache mystérieusement son nom, et pour être plus sûr, sans doute, de rester inconnu, il nous apprend qu'il demeure rue Royale, n° 13, place de Louis XV, et qu'il est auteur de deux autres ouvrages, également soporifiques (magnétiquement parlant), dont l'un n'a pu obtenir des méchans journalistes qu'une simple annonce *mercantile*, tandis que l'autre n'a pas même été annoncé. Il faut que justice se fasse; je vais réparer les torts de mes confrères; et, comme le *Journal des Débats* ne fait pas d'annonces *mercantiles*, je vais consacrer aux *Entretiens sur le Magnétisme animal*, un grand nombre de lignes gratuitement.

Ce professeur anonyme a beaucoup de somnambules à ses ordres, et ce sont toujours des femmes, conformément à l'usage des magnétiseurs, comme ce seront toujours des hommes quand les femmes magnétiseront. Toutes ces femmes sont jeunes, car le savant de la rue Royale paroit avoir réformé une somnambule qui comptoit quarante ans, et chez qui l'énergie magnétique étoit presque éteinte. Ce dédain des huit lustres est injuste et incivil; incivil, parce que bien des femmes, sans être jeunes, méritent encore les politesses du magnétisme; injuste, parce qu'il n'y a point de femmes de quarante ans. Cherchez, interrogez, vous en trouverez beaucoup qui auront *trente ans passés*, puis soixante; mais cinquante, rarement; et quarante, jamais. Il y a donc là un peu de calomnie, et je soupçonne au contraire que c'est la somnambule de trente ans passés qui a réformé le magnétiseur.

Quoi qu'il en soit, de toutes les somnambules du Monsieur, la préférée, la plus clairvoyante, la plus accessible au fluide magnétique, la favorite enfin, est une demoiselle qui a eu *la gale*, et qui demeure près du Théâtre-Français. Il n'y a rien dans ce choix que de fort

raisonnable. Un proverbe dit: Qui a la gale, la gatte, ou le magnétisme est une espèce de friction; ainsi, le maître et l'élève qui se sont mis en rapport, tant pour la gale que pour le magnétisme, n'ont plus besoin de s'approcher l'un de l'autre pour se communiquer leurs sensations et leur *prurigo*; ils se magnétisent par la fenêtre, et il ne faut que deux minutes dix-huit secondes au fluide du Monsieur pour aller de la rue Royale à la rue de Richelieu, tandis qu'il faut le double de ce temps au fluide de la demoiselle pour franchir le même espace en sens contraire. Le savant nous donne la raison de cette différence: c'est parce que les facultés magnétiques de la femme sont de moitié plus faibles que celles de l'homme. Mais c'est ici que mon professeur commet une grande indiscretion, car si la femme a moins d'énergie, elle est moins propre aux expériences; pourquoi donc, messieurs les magnétiseurs, vous adressez-vous toujours aux dames, et surtout aux demoiselles de dix-huit ans, comme ce baron de Stromberg à qui nous devons l'histoire magnétique et somnambulique de M<sup>lle</sup> Julie?

Voici une question plus ardue: notre Monsieur du n° 13, en magnétisant par la fenêtre, conçoit une inquiétude; si, par hasard, se disoit-il, les maisons qui séparent la rue Royale du Théâtre-Français recéloient quelques somnambules affamées de fluide, ne pourroient-elles pas attirer le mien, et l'empêcher d'arriver à sa destination? Aussitôt mon homme se met en voyage, il arrive chez la belle galeuse, la magnétise, et, au bout d'un quart d'heure, elle lui dit: *Je dors*. Pour des profanes comme nous, je dors signifieroit je ne dors pas; mais, chez les adeptes, ces mots indiquent un coma, un carus, un sommeil de plomb, selon la fantaisie du magnétiseur. Or, quand la demoiselle fut endormie, le Monsieur lui fit sa question. Elle répondit que si le fluide rencontroit dans son chemin, à une fenêtre élevée, une personne déjà mise en somnambulisme, si surtout cette personne étoit d'une très grande susceptibilité magnétique, elle pourroit attirer le fluide, et la demoiselle n'en recevrait aucune sensation. Cette réponse de la sibylle m'a fait penser que tous ces fluides qui voyagent dans les rues de Paris peuvent quelquefois se rencontrer, et qu'alors le plus fort doit faire tomber l'autre; ainsi lorsque, le soir, nous recevons quelquefois d'une fenêtre certaine lotion qui excite notre colère, ce n'est peut-être que du fluide magnétique; et si Don Japhet d'Arménie avoit connu la voisine du Théâtre-Français, il n'auroit pas vomé tant d'imprécations contre une pauvre fille qui magnétisoit par la croisée.

Voici une autre question que je transcris littéralement avec sa réponse; mais il faut d'abord apprendre au lecteur que notre somnambule privilégiée avoit fait successivement deux chutes, et chaque fois, pour être montée sur des meubles dans l'intention d'attraper une punaise. Que le magnétisme est charitable! la gale et les punaises ne le rebutent point. C'est en voulant guérir la pauvre demoiselle de ses contusions que le Monsieur de la rue Royale l'a mise en somnambulisme, et lui a fait la question suivante: « Si j'étois à cent lieues de vous, et que je connusse, par l'odorat, au moyen de mon fluide, que vous êtes malade, pourrais-je vous soulager en vous magnétisant, comme si vous étiez près de moi? — Si vous me magnétisiez, vous m'endormiriez, et je verrois ce qu'il me faudroit, mais vous ne pourriez pas me soulager la partie malade. » Eh quoi! à cent lieues de distance on ne peut plus soulager les parties malades, et cependant on peut encore endormir! J'ai cru qu'il n'y avoit que les auteurs qui pussent endormir de si loin.

Il est temps de faire connaître à mes lecteurs le talisman qui opère tous ces prodiges. C'est un anneau d'or magnétisé, et le professeur nous apprend qu'une pièce d'or a la même vertu qu'un anneau. Il préfère l'or, dit-il, parce que c'est le métal le plus pur, et, cette fois au moins, le professeur a fait preuve de goût. Il ajoute qu'avec des pièces d'or magnétisées on feroit accourir chez soi une foule de somnambules: Oh! je le crois sur parole, et même le magnétisme est superflu, le métal suffiroit. Or, avec ces pièces ou

Voici venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne,  
Un beau jour maintenant est rare et passager;  
Le pauvre, demi-nu, des premiers froids s'étonne;  
Travaillons pour le soulager.

Toi, reprends, Aglaé, l'aiguille intelligente  
Qui nous rend nos bouquets de fleurs;  
Toi, la navette diligente.

Qui marie en courant leurs soyeuses couleurs.

Donnez-moi mes pinceaux; la nature éveillée  
Se dégage de l'ombre et rit de toutes parts;  
Un rayon de soleil court sur l'herbe mouillée,  
Et ces pâles bouleaux rassemblent les brouillards  
Autour de leur cime effeuillée.

L'hiver sera, mes sœurs, plus rude qu'on ne croit,  
Et déjà, dans la cour d'un ton piteux et triste,  
Un tout petit enfant demande qu'on l'assiste,  
En soufflant dans ses mains toutes rouges de froid.

Vous avez vu souvent, au seuil de presbytère,  
Cette femme encor jeune, et d'un maintien tremblant,  
Qui nourrit un enfant, pâle comme sa mère,  
Et qui pleure en le consolant.

Jem'arrête pour laisser au lecteur le plaisir d'achever cette belle élegie dans le recueil même; on ne trouve dans ces vers ni manière, ni imitation, et c'est en écrivant ainsi qu'on s'assure des succès durables la poésie, on ne sauroit trop le redire, exige surtout de la clarté et ce n'est pas sans raison que les anciens avoient voulu que le dieu des vers fût aussi le dieu du jour.

ALEXANDRE SOUNET.

N. Wery, 5<sup>e</sup> air varié pour le violon, avec accompagnement de violon, alto et basse ou piano. Prix: 4 fr. 50 c. Avec piano seul, 3 fr. 75 c.

Idem, Menuet de Don Juan de Mozart, 6<sup>e</sup> air varié pour le violon, avec accompagnement de violon; alto et basse ou piano, 4 fr. 50 c. Avec piano seul, 3 fr. 75 c.

Idem, 7<sup>e</sup> air varié pour le violon, avec accompagnement de violon, alto et basse ou piano, 4 fr. 50 c. Avec piano seul, 3 fr. 50 c.

La Fleur, romance, paroles de Millevoys, musique de N. Wery, 1 fr. 50 c.

Parlons plus bas, nocturne à deux voix, par le même, 2 fr.

Chez Janet et Cotelle, rue Saint-Honoré, n° 125.

Et chez Thibout, luthier, rue Bameau, n° 8.

Code des femmes, ou Récits et Entretiens sur les droits, privilèges, devoirs et obligations des femmes, sur les précautions à prendre par elles pour conserver leurs biens; se garantir des surprises; faire maintenir, en toutes circonstances, les avantages qui leur appartiennent, comme filles, mineures ou majeures, épouses, veuves, mères, tutrices, héritières, donataires, créancières, etc., etc., par M. Guichard, avocat. Un vol. in-8°, orné d'une vignette. Prix: 6 fr., et 7 fr. 75 c. par la poste.

Chez N. Pichard, quai de Conti, n° 5, et le Normant, rue de Seine, n° 8.

Nous avons déjà annoncé cet ouvrage dont la lecture est aussi utile qu'agréable; il devoit avoir et a eu en effet le plus grand succès. L'auteur, M. Guichard, avocat très distingué, l'avoit d'abord mis en vente à son domicile; mais l'affluence des acheteurs ne lui permettant plus de s'occuper de semblables détails, il s'est décidé à céder toute l'édition aux libraires désignés plus haut. C'est donc à eux qu'il faut désormais s'adresser.



Voilà donc le magnétisme qui, rival du Créateur, peut, sans matière, produire toutes les substances, et faire tout de rien ! Seul,

Mes lecteurs se doutent bien que, sans l'approche du carnaval, je n'aurois pas écrit un pareil article, mais je puis bien me permettre une mascarade en littérature quand il est question du magnétisme qui est la mascarade de la médecine. Z.

Les cinq pour cent, après Burnac, 97 fr. 20 c. d. et 97 fr. 25 c. off.]







Handwritten text at the top right, possibly a date or reference.

Handwritten text in the upper middle section.

Main body of handwritten text in the upper section, consisting of several lines.

Main body of handwritten text in the lower section, consisting of several lines.

Main body of handwritten text at the bottom of the page, consisting of several lines.











6

Leichenreden, wie ich glänzend, mit  
gemüthlicher Aufregung, wie mir die  
Leinwand nehmend für die Springblat,  
das ~~Conversations~~ <sup>willkürlich</sup> ~~unter~~ Mifellen, oder für  
das Conversations Blatt zu überreichen.  
Wird das fallen gedankt, so wird ich ihm  
12 Exemplare, Gegenfalls leidet der  
selben wieder zuviel <sup>Frankfurt 63</sup>  
mit Beifugung

Jahr 13<sup>tes</sup> = Fels der Redaction  
der Anzeigen und Zeitung  
überprüft.







22  
ab  
to  
2  
1  
lle  
in  
r  
g  
h  
n  
m  
-  
1  
0  
m  
-  
t  
m  
w  
2.  
21  
el  
2.  
hl  
in  
u  
han.  
in  
in  
lt  
2  
f  
f  
31  
ue  
m  
ad  
-  
ent.  
v  
v  
v







Christoph Philipp Willibald Freyherd von  
 Hohenfeld, hormalb Comthut in der  
 und Ritter, histe Regent und Wundarzt,  
 Capitular in der Comthut zu Worms.



Jan 29<sup>th</sup> 1892



# Frankfurter Konversationsblatt.

(Belletristische Beilage zur Oberpostamts-Zeitung.)

Nr. 80.

Freitag, den 21. März

1845.

Bürger.

Ein deutsches Dichterleben.

Novelle von Otto Müller.

(Fortsetzung.)

Ein solcher Gast, der in alle Verhältnisse des Bestehenden, wie ein Wolf in die Herde brach und zwar, wohlverstanden, mit einer Unbefangenheit, einer Lebensunkenntnis, daß man ihm unmöglich gram werden konnte, ein solcher Gast mußte in einem Hause willkommen seyn, wo alle Säulen wankten, und ein Bruch mit der Welt Formen und Ansichten unvermeidlich war. Sein excentrisches Gefühl, das Maßlose und Fantastische in Allem, was er vornahm, sein brühheißes Temperament, sein romantischer Humor, der nichts verschonte, was eine Achillesferse hatte, und doch bei all diesen Auswüchsen und Schroffheiten seine sinnige, weiche Natur, sein unendlich tiefes, von schwärmerischer Sehnsucht verzehrtes und nach Innen sich verblutendes Herz, wie stimmte nicht Alles dies zu den Verhältnissen und Personen des Hauses, in dem er so zuversichtlich ein Asyl gesucht hatte.

Unser Jüngling aus anno Sturm und Drang hatte seine Kindheit und Jugend im Walde verlebt. Niemals war er aus seinen Schatten hervorgetreten und die Welt hörte für ihn auf, wo es keine Bäume mehr gab und kein walddröhendes Träumen. In der Wildniß seiner Heimath, in dem donnernden Sturz des Bergstromes, in dem Widerhall am Felsen, in dem kühlen Waldesgrund, wo zwischen Felsgerstein und Quellenrieseln der Thymian duftet und glänzende Träume auf dem silbernen Farnkraut sich wiegen, dort, wo es in blauen Däfen im Laube aufwallt, sonnen-dunstig zwischen den Aesten hängt, im Gold des Abends wie flüchtiger Tag über die Blätter hüpfet, oder träumerisch durch die Schluchten über die Waldwiese schleicht, halb wie Mondeschein, halb wie Elsentanz — dort sind uns die stillen Sympathien seines Lebens, die tiefen Echos seines Gemüthes, und der schattenhafte, verzehrende Glanz seiner Augen kein Räthsel mehr. Die Wildniß hatte ihn großgezogen, mit dem Honig ihrer Bienen ihn genährt, mit dem Trunk aus harter Steinquelle ihn gekühlt; in ihren weichen Elfenarmen hatte er geruht, in ihrem Bergesdröhnen und Waldeschluchzen durfte er träumen; ja, sie war erst Wildniß geworden, als sie ein Herz hatte, das sie liebte, das seine Sehnsucht und Liebe zu ihr hin-austrug und an sie die Fragen seiner Ewigkeit richtete.

Aus diesem Stilleben war er nun plötzlich hinausgetreten, der walddröhende, träumerische Jüngling und wie Gebete für einen Verstorbenen rauschte es ihm nach aus seinen dunklen Bergen; ehe acht Tage dahin waren, fand er sich in Göttingens Mauern, zwischen schmutzigen Gassen, im dünnen Staube verknöcheter Wissenschaft, vor einem breiteren Kasten, aus dem der Oberkörper eines graduir-

ten Professors bonarum artium hervorragte, — und es währte nicht lange, so waren die stillen Waldblumen seines Gemüthes verkümmert und verblichen, und in die blüthenlose Dede seines Herzens zog ein stiller, verzehrender Schmerz ein. Alles was ein junges, heißes Leben vor der Zeit aufreiben kann, fanatischer Haß und dämonische Liebe, thatenloser Ummuth, unbändiger Ehrgeiz, stete feindliche Opposition gegen das Leben und zu all' dem noch das Unvermögen, die hohe Kraft seines Geistes, die Fülle seiner Fantasien und Gedanken bewältigen und sie in schönen Formen schöpferisch gestalten zu können, ließen ihn zu keinem Frieden, keiner Beruhigung kommen. Genießend ohne Genuß stürzte er sich zuletzt in den Strudel des wildesten Burschenlebens; aber überall in das Maßlose greifend, und aus einem Extrem in das ander überschweifend, mußte er auch hier bald erlahmen, und zu den Opfern, die ihm seine Ausschweifungen an Gesundheit und Jugendfrische gekostet hatten, kam nun noch ein bis zum Ueberdruß gesättigtes, lebensmüdes Herz. — Er war einer der ersten blase's, die in der deutschen Literatur genannt werden; der Vulkan seines Geistes schien ausgeprägt; an seinem innersten Leben gebrochen, hatte er kaum noch die Kraft zu dem Entschlusse, sich wieder in seine letzte Rettung, in die Wälder seiner Heimath zurückzuziehen; da erschien Bürger, der von dem fähigen Kopfe gehört hatte, eines Abends in seiner Stube und nahm den verlorenen Liebling des Genius an seine Dichterbrust. Was Hahn mit aller Energie seines moralischen Bewußtseyns nicht vermochte, gelang dem liebevollen Zuspruch des verwandten Geistes, Bürger wußte ja, was die heißen Wunden einer Dichterseele kühlt und heilt, der trübe, wilde Jüngling entsagte dem seitherigen Leben, und des Freundes Begeisterung ward ihm zum goldenen Schlüssel für die eigene, himmlische Welt des Schönen, die noch immer unentweicht in seiner Brust ruhte. Die mächtige Ruhe, die gehobene Stimmung des geweihten Dichtergeistes, womit Bürger ihn überragte, ward auch für ihn der Grundton seines Inneren, mit den Augen der Freundschaft schaute er wieder in's Leben, in die Zukunft, die verlorenen Ahnungen seiner Kindheit und Jugend kehrten zurück, und er begann wieder an seinen alten Muth zu glauben.

Die Genossenschaft des Hainbundes, in die er durch Bürger's und Voie's Vermittelung aufgenommen wurde, wirkte durch ihre ästhetischen Elemente und den Ernst, womit die Poesie dort als ein Fach behandelt wurde, äußerst wohlthätig auf seine Beharrlichkeit, wenn ihm auch das Statuten- und Zunftmäßige einer solchen poetischen Korporation und die Nüchternheits-Tendenzen des Hainbundes so wenig zusagten, als Bürger. Aber bei aller seiner Befehrung blieb Hahn doch immer ein excentrischer Kopf, und wie entschieden günstig auch die ungetheilte Beschäftigung mit Literatur und Poesie und der anregende Umgang mit Bürger auf seine äußere Lebensweise wirkten, manchmal erfaßte ihn doch wieder sein alter Schwindel und der



friedliche Hainbund, dem es so wenig um Demonstrationen zu thun war, gerieth durch ihn mehr als einmal in die bitterste Bedrängniß. Bei jeder Gelegenheit, wo die junge Dichtergenossenschaft ihren zahlreichen Antipoden Veranlassung zu Tadel und Spott gab, konnte man sicher seyn, daß Hahn den ersten Stein aufgehoben hatte. Auch war er der Einzige im Hainbund, der bei den Studenten in Ansehen stand und mehr als einmal auf der Mensur erschien, um den tuschirten Mäusen Satisfaction zu verschaffen.

(Fortsetzung folgt.)

### Manuelita Rosas.

Eine der merkwürdigsten Erscheinungen in der Frauenwelt der Gegenwart ist Manuelita Rosas, die Tochter des berühmten Präsidenten und Dictators der Argentinischen Republik in Südamerika. Sie zählt heute etwa dreißig Jahre, und obgleich die Frauen ihres Vaterlandes in diesem Alter schon zu verblühen pflegen, so prangt sie doch noch in vollendeter Jugendschönheit. Ihre Züge sind sanft und edel, ihr dunkles Auge groß und ausdrucksvoll, der Mund klein und die hohe Stirne von glänzend schwarzem Haar beschattet; ihr anmuthsvoller Wuchs und ihr niedlicher Fuß läßt sich mit dem der schönsten Andalusierinnen vergleichen. Mit diesen Reizen verbindet die Sennorita Rosas große Geistesgaben, vielseitige Kenntnisse, einen tiefen Blick in politische Verhältnisse und warmen Sinn für Kunst und Wissenschaft. Sie ist das Glück und der Stolz ihres Vaters, mildert oft durch Sanftmuth seinen harten unbefugten Willen und spielt deshalb in der Geschichte ihres Vaterlandes eine nicht unbedeutende Rolle. Der Präsident hegt gegen die Fremden eine unbezwingliche Abneigung und seine Tochter hat deshalb die ganze Verwaltung der auswärtigen Angelegenheiten übernommen, während ihn mit seinen Ministern nur der eine mächtige Gedanke beschäftigt, Ordnung und Einheit in dem ihm anvertrauten Lande unerschütterlich herzustellen, ein Gedanke, dem alle Rücksichten, selbst die der Menschlichkeit, weichen müssen. Manuelita Rosas empfängt zu Buenos Ayres die Gesandten, correspondirt mit ihnen und vermittelt alle Beziehungen zu den fremden Nationen. Sie versammelt die vornehmste Gesellschaft der Stadt um sich und öffnet allen Gästen von Auszeichnung ihre Salons; die von ihr veranstalteten Soireen werden mit den glänzendsten Europa's verglichen und einer besonderen Pflege erfreut sich die Musik, denn Sennorita Rosas hat eine liebliche Stimme und verfolgt mit Aufmerksamkeit, was die Weltstadt Paris in dieser Beziehung Neues bringt.

Sind schon diese flüchtig skizzirten Züge interessant, so bilden sie doch noch nicht den merkwürdigsten Theil von dem Bilde der schönen Sennorita.

Bekanntlich besteht der Reichtum der Argentinischen Republik und insbesondere der Provinz Buenos Ayres in prächtigen Heerden wilder Pferde und Ochsen, welche die alte Welt mit ihren werthvollen Häuten versehen. Diese Heerden leben zerstreut auf großen Weideplätzen, die, unter dem Namen Pampas bekannt, in geringer Entfernung von der Stadt beginnen und sich bis tief in das Land hinein ausdehnen. Die Bewohner des Gebiets, ebenso kräftig und gewandt als kühn, beschäftigen sich eifrig mit der Jagd die-

ser Thiere, die ihnen so reichen Gewinn abwerfen; man nennt sie Gauchos, Rossbändiger, und ihre Zahl ist beträchtlich; in dem Gebiet von Buenos Ayres zählt man allein funfzigtausend. Diese Gauchos sind die sichersten Stützen des Dictators, aus ihren Reihen ist er hervorgegangen, sie haben ihn an die Spitze der Regierung gestellt und heute noch betrachten sie ihn als einen der Ihrigen. Die Adelspartei zu Buenos Ayres kann sich einer unbezwinglichen Abneigung gegen den nunmehrigen Präsidenten nicht erwehren, aber sie wagt es nicht, ihn zu stürzen, aus Furcht, daß nach seinem Fall ein schreckliches Vergeltungsrecht geübt werden möchte. Sie weiß es, wenn dem Dictator Rosas eine Kränkung widerführe, dann würden die Gauchos mit Feuer und Schwert die Stadt heimsuchen. Auf diese Weise ist dem Präsidenten noch auf viele Jahre hinaus die Regierungsgewalt gesichert.

Treu bewahrend das Andenken an die Vergangenheit, kann Rosas, der Mann, nicht vergessen, was den heranwachsenden Knaben ergözte, und er findet deshalb immer noch das größte Vergnügen im Tummeln der Rosse. Auch hierin zeichnet sich seine Tochter aus. Manuelita entfaltet eine Geschicklichkeit in allen Reiterkünsten, wie sie noch von wenigen Männern erreicht ist. Niemand versteht besser, ein wildes Ross zu beherrschen, seinen Muth zu besänftigen und anzufeuern, oder seinen Gehorsam zu erzwingen. Hierin mehr als in den allseitigen Vorzügen der Tochter ist denn auch die Quelle der unbegrenzten Liebe des Vaters zu suchen. Oft, wenn sich der Tag zu Ende neigt und die Sorgen der Regierung abgeschüttelt sind, sieht man den Präsidenten an der Seite seiner Tochter nach einem großen Gehege wandeln, welches an die Gärten seines Palastes grenzt und wo die wilden Pferde in fesselloser Freiheit umherschweifen. Manuelita, in einfacher Amazonentracht, schwingt sich auf eines der Thiere ohne Zügel und Zaum und entfaltet eine Redheit und Gewandtheit in den mannigfachen Reiterkünsten, daß der Vater oft entzückt in die Hände klatscht. Die Pferde des Landes eignen sich übrigens vortrefflich für die Liebhaberei des Präsidenten und seiner Tochter. Sie sind niedrig, von gewöhnlichem Bau, und obgleich ungemein lebhaft, beweglich und feurig, doch auch sanft und gehorsam. Man sperrt sie niemals, wie in Europa, in Ställe, sondern läßt sie das ganze Jahr auf den Weideplätzen umherschwärmen und holt sie dort, wenn man sie braucht.

Um das Bild der Sennorita Rosas zu vervollständigen, folgen hier noch zwei bezeichnende Thatfachen.

Eines Tages hatte Manuelita nach ihrer Gewohnheit den Vater gebeten, einen Unglücklichen zu begnadigen, der, weil er sich ein leichtes Vergehen gegen des Dictators Verfügungen hatte zu Schulden kommen lassen, zum Tode verdammt war. Rosas wies alle Bitten der sanften Tochter mit der entschiedenen Erklärung zurück, daß er ein furchtbares Exempel statuiren müsse. Manuelita wollte jedoch den Gedanken an die Rettung des Verurtheilten nicht aufgeben, eilte hinaus, schwang sich auf ein Pferd, das man immer für unbezähmbar gehalten, stellte sich aufrecht auf den Rücken desselben und erschien so in dem Palast, ja in dem Cabinet ihres Vaters, das sich im Erdgeschoß befand. Der Präsident konnte bei diesem Anblick seine Freude nicht bewältigen; im Uebermaß des Entzückens umarmte er sein liebes Kind und — zerriß das Todesurtheil. — Ein andermal bat Manuelita wieder um Gnade für einen Verurtheilten und Rosas widerlegte sich hartnäckiger als je. Als die Sennorita sah, daß nichts seinen Willen beugen konnte,



daß er selbst, das erstemal in seinem Leben, ihr gram werden wollte, — denn er befahl ihr, sein Zimmer zu verlassen, — trat sie einige Schritte zurück, sprang mit einem Satz auf die Schultern eines Negers, der gerade anwesend war, stellte sich auf den Kopf desselben und erklärte ihrem Vater, sie werde sich herabstürzen und am Boden zerschmettern, wenn er ihre Bitte nicht erhöhe. Rosas gerieth außer sich, sprang auf, gab ihr das Todesurtheil, um es selbst zu zerreißen, und bat sie inständig, ihm doch niemals wieder eine solche Angst zu bereiten. So wunderbar diese Berichte klingen, so wird doch ihre Wahrheit durch die Glaubwürdigkeit eines Mannes verbürgt, der in Buenos-Ayres eine der höchsten Stellen bekleidet. Derselbe theilt auch noch eine Begebenheit mit, welche von dem Edelmut und der Geistesgröße der Sennorita Rosas ein glänzendes Zeugniß ablegt. Sie liebte vor einigen Jahren einen sehr vornehmen jungen Mann der Stadt mit der ganzen Innigkeit eines weiblichen Herzens; man gelobte sich gegenseitig ewige Treue und Manuelita sah voll freudiger Zuversicht einer Verbindung entgegen, die sie wünschte. Aber der junge Mann zog sich nach und nach zurück, wahrscheinlich nur von gemeinem Interesse verleitet, verließ sie dann gänzlich und heirathete die Tochter eines Banquiers, die reichste Erbin des Landes. Als Rosas den Hergang erfuhr, gerieth er in Wuth und wollte das an seiner Tochter begangene Unrecht fürchbar rächen. Aber diese verhinderte es nicht allein, sondern setzte noch durch, daß der junge Mann seine einflußreiche Stellung behielt. Durch solche Gefinnungen hat sich Manuelita die Liebe und Achtung des ganzen diplomatischen Corps erworben und man darf behaupten, daß ohne ihren wohlthätigen Einfluß auf die wilde, rücksichtslose Art des Dictators, dieser schon manchmal mit den europäischen Mächten in offenen Krieg gerathen wäre. †††

### W i e s b a d e n.

(Im März.)

Wenn auch unsere Nachbarstadt Frankfurt von jeher durch den Edelsinn ihrer Bewohner und eine gewisse Großartigkeit der Gesinnung sich hervorzuthun pflegte, die fern von patriotischer oder confessioneller Engherzigkeit das Gute und Schöne fördert, wo es sich findet: so gereicht es uns zu wahrer Freude, hiermit auch unserer Seite einen neuen Beleg dafür mittheilen zu können. — Unter den durch Kunstwerth ausgezeichneten Gebäuden des Rheingau's nimmt die Michaelskapelle zu Kiedrich bei Elfeld unbestritten den ersten Rang ein. Obgleich unbedeutend an Umfang, obgleich durch die Ungunst der Zeiten verwüstet und beinahe verfallen, bleibt dieselbe nichtsdestoweniger ein architektonisches Kleinod von solch malerischer Schönheit, wie sie der germanische Baustyl des 15. Jahrhunderts nur selten noch zu schaffen vermocht hat. Der inländische Verein für Alterthumskunde beschloß daher, um dem gänzlichen Ruin des Gebäudes vorzubeugen und dem Rheinlande eine seiner kostbarsten Zierden zu erhalten, die zur Wiederherstellung desselben erforderliche Summe durch freiwillige Beiträge von Kunstfreunden aus der Nähe und Ferne aufzubringen. Auch in unserm nachbarlichen Frankfurt fand die gute Sache gewünschten Anklang und es sind nicht nur bereits 130 fl. als Erlös einer darauf bezüglichen Subscription in diesen Tagen dem Verein zugegangen, sondern es hat noch außer-

dem ein namhafter Künstler sich verbindlich gemacht, zur Ausschmückung des Kirchleins eine Figur oder entsprechende Ornamente zu liefern. Je weniger von unsrer Seite eine solche edle Bereitwilligkeit zur Förderung unserer Absichten vorausgesetzt werden konnte, um so lebhafter fühlen wir uns zum innigsten Danke gegen alle diejenigen Männer verpflichtet, die mit solcher Uneigennützigkeit der Aufrichtung jenes Denkmals ihre Gaben, ihre Bemühungen gespendet. Möchten namentlich die Meister der bauenden und bildenden Kunst, wie sie Frankfurt in seinen Mauern einschließt, durch diese Zeilen sich aufgefordert fühlen, das Gebäude selbst recht bald einmal in Augenschein zu nehmen und demselben mit Rath und That zu Hülfe zu kommen; möchten überhaupt recht viele Bürger der freien Stadt das überaus reizende Thal von Kiedrich zum Zielpunkt ihrer sommerlichen Ausflüge erwählen und so in weiteren Kreisen die Theilnahme für ein Gebäude verbreiten, das bestimmt zu seyn scheint, ein redendes Denkmal brüderlich-einträchtiger Bestrebungen zu werden, wie sie den Frankfurter und Nassauer immer enger an einander knüpfen! R.

### F e u i l l e t o n.

\* Folgende originelle Petition ist, an den Minister Robert Peel gerichtet, zu London veröffentlicht worden: „Sir, wenn Sie erlauben, so wollen wir mit Ihnen tauschen; geben Sie uns anstatt des freien Handels in 430 Artikeln denselben nur für vier, und wir wollen Sie dann nicht länger quälen. Diese vier Artikel heißen: Korn und Futter, Käse und Butter. Mehr verlangen wir nicht, aber merken Sie sich, daß wir nicht weniger nehmen. Von Herzen die Ihrigen. Gez. 27 Millionen Einwohner.“ —

\* Die königliche Akademie für Musik hat so eben nach zahlreichen Verhandlungen Madame Weis mit zehn ihrer Eleven auf drei Jahre engagirt. Unter den Mädchen, die demzufolge in Paris bleiben und für sich allein ein liebliches Balletcorps bilden werden, befindet sich auch eine Nichte des berühmten Componisten Weber, die auf der Laufbahn, welche sie betreten hat, einmal Bedeutendes zu leisten verspricht. Abgesehen von den pecuniären Bedingungen des Engagements, ist die Direction der großen Oper verpflichtet, für den Unterhalt der Mädchen Sorge zu tragen und sie als Fremde einer Pension anzuvertrauen, wo ihnen die erforderliche Ausbildung zu Theil wird. Der österreichische Gesandte hat die bezüglichen Contracte durch einen Bevollmächtigten nach Wien gesendet, um sie von den Eltern unterzeichnen zu lassen, nachdem man sich vorher durch Correspondenzen der Zustimmung derselben versichert hat. Durch denselben Bevollmächtigten soll auch ausgewirkt werden, daß die Eltern der sechsunddreißig kleinen Tänzerinnen eine Reise nach London genehmigen. Sobald diese Genehmigung eintrifft, wird Madame Weis mit ihren Eleven die englische Hauptstadt besuchen und am 1. Mai nach Paris zurückkehren, um den regelmäßigen Dienst an der königlichen Akademie für Musik anzutreten. —

\* (Ein Turnier a pied des neunzehnten Jahrhunderts.) Der „Sun“ berichtet von einem Wettkampf, der am 11. März zwischen zwei Boxern, Sambo und Jordan, um den Preis von 100 Pf. Sterl. zu Horley-Commons stattgefunden hat. Häufig gegen vier wettete man für Jordan, da sein Gegner in einem früheren Kampf ein Auge verloren. Ein Extrazug führte beide Boxer und eine Menge Neugieriger auf der Eisenbahn von Brighton nach dem Kampfplatz. Die Zuschauer, wenigstens zweitausend an der Zahl, bildeten hier einen großen Kreis. Beide Gegner erschienen



mit Zeugen und Secundanten, reichten sich die Hand und bereiteten sich dann zum Angriff. Endlich begann der Kampf; jeder entfaltete eben so viel Gewandtheit als Muth, jeder wollte den andern möglichst übel abführen. Indes verging eine volle Stunde, ehe sich der Sieg auf diese oder jene Seite neigen wollte. Nach fünfzigmal erneutem Angriff wettete man für Sambo, denn Jordan hatte sich, um das bedungene Gewicht herzustellen, mit nackten Füßen schlagen müssen, während Sambo dicke Schuhe mit Nägeln trug und durch wiederholte Fußtritte seinen Gegner übel zurechtete. Diesen offensibaren Nachtheil auszugleichen, boten Jordan's Freunde fünf Pf. Sterling, wenn man ihm erlaube, Schuhe anzulegen. Die gegnerische Partei ging nicht darauf ein. Nach Verlauf von noch zwei Stunden hatten die Kämpfer 87 Gänge gemacht und der Sieg neigte sich auf Sambo's Seite. Fortwährend trat er mit seinen beschlagenen Schuhen nach den Füßen des Gegners; die Zuschauer äußerten zwar ihren Unwillen darüber, aber die Kampfrichter erklärten die Fußtritte nach den Gesetzen des Faustkampfes für erlaubt. Nach 3 Stunden 47 Minuten, und nach 170 Mal wiederholten Angriffen mußte sich Jordan mit jämmerlich zerfetzten Füßen für überwunden erklären und Sambo wurde als Sieger ausgerufen.

In England macht man viel Aufhebens von einer neuen Gemüsepflanze, nämlich dem Deppe'schen Sauerflee (Oxalis Deppei). Professor Morren hat dazu bekannt gemacht, daß man diese Anwendung in Belgien schon früher kenne. Die Pflanze ist von dem geschickten Berliner Gärtner Deppe eingeführt worden. Sie wurde in Europa zuerst im Jahr 1827 bekannt. Im Jahr 1837 kam man aber zu Lüttich zuerst auf den Gedanken, sie zur Speise zu benutzen. Sie ist mit ihren goldgelben Blumen zugleich eine schöne Zierpflanze, welche in einem fetten, gut gedüngten Boden trefflich gedeiht. Die Blätter werden als Sauerampfer, die Blüthen als Salat und die Wurzeln als Spargeln verspeist. Die jungen Blätter als Gemüse oder in Saucen sind auch für den feinsten Gaumen ansprechend, und die Blüthen mit Salatblättern vermischt, geben diesen eine besondere Frische und höchst angenehme Säure. Dieses ist die Benutzung des Oxalis Deppei im Sommer. Im halben Oktober oder erst im November nimmt man die Pflanze aus dem Boden, welche dann an der Wurzel etwa 60 Knollen hat, welche zu ihrer Fortpflanzung dienen. Unter diesen Knollen finden sich vier dicke Wurzeln, 10 bis 20 Centimeter lang und 2 bis 5 Centimeter dick; sie sind in einem gewissen Grade durchscheinend. Diese rübenartigen, weißen Wurzeln haben im Geschmack große Aehnlichkeit mit Spargel, nur sind sie noch feiner. Die Wurzeln werden mit Wasser und Salz gekocht und „à la hollandaise“, d. h. mit einer Sauce von frischer Butter und Eigelb verspeist. Ihr Genuß ist sehr nahrhaft und gesund. Die neue Gemüsepflanze scheint allgemeine Verbreitung recht sehr zu verdienen.

#### Literatur- und Kunst-Notizen.

(Frankfurt.) In der „literarischen Anstalt“ dahier erscheinen demnächst, oder vielmehr schon in den ersten Tagen, die beiden ersten Bände der gesammelten Werke Gutzkow's in neuer Ausgabe.

In den historisch-politischen Blättern classificirt Görrer die Journalisten also: Haselgänse, Roprdommeln, Gabelgeier, Mäuselaffen, Neuntöchter, Adlerkuren, (die auf den Kirchhöfen die Pe-

rücken stecken.) Leichtschäbler, Bidehöpfe, Wendehälse, Rabenäfer, Elstern, Staare, Gimpel, Mistfinken u. s. w.

Um eine Art stehender Gemäldegallerie für Leipzig zu schaffen, die alles Neue und Bedeutende, was die Kunst erzeugt, Einheimischen und Fremden auf längere oder kürzere Zeit vorführen könne, macht der Kunsthändler Pietro del Vecchio den höchst zweckmäßigen Vorschlag, eine Gemälde- oder Kunstausstellung zu gründen, deren Gäle Jahr aus Jahr ein an mehreren Tagen in der Woche Jedem offen stehen sollen. Er verspricht immer für Herbeischaffung des Besten Sorge zu tragen und verlangt zur Deckung der bedeutenden Kosten, die ein solches Unternehmen erheischt, weiter nichts, als daß diejenigen, welche Sinn dafür haben, ihre Bereitwilligkeit durch Unterschrift des Namens und damit verbundenen Jahresabonnement erklären.

(Paris.) König Ludwig Philipp hat dem englischen Bildhauer Jones zu einer Büste gelassen, die nunmehr im königlichen Museum gegossen und von dem König und der königlichen Familie so ähnlich gefunden worden ist, daß der König zwei Marmorcopien, eine für sich und eine für die Königin von England, anzufertigen befohlen hat.

(Paris.) Herr v. Laborde hat in Venedig den bekannten Kopf vom Parthenon, den der deutsche Kaufmann Weber besaß, erworben. Die französischen Archäologen erklären ihn für den Kopf der Victoria, aber ohne sicheren Grund.

Marfchner's neueste Oper „Adolph von Nassau“ hat in Dresden deshalb so wenig Anklang gefunden, weil die Musik darin eine unglückliche Nachahmung Donizettischer Manier seyn soll. Marfchner und Donizetti! So läßt sich „die Stimme der Natur“ doch nicht verleugnen. Auch die Handlung des ganzen ersten Akts ist ohne Interesse.

(Dramatische Preisaufgaben.) Das ungarische Nationaltheater in Pesth setzt verschiedene Preise für dramatische Dichtungen aus, und zwar: 1) 50 Stück Dukaten für ein, dem ungarischen Leben entnommenes, doch jeder Trivialität baars Volksstück, worin dem Verfasser, sofern er dies für zweckmäßig hielte, auch frei steht, das Interesse seines Stückes durch Lieder und sonstige Hülfsmittel zu erhöhen. 2) 60 Stück Dukaten für ein in einer edleren Sphäre sich bewegendes Konversations-Lustspiel. 3) 100 Stück Dukaten für ein vaterländisches ernstes Drama, das gemäß seines Inhalts in Versen oder Prosa, oder gemischt in Versen und Prosa, seyn kann. — Außer diesen festen Preisen erhalten die Verfasser noch Lantitäten und zwar: Von der 2. 3. und 4. Vorstellung 1/4 der Einnahme, nach Abzug der Tageskosten; — von der fünften Vorstellung angefangen 10% der Einnahmen, die über 200 fl. W. W. betragen. — Nur wenige deutsche Theater dürften so viel für ihre dramatische Literatur thun, als, hiernach, für Ungarn gethan wird.

In Paris ist eine französische Uebersetzung von Schellings „Bruno, oder vom göttlichen und natürlichen Princip der Dinge“ erschienen. Hufson, der Uebersetzer, ist ein langjähriger Schüler des Philosophen.

#### Frankfurter Stadt-Theater.

Montag, den 24. März. Des Adlers Post, romantisch-komische Oper in 3 Akten, von Holtri. Musik von Gläser. (Mit aufgehobenem Abonnement.)

Und von August Dierrieth.



leiten, bis zu der eine Stunde entfernten Poststation. Er selbst sprengte mit zwei Mann voran, um ärztliche Hilfe herbeischaffen zu lassen, und die Verfolgung der Räuber zu veranlassen. Das Militär-Commando, welches er führte, war nur zur Uebung des Nachtdienstes ausgesandt, die unter diesen Umständen natürlich gleich eingestellt wurde.

Die Poststation befand sich in einem Dorf. Doch zum Glück war der Arzt der Schwadron, die daselbst in Quartier lag, in der Nähe. Sonst ward den Kranken hier insgemein die Pflege aus dem eine Stunde tiefer im Gebirg liegenden Nonnenkloster der „heiligen Katharina,“ wohin auch schwere Kranke zur Verpflegung gebracht werden konnten. — In der Eile wurde im Posthause, zugleich das Wirthshaus des Dorfes, Alles zur Aufnahme der Verwundeten vorbereitet. — Endlich fuhr der Wagen langsam vor. Man trat mit Lichtern an den Schlag, um die Kranken herauszuheben.

„Gott im Himmel!“ rief plötzlich der Offizier aus, als der helle Lichtschein auf das Angesicht des Reisenden fiel: „Graf Arenburg!“

Es war Albert, der den Vater Bianca's erkannte. — Und die Geraubte — war Bianca!

(Fortsetzung folgt.)

## Mode = Bericht.

Paris, den 20. December 1854.

Einkäufe verschiedener Lingerie-Gegenstände führten uns gerade in dem Augenblick zu Daniel Deray, als man damit beschäftigt war, einige Morgen- und Ball-Toiletten für eine auswärtige junge Fürstin zu verpacken. Der einfachere Morgenanzug war von klarem Muslin mit eingestickten Tupfen; an den beiden Seiten der offenen Vorderbahn, sowie um den Saum des Rockes waren Valenciennes garnirt, ebenso die Pelerine und die Ärmel à la Religieuse; die Taille, hoch und faltig, war mit einer garnirten Muslin-Seintüre zusammengehalten; diese Toilette war durchaus mit malvenfarbigem Taffet gefüttert. Das dazu passende Häubchen in Fanchonform ist von Spitzen, mit reichen Bandschleifen ausgeziert. Die zweite Morgentoilette war so geschmackvoll als elegant und bestand aus einem vorn abgerundeten, offenen Rock von glattem Tüll, der ringsum mit drei Tüll-Bouillons besetzt und mit ebensoviel Reihen Brüsseler Point garnirt war. Das ganz geschlossene Jäckchen und die Ärmel hatten dieselbe Verzierung; durch die Bouillons schimmerte blaues Band; Taffetbandschleifen in hellblauer Farbe waren vielfältig angebracht. Das Häubchen von Point, ebenfalls damit geziert, war von einem Guirlandchen kleiner weißen Rosen ohne Laub umgeben. Zu diesen Morgentoiletten waren sechs Unterkleider bestimmt, mit schürzenförmigem Arrangement. Die Pantöffelchen von weiß gestepptem Taffet waren mit einer Kutsche weißer Spitzen eingefast, in welche kleine Schleifen gemischt waren.

Die Balltoiletten waren so leicht und duftig, wie wir lange keine sahen; die eine war von rosa Seidengaze und die zweite von weißem Seidentüll.

In die rosa Seidengaze ist ein Moirédessin gewebt in überraschend feinen Silberfäden; drei Röcke dieses Stoffes fallen übereinander und sind mit einer silberdurchwirkten rosa Blonde besetzt. Das sehr ausgeschnittene Mieder und die kleinen bauschigen Ärmel sind ebenso garnirt. Die Achselnaht ist mit

einer Schleife von rosa Gazeband bedeckt, deren Enden nach hinten herabfallen; von hier aus zieht sich das abwechselndste Laubwerk über das glatte Devant der Taille und senkt sich in geschmackvollen Ranken bis zum untersten Rock. Die Coiffüre hierzu sind Zweige von rosa Rosen; sämmtliches Laubwerk ist von Crepp und Gaze.

Die andere Toilette von weißem Seidentüll war über ein mit weißen Blondes garnirtes Unterkleid offen und mit einer weißseidenen Moosfranse zu beiden Seiten besetzt, in welche die zierlichsten Blümchen gestreut waren. Das Devant des Rockes und des Mieders waren ebenfalls mit den mannigfaltigsten Blümchen übersät. Schleifen von weißem Gazeband waren auf Ärmel und Devant geschmackvoll arrangirt. Die Coiffüre zu dieser Toilette bestand aus drei Guirlandchen, auf das zierlichste gewunden, wovon das eine bestimmt ist, die Bandoaux zu theilen; die beiden andern sollen zwischen die Frisur arrangirt werden, welche ziemlich tief gerichtet wird. Ungetheilten Beifall erhielten die so eben besprochenen Toiletten; sie werden auch gewiß dazu beitragen, den Ruf des Hauses Daniel Deray noch zu erhöhen.

## Martius Lebensregeln

von Brunig.

Zuerst vertrau auf Gott recht fest,  
Der keinen Menschen je verläßt,  
Und bete zu ihm jeden Tag,  
Ob gut, ob schlecht dir's gehen mag.  
Und sollte auch das Herz dir klagen,  
Vertrau auf ihn, er führt zum Guten.  
Dann aber traue auch fest auf dich,  
Und rühre dich recht männiglich.  
Von selbst kommt Wohlsein nicht herein,  
Es will gar ernst errungen sein.  
Im Thüangeln liegt's größte Glück,  
Der Trübe weicht vom Ziel zurück.  
Je Schwereres du wirst vollenden,  
Um desto heiterer kannst du enden.  
Drum rath an's Werk und das noch heut,  
Nichts Götteres gibt es als die Zeit.  
Noch ist sie dein, du darfst von morgen  
Nicht eine Stunde hoffend borgen.  
Denn nimmer kannst du sicher sein,  
Ob auch das Morgen werde dein;  
Du weißt es nicht, welch schwere Dinge  
Die nächste Zeit dir plötzlich bringe.  
Am nächsten nach ihr spar' das Geld,  
Den größten Hebel in der Welt;  
Des Lebens Freiheit hängt daran,  
Drum sieh dir jeden Pfennig an.  
Und laß ihn nimmer, nimmer fahren,  
Kannst du mit Ehren ihn bewahren;  
Steht keiner mehr dir zu Gebot,  
Erwartet Schande dich und Noth.  
Drum kannst du es, so leg' noch heute  
Für schlimmere Zeiten was bei Seite,  
Ein Mittel hierzu möchte sein:  
Leb' einfach ohne Glanz und Schein.  
Was du nicht laufen mußt, das laße,  
So bleibst du Herr von deiner Kasse.  
Wer Vieles hat, muß auch viel sorgen  
Und manchmal bei der Thorheit borgen.  
Mit einem Wort, in Summa, strecke  
Dich immer hübsch nach deiner Decke,  
Und laß es dich nicht irre machen,  
Wenn auch die Thoren drüber lachen.  
Oft hat auch, eh' der Hahn noch kräht,  
Solch Lachen sich schon umgedreht.



Wollest Alles nicht auf einmal thun,  
Der Sprünge macht, der muß bald ruh'n.  
Drum folg' im Thätigsein der Spur,  
Der Alles schaffenden Natur.  
Sie geht nur Schritt vor Schritt zum Ziel,  
Und wirkt doch so unendlich viel;  
Sie macht es grade wie die Zeit,  
Die webt auch eine Ewigkeit,  
Indem sie still sich fortbewegt  
Und Stunde nur an Stunde schlägt.  
Geht dir's auch manchmal kreuz und quer  
Und wird das Gutssein dir recht schwer,  
So halt mit allen Kräften aus,  
Der Kämpfer nur gewinnt den Strauß.  
Laß die Vernunft stets herrschend sein,  
Und sieh ins Leben fühl hinein.  
Gerechtlich sein thut nimmer gut,  
Es gleicht dem Wein erzeugten Muth,  
Er brauset übers Ziel hinaus  
Und lehret meist gelähmt nach Haus.  
Mit festem Schritt, besonnen, heiter,  
Kommt wahrlich du um Vieles weiter.  
Und nun noch eins: Verzage nicht,  
Thatsü du nicht immer deine Pflicht.  
Der Mensch soll noch geboren werden,  
Der niemals fehlte hier auf Erden.  
Nimm dann, nur ohn' viel nachzudenken  
Ob du in's Gleis sollst wiederlenken,  
Den abgerissenen Faden auf  
Und folge muthig seinem Lauf.  
So wirst du doch, zu deinem Frommen,  
Zum gottgesegneten Ziele kommen.

### M i s c e l l e n .

— Man schreibt der „R. Z.“ aus Paris: „Das Siècle wird binnen Kurzem einen neuen Roman von Eugen Sue veröffentlichen. Derselbe führt den Titel: „Le Diable médecin.“ Derselbe enthält die Haupt-Physiognomien der Frauen unserer jetzigen Gesellschaft. Der erste Theil besteht aus Folgendem: La femme séparée de corps et de bien; — la grande Dame; — la Lorette; — la femme de lettres; — la belle fille. — Jeder dieser Charaktere bildet einen eigenen Roman. Das hiesige Publikum sieht mit großer Spannung dieser Publication entgegen. Eugen Sue lebt immer noch in Annecy in Savoyen. — Binnen zehn Tagen werden die Masken-Bälle der großen Oper beginnen, deren Leitung, die Musik betreffend, bisher in den Händen des berühmten Musard gestanden hat. Man wird sich erinnern, daß er am Schlusse derselben immer von einer Schaar jubelnder Pierrots, Debardeurs u. s. w. im Triumphe in dem großen Saale herumgetragen ward und einen ihm geschenkten silbernen Marschallstab bei dieser Gelegenheit hoch in der Hand funkeln ließ. Diese Freude wird dieses Mal aufhören. Die neue Administration der großen Oper hat die Uebnahme der Musik öffentlich versteigern und dem geringsten Anbote zuerkennen lassen. So ist sie dieses Mal Herrn Strauß in die Hände gefallen, der 200 Musikanten dazu engagirt und einercirt hat. Man bedauert den ehemaligen Liebling Musard, aber der Name Strauß ist allzu bekannt und Bürge eines guten Erfolgs, um nicht allgemeines Vertrauen zu erregen. Und dann — „du nouveau, toujours du nouveau, n'en fut-il plus au monde!“ ist der bekannte Wahlspruch der Pariser.

### Fortsetzung der Tagesneuigkeiten.

\*\* Der Sultan hat am 6. d. dem General Canrobert den Medjidje-Orden erster Classe übersandt.

\*\* Die Straßen Pera's wurden in den letzten Tagen durch die englischen und französischen Matrosen bei Gelegenheit des Festes der heiligen Barbara, der Patronin der Artilleristen und Seelente, sehr belebt und erheitert. Es gibt keine Art von Ausgelassenheit und Scherz, welche sie nicht aufs Tapet gebracht hätten, um sich für die Strapazen ihres sechsmonatlichen schweren Dienstes im schwarzen Meere zu entschädigen. Die Straßen hallten von dem Gesange der Marseillaise, des „God save the Queen“ und von dem Rufe „Vive l'Empereur!“ wieder; alle Seelente trugen ungeheure Sträuße von künstlichen Blumen. Eine Kutsche kam von der Promenade zurück. Französische Matrosen kamen aus einem Kaffeehaus heraus, die Flasche in der Hand und luden die Herren in der Kutsche ein, mit ihnen zu trinken. Diese wehrten sich lachend, so gut sie konnten, gegen die überraschende Einladung, mußten aber wohl nachgeben, als ihnen einer der Seelente zurief: „Trinken wir auf die Gesundheit des Kaisers. Sie können uns das nicht abschlagen!“ Ein kolossales Hurrah begrüßte diesen improvisirten Toast. Der Partner der Matrosen war der österreichische Gesandte, Herr v. Bruck. So schreibt die „W. Pr.“

\*\* Echt englisch. Eine englische Gesellschaft ist bei ihrer Regierung eingekommen, ihr die Schleifung der Festungs-Werke von Sebastopol zu übertragen.

\*\* Der Czar hat eine abermalige Rekrutenaushebung befohlen. Von je 1000 Mann werden 10 genommen; dies ergibt eine neue Armee von 220,000 Köpfen.

\*\* In der vorgestrigen Nachtsitzung des englischen Unterhauses erklärt Graham auf Disraelis beifällige Frage, daß Memel nicht von russischen Schiffen blockirt sei. Herbert widerspricht, daß die englische Regierung mit Belgien wegen Stellung einer Fremdenlegion unterhandele. Lord John Russell theilt mit, die Regierung habe gegen Preußen wegen des Zehdenbusenhafens nicht remonstrirt. Cobden dringt darauf, daß auf Basis der vier Punkte Friedensunterhandlungen angeknüpft würden. — Im Oberhause wurde die Milizbill zum drittenmal gelesen. — In der Sitzung des Unterhauses sprach Lord Russell sein volles Vertrauen in Bezug auf die Allianz mit Oesterreich aus für den Fall, daß Rußland hartnäckig Friedensvorschlüge verwerfen sollte. — Die Majorität für die dritte Lesung der Fremdenlegionsbill betrug 38 Stimmen.

\*\* Die spanische Regierung will England das Zugeständniß machen, unter den nächstens beurlaubt werdenden Soldaten der spanischen Armee Werbungen zu einer Fremdenlegion vorzunehmen.

\*\* Aus Newyork vom 5. December läßt sich die Besezeitung melden, daß die Leichen von Sir John Franklin und seinen Gefährten durch Dr. Kaye's Expedition eingefroren und im vollkommen erhaltenen Zustand aufgefunden worden seien. — Die Bestätigung dieser nach vielen Seiten hin überraschenden Nachricht wird allerdings noch abgewartet werden müssen.

\*\* Das amerikanische Schiff Arcadia, welches von Antwerpen mit 21 Mann Equipage und 147 Auswanderern auslief, ist am 26. Nov. auf Sand Island gescheitert. Glücklicher Weise konnten alle Menschen gerettet werden.





# Frankfurter Anzeiger.

Erscheint täglich, außer Montags, und bringt: Erzählungen, Novellen, Schichte, Miscellen, Schwach, Räthsel u. Aufgabel, Pariser Modeberichte mit Modebildern; das Allerneueste in Gabel-, Tisch-, Strick-, Filz- und Bandarbeiten, mit Abbildungen; Feuilleton für Theater und Concert; täglich, unter der Rubrik „Was gibt es Neues?“, eine kurze und bunte Zusammenstellung der interessantesten Tagesereignisse; allmonatlich, in je ein Bogen starker Extra-Beilage, unter dem Titel

## Gerichts-Zeitung

eine populäre Darstellung der wichtigsten Schwurs- und anderen Gerichts-Verhandlungen, nebst dahin einschlagenden Fällen aller Art, ferner täglich das Coursblatt der Frankfurter Börse; Getreide-, Oel- und Branntwein-Berichte; das Amtsblatt im Auszug u. c.

Abonnements-Preis, einschließlich Stempel-Gebühr, 1 fl. pr. Quartal für Frankfurt. — Auswärts mit dem betreffenden Postzuschlag.

### Geschichtskalender.

- 25. December 800:** Karl der Große empfängt zu Rom vom Papste Leo III. die römische Kaiserkrone.  
**25. December 1799:** Bonaparte erster Consul in Frankreich.  
**26. December 1805:** Friede zu Presburg zwischen Napoleon und Oesterreich.  
**26. December 1825:** Aufrstand in St. Petersburg.  
**27. December 1805:** Napoleon entsetzt durch ein Decret von Schönbrunn die neapolitanische Dynastie.

### Was giebt es Neues?

\*\* In der Christnacht hat sich ein von dem hohen Wasserstand theilweise bis auf den äußersten Rand des Quais am Metzgerthore heraufgehobenes Schiff bei dem Zurückgehen des Maines umgelegt und die Holzladung ging zu Grunde.

\*\* Vorgestern erlag in Folge der ungewöhnlichen Witterung für diese Jahreszeit ein hiesiger Bürger einem Schlagflusse.

\*\* Der diplomatische Verkehr, welcher in Folge von entstandenen Misslichkeiten zwischen Darmstadt und Berlin bekanntlich schon seit längerer Zeit unterbrochen ist, wird nun, wie die „B. Z.“ hört, binnen Kurzem wieder in der früheren regelmäßigen Weise eröffnet werden.

\*\* Die Anwendung des Bundes-Pressgesetzes hat unter den Buchdruckereibesitzern, Buchhändlern und Leihbibliothekhaltern in Surheffen große Bestürzung hervorgerufen, indem wie der „Fr. Postz.“ geschrieben wird, durch höhere Verfügung 7 derartigen Personen die nachgesuchte Concession zum Fortbetrieb ihrer Geschäfte abgeschlagen und eine sofortige Schließung derselben angeordnet worden ist. Die Polizei will mit der Ausführung dieser Maßregel so lange Anstand nehmen, bis die Betroffenen auf ihre beim Ministerium eingereichten Suppliken eine legitimistische Entscheidung erhalten haben. — Die „D. A. Z.“ bringt eine Bestätigung derselben Nachricht, danach ist in Leipzig aus Kassel die Mittheilung eingetroffen, daß den dortigen Buchhandlungen Naabe und Co., Hotop und Walde, sowie den Buchdruckereibesitzern Scheel und Gotthelf und dem Leihbibliothekar Hoffmann am 20. Dez. publizirt worden ist: „ihr Geschäft binnen 24 Stunden zu schließen.“

\*\* Nicht bloß bei uns, sondern auch noch in verschiedenen andern Gegenden Deutschlands haben die starken Regengüsse der vorigen Woche Ueberschwemmungen verursacht, so in verschiedenen Seitenthälern des Rheins, im Saalthal bei

Halle. Aus Oschersleben wird vom 20. Dec. gemeldet: Auf der Poststraße zwischen Osterode und Gieboldehausen ist ein hannoverscher Postwagen mit Postillon, Schirmermeister, vier Passagieren sammt Pferden und Wagen in den Fluten der Sieber untergegangen, wahrscheinlich bei der Ueberfahrt über eine Brücke, die zusammengefallen ist. Im Posen'schen sind auch verschiedene Flüsse ausgetreten. Daß die Stadt Danzig durch den Austritt der Weichsel überschwemmt, ist bereits erwähnt, doch der „Sp. Ztg.“ mit der Nachricht, der Polizeipräsident v. Clausewitz sei ertrunken, eine fette Ente zugesandt worden. Der Mann lebt, ist gesund und munter.

\*\* Am 18. Dec. brannte bei einem fürchtbar heftigen Föhnsturm das in der Nähe der Rheinmündung gelegene Dorf Fußach bei Lindau fast gänzlich ab.

\*\* Der von Bern nach Zürich fahrende Postwagen warf dieser Tage in Baden an gefährlicher Stelle um. Nur der Umstand, daß ein Rad brach, rettete das Leben der Passagiere, weil sonst der Wagen in den Abgrund der Kimmata gestürzt wäre. Zehn National- und Ständeräthe saßen in dem verhängnißvollen Wagen. Glücklicherweise sind die Herren mit dem Schrecken und Contusionen davon gekommen.

\*\* In der zweiten preuß. Kammer ist ein Antrag eingebracht, die Regierung möge dahin wirken, daß der Sundzoll im Interesse des deutschen Handels abgeschafft werde.

\*\* Die durch Friedrich Schneider's Tod erledigte Stelle in Dessau ist dem Capellmeister Julius Riez in Leipzig übertragen worden. Riez wird diesen Winter noch die Gewandhaus-Concerte in Leipzig leiten.

\*\* Ein in Wien lebender ungarischer Hofrath hat dem National-Museum in Pesth ein Geschenk zugesichert, das den Werth von 100,000 Fl. erreichen soll.

\*\* In Böhmen soll bei Wunsiedel, im Fichtelgebirge, ein Klumpen gediegenes Gold im Werthe von 2000 Fl. gefunden worden sein.

\*\* Die letzten Nachgrabungen in Pompeji haben ein geräumiges Bade-Zimmer freigelegt. Die zahlreichen Ornamente und Basreliefs, welche Wände und Frieze zieren, sind bewundernswürdig schön erhalten. Die Architektur und Disposition des Ganzen ist den Thermen gleich, welche man vor neun Jahren in Pompeji entdeckte.

\*\* Man spricht davon, daß die Pforte die Errichtung eines aus Christen bestehenden Armee-Corps beabsichtige.

(Siehe die Fortsetzung auf der letzten Seite.)



# L i e b e.

Eine Erzählung in vier Abtheilungen. — Von F. Kellstab.

(Fortsetzung.)

Der Postillon hielt, und schwang sich vom Pferde. Noch bevor er den linken Fuß aus dem Bügel hatte, war der Nuovo hinangesprungen und sein Dolch fuhr dem Unglücklichen in den Leib. Er that einen Schrei, doch ein zweiter Stoß traf ihn in den Hals, und zugleich riß ihn die Faust des Räubers bei den Haaren zu Boden. Dort ließ er ihn liegen und fiel den Pferden in die Zügel, da die erschreckten Thiere schon anrückten, um durchzugehen. Eben so rasch war Beppo mit dem Kammerdiener fertig geworden, der keinen Laut von sich gegeben hatte, und hielt das zweite Pferd.

Drullo hatte den Wagen ausgerissen und rief: „Einen Laut, und Ihr seid des Todes!“

Der unwillkürliche Schrei einer weiblichen Stimme ließ sich hören.

„Was verlangt Ihr für unser Leben,“ sprach eine feste männliche Stimme. „Ich kaufe uns los! Spart Euch die Blutschuld!“

„Faccia a terra,“ rief Drullo, und hielt dem Reisenden ein Pistol vor. „Heraus!“

Der Banditenforderung gehorsam, stieg der Reisende aus, da jede Gegenwehr vergeblich schien; doch kaum hatte er den Fuß auf den Boden gesetzt, so daß er dem Stoß des Räubers handrecht war, so fuhr ihm dessen Dolch in die Brust, daß er mit einem ersticken Ruf umfiel.

„Wir werden uns hier lange mit Capitulationen aufhalten!“ rief er. „Was Ihr bei Euch habt, ist doch unser, und die Lösegelder hinterher mag der Teufel holen! — Das Frauenzimmer wird nicht schreien, sie liegt in Ohnmacht,“ rief er seinen Raubgesellen zu. — „Eure haben auch genug. Jetzt helfst erst ausplündern!“

In wenigen Minuten war der Wagen ausgeräumt, Borse, Uhr, Briefftasche der Reisenden, die Schatulle in den Händen der Räuber.

„Das Mädchen nehmen wir, wie sie ist, da haben wir die Ohrringe und Halskette gleich in den Kauf,“ gebot Drullo.

Sie hoben die Ohnmächtige aus dem Wagen.

„Vorwärts! Keine Zeit verloren!“ gebot Drullo. „Hier durch die Schlucht hinauf am Fels, dann links nach der Kapelle. Da sucht uns Niemand, da wollen wir Athem schöpfen!“

„Da wollen wir loosen,“ sprach der Nuovo.

„Horch! Pferde! Beim heiligen Markus!“ rief Drullo mit verhaltenem Ton der Stimme. „Von unten herauf! Fort, fort, denn sonst ist hier der Teufel! — Werst lieber das Frauenzimmer weg!“

Doch der Nuovo rief: „Den Teufel auch! Sie ist leicht wie eine Feder, und sind wir erst um den Fels, so sind wir sicher. Wer will uns hier im Finstern nachkommen?“

„Meinethalben,“ antwortete Drullo, „doch gibt sie einen Laut von sich, so sitzt ihr mein Dolch in der Kehle, und ich stürze sie kopfüber in den Abgrund. Das fehlt noch, daß wir eines Weibsbildes halber an den Galgen kämen!“ — So verschwand er im Gebüsch und klimmte einen versteckten Pfad zwischen Felsblöcken aufwärts. Er trug die Schatulle und die Hauptstücke der Beute; die beiden Andern schleppten die Unglückliche, die in völliger Bewußtlosigkeit war, fort.

Als einige Minuten verstrichen waren, richtete sich der Postillon empor. Er war nicht so schwer getroffen, daß er das Bewußtsein verloren hätte, allein er hatte, um dem Tode zu entgehen, kein Glied gerührt. Er lauschte scharf! Wirklich ließen sich Pferde in der Ferne hören, doch ganz langsam. — Da zog er ein Pistol aus dem Gürtel und schoss es in die Luft, als Nothzeichen. Es wurde verstanden. Denn einige Secunden darauf hörte man Reiter im Galopp ansprengen, und nach zwei Minuten hatten sie den Wagen erreicht.

„Um Gottes Willen, was ist hier geschehen!“ rief ihr Führer, ein junger Offizier.

Der Postillon erzählte. — Einige sprangen sogleich vom Pferde und halfen dem Verwundeten empor.

„Und wohin sind sie geflüchtet?“ fragte der Officier. „Wir müssen die Unglückliche retten!“

„Dort hinauf sind sie zwischen die Felsen geklettert,“ antwortete der Postillon und deutete nach oben. „Bei St. Petrus, dort sind sie! Sie sind schon hinauf, dort biegen sie um den Fels!“

Man sah in einer Thurmhöhe oben am Felsen, der schon vom Mondlicht erhellt wurde, einige Gestalten sich bewegen, und auch ein weißes flatterndes Gewand!

„Wir müssen hinauf!“ rief der Officier.

„Das wird schwer halten, wenn Ihr nicht jeden Felsblock kennt!“ antwortete der Postillon.

In dem Augenblick fielen einige Schüsse; mehrere Reiter, die die Flüchtigen droben auch wahrgenommen hatten, schossen mit ihren Karabinern hinauf.

„Unvorsichtige, was thut Ihr!“ rief der Officier. „Wißt Ihr nicht, daß sie eine Gerabtre forschleppen? Wenn Ihr diese getroffen hättet! — Folgt mir lieber hinauf!“

„Versucht es nicht, Signor,“ wandte der Postillon ein, „die Wege hier gehen durch Höhlen und Spalten, die der Teufel am Tage nicht findet, und immer am Abgrund hin! Ihr könntet ein Unglück haben, und einholen werdet Ihr sie doch nicht, denn droben durch den Wald hin ist es eine ganze Strecke eben, sie können einen Vorsprung gewinnen und haben dann hundert Wege.“

„Wir müssen es wagen!“ rief der Officier. „Wer hat Muth, mich zu begleiten?“ Fünf Mann schlossen sich ihm an. — Sie gaben die Pferde ab und folgten ihrem Führer zwischen den Gebüsch und Steinblöcken den Felsweg hinauf. Doch schon nach wenigen Augenblicken wurden sie irre; der Pfad führte in eine tiefe Felspalte, wo dichte Finsterniß herrschte. Sie mußten sich vorwärts tasten; der Officier glitt aus und wäre in den Abgrund gestürzt, wenn ihn der nachfolgende Mann nicht noch glücklich gefaßt und gehalten hätte. Sie mußten umkehren, versuchten einen anderen Weg; es war eben so vergeblich. Endlich nach zehn Minuten angestrengtester Mühe gaben sie es auf, den labyrinthischen Pfad bergaufwärts zu finden, und kehrten um. Allein selbst das Zurückkehren war schwierig.

Indessen hatten die Untengebliebenen den Verwundeten Hilfe geleistet. Der Kammerdiener schien am schwersten getroffen; er athmete zwar, doch gab er sonst kein Lebenszeichen. Seinem Herrn war die Besinnung auch nicht zurückgekehrt; doch sprach er einige Worte, und rief mehrmals mit angestrengtem Ton: „Wo ist meine Tochter?“

Man hatte die Verwundeten in den Wagen gesetzt. Als der Officier zurückkam, gebot er zwei Leuten die Vorderpferde am Zügel zu nehmen und so den Wagen langsam hinab zu



































# Fris.

Unterhaltungsblatt für Freunde des Schönen und Nützlichen.

N<sup>o</sup> 227

Freitag, 14. November

1828

## Geschichte der Gasbeleuchtung von ihrem Beginnen bis zur jetzigen Zeit.

Von Med. Dr. Bögner.

Vorgetragen im physikalischen Vereine am 25. und 28. Oct.  
1828.

Wie sehr die Epochen der Kulturgeschichte des Menschengeschlechtes von einzelnen Erfindungen bestimmt werden, hat abermals die neueste Zeit dargezogen. Die Resultate wissenschaftlicher Forschungen haben in ihrer Anwendung auf das bürgerliche Leben dem Kunstfleisse neue Bahnen geöffnet, und dadurch so manches Alte, Hergebrachte, in Schatten gestellt. Indem sie der Thätigkeit andere Richtungen anwiesen, wirkten sie freilich störend auf manchen Zweig bisher ergiebiger Nahrungsquellen; aber eine solche augenblickliche Störung kann nur neue und einträglichere Industrie zur Folge haben. Die Anwendung der Dampfmaschinen in den Fabriken hat in England besonders dadurch, daß nun viele Arbeiter entbehrt werden, eine temporäre Nahrungslosigkeit in den niederen Ständen hervorgebracht; aber es ist dennoch unleugbar, daß durch wohlfeilere Production der Consumen die Waaren zu einem geringeren Preis erhalten kann, der Verbrauch sich vermehrt, und die Bequemlichkeit des Ganzen gewonnen hat. Durch eben dieselben Dampfmaschinen wird, indem sie die Schifffahrt erleichtern, der Verkehr der Welttheile belebt und Handel so wie geistiger Austausch befördert. Um unter vielen Beispielen nur eins anzuführen, fand der Berggrath Ilseemann in Clausthal, durch Jahre lang fortgesetzte Versuche, einen Weg, den bis dahin seiner Sprödigkeit wegen nur wenig brauchbaren Zink dehnbar zu machen, und ihn zu walzen, wodurch die Anwendung des theureren Kupfers vermieden, und eine sehr große Anzahl von Arbeitern beschäftigt wird, die den Zink walzen, mit dem Dächer gedeckt, woraus Dachrinnen, Badewannen und andere Gegenstände verfertigt werden. Die brennbare Luft, die früher bei dem Verkohlen der Körper nutzlos verloren ging, wird jetzt verwendet, um Tageshelle bei Nacht in

den Straßen und Häusern zu verbreiten. Wenn nun zwar nicht zu leugnen, daß durch diese neue Beleuchtungsart der verminderte Gebrauch des Talges für einige Zeit vielleicht nachtheilig auf Viehzucht einwirken kann, so ist doch auf der andern Seite wahr, daß durch die immermehr beliebte Gasgewinnung aus Del, dem Landmann durch Erzeugung dieses Productes, eine Entschädigung geboten wird. Auch wir erfreuen uns unter der väterlichen Regierung eines hohen Senates der Früchte dieser allgemeinen fortschreitenden Entwicklung. Dem Bücherschatz der hiesigen Bürger wurde in dem prachtvollen Bibliothekgebäude ein würdiger Tempel erbaut, und alle hiesigen wissenschaftlichen Institute erfreuen sich hoher Aufmunterung. Durch die Anlegung eines großartigen und heiteren Friedhofs außer den Ringmauern der Stadt, ist unstreitig für die Gesundheit der Lebenden ein Gewinn, und für die Ruhe der Entschlafenen eine freundliche Stätte erlangt worden. Noch wenig Jahre und wir sind in dem Besitze einer Wasserleitung, welche mit so vielen andern Einrichtungen den Nachkommen es darthun wird, wie sehr zu unserer Zeit von Seiten einer weisen Regierung, so wie durch den Gemeinfinn der Bürger, das Nützliche, Schöne und Gute bei uns befördert worden. Aber auch die Erfindungen des Auslandes erfreuen sich unter diesen Verhältnissen, so bald ihre Güte sich bewährt, einer willkommenen Aufnahme. Uns war es vorbehalten, das erste Fahrzeug auf dem Main, so lange er von Osten nach Westen fließt, dem Strom heraus ohne Pferde hier anlangen zu sehen; und wir sind es, die sich der Entstehung und Einführung des zu besprechenden Gegenstandes, der so schönen Beleuchtung durch Gas, erfreuen.

Der physikalische Verein, der nach seinen Statuten seine Aufmerksamkeit auf alles in dem Bereiche der Physik auszudehnen sucht, was dem Gemeinwesen förderlich sein kann, ermangelt nicht bei der so schönen und nützlichen Gasbeleuchtung das Wissenswürdigste über dieselbe mitzutheilen; und ich bin ersucht worden, die Geschichte der Gasbeleuchtung von ihrem Beginnen bis zur jetzigen Zeit, mit den nöthigen Experimenten begleitet, vorzutragen. (Hr. Dr. Hausmann hat bereits früher auf



dieser Stelle die Einrichtung der Dampfmaschinen und ihre Anwendung in den Dampfschiffen abgehandelt.) In diesen Vorträgen werden wir zuerst von dem Worte Gas und seiner Anwendung handeln; von den Eigenschaften der Gasarten überhaupt, so wie ihrer chemischen Verschiedenheit reden; dann das einfache Wasserstoffgas (die brennbare Luft) betrachten; seiner Verbindung mit Kohlenstoff in dem Steinkohlen- und dem hier angewandten Delgas erwähnen; ferner sein Vorkommen in der Natur, seine Gewinnung durch die Kunst und seine Eigenschaften anführen. Aus welchen Betrachtungen sein Verhalten beim Einathmen, bei der Detonation mit Sauerstoffgas oder atmosphärischer Luft, und seine Anwendung bei der Beleuchtung hervorgeht. Der Zweck dieser Vorträge ist, durch Kenntniß der Natur dieses Gases einen jeden in den Stand zu setzen, gründlich über diesen neuen Gewinnst unserer Stadt urtheilen zu können.

Das Wort Gas ist deutschen Ursprungs; die Griechen und Römer haben es so wenig wie die verschiedenen Gasarten gekannt, die erst seit Bergmann, Scheele und dem unglücklichen Lavoisier, durch deren Bemühungen die Chemie sich zur Wissenschaft erhob, bekannt wurden. Johannes Baptista van Helmont, Herr von Merode, Rozenborch, Orschott, Pellines, aus einem adelichen Geschlechte in den Niederlanden entsprossen, war der erste, der das Wort Gas gebrauchte. Es kommt von dem deutschen Worte Geist, Gist, was in dem Holländischen Geest, Gist, auch Geest heißt, her. Van Helmont wurde 1577 in Brüssel geboren; hatte bereits in seinem 17ten Jahre alle philosophischen Studien auf der Universität Leuven absolvirt; trat in die Fußtapfen seines Vorgängers in der Chemie, des berühmten Paracelsus, und starb in Wien 1644. Seine nach seinem Tode von seinem Sohne Franciscus Mercurius herausgegebenen Schriften tragen den Character des Zeitalters an sich, sind mit alchimistischen Träumereien angefüllt, und daher schwer zu verstehen. Mehrere ältere Arzneimittel tragen noch seinen Namen. Die Gelegenheit, bei welcher er das Wort Gas zum erstenmal angewandte, war, als er die Gesehe der Gährung näher untersuchen wollte. Er füllte gährende Flüssigkeiten in Flaschen, die er fest verklopfte, welche dann durch fortgesetzte Gährung die Flaschen mit Explosion zertrümmerten; da er die Ursache dieser Zertrümmerung noch nicht kannte, so nannte er das Wesen, was ihm seine Flaschen zerschlug, den wilden Geist, Spiritus silvestris, der so unbändig sei, daß er sich gar nicht in Flaschen aufhalten ließ; wie er S. 102 seines Werkes sagt. Als er aber Röhren an den Flaschen anbrachte, wodurch dieser wilde Geist freien Abzug hatte, bemerkte er, daß es eine Luft war, die sich aus der gährenden Substanz entwickelte, und nannte diese Luft, um sie von der atmosphärischen zu unterscheiden, Gas, dem also immer noch etwas von Geist anlebrt. Dieses Wort hat sich seit der Zeit in der Chemie erhalten, und ist von den

Chemikern aller Nationen angenommen worden. Es wird jetzt gebraucht, um die verschiedenen Lustarten speciell zu bezeichnen. Daher besteht die atmosphärische Luft aus verschiedenen Gasarten. Luft wäre demnach das Genus, und Gas die Species. Der wilde Geist, das Gas des van Helmont, wurde durch genaue Untersuchung später von Bergmann kohlensaures Gas genannt. Van Helmont hat daher das Verdienst, daß er der erste war, der auf die Verschiedenheit der Luft aufmerksam machte; und diese durch ihn gesundene Wahrheit veranlaßte die Entdeckung der bis jetzt bekannten Gasarten; wodurch die Chemie eine andere Gestalt erhielt und die sogenannte antiphlogistische Chemie entstand, in welcher die Lehre von den Gasarten eine Hauptrolle spielt, die daher auch pneumatische Chemie genannt wird, vom Griechischen πνεύμα (Luft). Thomson führt in seinem System der Chemie 24 bis jetzt bekannte Gasarten an, welche nach ihren Eigenschaften verschiedene Namen erhielt. Die Lustart (von Priestley im Jahr 1774 entdeckt), die zum Athmen unentbehrlich ist, und ohne welche das Feuer nicht brennen kann, nannte man Lebensluft (nach Condorcer); Lavoisier nannte sie in der Folge Sauerstoffgas, weil sie in ihren Verbindungen Säure erzeugt, Oxygène, von dem griechischen ὀξύ sauer und γεννάω ich erzeuge; so wie die Luft, die angezündet beim Zutritt des Sauerstoffgases brennt, brennbare Luft, und weil sie beim Verbrennen Wasser erzeugt, Wasserstoffgas, ydrogène vom griechischen ὕδωρ Wasser und γεννάω ich erzeuge. Stickluft werden diejenigen Gasarten genannt, in welchen alles, was athmet, erstikt und das Feuer nicht brennen kann; sie wird auch beim Verbrennen kohlenstoffhaltiger Körper erzeugt, und alsdann wegen ihrer Eigenschaft kohlensaures Gas, Acidum carbonicum, Acide carbonique genannt. Da diese 3 Gasarten beim Brennen des Gases eine Hauptrolle spielen, werden wir sie in der Folge näher betrachten. Nach der von Amonton aufgestellten und von Blac, Lavoisier und seinen Anhängern mit vielem Scharfsinne unterstützten Meinung, nimmt man jetzt an, daß jede Gasart aus einem festen oder tropfbar flüssigen Körper und Wärmestoff besteht, welche nicht allein durch Analogie, sondern auch durch mehrere auffallende Thatfachen sich bestätigt.

#### Allgemeine Eigenschaften der Gasarten.

Die Gasarten machen eine sehr zahlreiche Classe von Naturkörpern aus, sind elastische Flüssigkeiten, deren Dichtigkeit viel geringer wie die des Wassers ist, daher sie sich äußerst leicht nach jeder Richtung hin verschieben lassen. Wie die atmosphärische Luft werden sie durch die Wärme ausgedehnt und durch die Kälte zusammengezogen. Sie lassen sich vermöge ihrer Elasticität zusammenpressen und ausdehnen; worauf die Wirkung der Windbüchse und das tragbare comprimirt Gas beruht. Wie viel sie sich zusammendrücken und ausdehnen lassen, ist noch nicht bekannt. Die meisten Gasarten sind bis auf zwei farblos, durchsichtig; sie haben verschiedenes



specifisches Gewicht, einige sind schwerer, andere leichter als die atmosphärische Luft, und der leichteste aller bekannten Naturkörper ist die brennbare Luft, das Wasserstoffgas. Cavendish entdeckte dieses 1781, als es ihm gelang, das Wasser zu zerlegen; er machte seine Entdeckung 1784 im 56ten Band der Philosophical Transactions bekannt, und nannte dieses Gas brennbare Luft. Er hat den größten Theil der Eigenschaften desselben ausgemittelt; seine Versuche wurden von Priestley, Scheele, Senebier und Volta wiederholt, welche zur genauen Kenntniß desselben wesentlich beitrugen. Von Kirwan wurde es Phlogiston genannt, und Girtanner, Prof. zu Göttingen, gab der brennbaren Luft den Namen Wasserstoffgas, Hydrogène. Die Entdeckung von Cavendish gab um dieselbe Zeit Gelegenheit zur Erfindung der electrischen Lampe, der sogenannten Lichtmaschine, die neuerdings von Doebereiner durch Erfindung der Platin-schwämmchen noch mehr vereinfacht wurde. Nun hatte man einen wissenschaftlichen Weg gefunden, brennbare Luft zu erzeugen, und von der Lichtmaschine bis zur Gasbeleuchtung war nur noch ein kleiner Weg zu machen.

In der Natur kommt das Wasserstoffgas nicht rein, wie man es durch Zersetzung des Wassers bereitet, vor, sondern ist mit Kohlenstoff verbunden, heißt dann gekohltes Wasserstoffgas, gas hydrogène carburé, was sich auch bei Zersetzung der Steinkohle, des Holzes und der thierischen sowohl als der Pflanzenöle, überhaupt aller verbrennlicher Körper außer dem Schwefel und Phosphor, in verschlossenen Räumen bildet zur Beleuchtung gebraucht wird und man setzt mit dem einfachen Beiworte Gas bezeichnen. Es ist nur  $\frac{1}{3}$  leichter wie die atmosphärische Luft und wird deshalb schwere brennbare Luft genannt, da das reine Wasserstoffgas 13 mal leichter als die atmosphärische Luft ist. Das reine so wie das gekohlte Wasserstoffgas brennt ohne Rauch zu geben. Das gekohlte Wasserstoffgas spielt bei den Flammenanbrüchen der Vulkane, bei der Wasserzersetzung im Großen eine Hauptrolle, wie die Luftroucaue in Sicilien, der von Terrapilata und der Macalubba bei Sirgenti beweisen, die mit zischendem Geräusch gekohltes Wasserstoffgas ausstoßen, was man bei den Ausbrüchen anzünden kann. Der berühmte Naturforscher D. Gregorio Barnaba La Via hat einen Ausbruch des Luftroucaus von Terrapilata am 5. März 1823 um 5 Uhr 25 Minuten Nachmittags beobachtet. Als man eine Fackel an einen der zischenden Regal brachte, erhob sich sogleich eine azurblaue Flamme 5 Fuß hoch in die Luft, deren Höhersteigen der Abendwind verhinderte. Dolomieu und Breislak haben den Macalubba in Sicilien beschrieben. Es dringt ferner in den Vergöl- oder Naphthaquellen aus der Erde, und perlt aus dem Boden verschiedener Bäche und Sümpfe als f. g. brennbare Sumpfluft hervor; in den Bergwerken, besonders den Steinkohlenbergwerken, war es schon lange vorher unter dem Namen der bösen Wetter, des feurigen Schwaden gefürchtet, und seine Detonation nannte man Gewitter

unter der Erde; es bildet sich ferner bei der Fäulniß sowohl vegetabilischer als thierischer Körper in den Kloaken.

Die älteste Gasbeleuchtung, die vor dritthalbtausend Jahren bereits brannte und noch brennt, den Vortheil hat, daß keine Fabrik sie zu erzeugen braucht, ist

#### Das heilige Feuer in Persien.

Pallas erzählt in seiner Reise davon folgendes: Die Gegend von Baku, dem Hauptorte eines Chanats der persischen Provinz Schirwan, mit einem Hafen an der Westseite des caspischen Meeres, ist durch mehrere Naturwunder merkwürdig. In der Nähe dieses Ortes lag auf einem Berge das Pyräum, oder der Heerd des ewigen Feuers der Gebern, dieser Feuer anbetenden Magier und Nachfolger des persischen Propheten Zoroaster, dessen Geburtsort Ebi in dem Landstrich Aderbidjan (Feuerland) war. Das ewige Feuer brannte und brennt noch jetzt in einer 20 Klafter langen, 2 Klafter tiefen Grube, deren Grundfläche Felsen ist. Die Flamme lodert 5 Klafter hoch himmelanwärts, und wird durch die Naphtha genährt, die reichlich aus der Erde quillt. Auch in einiger Entfernung von hier befinden sich mehrere Quellen, woraus man die Naphtha zu gewissen Zeiten schöpft. Diese verbreitet aber beim Brennen einen schwarzen dichten Rauch und unangenehmen Geruch; das heilige Feuer hingegen gibt weder Rauch noch einen Geruch von sich, und dient den Gebern zum Kochen, zum Erwärmen und zur Erleuchtung. Um die letztere hervorzu-  
~~bringen, befestigen sie in der Erde ein Schilfrohr mit einem Leinwandüberzuge, und halten ein brennendes Licht an das obere Ende desselben, dann entzündet sich das durch das Rohr aufsteigende Gas und brennt gleich einem Wachstock. Mehrere Werste rund um das heilige Feuer her ist die Erde ganz mit Naphtha geschwängert. Ueberall, wo man ein Loch in den Boden macht, entzündet sich, wenn man Feuer nahe bringt, eine Flamme, die von selbst nicht erlischt.~~

#### Der brennende Berg in Persien

gehört ebenfalls hieher. 1758 entzündete der Blitz am Fuße des Berges Kargusch Kugischran bei dem Flecken Sulpa in Persien eine Eiche, von welcher auch die W. zeln verbrannten. Dadurch fing der Berg selbst Feuer, brannte theilweise aus, und bekam mehrere Spalten und Risse, aus welchen seitdem beständig eine Hitze und ein feiner Dunst emporsteigt, der in den Sonnenstrahlen zittert.

In stürmischen dunkeln Nächten erscheint die Ausströmung dieser Risse als röthliche Flamme, an welcher Pallas am 26. Mai 1770 trockene Birkenspäne anzündete, gleichwohl merkt man auf dem ganzen Gebirge keinen Schwefelgeruch.

Man kann in den Berg tief eingraben; jedoch kommt man bisweilen auf so heiße Steine, daß etwas auf sie gegossenes Wasser augenblicklich mit einem Geräusch ver-



dunstet. Auch entzündeten sich die hölzernen Grabschelte zuweilen.

Sonderbar ist es, daß man nicht bloß um den Berg herum, sondern selbst mitten in dem brennenden Theile, ganz kalte Hügel findet, die mit Pflanzen bedeckt sind.

Die Baschkiren versichern, daß der Schnee auf diesen Hügeln im Winter nicht liegen bleibt, daß diese grünen Einfassungen um die brennenden Plätze sich beständig grün erhalten, und die Pflanzen daseibst nach der Schneezeit in der schönsten Blüthe stehen.

(Schluß folgt.)

## Streck=Charade von zwei Sylben.

(Aus dem Mitternachtblatt)

### Die erste Sylbe.

Gleich dem durch alle Welt zerstreuten Judenthume, bin ich und meines Gleichen überall zu finden. Ich diene dem Menschen zur Wohnung und er mir; an seiner Hand gehe ich durch's Leben, beschenke ihn mit einem der edelsten Getränke, und wohl ihm, wenn er seinen Wohlstand nach mir benennen kann, er sitzt dann in dem, was nach mir gewogen wird. Standhaftigkeit ist mein Hauptcharacter, geduldig lasse ich mich schlagen, und doch kann es mich leicht außer Fassung bringen. Eine Stimme aus früherer Zeit, spreche ich zum Menschen, bald durch Worte, bald durch Form und Gestalt, ja selbst aus fernen Welten bringe ich ihm Kunde. Oft bin ich sein treuestes Ebenbild, manchmal seine größte Qual, und gleich ihm verdanke ich oft bloß dem Schneider Schönheit und Ebenmaaß. Mein Gang richtet sich nach den Augen, und manchmal ist es mein Beruf, mich tanzend im Kreise zu drehen. Wie bei den Menschen, ist bei meinem Geschlecht ein ziemlich scharf gezogener Unterschied der Stände zu bemerken, und wie bei ihnen scheinen unsre Edeln hauptsächlich dazu bestimmt, in prächtigen Häusern zu wohnen, zu repräsentiren und zu glänzen, während mancher Gemeine, weit nützlicher und brauchbarer, als jene, verachtet und mit Füßen getreten wird. Man genießt mein Fleisch und benützt auch hier und da meine Eingeweide. In Sachsen bin ich im Gefolge des Königs zu finden und nach einer alten Sage verdankt mir das menschliche Geschlecht sein Dasein; ein Heros der alten Zeit aber kam durch mich um's Leben. Oft werden Brücken aus mir gebaut, über welche aber niemand gehen darf; ich bilde die Scheidewand zwischen Mein und Dein, zwischen Diesseits und Jenseits, war von jeher das Ziel mancher eiteln Strebens und ein Vogel ohne Federn trägt mich in seinem Schnabel. Von vielen Schlössern, wo ich sonst residirte, bin ich in der neuern Zeit ver-

trieben worden, doch halten mich vorzüglich die Damen immer noch lieb und werth, ja manche derselben besteht sogar bloß aus zweien meiner Art. Die Chirurgie hat mich zum Besten der Menschheit aus dem Tartarus herauf geholt, doch das Pflaster, das aus mir gemacht wird, hat wohl noch keine Wunde geheilt. Man legt mich auf die Wage, doch nicht in der Absicht, um mich zu wiegen, und so schwer ich auch bin, so thut doch mein Druck niemand weh, als höchstens manchmal den Augen.

### Die zweite Sylbe

Ist eine arge Plage für Groß und Klein, besonders wenn Viele davon unter einen Hut gebracht werden sollen, welches nur mit Hülfe eines Generals gelingt, der jedoch im Kriege noch keine große Thaten gethan hat. Wer sie hat, freut sich nicht darüber und spricht nicht gern davon und wer sie veranlaßt, verdient Tadel. Der Jäger sucht sie auf, denn das scheue Häschen glaubt darin Sicherheit und Verborgtheit zu finden. Sie zerstört manches Nützliche und veranlaßt Hader und Krieg. Auch in Weinsflaschen findet man sie leider sehr häufig, doch hat man sie gern darin, wenn noch eine kleine Sylbe davor steht. Mit dem Gegensatz dieser Sylbe ist sie ein großes Verbrechen. In der Musik ist sie die Gesezgeberin für Tact und Rhythmus, und nur ein einziger Fall macht eine Ausnahme davon. Folgt sie der Ehe, so ist es traurig, und es wäre dann besser, sie wäre ihr vorangegangen und hätte sie dadurch verhindert. Kein Brief wird ohne sie auf die Post gegeben; ihre Wänder aber dienen nicht zum Schmuck.

### Das Ganze

verschafft uns beide Sylben, wenn man die Zweite zuerst und die Erste zuletzt setzt.

## Museum

am 14. Nov. 1828.

Sonate brillante für die Violine, von Rode, vorgetragen von Hrn. Brand jun.

Ueber Joseph v. Hammer's Geschichte des osmanischen Reichs. Zweite Abtheilung. Von Hrn. Berly.

Romanze, componirt von Hrn. Gollmich, gesungen von Dem. Mariane Fischer.

Ueber Romeo und Julie; dramaturgische Abhandlung, verfaßt und vorgetragen von Hrn. J. B. Rousseau.

Septett von Beethoven (für Violin, Viola, Cello, Contrabaß, Horn, Oboe und Flöte); zweite Abtheilung.

Cavatine von Mozart, gesungen von Dem. Mälich.

H. L. Bräuner'sche Buchdruckerei Lit. J. Nr. 148 großer Kornmarkt.



# Iris.

Unterhaltungsblatt für Freunde des Schönen und Nützlichen.

N<sup>o</sup> 228

Samstag, 15. November

1828

## Geschichte der Gasbeleuchtung

(Fortsetzung.)

Aus einem Felsen der Apenninen bei Pietra mala unweit Bologna, brechen immerwährend Flämmchen aus der Erde hervor. Der Platz, über welchen sie sich erheben, hat etwa 6 Fuß im Durchmesser. Sie sind hart, klar und weißgelb, und haben einen schwachen Geruch. Dieß deutet auf die Gegenwart eines Vergöls hin, durch dessen Verbrennung ein feiner Ruß an die umherliegenden Steine sich absetzt. Jene Flämmchen steigen eine Elle hoch über die Erde, haben nicht die geringste Spur von Schwefelsäure, vermehren sich nach einem Regen, und werden in trockenen Sommern schwächer. Am Abhange des Berges fließt noch eine andere Bergblaque, deren Flamme aber nur schwach, und bei Tage kaum sichtbar ist. Die Größe der Flammen beweist, daß dieselben nicht von dem Vergölle allein herrühren können, da die Bergnaphtha nie in so großen Flammen brennt; sondern, daß es die Verbrennung des ausströmenden Gases ist, was an den angeführten Orten mit Gewalt aus der Erde dringt. Ferner findet man Nachrichten aufgezichnet, wo durch Zufall Quellen und Bäche angezündet wurden; die aus dem Boden aufsteigende Sumpfluft brannte, und das Wasser blieb kalt während dem Brennen. Der Apotheker Georg Veste in Hermannstadt berichtete den 2. Juli 1673 in einem Schreiben an Henri Bollgnad, daß 4 Stunden von der Stadt an dem Fuße eines mit Reben bepflanzten Berges eine Quelle hervorbroke, deren Wasser entzündlich sei. Dieses Wasser springt gleich einem Springbrunnen 8 Zoll hoch aus der Erde. Bringt man auf eine geringe Entfernung ein brennendes Licht in die Nähe, so entzündet sich die Quelle und lodert in einer Flamme von 3 Fuß Höhe wie brennender Weingeist gen Himmel und entzündet alle verbrennlichen Körper in ihrem Bereiche; brennt sehr lange, und nur durch Erde, die man in die Quelle wirft, kann man sie löschen. Obgleich die Flamme auf der Oberfläche spielt, so bleibt das Wasser der Quelle kalt; die Flamme aber hat gar keinen Geruch. Das ausgeschöpfte Wasser dieser Quelle ist nicht mehr entzündlich. Die Einwohner der Gegend versicherten damals, daß diese

Quelle vor 20 Jahren entstanden sei, und erst 1672 entdeckte man durch Zufall ihre Entzündlichkeit. Die Landleute zündeten um diese Zeit das Schilf in der Nähe an, wobei die Quelle Feuer fing, sich zum erstenmal entzündete, und Tag und Nacht mehrere Wochen lang fort brannte. In dem Journal des Savants von 1684 ist erzählt: In der Nähe von Krakau auf einem Berge, wo der Boden leimigt und mit grauen Kieselsteinen vermischt ist, gewöhnlich mit grünem Rasen und wohlriechenden Blumen prangt, befindet sich eine starke Quelle klaren, angenehm duftenden Wassers, was mit starkem Gemurmel hervorbricht, und durch viele aufsteigende Luftblasen, das Ansehen eines kochenden wallenden Wassers hat, welches Geräusch ziemlich weit gehört wird. Bringt man Feuer in die Nähe der aufsteigenden Luftblasen, so entzündet sich das Wasser, und brennt mit leicht schwebender bläulicher Flamme, welche trockenes Holz was man hinhält verzehrt. Man löscht die Flamme, indem man das Wasser mit grünen Reifern peitscht.

### Ein entzündlicher Bach.

Der Parlamentsrath Raoul von Bordeaux schrieb in dem Monat Juli 1740, daß bei der Abtei von Tremolac, 5 Meilen von Bergerac, ein entzündlicher und gegenwärtig brennender Bach sei. Die Eigenschaft dieses Baches, sich zu entzünden, schreibt er, wurde vor 4 Jahren durch einen Mann, der bei Nacht daselbst Krebse stehlen wollte, entdeckt. Dieser, um die Löcher besser zu finden, in welchen sich die Krebse verborgen hielten, nahm einen brennenden Strohwiß mit, den er über das Wasser hielt. So lange derselbe auf Kiesboden an dem Ufer ging, entzündete sich das Wasser nicht, aber als er mehr in der Tiefe auf sumpfigen Boden kam, war er nicht wenig erstaunt, zu sehen, daß das Wasser Feuer fing, sich plötzlich entzündete und ihm seine Kleider anstekte. Die Flamme spielte ins Blaue. Der Abt von Tremolac wiederholte 2 bis 3 mal den Versuch, und die blaue Flamme erschien jedesmal. Mehrere Naturforscher wurden hingeschickt, dieses Phänomen zu untersuchen; diese fanden, daß durch die Bewegung des Sumpfbodens sich eine Menge kleiner Luftblasen losmachten, die auf der Oberfläche des Wassers zerplatzten, sich anzünden ließen, woher die Flamme entspre. Auch



fauden sie, daß nach jedem Versuche man den Boden einige Zeit ruhen lassen müsse, bis sich die brennbare Sumpfluft in hinreichender Menge wieder erzeugt habe, um den Versuch zu wiederholen.

Vor einigen Jahren ward in öffentlichen Blättern berichtet, daß in dem Salzburgerischen, auf gleiche Weise, sich eine Quelle entzündet habe. Mehrere entzündliche Quellen befinden sich in der Nähe der bekannten Steinkohlenlager. Die bösen Wetter, feurige Schwaden, besonders in den Steinkohlenbergwerken, haben durch Explosionen schon oft Bergleute getödtet; ergiebige Gewerke mußten deshalb verlassen werden, und eben dieses gekohlte Wasserstoffgas hat, um ferneres Unglück in den Kohlenbergwerken in England zu verhüten, die Erfindung der Davy'schen Sicherheitslampe veranlaßt. Jeder, der Gelegenheit hatte, Bergwerke zu besuchen, wird die Lustlöcher bemerkt haben, die mit großen Kosten gleich Wasserbrunnen bis in die Stollen hinabgetrieben sind, um die bösen Wetter, die vermöge ihrer Leichtigkeit nach oben steigen, abzuleiten und frische atmosphärische Luft einzulassen. Diese Lustlöcher machen in der Nähe der Bergwerke das Gehen bei Nacht ohne Führer gefährlich. Die Steinkohlenlager in der Nähe von Briencon in Frankreich wurden ohne Unfall bis zum Jahre 1763 bearbeitet, als in diesem Jahre die Arbeiter durch ein Phänomen beunruhigt wurden, was ihnen ganz unbekannt war, und mehrere beschädigte. Ein brennbarer Dunst erzeugte sich in der Tiefe der Gruben, wenn dieselben nur einen Tag nicht befahren wurden, der sich durch die Grubenlichter anzündete, und mit einer unglaublichen Gewalt detonirte. Die Gefahr, der die Arbeiter ausgesetzt waren, und die sich bei einigen Unglücksfällen, die sich selbst davon überzeugen wollten, nur zu sehr bestätigte, veranlaßte die Eigenthümer der Grube, sie zu verlassen und einen neuen Stollen zu treiben, um diesem brennbaren Wesen auszuweichen. Allein ihre Vorsicht war fruchtlos; sie trafen in ihrer neuen Arbeit denselben Feind. Hr. Pajot de Marcheval, Intendant der Provinz, von diesem Unglück unterrichtet, befragte diejenigen, die der Explosion dieses entzündlichen Schwaden ausgesetzt gewesen waren, und erfuhr, daß, als sie in die Tiefe der Grube gekommen waren, sahen die Arbeiter, daß sich die Flamme ihrer Grubenlichter langsam verlängerte, und gleich darauf die Detonation erfolgte. Herr Pajot berichtete diesen Zufall dem Ministerium, welches die Academie in Paris beauftragte, ein Mittel gegen dieses Unglück ausfindig zu machen. Der berühmte Physiker Duhamel und M. de Montigny wurden beauftragt, die Sache zu untersuchen; und diese berichteten der Academie folgendes:

Dasselbe Phänomen ist in den Steinkohlenbergwerken vom Hennegau unter dem Namen feuriger Schwaden (feu brison) bekannt. Ein weißer, dem Spinnwebgewebe sehr ähnlicher Dunst dringt aus den Spalten und Rissen der Wände hervor, der sehr entzündlich ist, und mit der größten Gewalt verpufft. Die Detonation wirft fast alle Arbeiter nieder, und tödtet sie, wenn sie nicht die Vorsicht gebrauchen, sich sogleich platt auf die

Erde niederzulegen; denn es ist auffallend, daß diese Detonation nur in die Höhe, und fast gar nicht auf den Boden der Grube wirkt.

Von den mächtigen Steinkohlengruben von Newcastle, der Vorrathskammer des Brennmaterials in England, berichten die Philosophical Transactions mehrere solcher Explosionen. 1750 wurden 3 Arbeiter daselbst von einer Explosion so gewaltig getroffen, daß man ihre Leichen in Stücken wiederfand.

In den Kloaken, wo vegetabilische und thierische Körper faulen, haben selbst in unserer Stadt schon mehrere Detonationen durch Entzündung des gekohlten Wasserstoffgases statt gefunden.

### Literarische Meinungen Napoleons.

Napoleon wendete zuweilen auf die Literatur die Ueberlegenheit des Geistes, die Nichtigkeit des Urtheils an, die ihm so große Erfolge in der Strategie und in seiner politischen Laufbahn erwarben. Seine Ideen sind zuweilen sonderbar, aber meistens treffend. Der Wunsch, Frankreich wieder auf den monarchischen Fuß zurückzubringen und die Gedanken wieder an die alte Regierungsform zu gewöhnen, verleitete sein Genie, den Geist seines Jahrhunderts zu verkrüppeln und zu verderben; inzwischen hatte er sich die Befugniß vorbehalten, selbst frei zu denken und nachstehende flüchtige Uebersicht einiger seiner Meinungen wird daher nicht ohne Interesse scheinen.

Napoleon liebte Voltaire nicht; Mahomed vor Altem war der Gegenstand seines Tadels. Voltaire, sagte er, habe darin, in dem Character und in den Mitteln, gegen die Geschichte und das menschliche Herz gekämpft; der Dichter entwürdigte den großen Character Mahomed's durch die niedrigsten Intriguen; er lasse einen großen Mann, der die Oberfläche der Erde verändert habe, wie einen Achlosen handeln. Er entstellte nicht minder unschicklich den Character Omars, den er zu einer Art von Banditen und Begehrer machte. Napoleon stützte dies harte Urtheil auf folgendes Raisonnement: Die Menschen, die die Welt umgeschaffen, haben dies nie dadurch bewerkstelligt, daß sie die Häuptlinge und Fürsten gewannen, sondern daß sie die Massen in Bewegung zu bringen wußten. Das erste ist die Wirkung der Intrigue und führt nur zu secundären Resultaten; das letztere ist der Gang des Genies und verändert die Oberfläche der Erde.

Buonaparte hatte im Orient ganz eigene Ideen aufgefaßt; er hegte ganz eigene Zweifel über die Wahrscheinlichkeit der Geschichtschreiber Mahomed's. Es wüßte damit gewesen sein, wie mit allen Sectenhäuptern, sagte er; der Koran, der dreißig Jahre nach seinem Tode gesammelt worden, wird manche Lüge gepeilt haben; da damals das Reich des Propheten, seine Lehre, seine Sendung schon gegründet, vollendet war, so hat man die Resultate davon durch das Prisma des Enthusiasmus sehen und dem gemäß reden können und müssen. Nichts desto weniger bleibt noch übrig, zu erklären, wie



das wundervolle Ereigniß, dessen wir gewiß sind, die Eroberung der Welt, in so kurzer Zeit hat vollbracht werden können: fünfzig oder sechzig Jahre haben dazu ausgelaugt. Durch wen ist sie bewirkt worden? Durch Völkerstämme der Wüste, klein an Zahl, unwissend, sagt man, nicht kriegerisch, ohne Mannszucht, ohne System; und dennoch wirkten sie gegen die civilisirte, an Mitteln so reiche Welt! Das läßt sich nicht aus dem Fanatismus allein erklären; denn er bedurfte Zeit, um sich zu entwickeln und die Laufbahn Mahomed's schloß sich nach dreizehn Jahren.

Napoleon dachte, daß, unabhängig von zufälligen Umständen, die bisweilen Wunder bewirken, noch irgend etwas hier im Hinterhalte gewesen sein müsse, was wir nicht wissen; daß Europa ohne Zweifel unter den Resultaten einer ersten Ursache erlegen habe, die uns verborgen blieb; daß vielleicht diese Völker, plötzlich im Schooße der Wüste entstanden, in ihrem Innern lange bürgerliche Kriege gehabt hätten, während welcher sich große Charaktere, große Talente, und unwiderstehliche Antriebe gebildet hätten. —

Beim Lesen der römischen Revolutionen von Bérrot, den er sehr schätzte, fand er die Declamationen doch wässerig. In Folge dessen hatte er sich damit unterhalten, die überflüssigen Phrasen zu streichen, die er im Vertot gefunden; wirklich erschien das Ganze, nach diesen Weglassungen, geistreicher und kräftiger. Es würde eine verdienstliche und ohne Zweifel anerkannte Arbeit sein, sagte er, auf diese Weise, mit Geschmack und unterscheidendem Urtheil, die vorzüglichsten Werke unserer Sprache zu reduciren. Ich kenne fast keinen Schriftsteller als Montesquieu, der diesen Abkürzungen entgegen würde.

Der Kaiser nannte gewöhnliche Schauspiele Tragödien für Kammerfrauen. Ein gutes Trauerspiel, sagte er, gewinnt alle Tage mehr; die höhere Tragödie ist die Schule großer Männer: es ist die Pflicht der Fürsten es zu befördern, zu verbreiten und es ist nicht nöthig, Dichter zu sein, um darüber zu urtheilen; es genügt, die Menschen und die Dinge zu kennen, Erhabenheit des Characters zu haben und Staatsmann zu sein. Das Trauerspiel erwärmt die Seele, erhebt das Herz, und muß Helden schaffen. In dieser Hinsicht verdankt vielleicht Frankreich Corneille einen Theil seiner schönsten Thaten: auch würde ich ihn, wenn er noch lebte, zum Fürsten erheben.

Talma kam oft in die Tuileries. Napoleon, der sein Talent hoch in Ehren hielt, belohnte ihn mit kaiserlicher Freigebigkeit. Das Gerücht ging, daß er Talma kommen lasse, um Unterricht in Anstand und Cosimie zu nehmen. Der Kaiser, dem diese Sage nicht unbekannt war, scherzte eines Tages mit Talma darüber; dieser wurde darüber verlegen und verlor einigermaßen seine gewöhnliche Fassung. Sie haben Unrecht, sagte der Kaiser; ich könnte nichts besseres thun, wenn ich die Zeit dazu hatte; und dann war er es, der Talma Lehren über seine Kunst gab. Racine, äußerte er, hat den Drost mit unzeitigen Armseligkeiten beladen und Sie überladen ihn

noch mehr; in dem Tode des Pompejus spielen Sie Cäsar nicht als großen Mann, im Britannicus den Nero nicht als Tyrannen.

Der Kaiser hatte die Absicht gehabt, den Oedipus von Sophokles, buchstäblich übersetzt, auf dem Theater von St. Cloud aufführen zu lassen. Talma hatte immer diese Idee bestritten; aber der Kaiser bereuete, nicht darauf bestanden zu haben; nicht, daß ich hätte versuchen wollen, sagte er, diese Gattung wieder in die Mode zu bringen oder unser Theater zu verbessern, Gott behüte! aber nur, weil ich gern von dem Eindruck des antiken Drama's auf unsere modernen Begriffe und Neigungen hätte urtheilen mögen.

Der Kaiser hatte den Plan, die Universalgeschichte nach einem neuen Systeme schreiben zu lassen; denn, sagte er, wir haben keine gute Geschichte und haben keine haben können. Die mehresten Völker Europa's sind in demselben Falle; die Mönche und die Bevorrechteten d. h. die Leute, die vom Mißbrauch leben, die Feinde der Wahrheit und des Lichts, haben einzig dieses Monopol ausgeübt; sie haben uns erzählt, was sie gewollt, was ihnen gefallen, d. h. alles, was ihren Interessen, ihren Leidenschaften und ihren Ansichten entsprach. Napoleon hatte den Vorsatz gefaßt, alles dieses zu reformiren und umzuschaffen; er hatte Commissionen des Instituts oder von Gelehrten, die die öffentliche Meinung bezeichnen, ernannt, um die Annalen durchzugehen, zu kritisiren und zu reproduciren. Er wünschte, daß die classischen Autoren, womit man den Geist der Jugend nährt, durch Commentare erläutert würden, die geeignet wären, sie mit unsern modernen Institutionen in Einklang zu bringen.

## Auswärtige Theater.

Leipzig, im Nov. 1828.

Nachdem den Sommer über das Theater leer gestanden hatte, half uns die Stadt Magdeburg für die Michaelismesse mit ihrer Gesellschaft aus, welche uns viele alte Bekannte noch von dem Künsterischen Theater her, als Hrn. Genast, jetzt Regisseur der Magdeburger Gesellschaft, Mad. Genast, Hrn. und Mad. Devrient, Hrn. und Mad. Köckert, Mad. Schmidt und die Herren Koch und Fischer mitbrachte, die auch die beste Aufnahme fanden und angenehme Erinnerungen an die alte Zeit erweckten. Manche Stücke waren beinahe allein mit diesen ältern Mitgliedern besetzt als der beste Ton und die Schleichändler. Von den uns neuen Mitgliedern wußte besonders Mad. Franzetti Walzel in den Rollen der Julia (Vestalin), der Emilia (Maria) und Rosine (Barbier), weniger in den Rollen der Elvira (Don Juan) und Rezia (Oberon) sich die Gunst des Publicums und der Kenner zu erwerben. Der Sängerin, Mad. Rosner, gestand man Schule und Musikkennntniß zu, doch konnte man sich nicht mit dem Schneidenden ihrer Stimme und besonders ihrer Koloraturen befreunden. Der Tenorist, Hr. Schumacher, hat ein günstiges Aeußere;



ein angemessenes Spiel und eine angenehme Stimme, nur keine eigentliche Tenor-, sondern mehr Baritonstimme, die kaum bis ins Fis geht. Die Höhe zu erfassen, bedient er sich des Falsets, das ihm jedoch so wenig mit der Bruststimme zu verbinden gelingt, daß sein Gesang immer etwas Zerstücktes hat. Mehrere für uns neue Stücke als: der beste Ton und Nehmt ein Exempel daran, von Köpfer, der Schleichhändler, von Raupach, Maria, Oper von Herold, gefielen allgemein, wie man denn auch in ihnen ein Zusammenspiel fand; die Stücke: Fiorella, mit Musik von Auber, und Meister Martin der Küfner, eins der schwächsten Producte von Holbein, das nur durch ein vortreffliches Arrangement und reiche Ausstattung wirken kann, welches beides hier fehlte, gefielen so wenig, daß sie nicht wiederholt wurden, wie man denn in ihnen wie überhaupt in größeren Stücken, als Löwe von Kurdistan und Hamlet ein Zusammengreifen und reges Leben vermisse. Hamlet war unter 44 Vorstellungen das einzige Trauerspiel, so wie außer diesem und Minna von Barnhelm etwas Klassisches im reitirenden Schauspieler nicht fehlte. Im Hamlet war uns Hr. Devrient in der Titelrolle neu. Eine so angenehme und stets willkommene Erscheinung Hr. Devrient im Fache der jugendlichen Liebhaber, auch hochkomischen Rollen, ist, so wenig konnte er doch dem Kenner in dieser allerdings schwierigen Rolle genügen. In den beiden ersten Akten, in denen wir den Hamlet schwermüthig und von seinem Mißgeschick niedergedrückt sehen, war er zu kräftig und übernahm sich in Stimme und Geberde. Als Beleg dazu diene nur das Eine, daß er, als er den Geist erblickt, nicht wie Wolf und Mehrere in die Kniee sinkt, sondern ganz auf die Erde fällt. Im dritten Acte trat die Maske des Wahnsinns nicht klar genug hervor, so wie denn der wesentliche Bestandtheil dieser Rolle, der Humor, beinahe ganz fehlte. Ein sich oft wiederholendes Repertoire und eine Menge von Absetzungen, wie wir sie früher nie gehabt, schadeten der Kasse, deren Ertrag den früheren Einnahmen und den Erwartungen der Magdeburger Direction keinesweges entsprochen haben soll. Im Ganzen war man jedoch mit dem Besuch der Magdeburger Gesellschaft wohl zufrieden und gewährte ihr die freundlichste Aufnahme. Jetzt steht das Theater wieder leer. Für den Winter hatte der Magistrat mit dem Nachner Director, Hrn. Bethmann, kontrahirt, dessen Unternehmung jedoch im August nach kurzer Dauer zu Ende ging. Der Rath, der auf die Nachner Gesellschaft und die besonders mit derselben verbundene gute Oper gerechnet, wollte die ihm gegebene Concession wieder zurücknehmen, welches jedoch der sehr unbestimmt abgefaßte Contract nicht erlaubt. Hr. Bethmann wird demnach mit einer Gesellschaft, die er hauptsächlich aus der Plack'schen, die in Altenburg, Weiskensfeld und Gera spielt, zusammengesetzt und mit andern Mitgliedern vermehrt hat, Anfang December hier beginnen.

Die Erwartungen von dieser Gesellschaft, die Hr. Bethmann nur schnell zusammenraffen konnte, sind nicht groß und man zweifelt, daß sie sich halten könne. Was das weitere Schicksal der hiesigen Bühne betrifft, so scheint dieß nach langer Unbestimmtheit post tot discrimina rerum endlich entschieden zu sein. Noch vor kurzem glaubte und hoffte man, daß Hofrath Küstner, sei es für eigene Rechnung oder für einen Actienverein, das Theater wieder übernehmen würde, entweder jedoch reisten diese Pläne nicht, oder, wie man sagt, lehnte Hr. Hofrath Küstner alle weitere Theilnahme ab. In Folge dessen und da kein anderer annehmbarer Unternehmer sich fand, auch das Begehren des Publikums nach dem Wiederbesitze eines guten Theaters immer lauter wurde, so entschloß sich der Rath, den schon früher von der Generaldirection der Hoftheater in Dresden entworfenen Plan, auf den er jedoch damals nicht eingegangen war, nämlich Leipzig mit einem Hoftheater zu versehen, wieder in Anregung zu bringen und dem gemäß soll gegen Michaelis 1829, bis wohin wir noch darben müssen, für Rechnung des Hofes in Leipzig eine eigene Oper- und Schauspielergesellschaft aufgestellt werden. Auf den Vorschlag des Hrn. Kammerrath Gruner soll zu deren artistischem Vorstand und Regisseur unter unmittelbarer Aufsicht des Hrn. Intendanten von Lüttichau Hr. Genast gewählt worden sein, von deren beiderseitigen Bemühungen und Einsichten sonach das Gedeihen der künftigen Bühne abhängt. Diese Gesellschaft soll in Leipzig fortwährend bleiben, und sonach nicht ein Wechsel der Gesellschaften zwischen Dresden und Leipzig, wie er früher projectirt, statt haben, wohl aber sollen einzelne Schauspieler in Dresden und Leipzig wechseln. Die deshalbigen Meinungen und Erwartungen sind bei dem vielköpfigen Publikum natürlich auch vielseitig und verschieden. Manche glauben, und wohl mit Grund, daß der Hof nur etwas Gutes und gewiß dem früheren Theater nicht Nachstehendes aufstellen wird, befürchten nur, daß dieß Hoftheater, welches seiner Natur nach und nach seinem Verhältnis zum Publikum stets mehr als eine der Stadt angehörende Privatunternehmung kostet, ohne Zuschuß nicht auskommen und bestehen werde, welches denn freilich nach drei Jahren, auf welche Zeit der Hof das Theater übernommen haben soll, das Ende dieses Theaters wieder herbeiführen würde. Andere glauben, daß das Hoftheater in Leipzig stets dem in Dresden nachstehen wird und wünschen, daß das städtische Leipziger Theater mit einigen geringen Opfern von Seiten des Rathes und einer Unterstützung von Seiten der dazu bereitwilligen Bewohner erhalten worden wäre. Auf jeden Fall dürfte es nun mit dem eigenen stehenden Theater in Leipzig, mit so vielen und langjährigen Bemühungen errungen, für immer aus sein. Die Erfahrung wird ruhig und parteilos entscheiden, welche Meinung die richtigere ist.

— 1.



# Iris.

Unterhaltungsblatt für Freunde des Schönen und Nützlichen.

N<sup>o</sup> 231

Mittwoch, 19. November

1828

## Die nächtliche Heerschan.

Von F. C. v. Zedlig.

(Taschenbuch für Damen 1829.)

Nachts um die zwölfte Stunde  
Verläßt der Tambour sein Grab,  
Nacht mit der Trommel die Kunde,  
Geht wirbelnd auf und ab.

Mit seinen entfleischten Armen  
Rührt er die Schlägel zugleich,  
Schlägt manchen guten Wirtel,  
Reveil und Zapfenstreich!

Die Trommel klinget seltsam,  
Hat gar einen starken Ton,  
Die alten todtten Soldaten  
Erwachen im Grab davon.

Und die im tiefen Norden  
Erstarrt in Schnee und Eis,  
Und die in Welschland liegen,  
Wo ihnen die Erde zu heiß;

Und die der Nilflamm decket,  
Und der arabische Sand,  
Sie steigen aus ihren Gräbern,  
Sie nehmen's Gewehr zur Hand.

Und um die zwölfte Stunde  
Verläßt der Trompeter sein Grab,  
Und schmettert in die Trompete  
Und reitet auf und ab.

Da kommen auf lustigen Pferden  
Die todtten Reiter herbei,  
Die klugen alten Schwadronen  
In Waffen mancherlei.

Es grinsen die weißen Schädel  
Wohl unterm Helm hervor,  
Es halten die Knochenhände  
Die langen Schwerter empor. —

Und um die zwölfte Stunde  
Verläßt der Feldherr sein Grab,  
Kommt langsam hergeritten,  
Umgeben von seinem Stab.

Er trägt ein kleines Hütchen,  
Er trägt ein einfach Kleid,  
Und einen kleinen Degen  
Trägt er an seiner Seit'.

Der Mond mit gelbem Lichte  
Erhell't den weiten Plan,  
Der Mann im kleinen Hütchen —  
Sieht sich die Truppen an.

Die Reiben präsentiren  
Und schultern das Gewehr,  
Dann zieht mit klingendem Spiele  
Vorüber das ganze Heer.

Die Marschall' und Generale  
Schließen um ihn einen Kreis.  
Der Feldherr sagt dem Nächsten  
Ins Ohr ein Wortlein leis;

Das Wort geht in der Runde,  
Klingt wieder fern und nah:  
„Frankreich“ heißt die Parole,  
Die Lösung „St. Helena!“ —

Dies ist die große Parade  
Im eisenischen Feld,  
Die um die zwölfte Stunde  
Der todtte Cäsar hält.

## Geschichte der Gasbeleuchtung.

(Fortsetzung)

Versuche auf Gasbeleuchtung bis zur  
neuesten Zeit.

Nach Labors Handbuch der Gasbeleuchtungskunst war der deutsche Chemiker Joh. Joachim Becher der erste, der eine Anwendung des Steinkohlengases zu Schmelzprozessen machte. Er erzählt selbst in seiner närrischen Weisheit und weisen Narrheit, (dieses merkwürdige Buch ist in England verfaßt, und in Frankfurt a. M. 1683 erschienen) daß er schon vor dem Jahr 1683 in Holland die Verkohlung des Torfs, und in England die der Steinkohlen entdeckt habe, daß er aus beiden nicht nur sehr gute Kohlen erhalten, die nicht mehr rauchen noch sinken, sondern daß er auch mit den Flammen davon so stark zu schmelzen vermochte als mit Holz. Die Flamme



von einem Schuh Kohlen sei 10 Fuß lang gewesen. Er habe aus Steinkohlen Theer gemacht, und gezeigt, daß enttheerte Kohlen zum Gebrauch besser sind als vorher. Aus dieser Erzählung geht hervor, daß er Steinkohlen in verschlossenen Gefäßen verkohlte und dabei Theer und eine 10 Fuß lange Flamme erhielt, was nur Gas gewesen sein kann, da die Kohlen keine solche Flamme geben. Die Versuche von Becher wurden in England öffentlich genug bekannt gemacht, daß sie zu Jedermanns Kenntniß gelangten; aber er war ein Ausländer, und das war damals genug seiner nicht zu achten, wohl aber seiner Erfindung, die man in der Folge mit Verschweigung seines Namens wieder an das Licht brachte. So bereitete der Engländer Hales ohngefähr 35 Jahre später Steinkohlengas. Næcum in seinem Werke über das brennbare Gas verschweigt den Namen Becher, und beginnt mit dem Jahre 1739; wo in dem 41sten Bande der Philosophical Transactions eine Abhandlung des Dr. James Clapton über Steinkohlengas erschien. Clapton hatte Steinkohlen von Newcastle destillirt und eine wasserichte, eine öhlige Flüssigkeit, und brennbare Luft erhalten; die er in Blasen auffing, und nach Belieben entzünden konnte. So blieb, so viel bekannt ist, in England die Sache wieder ruhig, bis im Jahr 1767 der Bischoff von Landaff Steinkohlen destillirte und eben die Producte wie seine Vorgänger erhielt, ohne dieser aber zu erwähnen; er bemerkte aber dabei, was wirklich schon für einen Fortschritt zu halten ist, daß das Gas seine Brennbarkeit beibehalte, wenn man es durch Wasser gehen, und in 2 hohen gekrümmten Röhren aufsteigen lasse. Die Entdeckung des Wasserstoffgases durch Cavendish 1781 verbreitete endlich Licht in die Gasbereitung; man lernte es genauer kennen, es reinigen, und die Erfindung der electricischen Lampe war schon eine Gasbeleuchtung im Kleinen. Da aber das bläuliche Licht des brennenden reinen Wasserstoffgases wenig Helligkeit verbreitet, hat diese Maschine nur die Idee der Gasbereitung im Großen gegeben. Man hat hier den Gasbehälter, die Methode das Gas durch Wasser auszutreiben, es zu sperren, den Behälter zu füllen, die Brennmündungen, alles Dinge, die man bei den Gasbeleuchtungsapparaten wiederfindet. — Im Jahr 1792 machte Murdoch in Cornwallis eine Reihe Versuche über die Menge und Beschaffenheit des in den brennbaren Stoffen enthaltenen Gases. Er fand, daß das Gas, was er durch Destillation des Holzes, der Steinkohlen, des Torfes und anderer brennbarer Körper erhielt, mit einer hellen lebendigen Flamme brenne. Er kam auf den Gedanken, daß dieses Gas durch Reinigung und Fortleitung in Röhren wohl als ein Surrogat der Lichter und Lampen anwendbar sei. Er destillirte Steinkohlen in eisernen Retorten, brachte eine Röhrenleitung von 70 Fuß an, machte Brennmündungen von verschiedener Weite, und war hiedurch der erste, der Gasbeleuchtung anwandte. Man machte sogar schon tragbare Lampen von Blasen, Leder, gefirnister Seide, selbst von Blech. Murdoch wurde durch andere Geschäfte verhindert, die Sache fortzusetzen, bis zum Jahr 1797, wo er seinen ersten Versuch vor

einer Menge Zuschauer wiederholte, und sich dadurch in Stand setzte, gleich im folgenden Jahr bei den berühmten Dampfmaschinen: Baumeistern, Watt und Bolton, einen Versuch im Großen auszuführen; es wurden mehrere Nächte hindurch ganze Gebäude erleuchtet; verschiedene Methoden wurden versucht, das Gas rauch- und geruchlos zu machen. Murdoch war der erste, der dem Publikum ein ganzes Gebäude mit Gas beleuchtet zeigte.

Um eben diese Zeit war auch der berühmte Professor der Hüttenkunde in Freiberg Lampadius bemüht, das brennbare Gas aus Holz, und späterhin auch aus Steinkohlen, zum Rösten der Erze mit sehr gutem Erfolg zu benutzen, und so war er der Erste, der in Deutschland auf die Hitze erzeugende Eigenschaft dieses Gases aufmerksam machte. Einer seiner Hauptzwecke war, diejenigen Stoffe, welche bei der gewöhnlichen Verkohlungsart in Meilern größtentheils verloren gehen, zu benutzen; was sehr gut gelang, und auch in der Folge wie in Mähren in der kaiserlich-solmischen Herrschaft Raiz im Großen nachgemacht wurde. Im Jahr 1799 versuchte der französische Brücken- und Straßenbauingenieur Lebon das brennbare Gas aus Holz zur Beleuchtung anzuwenden; und schon 1801 war er im Stande sein Haus und seinen Garten in Paris auf eine so geschmackvolle Art zu erleuchten, daß es allgemeine Bewunderung erregte. Er nannte seine Einrichtung eine Thermolampe, weil er dadurch nicht nur Beleuchtung, sondern auch Heizung der Zimmer beabsichtigte. In Deutschland zeigte schon im Jahr 1802 Winkler von Znaim in Mähren eine Gasbeleuchtung aus Holz in Wien vor, gab auch eine eigene Schrift über diesen Gegenstand heraus. Der Mechanikus Hieronimus in Frankfurt am Main zeigte einige Jahre später eine solche Einrichtung vor, wo er die Verdampnisse an Feuer des Küchenherds, des Ofens und der Erleuchtung zu verbinden suchte. Werner aus Leipzig beleuchtete etwas später eine ganze Manufactur in Züllichau mit Holzgas.

Die Beleuchtung mit Holzgas kam aber bald in Mißcredit, erstlich, weil die Gewinnung desselben mit Schwierigkeiten und großen Kosten verknüpft war, zweitens, weil es nicht mit der erforderlichen Helligkeit brannte und einen lästigen Geruch verbreitete. Man fand, daß es nur bei großen Holzverkohlungsanstalten mit Vortheil zu gewinnen, und zum Heizen der Verkohlungsöfen am nützlichsten zu gebrauchen sei. — Lebon hatte aber durch seine schöne Einrichtung in Paris die Aufmerksamkeit auf die gut eingerichtete Gasbeleuchtung gewekt, und besonders in England machte dieser neue Zweig der Industrie seit seiner Zeit Riesenschritte. 1803 und 1804 hielt der Engländer Winsor Vorlesungen in London über Gasbeleuchtung, und zeigte kleine Versuche vor, die er aber mit großem Geheimniß umhüllte. — Murdoch, der Erfinder der Gasbeleuchtung mit Steinkohlengas, errichtete eine solche im Jahr 1808 in der Baumwollenspinnerie von Philipp und Lee in Manchester, wo er 274 Argand'sche und 653 dreiflammige Lampen anlegte, die 2500 Talglichter, 6 auf's Pfund, ersetzten. Er legte die Uebersicht dieses Werkes der königl. Gesellschaft der Wissen-



schaften vor, die seine Verdienste so sehr ehrte, daß sie ihm die Rumford'sche Medaille zuerkannte. — Samuel Elegg von Manchester hat nach Murdoch das größte Verdienst um die Gasbeleuchtung, und nach seinen Verbesserungen wird größtentheils noch jetzt verfahren; 1808 legte er der polytechnischen Gesellschaft in London seinen Plan, ein Manufacturgebäude zur Vereitung des Gaslichtes in dieser Stadt zu errichten, vor, und erhielt die silberne Denkmünze. Den ersten öffentlichen Beweis seiner Fähigkeiten legte er durch Einrichtung des Gasapparats ab, den unser Landemann, der Kunsthändler Aldermann, im Strand in London errichten ließ. Dieser fiel so gut aus, daß die Sache mehr Beifall und häufigere Nachahmer fand, ja man überzeugte sich nun so sehr von der Nützlichkeit der Sache, daß sich Actiengesellschaften verbanden, um sie in das Große zu betreiben, die auch von dem Parlamente genehmigt wurden. Die erste dieser Gesellschaften, die sogenannte Westminster-Gesellschaft in London, erwählte Samuel Elegg zu ihrem Werkmeister. Unter seiner Leitung wurde die erste Röhrenleitung in den Straßen in London vorgenommen, und er brachte die Gasbeleuchtung auf den Stand, worauf sie jetzt noch steht. Neuerungs-sucht verleitet mehrere Nachfolger an den Apparaten unbedeutende Abänderungen zu machen. 1816 machten die Gebrüder L. und P. Taylor in dem Journal of sciences and arts die Gewinnung der brennbaren Luft aus Pflanzen und thierischem Del bekannt. Sie haben schon mehrere Fabriken der Art in London errichtet, und ihre Leistungen haben allgemeinen Beifall. In demselben Jahr erleuchtete der Vorsteher des polytechnischen Institutes in Wien Prechtel auf kaiserlichen Befehl einige Straßen in Wien, und gab ein äußerst faßliches Werk über Gasbeleuchtung mit Steinkohlengas heraus. Durch diese Vorgänge aufgemuntert wurde nun in Dresden, Berlin, Leipzig, Hamburg, Hesse-Cassel, Coblenz, größere und kleinere Anlagen gemacht, meistens um Manufacturgebäude, Gast- und Kaffeehäuser zu beleuchten. Vorzüglich verdienen die von Hrn. Christian Becker in Mannheim herrührende Anlagen, die mit besonderer Einsicht und Dauerhaftigkeit ausgeführt sind, Erwähnung. Die erste Anlage machte er in einem Kaffeehause in Mannheim, die zweite weit bedeutendere führte er in Oßersrad bei Frankfurt a. M. aus. Die dritte Hauptanlage von ihm ist zu Seelbach bei Lahr im Breisgau bei Straßburg, wo eine große Baumwollenzug-Manufactur nicht bloß erleuchtet, sondern auch durch Wasserdämpfe erwärmt wird. Die polytechnische Gesellschaft in Frankfurt a. M. machte im Jahr 1819 einen Versuch mit Steinkohlengas, und erleuchtete damit einige Zeit ihr Local damals im Senckenbergischen Stift. — In England wird nun seit 10 Jahren fast in jeder Stadt von einiger Bedeutung Gaslicht gebrannt, und in London brannten zu Ende 1819 bereits über 51,000 Gaslichter; die Länge aller Hauptrohren betrug in großer Richtung gemessen 188 englische Meilen oder 951,352 Fuß. Der Bestand der Gasbeleuchtung in London seit ihrer Erfindung läßt demnach auf ihre an-

erkannte und erprobte Nützlichkeit schließen. In Frankfurt a. M. brannte im Sept. 1828 auf den Straßen und in den Häusern das erste aus Del erzeugte Gaslicht. (Fortsetzung folgt.)

### Chronik der Frankfurter Schaubühne.

Samstag den 15. Nov. Nehmt ein Exempel dran, Lustspiel in 1 Act von Köpfer; — Fidelio, Oper in 2 Acten von Beethoven. Die kleine Blüette, welche heute als angenehme Zugabe der Oper voranging, behandelt zwar das uralte aus dem Paradies stammende Thema: — daß verbotene Frucht am besten schmeckt und man den Frauen (auch mitunter den Männern) nur etwas untersagen muß, wenn man gewiß sein will, daß sie es thun; — allein die Variation darüber ist artig genug, um, wenn sie gut executirt wird, das Publicum in muntere Laune zu versetzen. Ein eifersüchtiger (40jähriger!) Ehemann (Hr. Löwe) besorgt, seine Frau (Dem. Lindner) möge eine Herzensangelegenheit mit einem Andern haben, öffnet dem Oheim (Hr. Otto) sein Herz und beschwört diesen, der Nichte zu befehlen, daß sie besagten Andern, wenn er sie besuchen wolle, nicht annehme. Der Oheim, der die Weiber kennt — der Mann von 40 Jahren hätte wohl auch Zeit gehabt, sie zu studiren, scheint aber schwerbegriffig gewesen zu sein und ist nun überdies verliebt und argwöhnisch, also blind — statt ihr den Andern zu verbieten, bindet ihr auf, der Mann untersage ihr — Tabak zu rauchen. Die Frau ist so gutmüthig, dies Absurde zu glauben (sonst wäre das Lustspiel verloren), folgt ihrer Exanatur und thut, nach einigen Bedenklichkeiten, die sie mit geschickter Sophistik entfernt, was ihr verboten war. Die Seltenheit, ein liebliches Frauenzimmer mit dem Rauchapparat beschäftigt, und zuletzt in der Action des Tabakdampfens zu sehen, erregt im Publikum Lachen und Applaus. Die theatralischen Mittel, diese Wirkung zu unterhalten, zu steigern, sind verständlich benutzt. Der von dem Mann gefürchtete Dritte läßt sich melden, während die Eva die Pfeife stopft, wird nicht angenommen, giebt eine Karte ab, und diese dient als Fidejus. Der Gatte kommt, die Dame versteckt die angebrannte Pfeife in einen Wandschrank, ein doppelsinniger rascher Dialog entspinnt sich, wobei sie, ihre Sünde reuig gesiehend, immer von dem Pfeifenkopf spricht, er den Nebenbuhler im Sinn hat. Daß hier der Schlagwitz nahe lag, kann Niemanden entgehen: er ist glücklich angebracht und fand lauten Beifall, besonders als Dem. Lindner in ihrer Herzensangst beichtete, sie habe ihn (den Pfeifenkopf) in den Schrank versteckt und nun Hr. Löwe wahrhaft löwenjornig diesen aufreißt und die köstlichen Bestandtheile der Damentoilette herauswirft, um den Verruchten zu finden, an dem er zum Arzt seiner Ehre werden will. Daß der Oheim mitten in dies Chaos tritt und das Wort des Räthsels ausspricht; daß der Mann beschämt, die Frau liebreizend dasieht; daß die Blüette mit der an die Herren der Schöpfung in Parterre und Logen



gerichteten Section „Nehmt ein Exempel dran!“ schließt; — versteht sich von selbst. Dem Lindner, welche ohne Frage die Hauptrolle in diesem Tabackpfeifenstück spielt, entzückte durch Naivität, schlug sich Feuer wie ein echter Raucher, und that die Pöge des ungewohnten Dufes mit einer Grazie, um die sie manche ihrer Schwestern beneiden dürfen. Hr. Löwe ließ es, als Othello, an dem gehörigen Aufbrausen der Leidenschaft nicht fehlen, und Hr. Otto, der schon so oft Dunkel sein mußte, wußte auch heute die Nuancen dieses Rollenstücks gut darzustellen.

B.

Fidelio, Oper in 2 Acten von Beethoven. Vom Texte soll zuerst die Rede sein, da er sich psychologisch als wahr, literaturhistorisch als merkwürdig darstellt. Zur Bewahrheitung dieser Behauptung werde ein Wort von Goethe angeführt, der in Wahrheit und Dichtung sagt: „Wenn gutmüthige Schalks- und Halbschelmestreiche, zu edeln Zwecken, mit persönlicher Gefahr ausgeübt werden, so sind die daraus entspringenden Situationen, ästhetisch und moralisch betrachtet, für das Theater von dem größten Werth; wie denn z. B. die Oper: der Wasserträger, vielleicht das glücklichste Sujet behandelt, das wir je auf dem Theater gesehen haben.“ — Die Leichtigkeit und Geschicklichkeit, womit französische Textdichter ähnliche Sujets, wie das zum Wasserträger, zu behandeln wissen, hat sich mehr als einmal bewährt. Eine der lieblichsten Erscheinungen der Art ist die von dem französischen Baudrevilledichter Searin gedichtete Oper „Das Milchmädchen von Percy,“ welche Treitschke übersehte und A. Fischer, Capellmeister des Theaters an der Wien, komponirte. Der Inhalt ist folgender. Unter der Regierung Ludwig's XIV. schrieb Constantin von Renneville, ein Günstling des Ministers Kolbert, ein Schauspiel, wodurch er den Hof so gegen sich erzürnte, daß er flüchtig werden mußte. Er begab sich mit seiner Gattin Karoline nach Holland, im Haag wurde er jedoch eingezogen, nach Frankreich gebracht, und in die Bastille gesetzt. In dem Searin'schen Schauspiel sehen wir nun, wie Karoline, als Milchmädchen verkleidet, das Gefängniß ihres Gemahls auserspäht hat, und denselben durch ihrer Hände Arbeit, bei fremden Leuten dienend, mit Allem unterstützt, was sein trauriges Loos erleichtern kann. Der Himmel belohnt diese Treue, ihr Mann wird durch Kolbert's Verwundung befreit und an das Herz der Gattin zurückgeführt.

Eine ganz ähnliche Geschichte muß sich in Spanien zugetragen haben: denn aus dem Bericht, daß einmal ein verdienstvoller Edelmann vom Hofe entfernt, in ein Staatsgefängniß geworfen und zum Tode verurtheilt, im Moment der Vollziehung des Todesurtheils aber von seiner Gemahlin, die sich verkleidet in seinen Kerker geschlichen, gerettet worden sei, ist eines der bekanntesten musikalischen Schauspiele gedichtet worden, das in Sevilla spielt, und vor längerer Zeit unter dem Titel:

Eleonore, und mit dem Zusatz: Spaniens Staatsgefängniß, oder: Eheliche Liebe, erschienen ist.

Par war der Erste, der diese Oper komponirte. Selbst die Feinde des verzärtelten Italiens müssen eingestehn, daß Eleonore, in ihrer überraschenden Majestät, die übrigen musikalischen Leistungen desselben hinter sich lasse. Allgemeine Bewunderung erregte die Arie, die er der Eleonore in den Mund legt: „Schändlicher Pizarro, wo gehst du hin? (Escecrabil Pizarro, dove vai)“, wo Horn, Fagott und Klarinette auf eine vortrefliche Weise mit der Singstimme konzertiren. Das Duett, während Eleonore ihres Mannes Grab gräbt, ist kurz und in die Seele schneidend; und mit einer fürchterlichen Ekstase rauscht der Moment heran, wo sie sich zwischen ihren Gatten und seinen Mörder wirft: hier schweigen alle Instrumente, ein gellender Aufschrei, ohne Akkord, raset auf, schallt eine Welle empor, und verliert sich in den donnernden Zuruf: Haltet, ich will ihn schügen! —

Der Text der Pär'schen Eleonore sagte unserm Beethoven so zu, daß er ihn von Treitschke nur wenig umarbeiten ließ und nochmals komponirte. Beethoven's Talent zur dramatischen Komposition war vorher in Zweifel gezogen worden, und selbst die Freunde dieses Meisters, den man den musikalischen Jean Paul nennen sollte, glaubten nicht, daß er sich durch eine Oper bei'm Publikum Eingang verschaffen würde. Seine Eleonore erschien, und die Besorgnisse gingen in Erfüllung. Die Zuhörer wollten keinen rechten Geschmack an dieser Fomdichtung finden, Einige erklärten sie für ganz unpractisch und verunglückt, und die Meisten hielten die Musik für kalt und vornehm. Sie verschwand daher eine Zeitlang vom Repertoire, und als sie später wiederum erschien, fand der Komponist selbst es für nöthig, wesentliche Veränderungen vorzunehmen und ihr den neuen Titel Fidelio zu geben.

Das Gute bricht oft nur langsam durch, die Gegenwart erkennt zuweilen ihre größten Geister nicht an, und Baco von Verulam, einer der tiefsten kritischen Forscher, lebte neben Shakespeare, ohne von dem Genius der britischen Insel Kunde zu nehmen. Beethoven, als Opernseher, darf nicht rühmen, ihm sei ein Aehnliches bei Lebzeiten nicht widerfahren, und erst nach seinem Tode wird Deutschland immer mehr einsehn, wie Unrecht es gethan, ihn nicht zu ferneren dramatischen Arbeiten, durch Anerkennung des Fidelio, ermuntert und angefeuert zu haben. Ja, hätte Beethoven auch diesen Fidelio nicht geschrieben, der Kenner würde ohnedies aus seinen übrigen Leistungen erschn haben, daß ihm das Talent der dramatischen Composition nicht abging; denn, sind einige seiner Lieder, wie die Adelaide, nicht schon kleine scenische Piecen, die aus dem lyrischen Beldenkreis hinwegklattern; und ist sein Christus am Ölberg nicht so durch und durch handelnd vorgetragen, daß die Kritik hiervon Veranlassung genommen hat, die Reinheit des geistlichen Stils in diesem Oratorium in Zweifel zu ziehen? (Schluß folgt) D.



# Iris.

Unterhaltungsblatt für Freunde des Schönen und Nützlichen.

N<sup>o</sup> 232

Freitag, 21. November

1828

## Geschichte der Gasbeleuchtung.

(Fortsetzung)

### Bereitung des Gases.

Wie schon angeführt, werden die verbrennlichen Körper in verschlossenen Räumen destillirt. Die Steinkohlen oder das Del werden in eiserne Retorten gethon, die stark erhitzt werden, wobei das Gas durch Röhren in einen Behälter geleitet wird, welcher mit Wasser gesperrt ist; in den Behälter öffnet sich die Leitungsröhre, welche das Gas durch die Brennmündung führt, an welcher es angezündet brennt; der Gasbehälter muß einen beständigen Druck auf das Gas ausüben, damit das Ausströmen gleichförmig bleibt.

Bei der Bereitung des Delgases ist es nothwendig, daß das Del auf das bereits erhitzte Eisen tropfenweis fällt, damit es sich nicht vor der Zersetzung verkohle.

### Eigenschaften des Delgases.

Es ist wie die atmosphärische Luft farblos. In Rücksicht der Bereitungsart, wonach es bald mehr bald weniger Kohle enthält, ist sein specifisches Gewicht verschieden; gewöhnlich verhält sich dasselbe gegen die atmosphärische Luft, wie 2 zu 3; so, daß es ein Drittheil leichter ist als diese. Es hat einen unangenehmen brenzlichen Geruch, ohngefähr so wie der Dunst, der entsteht, wenn man ein brennendes Talglicht ausgeblasen hat. Es ist zum Athmen untauglich; die Thiere, die man in solches Gas bringt, ersticken darin, und um so schneller, je kleiner sie sind, weil sich um so weniger atmosphärische Luft in ihren Lungen befindet, wenn man sie in das Gas sperrt. Es ist für sich allein ohne Zutritt von Sauerstoffgas oder atmosphärischer Luft unverbrennlich, und brennende Körper, die man hineintaucht, erlöschen darin. Beim Zutritt der Luft brennt es, wenn es angezündet wird mit gelblich weißer Flamme. Diese Flamme giebt keinen Rauch, so lange der Zutritt der atmosphärischen Luft ungehindert ist, damit alles Gas, was aus der Brennmündung dringt, verbrannt werden kann; ist aber der Luft-

zug gehindert, wie bei den Argand'schen Lampen durch die aufgesetzten Glasröhren, so verbrennt das Gas nicht ganz, und ein Theil Kohle wird ausgeschieden, der das Glas mit Ruß beschlägt. Verbrennt das Gas ganz, so wird nur Wasserdampf und kohlensaures Gas erzeugt. Es brennt mit steter Flamme, und übertrifft an Helligkeit der Flamme alle übrigen Beleuchtungsarten von Del, Talg oder Wachs. Bei dem Verbrennen desselben geht derselbe Prozeß vor wie beim Verbrennen eines Lichtes oder des Dels. Der Docht in dem Lichte und in der Lampe ist von der Flamme umgeben, die ihn im Glühen erhält, wodurch die verbrennliche Substanz zersetzt wird, und in denselben Umständen ist wie das Del in der Retorte. Der Docht führt die zu verbrennende Substanz durch Capillar-Thätigkeit an den Ort, wo er durch's Glühen des Dochtes zersetzt wird in gekohltes Wasserstoffgas, das sich in der Flamme verzehrt; eine zweite Portion folgt der ersten und geht die Zersetzung und das Verbrennen so lange vor sich, als brennbare Substanz vorhanden ist. Daher brennen diese Körper nur mittheil des Dochtes.

Eine gewöhnliche Gasflamme verzehrt in einer Stunde  $\frac{1}{2}$  Cubikfuß Gas und diese Quantität braucht um zu verbrennen 5 Cubikfuß atmosphärische Luft; also 100 Lampen verbrauchen in einer Stunde 500 Cubikfuß atmosphärischer Luft. Diese 500 Cubikfuß atmosphärischer Luft, die bei dem Verbrennen des Gases verzehrt werden, geben Wasserdampf und kohlensaures Gas. Da das kohlensaure Gas zum Einathmen untauglich ist, es aber zum großen Theil durch den Wasserdampf eingefogen wird, und sich damit niederschlägt, auch durch den starken Luftzug, der durch jede Gasflamme entsteht, weiter geführt wird, so ist seine schädliche Wirkung unbedeutend, da kein Zimmer hermetisch verschlossen ist, und das Aufgehen der Thüren, so wie die Schlüssellocher und Fensterrahmen der Luft Zutritt gestatten. Der Luftzug jeder Flamme ist daher so stark, daß man darüber gehaltene Glaszylinder zum Tönen bringen kann; wo sich das Wasser an die Wände anlegt; was die sogenannte chemische Harmonika giebt.



Dieses ist der Vorgang des Verbrennens an den Brennmündungen. Da aber, wie schon angeführt, dieses gekohlte Wasserstoffgas, wenn es in größeren Räumen mit Sauerstoffgas; oder atmosphärischer Luft in bestimmten Verhältnissen gemischt ist, Knallluft erzeugt, so geschieht dann bei der Detonation diese Zersetzung plötzlich, und man kann dieselben Wirkungen hervorbringen, die die bösen Wetter in den Steinkohlengruben veranlassen.

Die atmosphärische Luft besteht, jedoch nicht beständig aus 27 Theilen Sauerstoffgas und 73 Theilen Sauerstoffgas; diese Mischung verhält sich ungefähr wie 1 zu 3. Da aber nur das Sauerstoffgas das Brennen unterhalten kann, so wird auch dieses allein verzehrt und bildet mit dem Gase Knallluft. Wir werden daher Knallluft erst mit Sauerstoffgas, dann mit atmosphärischer Luft bereiten. Das reine Wasserstoffgas verpufft 2 Theile mit 1 Theil Sauerstoffgas und bildet reines Wasser. Das gekohlte Wasserstoffgas bedarf wegen der Kohle mehr, 1 Theil und 3 bis 4 Theile und dehnt sich aus, während jenes bloß Wasser bildet, dieses aber kohlen-saures Gas und Wasserdampf. Vermischt man 1 Theil Delgas mit 9 bis 10 Theilen atmosphärischer Luft, giebt es Knallgas, dessen Wirkung bei der Verpuffung der des Schießpulvers gleich ist. Dieses Verhältniß, unter welchem das Delgas Knallluft giebt, muß genau das angegebene sein; ist etwas mehr oder weniger von einem der beiden Gasarten, so verbrennt die Luft mit einigem Geräusch langsam und bildet eine lange bald erlöschende Flamme. (Schluß folgt.)

### Chronik der Frankfurter Schaubühne.

Samstag den 15. Nov. Fidelio, Oper in 2 Acten von Beethoven. (Schluß) So ist denn auch Fidelio ein lebendiges, edles und wahrhaft schönes Tonwerk, das zwar dem verwöhnten Ohr nicht schmeicheln, noch durch Sonderbarkeiten und groteske Sprünge gefallen, vielmehr durch eine besonnene Einleitung, künstlerische Steigerung, und ein großsinniges Concentriren aller Tongewalten auf einen erhabenen Brennpunkt — demnach die Gesetze des recitirenden Schauspiels auf das musikalische anwendend — uns theils beruhigen, theils hinreißen und entzücken will. Diesen Character des Werks spricht schon die Ouverture aus, die uns abwechselnd zu Boden drückt und in den Himmel hebt, und mit einem jubelnden Tonfart den Sieg des Guten über das böse Prinzip feiert. Ein Duett zwischen Jaguino und Marzelline, milden, fast italienischen Stils, leitet den ersten Act ein; und letztere, die leider am Schluß ungenügend ausgeht, besingt darauf die Wonne häuslichen Eheglücks. In Wien ist man gewohnt, solche Arien in einem lehrernden Handwerksburschen-Ton mit Hopsa und Marzapfen (die in Wenzel Müller'schen und Kauer'schen Liedern fast nirgend fehlen) zu vernehmen; um so mehr Achtung verdient deshalb die delikate Be-

handlung, die Beethoven der Arie „O wär' ich schon mit ihm vereint“ angedeihn ließ. Hierauf ein überaus schöner Kanon, ein Lied vom vollen Geldbeutel, auch in einem unwienerischen Stil; und: ein liebliches Terzett. Von nun an wird die Musik feurig und wild, und Pizarro singt die (im Finale des ersten Acts zum Freischütz stark benutzte) Arie mit Chor „Ha welch ein Augenblick!“: ein musikalischer Hella voll Eisackten und innerlicher Gährung. Sodann das Duett zwischen Pizarro und Rokko, eine der effectvollsten Stellen, die in Frankfurt so gefällt, daß sie, wie ich höre, immer *da capo* verlangt wird. Die nun folgende imposante Scene der Leonore „Abscheulicher, wo willst du hin?“, von vier Hörnern begleitet, rauscht, wie ein Schiff mit vollen Segeln, durch die Bogen des Gesanges, und verliert sich in die rührende, nur ein wenig zu gedehnte Klage der Gefangenen, womit das Finale des ersten Acts anhebt. — Die Luft des Himmels von Sevilla spielt in Florestan's Kerkerarie, womit der zweite Act beginnt; und selbst die Worte des Textes werden poetisch, wenn es darin heißt:

Und spür' ich nicht linde sanft säuselnde Luft,  
Und ist nicht mein Grab mir erhell't?  
Ich seh', wie ein Engel im roßigen Dufte  
Sich tröstend zur Seite mir stellet,  
Ein Engel, Leonoren der Gattin so gleich,  
Der führt mich zur Freiheit, in's himmlische Reich.

Nun folgt die Hauptscene, wo Leonore ihres Mannes Grab schaufelt, und ihm das Stückerl Brod reicht. Ist diese Musik ein köstlicher Wein in einem Goldpokal, worin Rosen schwimmen, so wird ihn doch Niemand, der ein Herz hat, leeren, ohne eine verstoßene Thräne hineinfallen zu lassen. Was Goethe in Worten aussprach und seinem Harfner in den Mund legte, schluchzt hier in den bewegtesten Tönen an unser Ohr. Wer nie sein Brod mit Thränen aß!! — Und doch kann ich den Wunsch nicht unterdrücken, Beethoven habe in dieser Scene statt des Duetts der Leonore einen Einzelgesang in den Mund legen mögen (was scenisch wohl zu veranstalten wäre). Was ließe sich in einer solchen Situation singen, was empfinden! So glaube ich auch, in einer Tragödie, die Karl den Fünften zum Helden habe, lasse sich bei der Scene, wo der Weltregent sein eigenes Grab gräbt, ein Monolog schreiben, der allein einen Dichter unsterblich machen könnte. — Das Quartett in der Ermordungsscene rüttelt mit Riesenkraft an den Pforten der Verzweiflung und des Todes so lange um Gnade, bis der Ruf der Rettung daraus hervorbringt: der unerwartete Trompetenstoß tönt in dieser Scene wie die Posaune des Weltgerichts. In dem grandiosen Finale feiert der Zusammenschwung aller Stimmen und Instrumente die Freuden der Wiedervereinigung, die Wonnen der Erlösung und den Triumph der gerechten Sache: selbst die Resonanz aus der Schiller'schen Hymne an die Freude,



welche Treitschke in den Text mischte, wirkt, statt auf-fallend, bei dieser Gelegenheit angenehm und die gute Stimmung befördernd. — Die Darstellung erlangte und verdiente den Beifall des zahlreich versammelten Publi-kums in einem so hohen Grade, daß sich ein wahrer Kunstenthusiasmus unter allen Zuhörern verbreitete. Hr. Dobler (Pizarro) überholte sich zwar, wie es schien durch Schuld des Souffleurs, in der ersten Arie, doch wurden Spiel und Gesang im Verlauf um so vor-züglicher, und die Leistung gestaltete sich als eine ausge-zeichnete: ebenso war es mit Dem. Hauß (Leonore), die gerufen wurde, und mit Hrn. Niefer (Florestan). Die lieblichen Parthieen des Rokko und der Marzeline waren durch Hrn. Hauser und Dem. Backofen aus-gezeichnet gegeben, so wie auch die kleineren Rollen von Niemanden vergriffen wurden.

R.

### Miscellen.

In Warschau erfolgte am 3. Nov. die feierliche Grundsteinlegung zum Kopernikusdenkmal. Nachstehende Urkunde wurde in das Fundament mit eingeschlossen: „Unter der Regierung Nikolaus I., Kaisers aller Ruß-ßen, Königs von Polen, ist dieses Denkmal von Erz dem Nikolaus Kopernikus, welcher zuerst den Lauf der Himmelskörper genau bezeichnet, und dadurch sich sowohl, als seinem polnischen Vaterlande unsterblichen Ruhm er-worben hat, von seinen dankbaren Landesleuten, den Polen, unter der leitenden Mitwirkung der Warschauer Gesellschaft der Freunde der Wissenschaften und ihres Präsidenten Julian Ursin Niemcewicz errichtet worden. Der Urheber und thätigste Beförderer dieses Werkes war der vorige Präsident jener Gesellschaft Stanislaus Staszic. Das Standbild ist modellirt von Albert Thorwaldsen zu Rom, und gegossen in Warschau von Johann Gregoire. Das Fundament ward gelegt am 3. Nov. 1828.“ Au-ßerdem kamen noch folgende Gegenstände in den Grund-stein: ein namentliches Verzeichniß sämmtlicher Mitglie-der der Warschauer Gesellschaft der Freunde der Wissen-schaften vom Jahre 1828, ein Exemplar der Entdeck-ischen Abhandlung über Kopernikus in polnischer, frantzö-sischer und englischer Sprache, Silbermünzen mit den Brustbildern der Könige von Polen, unter welchen Ko-pernikus lebte und verschiedene andere. Hierauf wurde die Büchse wohl verschlossen in ein steinernes Behältniß gestellt, und dieses an dem zu seiner dauernden Aufbe-wahrung bestimmten Plage niedergelegt. Als der Prä-sident der Gesellschaft im Begriff war, den ersten Mauer-stein mit der zu diesem Behuf gefertigten silbernen Kelle zuzurichten, sprach er die Worte: „Möge dieses Denk-mal allen Stürmen der künftigen Jahrhunderte und selbst den physischen Erschütterungen der Welt trogen!“ Alle anwesenden Mitglieder und viele andere Personen halfen mit sichtbarer Theilnahme das Mauerwerk vollenden,

welches die Stiftungszeichen des dem großen Astronomen gewidmeten Denkmals in sich schließt.“)

Wander. Die Pariser Gazette hat in ihrer Nummer vom 13. Nov. eine ganze aus sieben Zeilen bestehende Strophe aus der Epistel, welche Sr. Maj. der König von Bayern an Goethe gerichtet hat, (S. un-ser Blatt Nr. 316.) in deutscher Sprache aufgenommen, ohne ein einziges Wort darin zu entstellen.

Der Schiller der Romanenliteratur. Bei den Gebrüdern Frankh in Stuttgart hat — wie sie im Schwäbischen Merkur anzeigen — ein „schöngel-figes Werk“ die Presse verlassen, welches den Titel führt: „Der Jesuit, Sitten- und Charaktergemälde aus den ersten Jahren des 18ten Jahrhunderts. Von C. Spindler.“ (3 Bde. 9 fl.) Die Verlegeranpreisung der Novität wird das Urtheil eines „geistreichen“ Rezensen-ten in den (geistlosen) Blättern für literarische Unter-haltung angeführt, wornach uns Deutschen Spindler in der Romanenliteratur werden soll (wer befehlt? und läßt sich commandiren?), was Schiller in der dramatischen ist.

Neues Urtheil über eine alte Statue. Anselm Feuerbach, nicht der Criminalist, sondern der Professor an der Studienanstalt zu Speier, hat unlängst ein Fragment aus einem Werke über den Apoll von Belvedere als Programm drucken lassen. Nachdem er darin von dem Lobe gesprochen, welches Winkelmann dem vatikanischen Apoll mit hinreißender Beredsamkeit gespendet, in welches dann Künstler und Gelehrte, Ken-ner und Freunde der Kunst wetteifernd gestimmt, nach-dem vorübergehend der alten Werke gedacht, welche in neuerer Zeit an's Licht gefördert, durch welche der ge-seherte Ruhm jener Lieblingsstatue in etwas gefährdet worden, kommt er zur Kritik selber, der bei der Er-kenntniß des wahrhaft Schönen und Vortrefflichen doch noch bedeutende Räthsel und Zweifel stehen bleiben. „Zweifelhaft ist das Material, aus dem sie gefördert, die Zeit, die Schule, der sie angehört; zweifelhaft ist es, ob sie für Original oder für Copie, für ein griechi-sches oder römisches Werk zu achten sei. Mag der Kunstfreund diese Gestalt übermenschlich schön und er-haben finden, die Anlage des Ganzen geistvoll, die Kontouren rein und fließend, — der Kenner der Natur vermist die strenge Richtigkeit der Anatomie, der Zeich-ner Correctheit der Zeichnung, der Archäologe das un-versälschte Ideal der Griechen; der Bildner wünschte den Marmor anders behandelt, der Kenner weniger Manier, und den gangbarsten Hypothesen über die hi-

\*) Kopernikus, der in oben erwähnter Urkunde als Pole erscheint, war es nur in so ferne, als sein Vater aus Kra-kau stammte und er selbst auf der dasigen Universität seine Studien machte. Geboren wurde Kopernikus am 19. Febr. 1473 zu Thorn (wo 282 Jahre später Soemmer-ing das Licht der Welt sah) und er war mitbin ein Preuße und als solcher ein Landsmann der unsterblichen Männer Kant, Herder, Hippel und Hamann.



historische oder mythische Bedeutung des Werkes ist, wie es scheint, nur durch Verjährung das Recht geworden, immer wieder von Neuem nachgebetet zu werden. Den letzten vielleicht entschiedenen Stein kann man endlich noch mit der Bemerkung in die Schale legen, daß die ganze Anlage der Statue nicht im wahren Geiste der bildenden Kunst gedacht sei. Den ersten Eindruck, welchen die Statue auf unsere Sinne ausübt, ist Ueberraschung; auf einen ersten glänzenden Moment scheint alles berechnet zu sein, nichts für den Genuß einer längern Betrachtung zurückgelegt. Wenn sonst die Plastik auch von der Darstellung der Seele Alles auszuscheiden strebt, was zufällig und momentan ist, so zeigt sich im Angesicht des vatikanischen Apoll eine tiefe Aufregung des Gemüths, Affect. Affect ist es, was den Nichtkenner in den Productionen der modernen Künste vor Allem erfreut. Affect soll die Gluth der Farben erhöhen, den Rhythmus der Melodie befeuern; hier finden wir ihn im Marmor wieder. Das Hauptkennzeichen echt griechischer Plastik findet Hr. Fenebach in der Ruhe, der gänzlichen Verzichtleistung der Statue nach außen hin. Er widerstreitet hiemit nicht dem Kunstprincip Winkelmanns, welcher Schönheit in edler Einfachheit und stiller Größe verlangt, nicht dem geistreichen Lessing, noch Schelling, Schlegel, Hirt, noch der Ansicht Goethe's, die den Ausdruck schöner Gedanken in der antiken Plastik gefunden, er fragt nur: „was mußte, da der Künstler die Götter aus der Hand der Dichter schön und vollkommen charakterisirt erhielt, hinzukommen, wenn diese materiell dargestellt werden sollten?“ Die Antwort auf diese Frage kann nur die Geschichte genügend geben. Der Verfasser geht zu den ältesten Götterformen zurück. — „Der Begriff eines höheren Wesens weist von seiner Darstellung — alles zurück, was an den Wechsel des Zeitlichen erinnern kann. — Die Statue entweicht auf eine nur der frommen Ehen noch erreichbare Höhe. Unter der Ruhe also ist nicht orientalische Starrsicht zu verstehen, welche der Sinneseart jenes Volkes angehört, welches Kunst und Natur zur Hieroglyphe, die menschliche Gestalt zur geheimnißvollen Mumie erstarrten ließ.“ Der Verf. erkennt nun in dem kolossalen Apoll Barberini, der jetzt in der Glyptothek zu München steht, eine Tempelstatue im hohen griechischen Tempelstil und setzt sein Entstehen noch über Phidias hinaus. Ebenso ist ihm die Athene Promachos in Dresden ein wahres Tempelbild. „In beiden Statuen sind die Götter unverkennbar nicht bloß als seiend, sondern als erscheinend gedacht, ihre Stellung sagt ganz dasselbe, was jene bekannte Formel, womit die Götter die tragische Bühne zu besetzen pflegten: Dir zu Liebe komme ich aus den himmlischen Wohnungen.“

Schiller durch Winkler verhallhörnt.  
Die Penelope für 1829 liefert Kupfer zu Schillers

Gedichten und darunter auch die Gräfin von Saverne aus dem Gang nach dem Eisenhammer. Dabei hat sich Theodor Hell-Winkler einfallen lassen, die Ballade des Dichters in Versen zu glossiren, deren sich ein Schulknabe zu schämen hätte. Man urtheile selbst:

Die Gräfin sprach zu Fridolin:  
Mußt du zum Eisenhammer ziehn,  
So tritt in die Kapelle ein,  
Die dort im Walde zeigt sich,  
Und sprich auch ein Gebet für mich.  
Es mög' der Herr dir Gnad' verleihn!

Dagegen höre man Schiller:

Darauf die Dame von Saverne  
Versetzt mit sanftem Ton:  
Die heilige Messe hört' ich gern,  
Doch liegt mir krank der Sohn;  
So gehe denn, mein Kind, und sprich  
In Andacht ein Gebet für mich,  
Und denkst du reinig deiner Sünden,  
So laß auch mich die Gnade finden.

Theaterspeculation. Goethe's Faust, französisch aufgeführt, hat dem Director des Theaters de la Porte St. Martin zu Paris in 11 Vorstellungen über 37,000 Fr. eingebracht. Warum hat man bis jetzt versäumt, dieses Werk auch für die deutsche Bühne zu arrangiren? Scheut man sich etwa mit Goethe so umzuspringen, wie mit Shakespeare?

Die Teufelsanbeter. Nach dem Oriental Herald will vor einiger Zeit ein Engländer im himmalischen Reich eine Secte Teufelsanbeter entdeckt haben. Man weiß nicht, ist es dabei auf eine Mystification des Publicums abgesehen, oder hat der Entdecker sich so zu sagen einen Wären aufblinden lassen. Die Stellen wenigstens, welche derselbe aus ihren vermeintlichen Religionsbüchern anführt, lauten, abgesehen von ihrem stark pantheistischen Gepräge, nicht eben so ganz diabolisch. Denn trotz des Grundsatzes, daß das Böse, welches der Teufel an aller Welt thut, absolut aus ihm selbst hervorgeht, läßt er sich denn doch auch zur Versöhnung bestimmen und zwar durch seine Gemahlin. Die arme Frau muß nämlich nicht bloß für ihren Mann, sondern für alle Wesen leiden.

Thorskreiberwis. Ein Hofmeister reiste durch ein Städtchen mit Begleitung seiner beiden Elven. Auf der gedruckten Passantenliste las man: „Hofmeister R. M. mit zwei Löwen.“

H. L. Brönner'sche Buchdruckerei Lit. J. Nr. 148 großer Roßmarkt.



# Iris.

Unterhaltungsblatt für Freunde des Schönen und Nützlichen.

N<sup>o</sup> 233

Samstag, 22. November

1828

## Romeo und Julia.

Gewidmet

Hrn. Löwe und Dem. Lindner.

Ein Pilger kommst du zu dem Heilgenbilde,  
Das nun vor dir in reiner Schöne steht;  
Es blickt dich an mit frommer Engelsmilde,  
Ein Seelengruß von seinen Lippen weht.  
Da sinkst du in stiller Andacht nieder;  
Der Seelengruß hält in der Seele wieder.

O könntest du verzaubert ewig liegen  
Vor dieser Heiligen, die dir erschien,  
Und ewig dich um ihre Knie schmiegen.  
Und ewig schaun nach ihrer Glorie hin!  
Es würde dein Gewand von Staub verwehen  
Und deine Seel' verkärt dann auferstehen.

Doch du erwachst! — Das wildbewegte Leben  
Zerflört dir den Paradiesestraum.  
Du wolltest dich ein Mensch zum Gott erheben;  
Für solch' Beglückten hat die Welt nicht Raum.  
Das Schicksal bricht die zarte Himmelsblüthe;  
Doch blüht sie fort im gläubigen Gemüthe!

Und als des Lebens Kampf du ausgerungen,  
Als deines Herzens letzter Pulsschlag bebt, —  
Da läßt es dich an mit Engelszungen,  
Das Heilgenbild verkärt vor dir schwebt;  
Es küßt den Sterbekuß von deinen Wangen;  
Es hält dich still und betend fest umfassen.

So steigt auf, ihr herrlichen Gestalten!  
Der Seraphim beneidet Euer Loos.  
Das Göttliche muß göttlich sich entfalten;  
Der Dulder Lohn ist unbegreiflich groß.  
Die Harmonie, hienieden angeklungen,  
Wird dort in Hymnen ewig fortgesungen.

Und ihr, ihr frommen Seelen, die es ahnen  
Das Glück, das Menschaugen niemals sahn,  
O kommt und opfert Shakspeare's heiligen Namen  
Und betet still und andachtsvoll ihn an!  
Und wann die Thrän' in euren Augen glänzt,  
Dann habt ihr ihn mit schönem Lohn bekränzt.

Wilhelm Wagner.

## Charakter des Columbus.

Bruchstück aus dem letzten Bande von Columbus Leben, beschrieben von Washington Irving.

(Mitgetheilt von Hrn. Legationsrath G. v. Meyer)

Columbus war ein Mann von großem und erfinderischem Geiste. Die Bewegungen seines Gemüthes waren kräftig, doch unregelmäßig, und brachen zuweilen mit jener unbezwinglichen Gewalt hervor, welche Geistern von dieser Höhe eigen ist. Sein Verstand hatte sich alle Arten von Kenntnissen, die mit seinen Plänen in Berührung standen, zu eigen gemacht, und wenn auch seine Bildung für den heutigen Tag beschränkt und einige seiner Irrthümer sehr begreiflich erscheinen mögen, so rührt dieses daher, weil diese Zweige der Wissenschaften damals noch dürftig ausgebildet waren. Seine eignen Entdeckungen warfen ein Licht auf die Unwissenheit seiner Zeit, führten Conjecturen zur Gewißheit und verschreckten unzählige Irrthümer, mit welchen er selbst zu kämpfen gehabt hatte. Ueber den Gewinn, welcher aus seinen Entdeckungen kommen sollte, verfügte er mit eben so fürstlichem und frommem Sinn, wie er ihn verlangt hatte. Er bedachte damit Werke und Eristungen der Wohlthätigkeit und Religion, gab große Beisteen für die Erleichterung des Looses der Armen in seiner Vaterstadt, stiftete Kirchen, worin Messen zum Heil der Verstorbenen gelesen werden sollten, und wollte Heere ausrüsten zur Wiedereroberung des heiligen Grabes in Palästina. In der Ausübung seiner Aemter hielt er auf seinen Stand und sein Ceremoniell als Vicekönig und war eifersüchtig auf seinen Rang und seine Vorrechte, nicht aus bloßer Aitelucht, sondern weil er sie als die Zeugnisse



und Trophäen seiner Thaten ansah. Diese wahrte er sich ängstlich als seine großen Belohnungen. In den wiederholten Suppliken an den König bestand er bloß auf der Wiederherstellung seiner Würden. Was seine Vermögensumstände betraf, so wollte er sie einem schiedsrichterlichen Spruche oder selbst dem Ermessen des Königs anheim geben; aber diese Dinge, sagte er stolz, rühren meine Ehre an. In seinem Testamente schärfte er seinem Sohn Diego und wer nach ihm das Majorat erben sollte, ein, daß er, was für Titel und Würden ihm auch später von dem König gewährt würden, sich immer nur ganz einfach: der Admiral, unterzeichnen solle, indem dadurch in der Familie die wahre Quelle ihrer Größe verewigt werde.

Columbus war ein Mann von starker Erregbarkeit und großem Aufschwung, plötzlichen und starken Eindrücken, mächtigen Antrieben hingegeben. Er war von Natur leicht zornig und heftig, und sehr empfindlich gegen Unrecht und Ungerechtigkeiten; doch diese Reizbarkeit seines Temperamentes wurde von dem Wohlwollen und der Großmuth seines Herzens besiegt. Das Edle seiner Natur leuchtete durch alle Drangsale seiner stürmischen Laufbahn hindurch. Obgleich er beständig in seiner Würde verletzt und in der Ausübung seines Commando's fast gestört wurde, obgleich seine Pläne durch Aufruhr unruhiger und nichtswürdiger Menschen scheiterten und seine Person selbst in Gefahr gerieth, in Zeitläuften, wo er von Bedrängnissen des Geistes und des Körpers so sehr litt, daß der geduldigste darüber die Fassung verloren hätte: so hielt er doch seinen muthigen und zornigen Sinn im Zaum und brachte sich durch die Stärke seines Geistes zur Selbstbeherrschung, ruhigen Ueberlegung und selbst zur Milde durch Bitten: auch dürfen wir zu erwähnen nicht vergessen, wie frei er von jedem Gefühl der Rache war, wie bereit zu vergeben und zu vergessen, wenn sich nur die kleinste Spur von Reue und Versöhnung zeigte. Man hat ihn wegen seines Talentcs gerühmt, über andere den Herrscherstab zu führen; aber viel größerer Ruhm gebührt ihm für die Festigkeit, welche er sich selbst zu regieren bewies.

Seine natürliche Herzengüte machte seinen Sinn für alle Arten ergöglicher Erscheinungen der Außenwelt empfänglich. In seinen Briefen und Tagebüchern bemerkt er, statt die Umstände mit der technischen Genauigkeit eines bloßen Seemanns aufzunotiren, die Schönheiten der Natur mit dem Enthusiasmus eines Malers oder Poeten. Wenn er die Küsten der neuen Welt beschriftet, genießt der Leser die Freude mit, welche ihm die Feder führt, indem er mit seinem unvollkommenen doch pittoresken Ausdruck in spanischer Sprache die mannigfaltigen Gegenstände umher beschreibt: die Milde der Temperatur, die Reinheit der Atmosphäre, die würzige Luft, voll Thau und Süßigkeit, das Grün des Waldes, die Pracht der Bäume, das Großartige der Berge und die Klarheit und Frische der dahintrauschenden Ströme. Jede Scene bietet ihm neues Entzücken. Er nennt jede folgende Entdeckung schöner als die letzte und jede die schönste von der Welt, bis er in seinem schlichten

Ernst den Converainen sagt, nachdem er so viel von den vorigen Inseln gesprochen, fürchte er, daß sie ihm nicht glauben würden, wenn er erkläre, daß die, welche er jetzt beschreibe, sie alle an Schönheit übertreffe.

In derselben lebhaften und ungekünstelten Art und Weise spricht er seine Empfindungen bei verschiedenen Gelegenheiten aus, von den Affecten der Freude oder des Schmerzes, des Entzückens oder des Unwillens leicht erregt. Wenn ihn Undankbarkeit und Gewalt niedriger Menschen drängend umgaben, ließ er oft in der Einsamkeit seiner Kajüte seinem Gramme freien Lauf und erleichterte sein gedrücktes Herz mit Seufzen und Stöhnen. Wie er in Ketten nach Spanien zurückkehrte und bei Isabellen erschien, war er, statt den stolzen Sinn zu behaupten, welchen er bis dahin allen Beleidigungen entgegengesetzt hatte, von Schmerz und Wehmuth über ihr Mitgefühl so ergriffen, daß er in Schluchzen und Thränen ausbrach.

Er war äußerst fromm und andächtig: die Religion mischte sich bei ihm in alle Verkettungen der Gedanken und Handlungen, und leuchtet aus seinen geheimsten und absichtlosesten schriftlichen Aufsätzen hervor. Wenn er irgend eine große Entdeckung machte, feierte er sie mit frommem Dank gegen Gott. Die Stimme des Gebets und Preisgesang erhob sich von seinen Schiffen, als sie die neue Welt zuerst erblickten, und seine erste Handlung, als er landete, war, sich auf die Erde zu werfen und Gott Dank zu sagen. Jeden Abend wurde das Salve Regina und andere Vesperhymnen von seiner Mannschaft gesungen, und in den schönen Hainen, welche die wilden Küsten jener heidnischen Länder begränzten, wurden Messen gelesen. Die Religion, auf solche Weise tief in seine Seele verwoben, verbreitete eine ruhige Würde und ein liebreiches Wesen über seine ganze Erscheinung. Seine Rede war rein und bewacht, frei von allen Verwünschungen, Schwüren und anderen ungebührlichen Ausdrücken. Alle seine großen Unternehmungen wurden im Namen der heiligen Dreifaltigkeit ausgeführt und er nahm stets das heilige Abendmahl vor der Einschiffung. Die Festtage der Kirche wurden von ihm in den größten Wildnissen gefeiert. Der Sonntag war ihm ein Tag heiliger Ruhe, an welchem er nie aus einem Hafen wegsegelte, außer in der größten Noth. Er glaubte fest an die Wirkung von Gelübden, Bußübungen und Wallfahrten, und nahm in Zeiten der Drangsale und Gefahren zu ihnen seine Zuflucht; aber er ging in seiner Religiosität noch weiter und leider wurde seine Frömmigkeit von der Bigotterie des Zeitalters verdunkelt. Er bekannte sich offen zu der Ansicht, daß alle Nationen, welche nicht den christlichen Glauben bekenneten, der natürlichen Rechte beraubt seien; daß man die härtesten Maaßregeln zu ihrer Bekehrung brauchen und die strengsten Strafen über ihr halbsittiges Verharren im Unglauben verhängen könne. In diesem Geiste der Bigotterie hielt er sich für berechtigt, die Indianer zu Gefangenen zu machen und sie nach Spanien zu transportiren, um sie in den Lehren des Christenthums unterrichten zu lassen, sie auch als Sklaven zu verkaufen, wenn sie seinen Eroberungen wi-



verstand. Indem er das Letztere that, sündigte er gegen die natürliche Hergensgüte seines Characters und gegen die Gefühle, welche er ursprünglich diesem sanften und gastfreundlichen Menschenflamme widmete; allein er ward von der gewinnsüchtigen Ungeduld der Krone und von dem Spott seiner Feinde über das unersprießliche Resultat seiner Unternehmungen dazu genöthigt. Wir lassen seinem Character nur Gerechtigkeit widerfahren, wenn wir bemerken, daß die Claverei der Indianer, welche auf solche Weise im Krieg gefangen genommen wurden, anfänglich von der Krone vollkommene Billigung erhielt und daß, als die Frage des Rechts auf dringendes Verlangen der Königin erörtert wurde, mehrere der ausgezeichneten Juristen und Theologen diesen Gebrauch in Schutz nahmen, so daß die Frage am Ende nur durch die Menschlichkeit Isabellens zu Gunsten der Indianer entschieden wurde. Wie der ehrwürdige Bischof Las Casas anmerkt, ist es nicht zu verwundern, daß, wo die gelehrtesten Männer uneins waren, ein ungelehrter Seemann sich wohl irren konnte.

Diese Bemerkungen sind uns zur Entschuldigung für das Betragen des Columbus von der Unpartheillichkeit abgenöthigt. Wir müssen ihn durchaus in Verbindung mit dem Zeitalter, worin er lebte, schildern, damit die Irrthümer dieser Zeit nicht als seine eignen Fehler erscheinen. Es liegt jedoch nicht in der Absicht des Verfassers, den Columbus in einem Punkte rechtfertigen zu wollen, wo irren nicht zu entschuldigen ist. Möge es immer einen Flecken auf seinen erhabenen Namen werfen, damit Andere sich eine Lehre daraus nehmen!

(Schluß folgt.)

## Geschichte der Gasbeleuchtung.

(Schluß)

### Vorthelle der Gasbeleuchtung.

Nachdem wir die Eigenschaften des Delgases kennen gelernt haben, geht aus eben diesen folgende Betrachtung hervor. In Ansehung der Helligkeit übertrifft diese Beleuchtung bei weitem die durch Oellampen, Talg- und Wachslichter. Das Licht ist stets sich gleich, man bemerkt das den Augen so schädliche Flackern gar nicht; man hat keine Leuchter, Lampen und Lichtpußen nöthig; man ist des beschwerlichen Reinigens überhoben; man braucht keine Dochte, hat das Puzen nicht nöthig; es gibt nichts zu verschütten; man wird nicht betröpfelt; die größte Reinlichkeit herrscht bei dieser Beleuchtung. In Hinsicht der Schönheit nimmt es alle erdenkliche Formen an; es brennt vertikal, über und unter sich; horizontal, in schiefer Richtung, cylinderförmig und breit. Man kann verschiedene Blumen damit vorstellen, wie Tulpen, Sonnenblumen, Lilien, welches einen herrlichen Effect macht. Bei dem Gaslicht sind weit weniger Unglücksfälle möglich als bei gewöhnlichen Lichtern; denn es kann nicht wie diese umgeworfen werden, es sprühet keine Funken, es fallen keine brennende Puzen ab; kurz, wenn man keine brennbare Körper in die Flamme bringt, und die Röhren gut construirt sind, so

ist es fast unmöglich, daß irgend etwas Feuer fange und eine Feuersbrunst entstehen könne; was dagegen so oft mit andern Lichtern geschehen ist. Im äußersten Fall bedarf es nur das Umdrehen eines einzigen Krahens, um Tausende von Lichtern auszulöschen wie ein einziges Licht. Eben so geschwind läßt es sich anzünden. Wie viel Zeit bedarf man dagegen ein Talglicht anzuzünden!

Was die Kosten der Beleuchtung mit Delgas angeht, so ermangeln wir noch genauer vergleichender Anschläge, die erst später geliefert werden können. Es ist aber höchst wahrscheinlich, daß sie die Beleuchtung mit Lichtern nicht übersteigen werden. Accum hat in seinem Werke Kostenberechnungen für England gegeben, wo man mit Steinkohlengas beleuchtet, und diese stellen sich vortheilhaft. Lator hat die Uebersicht der Kosten und der Ersparnisse der Gasbeleuchtung des Hrn. Claus in Ober-rad gegeben, woraus ersichtlich ist, daß derselbe gegen Beleuchtung mit Del und Lichter jährlich gewinnt.

Vorgebliche Nachtheile der Gasbeleuchtung.

Unter diesen wird zuerst angeführt: der vermuthete Bedarf von Del und Talg, und die daher rührende Störung im Handel, im Ackerbau und Viehzucht. So wahr auch diese Bemerkung ist, und diese neue Beleuchtungsart hiedurch in den allgemeinen Staatshaushalt eingreifen muß, so ist dieses die Schattenseite einer jeden Verbesserung, die eben dadurch neue Industrie erzwingt. Man hat ferner Anfangs in England, und gegenwärtig hin und wieder in Deutschland gesagt, daß das Gaslicht höchst ungesund sei, und wiederholt dieses noch, nachdem bereits eine 20 und mehrjährige Erfahrung diese Angelegenheit hinreichend aufgeklärt hat. Es ist wahr, bei dem Verbrennen des Gases wird eine Menge Sauerstoffgas verzehrt, kohlensaures Gas und Wasser gebildet, und dieses taugt nichts zum Einathmen, ist daher der Gesundheit schädlich. Aber diese Gasart wird weit mehr beim Verbrennen fester mehr kohlenstoffhaltiger Körper gebildet, als bei der Beleuchtung durch Del, Talg oder Wachs, und wenn das Verbrennen dieser Körper nicht vollständig ist, entweicht immer noch Dunst und Rauch, der das Athmen beschwert. Beim Gaslicht giebt es keinen Rauch, wenn nur der Luftzug nicht gehindert ist. Die Lichter verunreinigen die Luft daher weit mehr als Gas. Wenn in Zimmern und Sälen sich viele Menschen befinden, so wird durch das Athmen die Luft weit mehr verdorben als durch das Gaslicht, und diese Luftverderbnis ist schuld, daß in Concerten und auf Bällen so oft Ohnmächtige in die freie Luft gebracht werden müssen. Eine gewöhnliche Gasflamme verzehrt in einer Stunde ungefähr  $\frac{1}{2}$  Cubikfuß Gas, und dieser verbraucht, um zu verbrennen, in eben der Zeit 5 Cubikfuß atmosphärischer Luft; 100 Flammen verbrauchen demnach 500 Cubikfuß atmosphärischer Luft in einer Stunde. Ein erwachsener Mensch athmet im gesunden ruhigen Zustand ohngefähr 15 bis 18mal ein in einer Minute, und zieht jedesmal ohngefähr 40 Cubikzoll Luft ein, folglich in einer Minute 720 Cubikzoll, also in einer Stunde



25 Cubikfuß. Bei heftigen Bewegungen wie beim Tanzen ist der Luftverbrauch noch weit größer; und diese eingeathmete Luft kommt so verdorben aus den Lungen zurück, daß kein warmblütiges Thier darin nur eine kurze Zeit leben kann. Bei Talglichtern wird der Dunst noch vermehrt, durch Gaslicht aber, das einen großen Theil Wasserdampf bildet, wird die verdorbene Luft eingesogen, und durch den lebendigeren Luftzug, den das Gaslicht veranlaßt, wird die Stielkluft schneller weggetrieben. Eine Gasflamme ist ihrem Raume nach 4 mal größer als die Flamme eines Talglichtes. Nach Dalton ist die hühende Kraft des gelöhten Wasserstoffgases doppelt so groß als die von Del oder Talg bewirkte, folglich kann man annehmen, daß eine Gasflamme wohl 8mal mehr Wärme verbreitet. Der Luftstrom, den das Gaslicht bewirkt, ist so stark, daß man ihn 6 bis 8 Fuß über der Flamme noch bemerkt, die Flamme wird in einer Höhe von 7 bis 8 Fuß über dem Boden angebracht; die Talglichter stehen auf dem Tisch, folglich wird viel leichter die Luftausdünstung der Lichte eingeathmet als die des Gaslichtes. Der Luftstrom geschieht nach oben, und daher wird das Zuströmen durch Fenster und Thüren vermehrt. Das Gaslicht ist aus diesen Ursachen der Gesundheit zuträglicher als Del-, Talg- oder Wachlichtbeleuchtung.

Die Feuergefahr ist viel geringer als bei anderer Beleuchtung, und gar nicht, wenn die Röhren, von der Brennmündung an gerechnet, wenigstens 12 bis 14 Zoll von Messing oder Kupfer und mit Messing (Schlageloth) gelöht sind. Die Brennmündungen erhitzen sich durch die Flamme, und sind die Röhren an denselben mit Zinn gelöht, so schmilzt das Zinn ab, die Flamme folgt der neuen Oeffnung, und so sah Lator an einer Röhre, die von Eisenblech und mit Zinn verlöht war, die Flamme nach und nach der sich erneuernden Oeffnung folgen, und das Holz, an welches die Röhre befestigt war, in Brand gerathen; doch dieses war ein absichtlich angestellter Versuch. Die Röhrenleitung an der hiesigen Gasbeleuchtung ist in dieser Hinsicht musterhaft.

Die Gefahr vor Explosion verdient mehr Berücksichtigung. Diese aber kann nur dann geschehen, wann in einem wohlverschlossenen Zimmer mehrere Krähnen offen sind, das Gas dann in das Zimmer strömt, in welches man später mit einem brennenden Lichte kommt; doch muß die Mischung zur atmosphärischen Luft sich genau wie 1 zu 9 oder 10 verhalten; weil wann das Verhältniß nicht genau so ist, keine Knallluft entsteht. Im September 1820 bei meiner Anwesenheit in London, blieb ein Apotheker seine Gasflamme aus, ohne den Krähnen umzudrehen; in der Nacht mußte er etwas in der Apotheke verabreichen, kam mit einem brennenden Lichte in die Apotheke, wo sich unglücklich Weise Knallluft gebildet hatte; und alle Fenster wurden mit heftiger Explosion auf die Straße geschleudert, der Apotheker selbst stark verwundet. Vor 14 Tagen berichteten die englischen Zeitungen, daß ein Mann, der auf einer Säule in Hannover Square in London Gas anzünden wollte, durch Explosion heruntergeworfen wurde, und beide Beine zer-

brach. Die Explosion soll dadurch veranlaßt worden sein, daß ein böser Bube einen Krähnen aufgedreht hatte. Dreht man daher beim Auslöschenden der Flammen die Krähnen zu, so ist dieses Unglück in Zimmern ganz unmöglich. Es ist, wenn es entsteht, nur der Nachlässige feil und nicht dem Gas Schuld zu geben, und darf diese schöne Beleuchtung nicht in Mißkredit bringen, da ja jedes Messer durch Unvorsichtigkeit eine tödtliche Waffe werden kann.

#### Schlussbemerkung.

Hiermit hätten wir die Geschichte der Gasbeleuchtung von ihrem Beginnen bis zur jetzigen Zeit betrachtet, und aus den Eigenschaften des Gases unparteiisch die Vortheile und die angeblichen Nachtheile der Gasbeleuchtung kennen gelernt. Wenn wir nun nach dem Vorhergehenden unser Urtheil darüber fällen sollten, so müßte es dahin ausfallen; daß die Gasbeleuchtung, in Hinsicht auf ihre angegebenen Unnehmlichkeiten, alle andere Beleuchtungsart übertrifft, und daß bei nur gewöhnlicher Vorsicht so wenig Gefahr für Gesundheit, als Feuergefahr dabei statt finden kann. Was sich am besten dadurch beweist, daß, seit 1792 der Engländer Murdoch die erste Gasbeleuchtung einrichtete, sie sich bis jetzt in England überall erhalten hat. Und so wünsche ich, den mir von dem physikalischen Verein gewordenen Auftrag nach Kräften erfüllt zu haben, durch Mittheilung der Eigenschaften des Gases, einen jeden in den Stand zu setzen, gründlich über diesen neuen Gewinnst unserer Stadt urtheilen zu können.

#### Devrient zu Wien.

Das Berliner Conversationsblatt vom 17. Nov. giebt folgende Theaternotiz: „Das Sprichwort: der Prophet gilt nichts im Vaterland“ können wir auf unsern Devrient nicht anwenden; besremden darf es uns auch nicht, wenn wir hören, welche große Sensation er in Wien macht. So vortrefflich auch gegenwärtig das Hofburgtheater ist, nicht nur wegen der einzelnen ausgezeichneten Künstler, sondern mehr noch wegen des Zusammenhalts und Zusammenspiels, so haben sie doch keinen Künstler, der auch nur entfernt in dem Rollenreife, in welchem Devrient groß ist, ihm in den Weg träte. Den Chylos giebt Herr Costenoble, zwar mit vieler Kraft, aber ohne daß man darin nur einen Zug von Shakspeare's Chylos wieder erkennt. Wodurch aber vornehmlich Devrient den Wienern eine ganz neue Erscheinung sein muß, ist die Kunst, mit der er seine Maske, seinen Anzug zu ordnen versteht, daß er in jeder Rolle als eine ganz neue Person erscheint. Schon in dem Kaufmann von Venedig wurde er nach mehreren einzelnen Scenen hervergerufen; noch größer war der Beifall, als er als armer Poet auftrat, aber ganz außer sich war das Publikum über seinen Scherz im Juden. Man rief ihn, wie eine Opernsängerin, nach jeder einzelnen Scene heraus, so daß er an diesem Abende fünf mal gerufen wurde. Das Hervorrufen wird jedoch in Wien bewirkt, ohne den Mund aufzuthun; man pocht und klatscht so lange, bis der, dem es gilt, erscheint.

H. L. Brönner'sche Buchdruckerei Lit. J. Nr. 148 großer Kornmarkt.



27



Patent

Razors.



**SAYIGNY, EVERITT & MASON**

*WHOLESALE & RETAIL CUTLERS,  
& Surgeon's Instrument Makers,*

**N<sup>o</sup>. 37, S<sup>t</sup>. JAMES'S STREET.**

From  
PAUL MALL

and  
KING STREET



And at their Manufactory

Wardour St. LONDON.

*27, Mark Lane, London, E.C. 3*







# WOCHENSCHRIFT

für die  
gesamte

# HEILKUNDE.

Herausgeber: Dr. Casper.

Diese Wochenschrift erscheint jedesmal am Sonnabende in Lieferungen von 1, bisweilen  $1\frac{1}{2}$  Bogen. Der Preis des Jahrgangs, mit den nöthigen Registern ist auf 3 $\frac{3}{4}$  Thlr. bestimmt, wofür sämtliche Buchhandlungen und Postämter sie zu liefern im Stande sind.

A. Hirschwald.

**N<sup>o</sup> 3. Berlin, den 15<sup>ten</sup> Januar 1842.**

Ueber blaues Harnsediment. Vom Dr. Boegner. — Vermischtes. (Muttermundöffnung durch den Schnitt. — Vergiftung durch Brechweinstein. — Taxis.) Von den DDn. Schulzen, Consbruch und Fischer. — Literatur. (Cannstatt's specielle Pathologie und Therapie.) Vom Dr. — t.

## Ueber blaues Harnsediment,

vorgetragen

im physicalischen Verein in Frankf. a. M. den 4. Dec. 1841

vom

Med. et Chir. Dr. Boegner,  
pract. Ärzte daselbst.

Im October 1834 zeigte ich in unserm Vereine blaue Lymphe vor, die aus den Hautwunden eines Wassersüchtigen ausgeflossen war, und woraus ich blausaures Eisen (Berlinerblau) ausgeschieden hatte; ich bemerkte, dass ich bereits früher zweimal dunkelblauen Urin beobachtet hätte, dessen Pigment ebenfalls blausaures Eisen war. Die Erscheinung der blauen Farbe in den Aussonderungen der Kranken hat seit meiner bereits 25jährigen ärztlichen Thätigkeit meine Aufmerksamkeit beschäftigt, Jahrgang 1842.



und obgleich in den medicinischen Schriften so selten hierüber berichtet wird, dürfte diese doch öfter vorkommen und nur zufällig der Aufmerksamkeit entgehen, da ich vor drei Wochen bereits einen vierten Fall behandelt habe.

Bei dieser Gelegenheit werde ich erst die Fälle anführen, die ich aufgezeichnet gefunden, die Krankheitsgeschichten der von mir behandelten kurz angeben, dann die Analyse des Sediments vornehmen, und die Art der Erzeugung, eine auf chemische Grundsätze gestützte Hypothese, mittheilen.

Die Gegenwart der Blausäure in dem menschlichen Urin, in Folge krankhafter Verhältnisse im Organismus entwickelt, wurde, wie *Cantin* bemerkt, schon vor 40 Jahren von *Brugnatelli* nachgewiesen; seitdem haben die Herrn *Julia de Fontenelle* und *Majon* blausaures Eisen darin gefunden. *Cantin* beobachtete zuerst ein gleichzeitiges Vorhandensein von Zuckerstoff. *Cantin's* Abhandlung befindet sich im *Journal de chimie médicale* von 1833 und übersetzt im 38sten Bande von *Froriep's* Notizen S. 111.

Vorkommen von Harnzucker im Urin mit Berlinerblau beobachtete ferner Dr. *Berutti* in Turin und *Cantu*, deren Abhandlung sich übersetzt befindet in dem Werke: *Rees, On the Analysis of Blood and Urine, in Health and Disease* S. 98 der deutschen Bearbeitung dieses Werkes von Dr. *A. Braun*, 1837.

*Julia de Fontenelle* giebt im März-Hefte des *Journal de chimie médicale* 1836 eine Abhandlung über grüne, selbst bei Leichnamen beobachtete Schweisse, und über blauen Urin; übersetzt in dem 48sten Bande der *Froriep'schen* Notiz. S. 151. Hier wird S. 155 bemerkt, dass Herr *Braconnot* in einem blauen Urin einen eigenthümlich färbenden Stoff gefunden habe, den er *Cyanourine* nennt, während *Cantu*, *Julia de Fontenelle* und *Majon* statt dieses Stoffes nur blausaures Eisen darin fanden.

*Cantin* bemerkt in der angeführten Abhandlung, dass die blaue Farbe allerdings bisweilen von einem eigen-



thümlichen Stoff, welchen *Braconnot Cyanourine* genannt habe, herrühren könne; dass aber dieser Chemiker keineswegs Grund habe, an der Entdeckung des Herrn *Julia de Fontenelle* zu zweifeln, dass Berlinerblau im Urin vorkommen könne.

*Willis* berichtet in seinem Werke: *On urinary Diseases*, übersetzt von *Heusinger* 1841 S. 143 u. f. ebenfalls von blausaurem Eisen und *Cyanourine Braconnot's*, als zweier verschiedener Körper, die im Harn vorkommen.

*Burdach* führt im 5ten Bande seiner Physiologie 1835 S. 556 ebenfalls das von *Braconnot* sogenannte *Cyanourine* an.

*Berzelius* spricht im 9ten Bande seines Lehrbuches der Chemie 1840 S. 471 von einem blauen Farbestoff im Harn, der kein blausaures Eisen war, erwähnt ebenfalls des *Cyanourine*.

*Rees* giebt in seinem angeführten Werke folgende Characteristik dieses blauen Farbestoffes *Braconnot's* an:

Das *Cyanourine* sagt er: ist nicht als Symptom einer besondern Krankheitsform beobachtet worden. Wo es zugegen ist färbt es den ganzen Urin blau. Nach *Braconnot* besitzt es folgende Eigenschaften:

Es ist Geschmack- und Geruchlos, dunkler als Berlinerblau, und kommt als sehr fein zertheiltes Pulver vor.

Erhitzt giebt es kohlensaures Ammoniak und empyreumatisches Oel.

Es ist sehr wenig in Wasser und siedendem Alcohol löslich. Diese alcoholische Lösung ist grün und setzt beim Erkalten ein dunkelblaues Pulver von kristallinischem Ansehen ab. Das Pulver löst sich in Säuren mit rother Farbe auf. Seine Lösung in verdünnter Schwefelsäure giebt bei der Abdampfung zur Trockene eine schöne Karminfarbe; dieser Rückstand löst sich in Wasser mit brauner Farbe auf, nimmt aber wieder die Karminfarbe an, wenn diese Lösung zur Trockene abgedampft wird.

Wird die rothe saure Lösung dieses Farbestoffs mit Alkali neutralisirt, so entsteht, unter Herstellung der ur-



sprünglichen Farbe, ein Niederschlag. — Aetzkali wirkt aber wenig auf diesen blauen Farbestoff ein, und kohlen-saures Kali hat nicht die geringste Wirkung darauf.

Der Uebersetzer, Dr. *Braun*, begleitet diese Charakteristik mit folgender Note: (Dieser blaue Urin ist wahrscheinlich von der Gegenwart eines vegetabilischen Farbestoffes abhängig, der beim Durchgang durch die Nieren mehr oder weniger modificirt, vielleicht animalisirt wurde.)

#### Einige neuere Beobachtungen.

Im Württembergischen medicinischen Correspondenzblatt für 1837 No. 42 berichtet Dr. *Bleicher* von einer Gelbsucht mit Fieber und einem dunkelblauen Urin wie folgt: Im Jahre 1816 wurde der Vf. zu einem 46jährigen, fast immer gesunden Schmiede gerufen, welcher an Gelbsucht mit Fieber litt, und angeblich seit dem achten Tage der Krankheit einen ganz blauen Urin liess, mit Aufbrausen und Schäumen im Nachtgeschirr. Der Verf. fand den Urin ganz wie berichtet, ähnlich einer in Vitriolöl aufgelösten und mit Wasser verdünnten Indigo-Auflösung, und zugleich waren Lippen, Zähne, Zunge und Mund blau, wie vom Genüsse schwarzer Kirschen. Die Zähne waren stumpf, der Geschmack bitter, säuerlich, und der in dem Nachtgeschirr befindliche Urin sollte kurz vorher gebraust und geschäumt haben. Papier und weisse Leinwandstreifen hineingelegt wurden blau; ein Zusatz von Essig machte ihn hellblauer. Patient erhielt gelind eröffnende, auflösende und harntreibende Mittel, worauf sich binnen acht Tagen die Absonderung des so beschaffenen Urins, nebst der Bläue im Munde, verlor, und die Gesundheit vollkommen wiederkehrte. — Nach dem Vf. fand im gegenwärtigen Falle wirkliches Vorhandensein von blausaurem aufgelöstem Eisen im Urin, und einer überschüssigen Säure, Harn- oder Zucker-Säure, statt, welche letztere in dem irdenen, seiner Glasur an vielen Stellen beraubten Nachtgeschirr durch Entwicklung der Kohlen-



säure aus dem Kalke, Letten und Sand dieses, das Brausen und Schäumen des Urins bewirkte.

1823 berichtete Herr *Jul. Cloquet* der *Académie de Médecine* in Paris von einer Beobachtung hellblauen Urins, während einer heftigen Darmentzündung bei einem Mädchen von 13 Jahren; die chemische Analyse desselben ist nicht angegeben. *Froriep's* neue Notiz. Bd. 5. S. 355.

#### Beobachtung eines blauen Schweisses.

In dem *Observateur médical belge* der *Gazette médicale* vom December 1834 befindet sich Folgendes hierüber: Einer, Ende Nov. 1831 mit Hautwassersucht zu Löwen aufgenommenen Frau wurden, nachdem sie einige Tage harntreibende Mittel erhalten hatte, zwei Blasenpflaster auf die Waden gelegt, die täglich einmal mit Reizsalbe verbunden wurden. Nach ein Paar Tagen zeigte sich die Feuchtigkeit aus beiden Vesicatorwunden dunkelblau, einige Tage hierauf aber wieder von natürlicher Farbe. Blausäure fand sich nicht in jener Flüssigkeit, wohl aber Ammoniak und einige Salze. Chlor zerstörte ihre Farbe und ihren Geruch, Säuren färbten dieselbe roth, Alkalien stellten die blaue Farbe wieder her, so dass sie sich ganz wie ein thierischer Lacmus verhält. (Einen einzigen, diesem analogen Fall hat früher *Billard* in der *Gazette médicale* vom Jahre 1831 mitgetheilt.)

#### Die von mir beobachteten Fälle.

In der ersten Zeit meiner ärztlichen Thätigkeit bemerkte ich bei zwei Kranken, die an *Marasmus senilis* starben, die letzten Wochen ihres Lebens blauen Urin, dessen Farbestoff blausaures Eisen war. Der Patient, von dem ich im October 1834 unserm Verein berichtete, litt an Haut- und Bauchwassersucht, war 63 Jahre alt, früher starker Branntweintrinker gewesen. Nach fruchtlos angewandten Mitteln wurde durch den Bauchstich Lymphe, die die gewöhnliche Farbe hatte, ausgeleert; es bildeten sich über den ganzen Körper Flecken von Purpur-



farbe in unregelmässiger Gestalt aus; die Haut öffnete sich an den Füßen und Kniekehlen, welche Wunden Flüssigkeit in bedeutender Menge ergossen, so dass, um das Bett zu schonen, Pat. auf Wachstuch gelegt wurde. Der Verband und das Bettzeug wurden dunkelblau gefärbt, während die Purpurflecken auf der Haut gleichzeitig abnahmen, und bis zur Heilung, nach 6 Wochen, so wie die gewöhnliche Kupferröthe im Gesichte gänzlich verschwunden waren. Um hierüber in's Klare zu kommen liess ich das Knie waschen, das Bein auf zwei Stühle legen, und sah mit Erstaunen dunkelblaue Tropfen aus der Wunde in der Kniekehle tröpfeln; ich sammelte die Flüssigkeit und bereitete aus derselben Berlinerblau (blausaures Eisen), was ich hier vorzeigte.

Dieser Patient wurde hergestellt, bis 5 Jahre später er sich wieder dem Branntwein ergab, abermals wassersüchtig wurde, aber selbst nach Scarificationen der Füße keine blaue Farbe mehr gab, und — starb.

Der letzte Kranke, von dem ich vor drei Wochen die hier vorgezeigte, auf dem Filter befindliche blaue Farbe sammelte, war 72 Jahre alt, litt im Sommer 1841 an Brustwassersucht, die sich im Herbst dieses Jahres in allgemeine Wassersucht umwandelte. Abwechselnd vermehrte sich die Harnabsonderung mit gleichzeitiger Verminderung der Wassergeschwulst, bis vier Wochen vor seinem Ende eine halbseitige Lähmung der linken Seite seine Kräfte zum Sinken brachte; auch die Urinblase wurde gelähmt, und der jetzt abfliessende Urin war dunkelblau, und behielt diese Farbe bis zum Tode des Kranken.

Aus dem Urin einer Nacht habe ich dieses Sediment erhalten.

Bevor wir zur Analyse schreiten muss ich bemerken, dass sämmtliche, von mir behandelte Kranke, weder Eisen- noch Blausäure-haltige Arzneien bekamen; am längsten nahmen sie Rhabarber-Pillen mit *Extr. Taraxaci*.

Mit caustischer Kalilauge gekocht wird das Sediment



entfärbt und lässt ein gelbes Pulver (Eisenoxyd) fallen. Der Niederschlag löst sich im Kochen in reiner Salzsäure auf.

Kupfer-Auflösung zu der Kalilauge geschüttet giebt eine rothe, Eisen-Auflösung eine blaue Farbe. Die Auflösung des Niederschlages in reiner Salzsäure giebt mit Cyankali-Lösung eine blaue, mit Galläpfel-Tinctur eine schwarze Farbe.

Wir hätten daher hier wieder blausaures Eisen (Berlinerblau).

Nach diesen Ergebnissen scheint die Existenz des von *Braconnot* sogenannten Cyanourins bezweifelt werden zu müssen, da das von ihm als unterscheidend angegebene Verhalten auch dem Berlinerblau zukommt. Das *Cyanourine* dürfte daher, so wie insbesondere der angeführte thierische Lacmus, aus noch mehr Gründen aus den Lehrbüchern zu streichen sein.

Wie ist die Entstehung des Cyan-Eisens im lebenden Menschen zu erklären?

Nach dem jetzigen Stande der Chemie kann dieses nur durch Umwandlung des Harnstoffes in Blausäure geschehen, die sich mit dem im gesunden menschlichen Körper immer vorhandenen Eisen zu Berlinerblau verbindet. Harnstoff, der ein nothwendiger Bestandtheil des gesunden Urins ist, besteht aus Stickstoff, Wasserstoff, Kohlenstoff und Sauerstoff.

Blausäure besteht aus: Stickstoff, Wasserstoff und Kohlenstoff.

Wird in den Nieren der Sauerstoff, der mit den drei andern Bestandtheilen Harnstoff bildet, zurückgehalten, oder gar nicht abgeschieden, so wird dieser in Blausäure verwandelt, verbindet sich mit dem Eisen zu Berlinerblau, welcher Farbestoff entweder als Purpurflecken auf der Haut erscheint, in der Lymphe abgeht oder blauen Urin bildet.

Wenn das schwache Leben in dem kranken Körper



noch mehr die Herrschaft verliert, gewinnen die chemischen Kräfte die Oberhand, und der Urin zerfällt weiter in seine entferntern Bestandtheile; es verbindet sich Stickstoff mit Wasserstoff zu Ammoniak, und die Semiotik lehrt die Würdigung dieser Erscheinung; der Urin fängt an zu faulen und ist Gegenstand der Salmiakfabrication.

Die Producte der Oxydation des thicrischen Leims, als Cyanwasserstoffsäure (Blausäure), Ammoniak und Kohlensäure dürften hier auch in Betracht kommen, nach *Persoz's* Versuchen. *Buchner's* Repertorium für die Pharmacie 1841 Bd. 24 S. 252.

Die Wechselwirkung, in der die Haut — mit der Nierenthätigkeit steht, giebt uns Aufschlüsse über die Natur so vieler Hautausschläge. Metallische Mittel innerlich als Arzneien gegeben, die durch das Sonnenlicht geschwärzt werden, färben die Haut, so färben Silbersalze die Haut schwarz.

Sollte nicht das Kupfergesicht, wo nicht selten die Nase blau ist, von einer Ablagerung von blausaurem Eisen unter der Haut herrühren? da die Behandlung dieser Hautkrankheit von den Engländern am wirksamsten mit Kalien innerlich, — die das Berlinerblau zersetzen, — seit langer Zeit geschieht, und so eine Empirie durch diese Mittheilung ihre wissenschaftliche Deutung erhalten? (*Batemann on cutaneous diseases* 7 edit. 1829 Art. *Acne.*)

---

### Vermischtes.

---

#### 1. Oeffnung des Muttermundes bei einer Kreisenden durch den Schnitt ausgeführt.

Eine Frau auf dem platten Lande, über 30 Jahre alt, welche bereits fünfmal, zwar stets etwas schwer, aber glücklich, das letzte Mal vor zwei Jahren mit Hülfe der Zange, entbunden worden war, befand sich zum sechsten



Male schwanger, trug die Frucht gehörig aus und erwartete getrost ihre Niederkunft. Das Geburtsgeschäft stellte sich zur gehörigen Zeit ein, die Wehen waren kräftig und anhaltend, die Geburt des Kindes wollte jedoch nicht erfolgen. Die anwesende Hebamme untersuchte die Kreissende, konnte aber durchaus keine Oeffnung des Muttermundes entdecken. Nachdem so drei Tage unter den heftigsten Wehen verflossen waren, und der Muttermund sich immer noch nicht öffnete, wurde eine zweite erfahrene Hebamme zugezogen, welche gleichfalls den Muttermund nicht finden konnte, und nachdem sie einige Zeit abgewartet hatte, erklärte, dass sie sich ferner keinen Rath wisse. So verflossen sechs Tage unter den heftigsten Wehen, dann erst wurde meine Hülfe nachgesucht. Ich fand die Kreissende von der Gebäararbeit bereits sehr erschöpft, der Leib war schmerzhaft, und es war weder Wasser noch Blut abgegangen. Die innere Untersuchung liess durchaus keine Oeffnung des Muttermundes entdecken, dieser war vielmehr vollkommen geschlossen und gleichmässig gespannt, so dass die Gebärmutter einen von allen Seiten geschlossenen runden Sack bildete. Bei einer wirkenden Wehe war deutlich zu fühlen, wie der Kindeskopf nach unten drängte, das entgegenstehende Hinderniss aber durchaus nicht zu überwinden vermochte, indem sich der untere geschlossene Theil des *Uterus* gleichsam wie eine lederne Haube um den Kopf spannte, und das Heraustreten desselben durchaus verhinderte. Ob hier die Natur das Hinderniss endlich hätte überwinden und den untern Theil des *Uterus* ohne Gefahr für die Kreissende hätte sprengen können, oder ob nicht vielmehr durch die über die Maassen angestrengte Geburtsarbeit der Tod aus Erschöpfung erfolgt, oder eine Berstung des obern Theiles des *Uterus* entstanden wäre, muss unentschieden bleiben, konnte und durfte auch nicht bei der Dringlichkeit der Umstände abgewartet werden, sondern es musste so schnell als möglich etwas geschehen, was die Geburt auf die für die



Mutter gefahrloseste und leichteste Weise bewerkstelligen konnte. Dazu schien mir die Durchschneidung des um den Kindeskopf gespannten Theiles der Gebärmutter der zweckmässige und einzige Weg. Zu dem Ende wurde ein bis an die Spitze bewickeltes Bistouri vorsichtig in die Scheide eingeführt, damit mehrere flache Queerschnitte während einer Wehe in den gespannten *Uterus* bis auf den Kindeskopf gemacht, und die so entstandene Oeffnung mit dem Finger allmählig bis zu ungefähr 2 Zoll im Durchmesser erweitert. Es musste bei dieser Erweiterung einige Gewalt angewendet werden, weil der *Uterus* hart und lederartig war. Als nach gemachter Oeffnung eine Menge Fruchtwasser abgeflossen war, rückte der Kindeskopf sogleich weiter vor. Die Oeffnung des *Uterus* erweiterte sich demgemäss, und nahm zugleich eine runde Gestalt an. Die Wehen liessen jetzt für einige Stunden ganz nach, stellten sich aber dann von selbst wieder ein, und das Geburtsgeschäft wurde durch die ohne alle weitere Hülfe erfolgte Geburt eines lebenden und gesunden Kindes glücklich beendigt.

Insterburg.

Dr. Schulzen.

## 2. Vergiftung durch Brechweinstein.

Am 10. November starb der Tagelöhner *R.* wenige Stunden nach dem Genusse einer concentrirten Auflösung von Brechweinstein, welche er nach Angabe seiner Frau Tages zuvor von einem berüchtigten Pfuscher bei Herford, als Mittel gegen die Trunksucht erhalten hatte. Bei der Section fand sich im Magen eine beträchtliche Menge eines dicklichen, blutigen Schleims; die Schleimhaut des Magens in hohem Grade entzündet, überall, besonders aber am Grunde, corrodirt, aufgelockert, und leicht von der unterliegenden Muskelhaut abzustreifen; auf ähnliche Art war die innere Fläche des Zwölffingerdarms beschaffen. Die Schleimhaut im übrigen Darmkanal hatte ein mehr graues Ansehen, war aber auch mehr oder weniger



aufgelockert. Die Blutgefässe des Gehirns und der Lungen, das vordere Herz und die grossen Stämme der Brust und des Unterleibes waren sehr stark gefüllt.

Minden.

Dr. Consbruch.

### 3. Taxis eingeklemmter Brüche.

Bei der Taxis eingeklemmter Brüche kann ich folgendes Verfahren empfehlen. Man lagert den Kranken auf eine weiche Unterlage an der Erde, wobei ein Gehülfe dessen Schenkel so hoch hebt, dass nur der obere Theil des Rückens die Unterlage berührt, und dem Kranken von Zeit zu Zeit einen Ruck giebt, als wolle er ihn fallen lassen. Zur Bestätigung führe ich einen Fall eines äussern Leistenbruchs bei einem 41jährigen Manne an, dessen Einklemmung schon drei Tage bestanden hatte, wobei die Taxis schon mehreremale fruchtlos versucht, und deshalb die Operation bereits beschlossen war, als ein neuer Versuch in der beschriebenen Lage schnell gelang.

Dr. Fischer.

## L i t e r a t u r.

(Specielle Pathologie und Therapie.)

Die specielle Pathologie und Therapie vom klinischen Standpunkte aus bearbeitet von Dr. *Carl Canstatt*, königl. bayerischem Gerichtsarzte und Mitgliede mehrerer gelehrter Gesellschaften. Erster Band. Erlangen, 1841. 331 S. 8.

Die grossen Fortschritte, welche die Physiologie, pathologische Anatomie und organische Chemie in der letzten Zeit gemacht haben, mussten nothwendig auch auf die Einsicht in das Wesen der Krankheiten, auf die Erklärung der Krankheitserscheinungen und mittelbar auf



die Heilung influiren, und eine Reform der Pathologie und Therapie bedingen. Die meisten der neueren Schriftsteller arbeiteten indessen nur in dem Bereiche der einzelnen von ihnen mit Vorliebe erwählten Zweige der medicinischen Wissenschaft und trugen auf diese Weise von allen Seiten her ein reiches Materiale zum Baue eines grössern Werkes zusammen. Diesen Bau auszuführen, die Resultate der neuern Forschungen zu sammeln und den Nutzen nachzuweisen, welchen dieselben im Grossen für die gesammte Pathologie und Therapie gehabt haben, hat der Vf. unternommen, und wir müssen anerkennen, dass er sich diesem schwierigen Geschäfte mit Umsicht und Skepsis und mit vorurtheilsfreiem Sinne unterzogen hat. Ohne durch geistvolle Hypothesen ergänzen zu wollen, was bisher durch die Physiologie und Pathologie noch unerklärt geblieben, benutzt er nur diejenigen Ergebnisse der Forschungen im Gebiete der medicinischen Hülfswissenschaften, deren Werth für die Praxis sich herausgestellt hat. Dadurch ist sein Werk, frei von theoretischem Ballaste, ein practisch brauchbares geworden, und dies ist auch der Hauptzweck, den sich der Vf. selbst vorgesetzt hat. Er hat keine Nosologie, sondern ein Handbuch der medicinischen Klinik schreiben wollen, das Krankenbett hat er sich als Standpunkt erwählt, von dem aus er die übrigen Zweige der Wissenschaft prüfend überschaut, in wiefern sie ihm zur Erkenntniss und zur Bekämpfung der Krankheit die Hand bieten können. Indem aber der Vf. den letzten Endzweck des Arztes, die Heilung, stets vor Augen behält, hat er der Therapie eine ganz besondere Aufmerksamkeit gewidmet. In dieser Beziehung ist sein Werk sehr reichhaltig, und Alles, was bis in die neuste Zeit an Arzneiformeln und Heilmethoden Werthvolles erschienen ist, finden wir mit grosser Sorgfalt von ihm gesammelt. So sucht er einerseits den theoretischen, andererseits den practischen Anforderungen mit möglichster Vollständigkeit zu genügen und Empirie und Theorie einander zu nähern.



Dadurch kommt er einem wesentlichen Bedürfnisse unserer Zeit nach, und wir können daher mit Recht sein Werk als ein zeitgemässes bezeichnen.

Der Vf. folgt der analytischen Methode. Das, was der Krankheit ihre Gestalt giebt, was von derselben unmittelbar zu unserer Anschauung kommt, ist das nächste Object seiner Betrachtung. Er nennt diese Art der Analyse der Krankheit die morphologische Methode und sagt: „Jeder concrete Fall stellt sich dem Kliniker namentlich unter zweierlei Gesichtspunkten dar, und muss, soll er richtig gewürdigt werden, nach diesen beiden Seiten hin analysirt werden: 1) nach seiner Form (morphologische Methode); 2) nach seiner Entstehung (genetische oder historische Methode). Das morphologische Studium der Krankheit erfasst ihr Sein, wie es sich in materieller und functioneller Erscheinung am Organismus darstellt. Diese Erscheinungsweise begreift immer nur Veränderungen der schon im physiologischen Zustande vorhandenen Formen und Thätigkeiten. Letztere sind also stetige Factoren, die zur Erzeugung der Krankheit concurriren, und wie verschieden auch der eigentliche genetische Factor sei, so wird doch immer die endliche Form des Krankseins irgend einem der einfachen morphologischen Typen entsprechen müssen, welche ich Elementarformen der Krankheiten nenne. — Das historische oder genetische Studium der Krankheit ist ungeachtet seiner hohen Wichtigkeit noch in der Periode der Kindheit. Die Ineinanderwirrung der morphologischen und genetischen Methode in den Systemen möchte ich aber gerade als einen die klinische Analyse erschwerenden Umstand bezeichnen, und glaube in ihr selbst ein wirkliches Hinderniss der klinischen Erkenntniss entdeckt zu haben. Ich suchte daher beide Methoden neben einander zu verfolgen, sie gehörig aus einander zu halten, eine durch die andere zu ergänzen. Genetisch ergab sich die Eintheilung der Krankheitsprocesse in Individualitäts- und in cosmische Krankheiten.



Dorthin die Cachexieen und Dyschymosen, hieher die endemischen und epidemischen Krankheitsprocesse."

Wir wollen mit dem Vf. nicht rechten, ob die Trennung des morphologischen und genetischen Studiums der Krankheit nothwendig oder ohne vielfache Wiederholung auch nur möglich ist, und ob die gesonderte Darstellung der Analyse der Krankheit nach ihrer Form und nach ihrer Entstehung die Totalauffassung des Krankheitsbildes nicht vielmehr erschwert. Wir machen nur darauf aufmerksam, dass sich diese Auseinanderziehung der Krankheitsfactoren im Werke des Vfs. selbst rächt. So finden wir die Tuberkulose im morphologischen Theile abgehandelt, wohin sie als örtliche Tuberkelbildung allerdings gehört, während sie als Cachexie offenbar in den genetischen Theil gestellt werden musste.

Seiner Eintheilung gemäss beginnt nun der Vf. mit dem morphologischen Theile der Klinik, und zwar mit den Elementarformen der Krankheit. Als solche führt er folgende auf: Hypertrophie, Atrophie, Hyperämie, Anämie, Congestion, Entzündung, Hämorrhagie, Hydropsie, Secretionsanomalie, Fett- und Luftbildung, Pseudoplastik, *Tuberculosis*, Stein-, Wurmbildung, Verschwärung, *Sepsis*, Malacie, Verhärtung, Formfehler, Fieber, Neurosen.

Wenn wir die Reihe dieser Elementarformen überblicken, so müssen wir gestehen, dass wir sie in etwas lockern Gruppen beisammen stehend finden. So treffen wir namentlich zwischen den Formfehlern und Neurosen plötzlich auf das Fieber, welches unter die morphologischen Elementartypen, deren Form die Krankheit local anzunehmen vermag, streng genommen gar nicht gehört, am wenigsten aber dort, wo es steht, eine Stelle finden durfte. Der Vf. fühlt dies selbst und entschuldigt sich damit, dass er es der Vollständigkeit der Untersuchung angemessen halte, einem klinisch so hochwichtigen Gegenstande, wie dem Fieber, eine besondere Stelle zu widmen. — Unter den Anomalieen der organischen Masse finden wir nur die absolut räumlichen Veränderungen, die



Hypertrophie und Atrophie, aufgeführt, während die relativ räumlichen Veränderungen, die Atresieen, Stenosen, Ectopieen unerwähnt geblieben sind. Dagegen sind mehrere specielle Krankheitsformen diesem generellen Theile einverleibt, und einzelnen Elementarformen angereicht, z. B. die Chlorose der Anämie, die *Bright'sche* Krankheit den Hydropsieen u. s. w.

So wären gegen die allgemeine Anordnung und Eintheilung des Werkes manche Einwendungen zu machen. Doch dürften wir den Vf. als Systematiker eigentlich nicht angreifen. Er sagt selbst in der Einleitung: „Strenge Systematik vermied ich aus Grundsatz; die angewendete Wissenschaft muss von Fesseln frei sich nach allen Seiten hin ausbreiten, muss von allen Seiten her an sich ziehen können, was ihr Stoff und Nahrung verspricht. Wie kann sie das, sobald sie, mit steifem Gewande angethan, jede neue Thatsache fürchten muss, die ihr die Taille verderbe? u. s. f.“ — Wir wollen daher den Vf. mit Vorwürfen nicht kränken, die er zum Theil selbst vorausgesehen und ihm lieber in's Detail seiner Arbeit folgen, wo wir Gelegenheit haben, den Fleiss und die Sorgfalt, die er dem Werke gewidmet, kennen zu lernen.

Wir glauben den Leser dieser Wochenschrift mit der Art und Weise der Bearbeitung nicht besser bekannt machen zu können, als wenn wir den Vf. mit eigenen Worten reden lassen. Zu diesem Behufe greifen wir einige Abschnitte aus der Abhandlung über Entzündung heraus. Der Vf. spricht sich über dieselbe, nachdem er sich bemüht hat, die Unterschiede zwischen *Plethora*, Congestion und Hyperämie, Ausdrücke, welche so häufig *promiscue* gebraucht werden, genauer festzustellen, folgendergestalt aus: „Wir unterscheiden Entzündung vom klinisch-practischen und vom pathologisch-anatomischen Standpunkte aus. Der Kliniker, dessen Object zunächst das kranke Leben in Action ist, sieht in der Entzündung ein Actives, wie es die Etymologie des Wortes in sich fasst; er verbindet damit die Idee einer Aufregung der



Vitalität, einer stürmischen Bewegung des Lebensprincipes, welche entweder örtlich oder allgemein sich vorzugsweise in der Blut- und Gefässsphäre kund thut. Wenn Reil sagt: „Entzündung ist örtliches Fieber“, so hat er damit bündig und treffend den Gedanken wiedergegeben, welcher den meisten am Krankenbette gefassten Ansichten von der Entzündung zu Grunde liegt. Entzündung von diesem Gesichtspunkte aus betrachtet ist Reaction. So lange die Reaction eines Organs gegen einen Reiz mässig bleibt, sich ohne fremdes Zuthun wieder ausgleicht, nennt sie der Kliniker Congestion. Ueberschreitet die Reaction jene Gränze, wird sie excessiv, so sagt er: sie sei hypersthenisch geworden und habe sich zur Entzündung erhoben. Dass, um die Entzündung zu heilen, die excedirende Lebensthätigkeit auf ein *Minus* herabgesetzt werden müsse, dass Schwächung die specifische, der Entzündung entgegengesetzte Heilmethode sei, ist einfache, aus dieser Ansicht fließende Logik. Erhöhung der vitalen Action gehört, dieser Theorie gemäss, wesentlich zum Begriffe der Entzündung. — Fassen wir aber jene bedeutende Menge von Zuständen zusammen, welche die pathologische Anatomie als Entzündung oder als mittelbare Wirkung derselben bezeichnet, so finden wir als gemeinschaftlichen Character eine Alteration in der örtlichen Nutrition eines Theiles. Die Ansicht, welche sich der Anatom von der Entzündung bildet, nimmt sich vorzugsweise die durch sie erzeugten, von ihr unzertrennlich sein sollenden Veränderungen der Materie, die klinische Theorie mehr den Act selbst, wodurch solche Veränderungen zu Stande kommen, zum Vorwurfe. Der Entzündung im klinischen Sinne entspricht als einleitendes Moment die Congestion, der Entzündung im anatomischen Sinne die Hyperämie. Die verschiedenen Ansichten über das Wesen der Entzündung lassen sich leicht unter diese beiden Fundamental-Theorien einreihen“ u. s. w. (Schluss folgt.)

Gedruckt bei J. Petsch.



**PATENT RAZORS.**

---

~~SAVIGNY~~, EVERILL, & MASON,

No. 67,

SAINT JAMES'S STREET,

London.

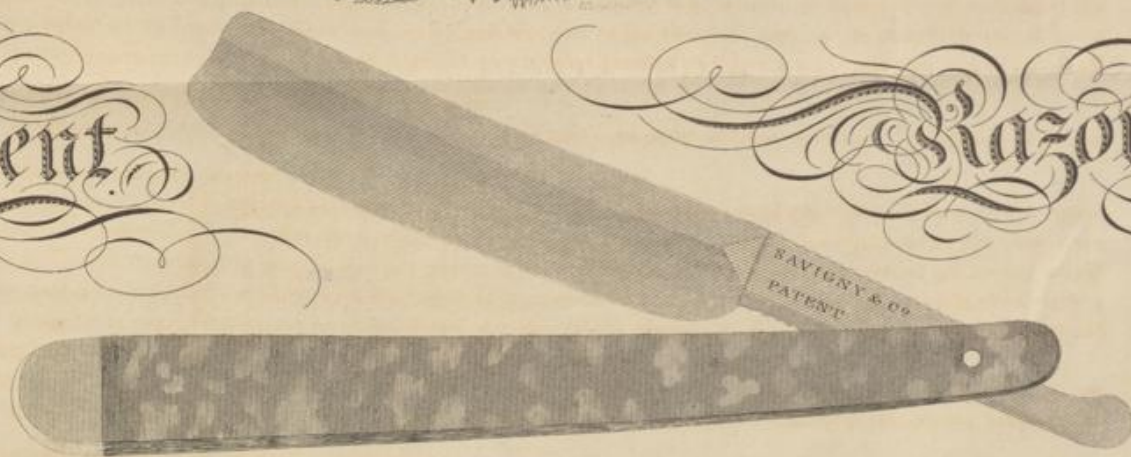
*Swift, Engraver and Printer, 17, Eyre Street, Corkenall.*



SAVIGNY, EVERILL & MASON.



Patent



Razors

IT may naturally be expected, that, whoever presumes to recommend an invention of his own should explain the principles which he supposes to constitute its superiority: impressed with this conviction the PATENTEE of the NEW INVENTED RAZORS begs leave to submit to the Public an account of their improved construction, and of the motives that induced him to adopt it.

From an experience of many years in the operation of tempering these instruments, and a minute attention to its effects, he flatters himself with possessing some degree of knowledge respecting this important process, and though it falls not within the scope of human ability to advance an absolute decision upon the mysteries of its first causes, he ventures to assert (as far as relates to subsequent effects), that its perfection depends upon means very simple and attainable, namely, the gradual increase of heat to its proper degree, and a *regular* and *equal* diffusion of that heat throughout the whole substance of the blade.

But in aiming at this a very great difficulty arose, which he found impossible to surmount while the Razor was constructed (as it has hitherto been) of unequal dimensions; that is to say, broad and thick at one of its extremities and diminishing both in breadth and substance towards the other; for from this circumstance, while one part received the desired impression of the fire, the other was either too much or too little affected; and to this uncertainty he attributes the failure so generally complained of.

Hence he conceived, that an equality of form and substance would effectually accomplish the desired purpose; he accordingly constructed some upon this principle, and is now empowered to assure the public, that the event has justified, and numerous experiments have confirmed his most sanguine expectations.

Although he acknowledges this to be the grand arcanum of his discovery, it introduced a second consideration, which very essentially contributes to the perfection of the instrument; for as it is hollowed and finished upon vertical cylinders, the uniformity of their effect upon Razors of the present shape, compared with those of the former make, must be attended with advantages too obvious to need any further comment, since the difference in the dimensions of the concavity must necessarily occasion a difference, not only in the substance of the edge, but also on the effects produced by the hone or strap.

It will likewise be found, that that part of the blade with which the hand engages, is particularly formed to render the purchase made by the fingers pleasant and secure.

In addition to these advantages of construction, he has lately brought to perfection an improved mode of finishing their edges, which *cannot be imitated*, and which warrants him in the assertion, that he has now produced in these instruments the utmost degree of excellency they can possibly receive: and in order to preserve and improve it, he has prepared a *new Composition* for his *Straps*, whose properties are peculiarly calculated for the accomplishment of their design.

In justice to himself, and in duty to that public whose distinguished encouragement he most gratefully acknowledges, he feels compelled to apprise them of a spurious imitative production, now circulating, under circumstances peculiarly base and injurious.

The extensive demand for exportation, especially to the East Indies, has induced some unprincipled minds to copy not only the form of the Razors *that* of the cases and straps in which they are usually packed, and the *very substance* and *letter-press* of the directions attached to them, but have even dared to stamp his name upon the blades of the Razors, and to print it on the directions, with the slight variation of the terminating letter, substituting an *I* for a *Y*; thus plundering him both of property and reputation, under a disguise, flimsy indeed in fact, but sufficient to protect them from the merited chastisement of the law.

He therefore begs to add, that those only are genuine and to be depended upon, which are sold at SAVIGNY, EVERILL, and MASON's Warehouse, No 67, SAINT JAMES'S STREET, LONDON.



3 Mueß Weyßer  
in einem neuen Hofs  
mit 3 H Rindfleisch  
3 H Kalbfleisch  
1 dlat Hühner  
3 in einem Hengst  
Weyßer, alldes  
ein H Hofsat soll  
Rueß ein selts yung  
ein selts Hengst  
8 yungvöller Hühner  
8 yungvöller  
30 Mueßer, ein  
samt soll Hengst  
ein für 6 x in yungvöller  
Hengst von 30 yung  
Hengst Weyßer bis ab  
3 in Hengst ein  
ein Hengst ein ab  
Hengst ein, selts  
yungvöller selts  
ein von selts Hengst  
ein Hengst soll ein  
ein in selts Hengst  
soll ein ein, ein  
Hengst selts Hengst  
ein 10 von 11 Hengst  
ein selts Hengst ein 7  
ein Hengst ein von ein  
ein Hengst ein, ein  
ein Hengst ein, ein  
ein Hengst ein, ein











Vorlesung über die Geschichte der Geographie  
und Statistik von Frankfurt a. M.  
geleitet von dem Herrn Professor Dr. H. v. S.  
am 1. März 1871

Die Geographie ist die Wissenschaft von der Erde und den auf ihr lebenden Wesen. Sie ist eine der ältesten Wissenschaften und hat sich im Laufe der Jahrhunderte immer mehr entwickelt. In der neueren Zeit hat sie sich besonders in der Richtung der Naturgeschichte und der Statistik zu entwickeln begonnen.

Die Geographie ist eine Wissenschaft, die sich mit der Erde und den auf ihr lebenden Wesen beschäftigt. Sie ist eine der ältesten Wissenschaften und hat sich im Laufe der Jahrhunderte immer mehr entwickelt. In der neueren Zeit hat sie sich besonders in der Richtung der Naturgeschichte und der Statistik zu entwickeln begonnen.



# Frankfurter Gemeinnützige Chronik.

Zweiter Jahrgang.

Monat December 1842.

Nr. 13.

.\* Alle thätige, kenntnißreiche Förderer unserer vaterstädtischen Interessen und Anstalten, besonders die Herren Vorsteher und Secrétaire der letzteren, werden freundlichst ersucht, an dieser »gemeinnützigen Chronik« durch Einsendung geeigneter Beiträge gütigst mitwirken zu wollen.

## Ueber Oeffentlichkeit der Verhandlungen unseres gesetzgebenden Körpers.

Sicherem Vernehmen nach wurde in der ersten Sitzung unseres diesjährigen gesetzgebenden Körpers der wiederholte Antrag auf Oeffentlichkeit der Verhandlungen gestellt und demnächst der Antrag selbst zur Berichterstattung an eine Commission verwiesen.\*) Gegen die Ausführbarkeit, Zweckmäßigkeit und Nützlichkeit öffentlicher Verhandlungen unseres gesetzgebenden Körpers lassen sich mancherlei Gründe, und vielleicht manche mit scheinbarem Bestande, anführen. Wir zählen hierher den Mangel an einer dem Zweck der Oeffentlichkeit entsprechenden Lokalität; die voraussetzlich doch nur geringe Theilnahme, da in einer handels- und gewerbtätigen Stadt, wie die unserige, nur Wenige sich finden werden, welche ihre Zeit hierfür zum Opfer bringen; die Verhandlungen selbst, die ohnedem nur selten Gegenstände berühren, welche ein allgemeines Interesse ansprechen; das eigenthümliche Verhältniß, daß der ganze Staat sich gewissermaßen in einer Stadt vereinigt, und da der ganze gesetzgebende Körper aus 85 Bürgern (Senatsgliedern, Mitgliedern der ständigen Bürger-Repräsentation und aus der Zahl der Bürger frei erwählten Vertretern) besteht, hierdurch schon theilweise in sofern eine Oeffentlichkeit geboten ist, als es Demjenigen, welcher sich um die Sache interessiert, nicht schwer werden wird, von den gepflogenen Verhandlungen selbst die genaueste Kenntniß zu erlangen; und endlich zählen wir hierher noch, daß ja durch den dermaligen Druck der Protokolle eine Publicität besteht, die jede weitere Oeffentlichkeit überflüssig macht.

Das erste Hinderniß dürfte wohl als eines der unhaltbarsten erscheinen. Was dermalen nicht besteht, kann, wenn überhaupt die Zweckmäßigkeit der Sache selbst, um die es sich handelt, anerkannt ist, geschaffen werden. Niemanden ist es wohl in den Sinn gekommen, sich aus dem Grunde gegen den Anschluß an den deutschen Zollverein zu erklären, weil man die mit diesem Anschluß notwendig

erheischten Lokalitäten nicht besitze, und ebenso wird sich auch Niemand mit Bestand gegen die Oeffentlichkeit der Verhandlungen unseres gesetzgebenden Körpers um deswillen erklären können, weil es an der hierzu erforderlichen Lokalität fehle. Wir lassen es überhaupt mit einigem Zweifel dahin gestellt seyn, ob ein solcher Mangel wirklich vorhanden; allein wenn er selbst bestände, so bietet schon der gegenwärtige Sitzungsaal einen hinlänglichen Raum dar, um mindestens provisorisch einer beschränkten theilweisen Oeffentlichkeit in so lange zu genügen, bis eine dem Zweck vollkommen entsprechende Räumlichkeit gefunden oder geschaffen seyn wird. Hat auch jedes Provisorium seiner Natur nach etwas Schwankendes und sonach wenig Anziehendes, und erklärt man sich daher mit Recht überall da gegen provisorische Verfügungen und Anordnungen, wo es in der Möglichkeit liegt, sofort dasjenige selbst zu erlangen, wofür ein Provisorium angeordnet werden soll, so würde doch bei vorliegender Frage selbst eine provisorische Bestimmung um deswillen erwünscht seyn, weil auch mit einer solchen jedenfalls der Grundsatz der Oeffentlichkeit anerkannt und ausgesprochen werden muß, und vorausichtlich jede hemmende Schranke alsdann bald, wie von selbst, fallen wird.

Wie nun aber der Mangel geeigneter Lokalitäten der Oeffentlichkeit der Verhandlungen unseres gesetzgebenden Körpers nicht hindernd entgegenzutreten vermag, so kann auch die supponirte, voraussetzlich doch nur geringe Theilnahme, welche den Verhandlungen zugewendet wird, so wie die seltene Berathung und Beschlußnahme über allgemein interessirende Gegenstände keinen genügenden Grund dagegen abgeben. Wohl ist es eine Wahrheit geworden, daß seither jene Verhandlungen das gebührende Interesse nicht erweckten, und es gehört gewiß nicht zu den erfreulichen Zeichen der Zeit, wenn bei einer republikanischen Verfassung sich eine fast nicht gedenkbare Laubheit des Trägers derselben (denn das ist ja wohl die Bürgerschaft in ihrer Gesamtheit) bemächtigt. Werfe man nur einen flüchtigen Blick auf die jährlich zu vollziehende Wahl des Collegiums der 75 christlichen Bürger, denen das wichtige Geschäft obliegt, aus der Gesamtzahl hiesiger Bürger 45

\*) Siehe No. 1 Band 5 der „Mittheilungen aus den Protokollen der gesetzgebenden Versammlung.“



Mitglieder zur gesetzgebenden Versammlung zu erwählen, so muß man erstaunen, wenn von circa 6000 Stimmberechtigten sich kaum der zehnte Theil zur Ausübung dieses seines bürgerlichen Rechtes und hiermit auch zur Erfüllung dieser seiner bürgerlichen Pflicht bereit finden läßt. Es gehört nicht in den Kreis gegenwärtiger Untersuchung, die Frage näher zu erörtern, worin wohl diese specielle Theilnahmlosigkeit ihren Grund habe; allein die angeführte Thatsache gilt als schlagender Beweis, daß ein kräftiges und reges Leben für unsere Verfassungsangelegenheiten gebietet, oder doch im Schlummer versunken liegt. Gerade darum aber ist es an der Zeit, die fehlende Theilnahme, das mangelnde Interesse zu wecken, und die Hindernisse zu beseitigen, welche der freien Entwicklung eines thätigeren und kräftigeren Verfassungslebens entgegenstehen. Mangel der Oeffentlichkeit ist aber Eins, ist das hauptsächlichste jener Hindernisse. Wo der Gesamtheit die Möglichkeit benommen ist, ein lebhaftes Interesse zu beweisen, da muß das Interesse selbst nach und nach geschwächt werden und erlöschen. Oeffentlichkeit ist erwärmendes Sonnenlicht, unter ihrem belebenden Strahl nur freudiges und kräftiges Gedeihen.

Darum wolle man einer bestehenden Laueheit nicht das Kleinod der Oeffentlichkeit zum Opfer bringen, vielmehr den Grund dieser Laueheit in dem Mangel der Oeffentlichkeit suchen. Ob aber die Verhandlungen unseres gesetzgebenden Körpers selbst von zu wenigem allgemeinen Interesse sind, und ob deswegen die Oeffentlichkeit ihren Aufsehungstag in unserer Vaterstadt nicht feiern soll, ist eine leicht zu beseitigende Frage. Was auch die Tagesordnung zur Berathung und Beschlußnahme bringen möge, es betrifft das Gemeinwesen unserer Vaterstadt; und wenn begreiflich nicht Alle sich für Alles in gleichem Grad interessieren können, so wird doch dieser oder jener Gegenstand immer für Einzelne besonderes Interesse darbieten. Strebt doch auch das kleine Gräschen neben der mächtigen Eiche dem Sonnenlichte entgegen, warum sollen unsere städtischen Angelegenheiten, weil sie ein welthistorisches Interesse nicht ansprechen, des Lichtes der Oeffentlichkeit entbehren?

In wiefern nun weder die eigenthümlichen Verhältnisse unseres kleinen Staates und die Bestandzahl der gesetzgebenden Versammlung, noch der Druck der Protokolle die Oeffentlichkeit der Verhandlungen zu ersetzen vermögen, hierüber nur noch wenige Worte. Daß es Jedem, welcher sich für die Sache interessirt, nicht schwer fällt, sich von dem Gange der Verhandlungen unseres gesetzgebenden Körpers Kenntniß zu verschaffen, darf als wahr und richtig vorausgesetzt werden; allein der Unterschied zwischen einem solchen Sachverhältnisse und der Oeffentlichkeit ist doch wohl zu sehr in die Augen fallend, als daß Ersteres auch nur ein schwaches Surrogat für Letztere genannt werden dürfte. Während dort bei einem wirklich schon existirenden Interesse der Gang der Verhandlungen verfolgt werden kann, wird durch die Oeffentlichkeit das Interesse selbst geweckt; während dort auf fremder Auffassung jeder Zeit das eigene Urtheil beruht, bildet es sich hier aus eigener Wahrnehmung; und während dort nur Bruchstücke zu sammeln sind und beim Laufe von Mund zu Mund durch fremde Zusätze und Beimischungen der Quell seine

wahren Bestandtheile oft großen Theils verliert, liegt hier das ganze Werk vor Augen, und in seiner natürlichen Gestalt und Klarheit schöpft jeder selbst aus ungetrübtem Born. Gewiß mag daher ein solches Surrogat für die Oeffentlichkeit nicht genügen. Der Druck der Protokolle aber ist eine todte Oeffentlichkeit; von ihr erwarte Niemand ein kräftiges Leben; frische Wurzel vermag sie nicht zu schlagen; nur ein kränkliches und kümmerliches Daseyn ist ihr beschieden.\*)

Möge gegenwärtiger Aufsatz dazu dienen, das Interesse für die bevorstehende Verhandlung zu wecken, und eine kräftigere Feder für die Sache in Bewegung zu setzen; möge er als Anregung dienen, über wichtigere städtische Angelegenheiten in unbefangener Weise frei und offen die Meinungen in diesen Blättern niederzulegen, damit ist der Zweck des Einsenders erreicht.

## Anregung zu einem Vereine für Volks-Erziehung und Volks-Bildung.

(Mit Bezug auf den Aufsatz: „die Rettungsanstalt für verwahrlosete Kinder“ (vergl. No. 11 dieser Blätter).)

Es ist dem Einsender unbekannt, ob und wie weit der in diesen Blättern vor einiger Zeit gemachte Vorschlag zur Stiftung einer „Rettungsanstalt für verwahrlosete Kinder“ thätigen Antheil gefunden hat. So viel aber scheint ausgemacht, daß der Bildung des zu diesem so sehr nützlichen Zwecke beantragten Vereines mancherlei Hindernisse und zwar von einer Seite entgegenstehen dürften, wo man solches anscheinend am wenigsten erwarten sollte. Wir meinen gerade von Seiten der zahlreichen Wohlthäter und Freunde der hilflosen Jugend selbst, welche bereits ihre Kräfte ähnlichen Anstalten und Vereinen widmen, und die zum großen Theil nicht in dem Falle sind, sofort einem neuen derartigen Vereine beitreten zu können, ohne einen Theil ihrer Kräfte jenen älteren Anstalten zu entziehen. Wir sind nun weit entfernt, jenes Hinderniß als unübersteiglich zu betrachten, ja wir glauben vielmehr, daß auch noch für die Begründung einer Kinder-Rettungsanstalt sich ein hinlänglicher Grad von Gemeinfinn erübrigen wird; aber unwillkürlich drängt sich hierbei der Gedanke an die Zersplitterung so vieler, doch alle im Grunde für den einen Zweck: „Volks-erziehung“ wirksamen Kräfte auf; dies um so mehr, als mit der zuletzt beantragten Kinder-Rettungsanstalt der Kreis der mit den Kinderbewahranstalten und Privat-Waisenhäusern eröffneten Einrichtungen für christlich-sittliche Erziehung der hiesigen Jugend noch keineswegs geschlossen seyn dürfte und jedes in dieser Hinsicht später hervortretende Bedürfnis um so weniger auf Berücksichtigung Anspruch machen könnte, je mehr sich die Zahl der bereits bestehenden wohlthätigen Vereine vermehrt haben würde.

\*) Besonders wohl aus dem Grunde, weil in unseren gedruckten Protokollen das belebende Prinzip solcher Verhandlungen, die Diskussion, gänzlich fehlt. Anmerkung der Red.



Sollte nicht bei diesem Thatbestand und bei der Aufgabe, welche unsere Zeit in Hinsicht auf umfassende und allseitige Erziehung der Jugend, insonderheit der ärmeren und verwahrloseten, an alle Menschen- und Vaterlandsfreunde stellt, einer Aufgabe, deren vollständige, in's Einzelne und innere Volksleben übergehende Lösung der Staat wohl schwerlich so bald zu übernehmen im Stande seyn dürfte, — sollte, sagen wir, in dieser Hinsicht der Gedanke nicht einiger Erwägung und Prüfung werth seyn: Alle jene der Volkserziehung in ihrem weitesten Umfange schon dormalen gewidmeten Kräfte in einen Mittelpunkt zu vereinigen, von dem aus nach Einem Plane, nach Einer leitenden Idee alle diese edlen Bestrebungen mit mehr Nachdruck und größerer Ersparung an Zeit und Geld gefördert werden könnten? Sollte nicht den Vorständen jener Vereine ein solcher Mittelpunkt selbst willkommen seyn? Sollten sie sich nicht gerne, mit Aufopferung kleiner Rücksichten, bereit finden lassen, ihre jetzt noch inne habende Stellung als Stammgesellschaften mit derjenigen einer Zweiggeseilschaft zu vertauschen, vorausgesetzt, daß sie auf dem Wege redlicher Prüfung einmal die Ueberzeugung erlangt haben werden, daß damit das große Werk der Erziehung unserer Jugend kräftiger und vielseitiger als bisher gefördert werden könne? — Gerne geben wir uns der Hoffnung hin, daß ein solches Entgegenkommen, eine solche Verschmelzung der Einzel-Interessen für eine gemeinsame, große Angelegenheit stattfinden werde, wenn sich erst einmal die Richtigkeit der eben ausgesprochenen Voraussetzung bestätigt hat. Dies zu untersuchen, dazu möge diese Anregung die Veranlassung geben. Geht dann endlich aus der gewonnenen besseren Ueberzeugung ein umfassender Verein für Volkserziehung hervor, dann wird sich nicht allein für die Kinder-Heilungsanstalt, sondern noch für so manches andere, noch unbenuzt liegende oder nicht gehörig in's Leben eingeführte Erziehungs- und Bildungsmittel Rath und That finden.

Um schließlich die vorschwebende Idee in derjenigen äußeren Gestaltung klar und unumwunden darzulegen, welche sie in ihrer praktischen Ausführung annehmen würde, wagen wir es, nachstehend den Entwurf zu einer Organisation der jetzt bereits vorhandenen, aber zerstreuten und der noch zu gewinnenden neuen Kräfte zu geben. Wir denken uns als Mittelpunkt einen Centralverein für Volkserziehung, in dem sich zunächst alle diejenigen Vereine auflösen würden, welche bereits jetzt schon für einzelne Zweige des Erziehungswesens thätig sind. Von diesem Stammverein ausgehend, würden sich folgende, in unmittelbare Thätigkeit übergehende Zweigvereine bilden: 1) für Bewahrung kleiner, noch nicht schulfähiger Kinder, 2) für die Privaterziehung von Waisen, 3) für Erziehung sittlich verwahrloseter Kinder, 4) für Erziehung und Bildung blödsinniger Kinder, 5) für Förderung des Turnwesens, 6) für Förderung der Schwimmkunst und des Flußbades, 7) für Förderung der Taubstummen- und Blindenerziehung, 8) für Uebervachung der guten Sitten und des Wohlverhaltens der Jugend.

Daß bei einer solchen Verfassung, solcher Zusammenwirkung so vieler Kräfte unser Erziehungswesen einen ganz neuen Aufschwung nehmen würde, muß wohl jedem einiger-

maßen Unbefangenen einleuchten. Möchte daher recht bald von einem der bestehenden Vereine wenigstens die Anregung zu gemeinsamer Besprechung dieser Angelegenheit im Kreise der hierbei betheiligten Gesellschaftsvorstände ausgehen.

## Mittheilungen des Frankfurter geographischen Vereins.

### Ueber die neu aufgefundenen warmen Mineralquellen unterhalb Asmannshausen am Rhein.

(Als Einleitung zu seinen Vorträgen: „Die Entstehung der Quellen im Allgemeinen und Bildung der Mineralquellen ins Besondere.“ Vorgelesen den 2. Dezember 1842 in dem geographischen Verein zu Frankfurt a. M. von dem derzeitigen Direktor dieses Vereins, Med. et Chir. Dr. Bögner.)

Die große Zahl von Heilquellen im Herzogthum Nassau wurde im vergangenen Sommer 1842 durch neu aufgefundenen warme Mineralquellen bereichert, die um so mehr der Beachtung verdienen, als ihre Lage unterhalb Asmannshausen, der Burg Rheinstein gegenüber, in dem Paradiese von Deutschland, zu dem erheiterndsten Aufenthalt einladet, und so eine wesentliche Bedingung zur schnellen Genesung erfüllt, die an andern Orten kein Geldaufwand, keine Ausschmückung der Kunst zu bieten vermag.

Dicht am Ufer des majestätischen Rheins, der, von Dampfschiffen belebt, zu den bequemsten, erheiterndsten Ausflügen fast stündlich Gelegenheit bietet, erlaubt die lachende Gegend nicht, mit trüben Gedanken das Gemüth zu beschweren; und die Aufschrift der alten Römer über ihren Bädern: „Willst du Genesung hier finden, so trachte darnach, daß die Sorgen zu Hause bleiben“, dürfte hier überflüssig seyn.

Unterhalb Asmannshausen befinden sich gegenwärtig fünf warme Quellen, die in ihren Temperaturgraden verschieden sind: A von 26°, B 18° 6', C 16° 75", D 17° 5", E 16° 8" R. Wärme.

Die heißeste Quelle A liegt dicht am Rhein; B, C, D und E befinden sich in dem am Wege aufgefundenen steinernen Bassin.

Die Quelle A hat bei ihrem Ausflusse 26°, und wo sie unmittelbar aus dem Felsen entspringt, 27° R. Wärme. Sie quillt aus hartem Rhonschiefer hervor. Das Felsenfundament, worauf die Fassung erbaut ist, liegt etwa 8 Par. Fuß tiefer, als die Rheinfohle in der Mitte des dort vorbeifließenden Rheinstroms. Die Wassersäule ist gegenwärtig etwa 18 Pariser Fuß hoch. Die Fassung enthält circa 42 Ohm Wasser. Die Wassermenge binnen 24 Stunden ist noch nicht bestimmt. Diese Quelle scheint schon vor vielen Jahrhunderten bekannt gewesen und um 1527 wieder verloren gegangen zu seyn. Seit 1660. bis 1705 gab man sich auf Befehl des damaligen Churfürsten Lothar Franz zu Mainz alle Mühe, um diese in jener Zeit im Rheinstrom gelegene Quelle zu fassen; allein der Rheinstrom ließ sie nicht zum Ziele kommen, die Arbeiter mußten abstehen.



Die musterhafte Fassung sämtlicher Mineralquellen im Herzogthum Nassau giebt die Gewißheit, daß auch bei dieser Quelle alle Schwierigkeiten überwunden werden.

Se. Hochwürden Herr Pfarrer Klein von Wismannshausen, der sich Allem, was seiner Gemeinde frommt, warm annimmt, hat die Güte gehabt, mir auf meine Bitte die angeführten Notizen, so wie Wasser aus der Quelle A zu schicken, dem ich für seine Gefälligkeit hier den wärmsten Dank auszusprechen die Ehre habe.

Das eben gefasste Wasser kann bis jetzt nur eine vorläufige Analyse geben, da gewiß, bei gänzlichem Abschluß des wilden Wassers, nächsten Sommer die Untersuchung andere Resultate liefern wird.

Herr Heiligenhöfel, Provisor in der hiesigen Hirschapotheke, hat die dankenswerthe Gefälligkeit gehabt, eine qualitative Untersuchung des überschickten Wassers aus der Quelle A zu machen, und aus einem Pfunde von 32 Loth, an festem, ausgeglühtem Rückstand, 5 Gran erhalten.

In dem Wasser befindet sich Kochsalz, Glaubersalz, doppelt kohlensaures Natron, salzsaure Bittererde, salzsaurer und kohlensaurer Kalk. Freie Kohlensäure war, wie in allen heißen Quellen, nur in sehr geringer Menge vorhanden.

Herr Amtsapotheker Jung in Hochheim hat sämtliche Mineralquellen untersucht und seine Resultate in einer Tabelle berechnet. Nach ihm sind in den Quellen an festen Bestandtheilen aufgelöst enthalten: Kochsalz, doppelt kohlensaures Natron, salzsaure Bittererde, Glaubersalz, Kiesel-erde, Thonerde, kohlensaurer Kalk, kohlensaure Bittererde, kohlensaures Eisenoxydul mit Spuren von Mangan.

Nach den Bestandtheilen dürfte die Wirkung der angeführten Quellen dieselbe seyn, wie bei den an festen Bestandtheilen armen Mineralquellen, die durch ihre heilkräftige Wirkung ihren Ruf schon viele Jahrhunderte behaupten, als Pfäfers in der Schweiz, das 31 bis 32° R. warm, in 32 Loth 2½ Gran, Gastein bei 30—38° R. 3 Gran, Wildbad, das 3½ Gran bei 23—29° R., Liebenzell, das 4 Gran bei 19° R., und Schlagenbad, das im Pfunde 6 Gran feste Bestandtheile enthält und 24½° R. warm ist.

Besonders empfehlend ist bei der Quelle A ihre Badewärme.

belebte dieselbe, da in dem Jahr 1839 das erste und zweite Heft des Archivs dieser Gesellschaft herausgegeben wurde. Allein seit dieser Zeit scheint diese Gesellschaft zu schlummern; oder ist nur mir, als dem von ihr entfernt Stehenden, nichts von ihrem Wirken, Arbeiten, Versammlungen und Berathungen zur Kenntniß gekommen? Indessen da mich mehrere der Mitglieder dieser Gesellschaft versicherten, daß seit 1839, mithin seit drei Jahren, kein Geldbeitrag von ihnen erhoben wurde und auch keine Fortsetzung des Archivs seit dem zweiten Heft erschienen ist, so unterstellten diese Mitglieder die Ansicht, diese Gesellschaft habe stillschweigend aufgehört. Wäre dieses, so könnte ich es nur beklagen, indem ich das lebhafteste Interesse für alles geistig Schöne empfinde, was sich in hiesiger Stadt entfaltet. Ich konnte mich daher auch nicht beruhigen und mußte mich fragen: was könnte das Fortbestehen dieser Gesellschaft gehindert haben? Sollte es, nach Herausgabe der erschienenen zwei Hefte, an Stoff zu Mittheilungen ermangeln? Oder sollte dieser Verein unter den Bewohnern seiner Vaterstadt nicht die gehörige Theilnahme gefunden haben und somit in seinen pecuniären Mitteln zu beschränkt gewesen seyn, um seine Thätigkeit fortsetzen zu können? Beides glaube ich nicht, allein welche Ursachen wirken hier denn lähmend?

Sehe ich auf die Mitglieder des Comité's, welches dieser Gesellschaft vorsteht, so erblicke ich darin nur solche tüchtige, ehrenwerthe Männer, welche eben so wohl in ihrem Privatleben als in öffentlichen Stellungen so tüchtig wirkten, so viel Schwieriges glücklich und schön durchführten, daß ich in diesem Comité ein belebendes Prinzip, aber nicht die Ursache eines Dahinschwindens erkennen darf. Zwar ist es nicht zu verkennen, daß viele von diesen würdigen Comité-Mitgliedern mit vielseitigen Arbeiten überladen sind; aber dieses wurde bei Gründung dieser Gesellschaft nicht übersehen; deswegen findet sich bei der Anstheilung der wichtigsten Stellen zugleich ein Stellvertreter erwähnt, damit, wenn ein Rad verhängt seyn würde, in den Gang der Maschine einzugreifen, solche deswegen nicht still stehen müßte.

Ob in den letzten Jahren Sitzungen des Comité's waren, habe ich von solchen, die hiervon genau unterrichtet sind, bestimmt vernennen hören, und da auch fünf Mitglieder des Comité's, welche theils gestorben, theils von hier weggezogen sind, durch Neugewählte nicht wieder ersetzt wurden, so wird es mir immer wahrscheinlicher, daß sich diese Gesellschaft stillschweigend aufgelöst hat. Ich würde dieses um so inniger beklagen, da Frankfurt so reich an historischem Interesse ist, daß es nur gewünscht werden kann, daß unterrichtete und würdige Männer es sich zur Aufgabe machten, einen Theil ihrer Musestunden damit auszufüllen, um dasjenige ihren Mitbürgern und den Nachkommen zur Kenntniß zu bringen, was sie durch wissenschaftliche Forschungen in Erfahrung gebracht und damit zur Belehrung und Erhebung dasjenige wenigstens historisch festgehalten wird, was sich in dem Leben unserer Bürgergemeinde Schönes und Edles entwickelte.

## Die Gesellschaft für Frankfurts Geschichte und Kunst.

(Gingesebet.)

Vor Kurzem feierte die Senckenbergische naturforschende Gesellschaft ihr 25jähriges Jubiläum, und wenn es anerkannt werden muß, daß diese Gesellschaft in den wenigen Jahren ihres Bestehens Außerordentliches zu Stande gebracht hat, so ist es nicht minder erfreulich, zu sehen, wie die letztere Zeit so reich war, in unserer Stadt so viele Vereine für wohlthätige Zwecke und für die Wissenschaft und Künste zu gründen. Es freute mich, alle diese jungen Anstalten im Geiste an mir vorüberzuführen, und mit einem wohnigen Gefühl erkannte ich, daß sich in allen das rege Leben und Wirken entfaltete, welches mit deren Gründung beabsichtigt worden war.

Desto mehr schmerzte es mich, eine Gesellschaft — wenigstens nach meiner Wahrnehmung — in Unthätigkeit gerathen zu sehen, für welche ich ein lebhaftes Interesse fühle. Ich meine hier die Gesellschaft für Frankfurts Geschichte und Kunst.

Nach meinem Grachten erfreute sich diese Gesellschaft bei ihrer Gründung einer lebhaften Theilnahme, und eine schöne Thätigkeit

## Zur Tages-Chronik.

\*\*\* Senckenberg'sche naturhistorische Gesellschaft. Aus dem in der letzten öffentlichen Sitzung dieser Gesellschaft von dem ersten Direktor, Dr. med. Val. Müller, bei Gelegenheit ihrer 25jährigen Jubelfeier gehaltenen Vortrag erhellt, daß sich die Kosten für den am Museum bewirkten Erweiterungsbau u. a. auf die Summe von 13,500 fl. belaufen. Der größte Theil dieser Summe ist zwar mittels Darlehens beigeschafft worden, jedoch fehlen daran noch einige 1000 fl., für deren Aufbringung eine Unterzeichnung freiwilliger Beiträge unter den Mitgliedern der Gesellschaft eröffnet wurde, die den besten Erfolg verheißt; denn in der That theilnahmen sich bei derselben bereits mehrere Freunde und Gönner der Anstalt mit Summen von je 150, 100 fl. u. Bei dem Bankett auf der Mainlust, womit die Feier des Tages schloß und dem etwa 120 Personen bewohnten, vermiste man leider den größten Theil der activen Gesellschaftsmitglieder. Es möchte somit scheinen, als sey der im vorigen Jahre gefürte Friede im Schooße derselben noch nicht zur Befriedigung Aller wiederhergestellt.



# Frankfurter Konversationsblatt.

Belletristische Beilage zur Oberpostamts-Zeitung.

N<sup>o</sup>. 52. Montag,

1. März 1852.

## Bilder aus einem Jugendleben.

Mitgetheilt von Nielsen.

(Fortsetzung.)

Aus diesem Buch der Vergangenheit will ich nun ein Blatt aufschlagen, aus der bildreichen Zeit der Jugend, aus den Tagen jener kostbaren Seidenfäden und Apfelschalen. Es war im Jahr — aber indem ich, um endlich von der romantischen Abschweifung zurück und zur Sache zu kommen — mit der Angabe eines Datums beginnen will, geht es mir, wie K. v. Holtei in seinem Buch „Dreißig Jahre“ von sich sagt: Jahreszahlen entfallen mir gar zu schnell; Ereignisse, was sich an diese knüpft, Localitäten, geringfügige Nebenumstände bleiben desto fester. — Ja, ich halte von jeher keinen Zahlensinn und konnte schon auf der Schule füglich ein im Irrethum der Algebra umhertaukelnder Scholastiker heißen. Es geschieht daher nicht aus besonderer pflichtschuldiger Discretion für noch lebende Familienmitglieder — wie es gewöhnlich in Vorreden zu abenteuerlichen Romanen heißt — noch aus Geheimniskrämerei, um die folgende harmlose Episode mit einem interessanten Nimbus zu umkleiden — es ist reine Vergesslichkeit, wenn ich sage: es war im Jahr 183\* und die letzte Ziffer mit einem mysteriösen Sternchen bezeichnen muß. Ach ja, die Zahl weiß ich nicht mehr, da doch sonst jene Zeit mit ihren Erlebnissen, mit ihren kleinsten Momenten, mit allen ihren äußern Anschauungen und tief inneren Empfindungen so lebendig und unverwisch mir vor der Seele steht! Im Jahr 183\* also war es und zwar zur Sommerzeit, als eines Tags in den Nachmittagsstunden auf der Albrechtsstraße in Breslau ein dichtes Menschengewühl wogte. Die Polizeimannschaft, so zahlreich sie auch versammelt war, hatte ihre Not, um mitten durch die ineinanderstürzende Menge einen freien Raum zu erhalten für die Wagen der allerhöchsten, höchsten und hohen Herrschaften, die jeden Augenblick eintreffen mußten. In diesem Gewühl stand ich denn auch und wartete der Dinge, d. h. der Notabilitäten, die da kommen sollten. Wie hätte ich bei solchen Gelegenheiten wol fehlen können! Ich weiß wahrlich nicht zu sagen: war es jene angeborene Bewunderung für Potentaten, die der Deutsche zum Entsetzen aller Republikaner einmal nicht überwinden kann, oder war es bloße Neugierde und Schaulust, die ja auch einziehenden Kunstreitertruppen und Seiltänzerbanden huldigt — genug, die Ankunft solcher Herrschaften begrüßte ich immer als ein festliches Ereignis.

Damals strahlten übrigens Krone und Scepter noch in unangestaster Glorie, die Regenten hießen bei jedermann „von Gottes Gnaden“ und das „soveräne Volk“ war noch lange nicht erfunden. An selbigem Abend galt es aber nicht nur

einem Kaiser zu huldigen oder die Neugierde zu befriedigen: — ein Schwesterpaar war es zumal, das die Gedanken der Jugend sicherlich mehr erfüllte, als alle gekrönten Häupter der civilisirten Welt.

Marie und Olga! — An den Schaufenstern der Kunsthandlungen hatten schon einige Tage vorher die Bildnisse ausgehängen, die zwei Gestalten auf einem Tableau, in schwesterlichem innigem Aneinanderschmiegen; und nun sollten sie selbst erscheinen. Da wurde es plötzlich laut; die Menge wogte heran, die Reihen öffneten sich die Straße entlang — ich weiß nicht mehr, wie die Wagen folgten, wie viele es waren und wer darin saß; — ich überflog und unterschied die fremden Gestalten nur flüchtig, aber die beiden Schwestern — sie sah ich, sie fand ich unter allen heraus. In einer zurückgeschlagenen Chaise saßen sie — links Marie, rechts Olga — oder umgekehrt. Ich wußte kaum mehr, was rechts, was links war, — nur das wußte ich bestimmt, daß die eine Olga war und daß —

Da trat eine Stille ein, eine wahre Kirchenruhe und ich wagte gar nicht weiter zu denken, als urplötzlich in meiner Nähe ein waghalsiger Gambrin seine Nase hoch in die Luft wirbelte und im Uebermaß seines Entzückens ausrief: Die Olga ist die schönste — ich nehm' mir die Olga! — Im selbigen Augenblick brummte dem gefühlvollen Schwärmer der Kopf von einem Backenstreich, daß ihm die hellen Thränen in den Augen standen und ein dienstbeflissener entmenschter Gendarm schleppte ihn unbarmherzig fort von seinem Glück, einer dunklen Zukunft entgegen. Damals lernte ich die Despotie der Polizeiherrschaft kennen, da ich sah, wie wenig sie den inneren Menschen respectirte und wie sie die heiligsten Gefühle trachtete. Der Märtirer aber ertrug standhaft die Züchtigung — er litt ja „um ihr willen“; — kein unharmonischer Laut kam über seine Lippen, trohig wischte er sich das Wasser aus den Augen und uneingeschüchtert unter der Faust des Schergen rief er triumphierend noch aus der Ferne: Und die Olga ist doch die schönste!

Nichtsnutziger Blikjunge, Taugenichts! wenn er nur wenigstens „die schönere“ sagte, da nur von zweien die Rede ist; aber warte nur, ich will ihm morgen die Comparationslehre schon geläufig machen. — Also faßelte ein grämlicher Magister neben mir und verbiß dem unglücklichen Opfer neue Strafen. Nüchtern Bedanken! die ihr die zartesten, duftigsten Gefühle des Herzens nach Declination, Conjugation und Comparison grammatisch abkriert wollt!

Ja, Olga ist doch die schönste! — sagte ich selber, nur wolwollend etwas leiser als mein blühender Meinungsgenosse; — nicht die schönere von zweien, die schönste auf der ganzen Welt ist sie, die allerallerhöchste. Nun hielt der Wagen vor dem Portal. Ich drängte mich und schlüpfte wie ein Wiesel durch das Gewühl, um sie noch einen Augenblick beim Aussteigen zu sehen, ehe sie in der Halle verschwand. Da streifte zufällig ihr Blick über die Straße und an mir vorüber — natürlich



anz zufällig, wie an hundert anderen. Du lieber Gott! sie mußte doch die Augen irgendwo hinwenden, wollte sie dieselben nicht zudrücken. Aber doch — doch überkamen mich in diesem Momente unter dem Eindruck dieses Blicks gar wunderbare, fantastische Ideen und Lustgebilde.

Wenn nun möglicher Weise — so dachte ich nämlich — die hohe Prinzessin in dieser einen Secunde durch eine seltsame Laune des Geschicks, durch einen geheimnißvollen, unerforschlichen Zug des Herzens eine tiefgewurzelte, unwiderstehliche Neigung zu dir gefaßt hätte, wenn es ihr urplötzlich klar geworden wäre, daß sie nicht leben könne ohne dich und wenn sie in dieser Ueberzeugung vor ihre Eltern träte, mit imponirender, angestammter Hoheit und sagte: Hört! lieb Mütterchen und du bester Papa, gebt mir den Jungen da drunten zum Mann, sonst lauf' ich euch noch heute auf und davon und kann nimmer froh werden zeitlebens; — der oder keiner! — wie es in Rittergeschichten und rührenden Historien heißt. — Und wenn dann die überraschten Eltern ja sagen müßten mir nichts dir nichts und nach dem Jungen schickten, den ihr geliebtes Kind sich auserkoren, ihn ihr zuführten und uns segneten: Da nehmt euch und seid glücklich! Wahrhaftig, ich sah mich ordentlich schon, wie ich mit einfältigen, verwunderten Mienen dasünder und nicht wüßte, wie ich mich geberden sollte mit meiner hohen Braut. Wußt' ich doch kaum mit Nachbars schlichtbürgerlichem Tadeln ein vernünftiges Wort zu reden, deren Anbeter ich war, wie meine Kameraden behaupteten. Und wenn man dann endlich, um die Resalliance auszugleichen, dem künftigen Gemal ein Königreich einrichtete weit am Kaukasus und ihm eine Krone aufs Haupt setzte! — Mir fielen gleich alle die Regenten und Potentaten ein, die es nicht „von Gottes Gnaden“ waren, zumal Napoleon Bonaparte und seine königlichen Brüder, und ich hegte wahrhaftig ganz destructiv, nivellirende Ideen. Was Wunder auch, daß ich vor Jahren in kindischer Träumerie mich in Fantasien wiegte und Lustschlösser aufbaute, die heutzutage gereifte Männer über die vierzig Jahre hinaus ganz ernsthaft verwirklichen wollen. Ich eilte der Zeit ein wenig voraus — nicht weiter. Sei es, daß dieser Traum der Hoffnung eines Bettlers gleich, der das große Loos gewinnen wollte, ohne den Einsatz erschwingen zu können; — es gibt Momente in der Jugend, wo man am Ende noch fantastischer und ungemessener schwärmt.

Solche Träume und Lustschlösser, unabhängig von äußeren Verhältnissen und Säkungen, sind dem Erdenpilger ebenso ein Bedürfnis, wie der Glaube an die Unsterblichkeit der Seele und an das Jenseits, wenn er das irdische Dasein mit all seinem Jammer und seiner schaaalen Veere auf die Dauer ertragen soll. — Träume sind das Surrogat für die unerreichbare Wirklichkeit, wie Manchester für den aristokratischen Sammet — wie Flitter für Goldbrokat — wie Cichorienkaffee für Mocca — und pierres de Strass für Krondiamanten. —

Also träumte ich und hätte noch lange fortgeträumt, nach der Drangerie auf dem Balcone hinausstarrend, wäre nicht wieder die leidige Polizei mit ihren unberufenen Maßregeln dazwischen getreten, um die Straße von den „müßigen Gassen“ zu säubern. — Marsch nach Hause, ihr Jungens! brüllten die ungehobelten Gefellen und thaten wol auch einen kühnen Griff nach dem Kragen eines widerspänstigen Proletariers. — Kleinslaut, niedergebeunert schlich ich von dannen. O graufame Ironie des Schicksals! Ich hatte von einer Königskrone geträumt und mußte nun einem elenden Büttel weichen. — Wie ängstigte ich mich, es könnte jemand meine Gedanken erraten und mir ins Herz blicken. Aber nein! es gibt Dinge, von denen sich alle Philosophen der Welt nichts träumen lassen, geschweige denn jene Blaneurs in meiner Nähe. — Wer mich so still versunken ab selbigen Abend, glaubte nicht anders, als daß ich in der

Schule eine empfindliche Strafe erlitten. Die engherzigen Seelen! Als ob nur eine Stunde Arrest oder ein Scheltwort mir weh thun könnte. O eine zerronnene Illusion, eine ungefüllte Sehnsucht schmerzt wol tiefer.

(Fortsetzung folgt.)

## Robert Reinick.

Ein Gedichtblatt.

Vor Menschen sei ein Mann, vor Gott  
ein Kind. —  
Im Denken sei ein Mann, fühl' als ein  
Kind. —  
Sei Mann im Leben, Kind in der  
Natur.

So sang und — war Robert Reinick. An ihm, der am 7. Februar früh in Dresden von der Welt geschieden ist, haben wir einen der zartesten Sänger und einen der edelsten Menschen verloren. Unser Dichter war am 22. Februar 1805 \* zu Danzig geboren und erhielt in dieser Stadt seine erste Bildung. Später begab er sich zum weitem Studium nach Berlin, wo er sich unter Vegas in der Malerei ausbildete, bis er nach Düsseldorf überfiedelte. Als er an dieser Akademie sich die nötige Vorbildung angeeignet zu haben glaubte, reiste er nach Rom, wo er sich der Malerei und Poesie widmete. Mit Vorliebe erzählte er von den süßen Tagen, die er in Italien verlebte hat. Im Jahr 1844 kehrte er nach Deutschland zurück und schlug in Dresden seinen Sitz auf. Er war ein Doppeltkünstler wie Kopisch, Maler und Dichter zugleich. In Liedern und Gemälden feierte er die Lebenswonne und die Frühlingspracht, und die Lust seines zwiefachen Künstlerberufes schildert er am besten in den Versen:

Wie ist doch die Erde so schön, so schön!  
Das wissen die Flüß' und Seen;  
Sie malen in klarem Spiegel  
Die Gärten und Städte und Hügel,  
Und die Wolken, die drüber gehn.

Und Sänger und Maler wissen es,  
Und es wissen's viel andere Leut;  
Und wer's nicht malt, der singt es,  
Und wer's nicht singt, dem klingt es  
In dem Herzen vor lauter Freud'!

Reinick hatte unter den deutschen Dichtern wol die heiterste Gabe, das dolce far niente, die kindlichste Lust am seligen Schweifen durch wogende Kornfelder, durch kühlen Waldschatten, durch liebliche Fluren, während die anmutigsten Empfindungen und Bilder durch Sinn und Seele zogen.

So geh' ich lustig durch die Welt,  
Wo jeder gern mich sieht;  
Und wenn mein Malen nicht gefällt,  
Den freut mein lustig Lied.

Nicht leicht ein Dichter neuester Zeit ist so glücklich in der einfachen, naiven Darstellung unschuldiger Liebe wie Reinick. Eine kindliche Frömmigkeit athmet in vielen seiner Lieder, während

\* So gibt Dr. Schöndel in seiner „deutschen Dichterkarte des neunzehnten Jahrhunderts“ als richtig an, während andere und in den jüngsten Tagen noch der Innsbrucker „Rhöniz“ 1810 als das Geburtsjahr des Dichters bezeichnen. D. Reb.



in andern der leichteste Humor spielt, den man auch nur bei kindlich reinen Naturen antrifft: die heitere Feierlichkeit und den anmutigen Ernst der Mienen, während der unschuldige Schalk im Herzen wohnt. Diesezüge zeichneten die Reinick'schen Gedichte so aus, daß die Musik und Zeichenkunst wetteiferten, sie in ihren Kreis zu führen, und wie vielseitig sein scheinbar einfaches Talent war, zeigen die Randzeichnungen der Düsselborfer Maler, mit denen sie seine Lieder ausstatteten. Meister wie Schrödter, Lessing und W. Schadow fanden in Reinick's Gedichten Stoffe, die ihren so verschieden gearteten Naturen gemäß waren. Ihm war es gegönnt wie wenigen Künstlern, bis zum Ende seiner Tage künstlerisch thätig zu sein. Gruppe's Almanach brachte noch zarte Liebespenden aus seiner Feder. Kurz vor seinem Tode erschien „die zweite vermehrte Miniaturausgabe seiner Lieder“, \* die vorzüglich der schönen Lesewelt empfohlen sein mag. Dem Rattenfänger von Hameln ähnlich erzählt er mitunter ebenso reizende wie kuriose Geschichten. Von diesen nur eine kleine Probe aus der eben erwähnten Miniaturausgabe:

#### Kuriose Geschichte.

Ich bin einmal etwas hinausspaziert,  
Da ist mir ein närrisch Ding passiert:  
Ich sah einen Jäger am Waldehang,  
Nitt auf und nleier den See entlang;  
Viel Hirsche sprangen am Wege dicht;  
Was that der Jäger? — Er schoß sie nicht,  
Er blies ein Lied in den Wald hinein —  
Nun sagt mir ihr Leut', was soll das sein?

Und als ich weiter bin fort spaziert,  
Ist wieder ein närrisch Ding mir passiert:  
In kleinem Kahn eine Fischerin  
Fuhr stets am Waldehang dahin;  
Kings sprangen die Fischelein im Abendlicht;  
Was that das Mädchen? — Sie fing sie nicht,  
Sie sang ein Lied in den Wald hinein —  
Nun sagt mir, ihr Leut', was soll das sein?

Und als ich wieder zurück spaziert,  
Da ist mir das närrischste Ding passiert:  
Ein leeres Pferd mir entgegenkam,  
Im See ein leerer Rachen schwamm;  
Und als ich ging an den Erden vorbei,  
Was hört' ich drinnen? — Da flüsteren zwei,  
Und 's war schon spät und Mondenschein —  
Nun sagt mir, ihr Leut', was soll das sein?

Aber auch manches ernste Mahn-, Mut- und Trostwort hat er gesungen, insbesondere in seiner Liederabtheilung „Stimmungen und Gestalten“. Wie schön, wenn er in der „Morgenfeier“ sagt:

In der Hütt' und auf dem Felde,  
Jedem ward ein Platz zu Theil,  
Drauf er werte, treu und redlich,  
Zu der Menschheit Glück und Heil.

Auf denn meine Seel' und schwinde  
Hoch dich auf ins Morgenlicht!  
Lerchen singen dir zu Füßen,  
Engel ob dem Angesicht;

\* Lieder von Robert Reinick, Maler. Zweite vermehrte Miniaturausgabe. Berlin, Verlag von Ernst und Korn. 1850. D. Red.

Stimm' mit ein in ihre Chöre,

Stimm' mit ein in ihr Gebet,

Und dann schweb' erhebt bemietet:

An den Platz, den du erspäht!

Und nun ist in ihm wieder eine der lieblichsten Nachtigallen im deutschen Sängerbaine verstummt; auch von ihr gelten die Verse des alten Dichters:

Du auch ruhst umschattet von ewiger Stille in der Erde.

Aber den Rymfen gefäll't, daß der Frosch nie ermüde zu singen,  
Zwar nicht hör' ich mit Reid; denn er singt nicht reizende Lieder.

#### Milde Winter.

Mitgetheilt von Dr. W.

Der Winter 1851/52, dessen Ende erst mit Frühlingsanfang den 23. März zu erwarten steht, hat sich bei uns bisher durch geringe Kälte einiger Tage ausgezeichnet. Während von Amerika berichtet wird, daß seit achtzehn Jahren dort eine so strenge Kälte nicht beobachtet worden, in der Schweiz im November Menschen erfroren, Spanien und das südliche Frankreich tiefen Schnee beklagen mußten, wurde Deutschland von Ueberschwemmungen heimgesucht. Eine Zusammenstellung gelinder Winter und der darauf gefolgten Witterung dürfte willkommen sein. Obgleich die Betrachtung des Witterungsganges keinen Schluß auf die Beschaffenheit des kommenden Sommers begründen kann, da sprichwörtlich nichts veränderlicher als das Wetter ist, werden wir im Folgenden, um Mißbegierde zu befriedigen, eine solche Zusammenstellung versuchen, zuvor bemerkend, daß vor Erfindung der Thermometer, in der Mitte des siebzehnten Jahrhunderts, die Kälte sowol wie die Wärme nur nach Vorgängen in der Natur angegeben wurden. So wird in den Chroniken von 1322 einer großen Kälte erwähnt, wodurch in Frankreich den Hähnen die Kämme erfroren; 1685 gab es eine so heftige Kälte, daß der kühne Karl Gustav, König von Schweden, mit seiner Armee von Schweden über das zugefrorene Meer nach Seeland ging. Milde Winter wurden durch frühes Treiben und Blühen im Pflanzenreich bestimmt. Es ist hier nicht der Ort, das Fallen und Steigen der Temperatur nach Graden sowie die Wirkung milder Winter auf Gesundheit anzugeben, was in eine Zeitschrift für Meteorologie gehört: wir beginnen daher mit dem Winter 1122/23.

Dieser Winter war so mild, daß niemals Schnee fiel; demungeachtet war im darauf folgenden Sommer Hagel nicht selten, der dem Getreide sehr schadete.

Im Jahr 1140 war es ums neue Jahr schon so schön und warm, daß die Bäume anfangen zu blühen. Wein und Getreide blühten zeitlich. Im Mai fing man an zu ernten und im August hatte man schon neuen Most; es war an Frucht und Wein ein recht segnetes Jahr.

Der Winter des Jahres 1186 war unerhört mild; im Januar blühten die Bäume, im Februar hatten schon die Baumfrüchte eine Größe von Haselnüssen oder Vogelbeeren angefaßt. Im Mai war Ernte und im August Herbst. Doch gab es am 30. Januar an mehreren Orten Frankreichs ein heftiges Hagelwetter; bei einem starken Südostwind fielen Schlossen wie Bühnereier und richteten große Verheerungen an.

Der Winter 1247/48 war so äußerst gelind, daß man Sommerkleider trug; vom März bis April war es dagegen sehr kalt.



1272/73 waren es größtentheils Ueberschwemmungen, welche das Gedeihen der Früchte hinderten, wodurch die Theuerung in immer mehr zunahm. Uebrigens war die Luft mild; vom 19. August bis zum 13. Januar war es so trüb und neblig, daß man selten Sonne und Mond sah. Der nun folgende Winter zeichnete sich ebenso durch seine Gelindigkeit aus; die Verlegenheit wegen der Nahrung war aufs höchste gestiegen, besonders in Oesterreich, Böhmen, Mähren und Ungarn, bis eine überaus ergiebige Ernte und ein ebenso gesegneter Herbst dem Jammer ein Ende machte.

Im Jahr 1289 war der Winter so warm, daß nicht ein einziger Schnee fiel. Um Weihnachten grünten die Bäume. Im Februar waren die Erdbeeren reif. Die Hühner und Vögel brüteten Junge aus. Im April blühten die Trauben; im Mai aber schneite es erst und es ward so kalt, daß Wein und Obst erfroren. Da es aber noch früh im Jahr war, ist alles wiederum ausgeschlagen und an Wein und Frucht ein ziemlicher Ueberfluß gewachsen und ist sehr wolfeil worden; denn ein Scheffel oder zwei Simmern Spelz galten 10 Pfennige, ein Scheffel Roggen 12 Pfennige, ein Scheffel Hafer 8 Pfennige, ein württembergischer Gimer Wein 11 Kreuzer, eine alte Henne 3 und 12 Eier einen Pfennig.

Im Jahr 1328 haben die Reben im April geblüht und hat man um Johanni zeitige Trauben gehabt.

Im Jahr 1331/32 war ein beständiger Regen im Julius den Saaten sehr verderblich; der Weizen ging meist zu Grund und es gab fast keinen Wein. Auf Cypern regnete es 28 Tage und Nächte lang; es kamen in Italien 1000, auf Cypern 8000 Menschen durch Ueberschwemmung um. Obgleich es am 29. November auf einmal so kalt wurde, daß Menschen und Pferde es nicht mehr im Lager aushalten konnten, so wurde es doch im Verlauf des Winters so mild, daß die Bauern selbst in Böhmen während des Winters ackerten. In Irland herrschte Mißwachs; dagegen hatte man in Dublin einen Ueberfluß an Fischen, die man seit Menschengedenken nicht dasebst gesehen hatte und Thurlheads nannte.

Im Jahr 1340 war ein warmer Winter und darauf ein sehr heißer Sommer. Es wuchs ein köstlicher Wein.

Der Winter des Jahres 1383 war so mild, daß man ihn für keinen Winter gelten lassen konnte. Fast ähnlich verhielt es sich im Jahr 1384. Es war zu Anfang des Winters sehr kalt, aber gegen die Fasten hin wurde es warm und blieb so mild, daß Wein und Korn schon am 1. Mai blühten.

Der Winter 1409/10 war sehr gelind. In Böhmen ackerte und säete man im Januar.

Im Jahr 1420 war ein sehr warmer Winter, welcher alles früh heraustrieb. Im Anfang des April blühten die Rosen; auch fand man in diesem Monat zeitige Kirschen und Erdbeeren. Im Anfang des Mai waren die Trauben ziemlich groß. Um Pfingsten sammelte man die Ernte und um Bartholomäi den Herbst ein.

1426/27. Auf einen überaus heißen Sommer folgte ein äußerst gelinder Winter, im December blühten die Bäume und die Felder waren voll Blumen. Zu Augsburg herrschte nun im Jahr 1427 die äußerste Wolfeilheit.

Der Winter des Jahres 1609 war so warm, daß man um Fastnacht schon zeitige Erdbeeren fand; es kam aber bald darauf wiederum ein harter Frost.

Im Anfang des Jahres 1625 wütheten Sturmwinde sehr heftig; dann gab es Ende Januar ungewöhnliche Hitze, so daß die Blumen, die im März und April zu blühen pflegen, schon in diesem Monat Blumen brachten und die Mandel- und andere

Bäume blühten. Im Februar aber folgte abermals große Kälte, wodurch alles erfrohr. Der Sommer war windig und kalt, besonders war es im Juni an einigen Orten viel kälter als fast im Februar. In Hessen, in der Wetterau und auf dem Westerwald fiel um Pfingsten, da das Korn blühte, ein starker, den Bäumen und Früchten sehr schädlicher Schnee. Um Heidelberg und am Neckar schneite es zwar nicht, es regnete aber stark und war sehr kalt.

1494 blühten im Januar die Bäume und ward es im Mai so warm und trocken, daß am Ende desselben die Feldfrüchte reiften.

1822. Januar gelind, Thermometer kaum unter dem Gefrierpunkt; Februar mild, März einmal wieder Gefrierpunkt; Frühling sommerhaft, erstaunliche Blütenfülle. Vom Mai bis Ende October stets milde Wärme, trocken; das Getreide im Juli reif. In acht Monaten fast kein Regen, niedriger Wasserstand. Seltener Reichtum an Baumfrüchten. Bis Ende October schön.

### Tabletten.

\* Die Spanier nennen ihren Schnurrbart „bigote“. Die Etymologie des Wortes leitet uns auf den Schwur: „Bei Gott!“ zurück, welchen die deutschen Haudegen, von denen sich Karl V. über die Pyrenäen begleiten ließ, stets in dem von vorstigen Haaren bewaldeten Munde führten. „Hombre de mucho bigote“ (ein Mann von viel Schnurrbart) bedeutet sprichwörtlich einen Menschen von großen Ansprüchen, einen schmutzen, freigeibigen Gesellen, kurz jemand, der alles ist, nur nicht bigote bei Wein und Frauen und in der Theologie. Die Schnurrbärte, welche der lebensvolle Binsel von Velasquez unsferblich gemacht, hießen: „bigotes à la Fernandina“. Ihr rasches Wachstum ward dem unablässigen Rauch feindlicher Kanonen zugeschrieben. Den kleinen Knebelbart auf der Unterlippe nannte man „el perillo“ (das Hündlein). Als der berühmte Herzog v. Alba sich in Geiselnöten befand, bot er einen seiner „bigotes“ als Pfand für ein Anlehen und diese Bürgschaft genügte den Rothschilds von damals. Wieviel würden die heutigen auf einen Schnurrbart von Narvaiz oder Espartero horgen?

\* Eine Gouvernante, erzählt Miss Mitford in ihren „Erinnerungen“, las eines Tags in Sir Philipp Sidney's „Arcadia“, als sie zwischen zwei Blättern in ein Papier, das durch Alter ebenso vergilbt war als die gedruckten Seiten des Buches, zwischen welchen es lag, eine Haarlöcke eingeschlagen fand. Auf die Enveloppe selbst hatte Sir Philipp Sidney eigenhändig ein paar Zeilen geschrieben, welche besagten, daß das Haar von der Königin Elisabeth sei. Keins von der Familie hatte je von diesem Schatz gehört, mithin hatte das alte Buch, welches der Verfasser nicht nur seiner geliebten Schwester gewidmet, sondern auch durch die ebenfalls von seiner Hand herrührende Aufschrift als deren Eigentum bezeichnet hatte, zwei Jahrhunderte hindurch in der Bibliothek der Nachkommen Sidney's geruht, ohne daß einer derselben sich die Mühe genommen, dasselbe zu öffnen!

Frankfurt, den 28. Februar.

Nachdem der Pianist Herr August Dupont aus Belgien, dessen Ankunft wir vor einigen Tagen angezeigt haben, gestern Abend sich im Museum hat hören lassen, wird er nächsten Montag, den 1. März, im Saal der Loge Solrates ein Concert geben. Wir empfehlen dasselbe den Musikfreunden und verweisen des Näheren auf das Programm.

Druck von August Oettersch.



[illegible]

| Month      | 1890.   | 1881.   | 1882.   |
|------------|---------|---------|---------|
| January    | 104.661 | 163.339 | 24,292  |
| February   | 12,899  | 25,973  | 29,773  |
| March      | 25,141  | 37,133  | 47,725  |
| April      | 37,524  | 59,613  | 57,744  |
| May        | 56,990  | 83,111  | 83,920  |
| June       | 93,177  | 122,386 | 99,837  |
| July       | 98,007  | 111,898 | 111,640 |
| August     | 107,815 | 109,695 | 111,640 |
| September  | 87,720  | 100,758 | 105,008 |
| October    | 49,977  | 67,304  | 67,286  |
| November   | 49,876  | 42,335  | 39,010  |
| December   | 24,417  | 32,436  | 32,411  |
| Unadjusted | 633,663 | 765,963 | 806,012 |

\*Dummett's - unsatisf.

第 11 卷 — 第 1 期

1990-1991  
 1990-1991

[illegible]

Die nachstehende Tabelle zeigt die Ergebnisse der Untersuchung über die Verbreitung der verschiedenen Arten von Krankheiten in der Bevölkerung der Stadt Berlin im Jahre 1905. Die Tabelle ist in 10 Spalten unterteilt, die die verschiedenen Krankheiten und die Anzahl der Fälle in den verschiedenen Bezirken der Stadt angeben. Die Spaltenüberschriften sind: 1. Krankheit, 2. Mitte, 3. Mitte, 4. Mitte, 5. Mitte, 6. Mitte, 7. Mitte, 8. Mitte, 9. Mitte, 10. Mitte. Die Zeilenüberschriften sind: 1. Grippe, 2. Masern, 3. Scharlach, 4. Diphtherie, 5. Keuchhusten, 6. Tuberkulose, 7. Typhus, 8. Cholera, 9. Malaria, 10. Syphilis. Die Tabelle zeigt, dass die Grippe die häufigste Krankheit war, gefolgt von Masern und Scharlach. Die Tuberkulose war ebenfalls eine häufige Krankheit, während die Cholera und Malaria nur in geringen Zahlen vorkamen. Die Syphilis war die seltenste Krankheit in der Tabelle.

[illegible]

Frankfurter  
Gemeinnützige Chronik.

Dritter Jahrgang

Deutscher Januar 1933

241

\* Der holländische Rheinarmsteigpreis dieser Festschrift beträgt, sammt Transport, 1 fl. 12 kr. — Wie schon früher anjeden interessierten Teilnehmer zum Ausdruck, wünschen die Herren Verleger auch Vereiner der letzteren, werden freundlich ersucht, an dieser „gemeinnützigen Kasse“ durch Einzahlung geeigneter Beiträge tätig mitwirken zu wollen.

Ueber Veröffentlichung freimüthiger  
Besprechungen  
in ködtischen Angelegenheiten.

II.  
Das Recht, seine Gedanken öffentlich zu ver-  
künden, lagte vor 26 Jahren in der Akademie der Wissen-  
schaften zu Berlin der geistliche preussische Staatsminister  
von Arnim, der glückliche Erbeher der jetzigen Königin  
von Preussen) ein allgemeines Recht; denn diese Ver-  
fugung ertheilte auf den vorhandenen Willen der Publi-  
cation, oder bei sehr wenigstens das Dazwischen solcher Willen  
voraus. Da nun diese Willen der öffentlichen Bekannt-  
machung verbunden sind, so ist es klar, dass auch dieses  
Recht ein allgemeines Recht sein müsse. Diese Worte  
eines gelehrten Staatsmannes schienen auf einen hohen  
Gehalt zu sein: Friedrich Wilhelm der Dritte hat sich  
dem Inhalte seiner Erklärung bei heute in mehreren seiner  
neuen Verfügungen die Freiheit der öffentlichen  
Meinung und Mittheilung als ein Prinzipium seiner  
Regierung, und die offene Wahrheit als ein wichtiges  
Geheimnis der kaiserlichen Willkür der Treue ausgespro-  
chen und sich seinen Beamten zur Pflicht ge-  
macht. Durch die zu das kingly Staatsministerium unter  
10. Dec. 1844 erlassene allg. Cabinetsordre sollte Friedrich  
Wilhelm, „jetzt ungetrübten Zugang der schriftlichen  
Erklärungen ausdrücklich ermöglicht, und, unter Vorbehalt  
der Würde und des Bedenkens eines freimüthigen  
und unabhängigen Publicists, die besondern Willkür-  
erlässe ermächtigt, die Gesetze in angemessener  
Beachtung der Kräfte 2 des Geistes vom 18. Oct. 1819 von  
Neuem anzuwenden, nach welchem Gelehrte die Gelehrten  
entschiede und behutsame Untersuchung der Wahrheit hin-  
dern, noch den Schriftstellern ungetrübten Zugang aus-  
sagen, noch den freien Verkehr des Buchhandels hemmen  
soll.“ Die darüber unter 24. Dec. 1844 erlassener kaiserliche  
Verfügung der hat, den zum Gelehrten vorgeschriebenen  
kingsl. Willkür ein bekannt. Es heißt darin ausdrück-  
lich: „Der Gelehrte soll also freimüthig in einem eubärischen

über jenes Gesch. hinausgehenden Sinn geknüpft werden; der Gelehrte kann eine freimüthige Besprechung auch der innern Landes-Angelegenheiten sehr wohl leisten."

Ein Jahr seit Eröffnung dieser Ministerial-Commission ist verstrichen. Der erwartete gute Erfolg einer solchen, zum Selbstzweckse nicht gewendet, weichen Wahrscheinlich ist unermesslich und häufig überall in den verschiedenen Provinzen und Städten der vereinigten Monarchie hervorgetreten. Offen und frei besprechen die vereinigten Stellungen von Königsberg bis Triest ihre inländischen und ausländischen Verhältnisse und Zustände, aber auch mit Ernst und Selbstkritik. Offen und frei und ungeschwungen werden fast alle öffentlichen Preussensblätter, und selbst diejenigen der Provinzialblätter, Kritik und Mißgefühle auf; offen und frei werden Versicherungen öffentlich abgegeben und in Vorschlag gebracht, erlassen oder auch in erlassende Güte nach ihrem inneren Werthe geprüft. Solche Besprechungen sind, nach dem kön. preuss. Ministerial-Erlass vom 24. Dec. 1841, „nicht aus dem Grunde etwa zu vermeiden, weil sie in einem andern Sinne, als dem der Regierung, geführten, wenn nur die Stellung solcher Kritik aufrichtig und unabhängig, und nicht einseitig ist.“ Wärdet, die man jetzt kaum im Namen nach kannte, in von dem Ersten man freier außerhalb ihrer Exterritorialen gar nicht wußte, erstens gegenseitig die nationalitäten Angelegenheiten vorstellte, als auch die ihnen noch näher liegenden lokalen Verhältnisse, mit jenen reichlich offenen britten Beobachtung, dessen sich gerade nie gekannt hätte werden sollen. Bedeutsamer steht in von jeder dem Charakter der Deutschen. Können man wiederum, fremdliche Besprechungen nicht ebenso gut, wie in andern Städten anderer Gesamtunterworfenen, in unserer freien Stadt, in dem mit einer republikanischen Verfassung begünstigten Frankfurt gehalten, — aber, wo es vor Allem darauf ankommen sollte, frei und ungeschwungen die öffentliche Meinung der städtischen Angelegenheiten, in Verbindung mit den Interessen der Gesamtunterworfenen, zu vernehmen? Würde es nicht bedauerlich und niederdrückend zugleich, wenn viel viel mehr der freien Meinungsäußerungen, der besten Vorbildlichkeit, fast von den auto-

## Bürgerlicher Aufsch.

Die Unterscheidungen zwischen recht sehr, der wichtigen Sache wegen, daß die bis jetzt vacante Stelle eines Reichsherrn der Reichsanwalt baldigst mit einem recht tüchtigen Bürger besetzt werde.

### Bescheidene Erinnerung.

Ueber St. Catharinenthurm nimmt, nach allen Straßen-Richtungen hin, eine sehr-Publikum sehr werthvolle Stellung ein, und in der darauf angelegten Ueberbrücke eine gewiß gemüthsgegene Einrichtung. Jedoch hier ankommende Fremde, gehen so sehr Eilewogen, werden sich sowohl von der Hallengasse, dem Kiehmast, der großen Bodenwiesener, der Eichenbörnergasse, als auch der Zeit von dem großen und kleinen Kornmarkt der neuen Thurne nähern, muß unwillkürlich die Ute auf beschleunigen eilen, die Ute die laufende Tagelöhner anrufen soll. Altemals auf stämmigen Affidilitäten beruhen sind die Zahlen in der Uterstadt, daß nur noch die ganz kleinen Tage, aber mit großer Anstrengung, die Zahlen in schwachen Parteien darauf erkennen und davon geben kann, in welcher Uterstadt zu leben. Eine Reparatur dieser Affidilitäten müßte sehr sehr zu wünschen, wenn auch die Ute auf dem St. Catharinenthurm ihren Publikum entgegensteht.

21 n f r a g e.

Wenn, nach der gütigen Geth verhalten wurde, unser Staat je ein der Hamburger Feuerbrunst ähnliches Unglück treffen sollte, welche Sicherheit gewährt kann die jetzige bürge Brandversicherung den von solchen Unglück betroffenen Haushaltungen und den Versicherungsgebern? — Diese Frage verdient man in dieser Obsequenz beantwortet zu lesen.



[illegible]

|  |     |
|--|-----|
|  | 72  |
|  | 1   |
|  | —   |
|  | 2   |
|  | 5   |
|  | 38  |
|  | 6   |
|  | 12  |
|  | 136 |

d., einschließlich des  
es von 600 fl., auf

nisch, wie folgt:

|                   |  |
|-------------------|--|
| ... 400 fl. — fr. |  |
| an ge             |  |
| ... 16 „ 29 „     |  |
| ... 36 „ 16 „     |  |
| rühre 278 „ 48 „  |  |
| ... 36 „ 13 „     |  |
| münd 14 „ 15 „    |  |
| ... 3 „ 58 „      |  |

785 fl. 59 fr.  
von 1027 fl. 58 fr.  
angekommen am 28.  
ster. Einwirkung der  
wische dasselbe durch  
Gehung beschloffen,  
bestenfalls, doch harte  
Zufall sollte auf  
und ein, unter we-  
Rückenthalten und  
folgt.

Und am 28. August  
schick nur der Knau-  
ermachteten Lauer  
Häuten gegen all-  
Es büste hier der  
in Mainz selbst die  
bl der jungen Leute  
zu, Darmstadt und  
sch über 100. Hier  
fümmigen Schraube  
rengeiden geknüpft.  
Erzählung aus den  
allgemeine Turn-  
Anstellungen hatten  
stets während des  
Knaben-Erziehungs-  
Welt und an dem  
deutlicher und wesent-  
liche aufgenommen  
geleiteten Beschäftig-  
an den Gärten des  
abweicher Privatwer-  
gleich nur für die  
auch da in der

21  
 22  
 23  
 24  
 25  
 26  
 27  
 28  
 29  
 30  
 31  
 32  
 33  
 34  
 35  
 36  
 37  
 38  
 39  
 40  
 41  
 42  
 43  
 44  
 45  
 46  
 47  
 48  
 49  
 50  
 51  
 52  
 53  
 54  
 55  
 56  
 57  
 58  
 59  
 60  
 61  
 62  
 63  
 64  
 65  
 66  
 67  
 68  
 69  
 70  
 71  
 72  
 73  
 74  
 75  
 76  
 77  
 78  
 79  
 80  
 81  
 82  
 83  
 84  
 85  
 86  
 87  
 88  
 89  
 90  
 91  
 92  
 93  
 94  
 95  
 96  
 97  
 98  
 99  
 100

This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a slightly textured appearance with some minor creases and discoloration, characteristic of old paper. The left edge of the page is bound, showing the stitching and the inner cover material. The overall tone is warm and off-white.



# Frankfurter Gemeinnützige Chronik.

Zweiter Jahrgang.

Monat Januar 1842.

N. 1.

\* Der jährliche Abonnements-Preis dieser Lokalschrift, einschließlich des Trägerlohns von 12 kr. pr. Jahr, ist 1 fl. 12 kr. — Alle thätige, kenntnisreiche Förderer unser vaterstädtischen Interessen und Anstalten, besonders die Herren Vorsteher und Secrétaire der letzteren, werden freundlichst ersucht, an dieser »gemeinnützigen Chronik« durch Einsendung geeigneter Beiträge gütigst mitwirken zu wollen.

## Ueber die neuesten Forschungen und Entdeckungen

im Gebiete der Geographie.

Eine Skizze.

Vorgetragen im geographischen Verein den 14. Januar 1842 von dem derzeitigen Direktor dieses Vereins, med. Dr. Bögner.

Die Theilnahme an unserem Vereine von Seiten derjenigen Mitglieder, die wir als correspondirende verehren, gab Veranlassung, daß uns von England, Frankreich, Portugal, Italien und Deutschland Berichte über die neuesten geographischen Forschungen zugekommen sind, die uns einen Ueberblick von der rastlosen Thätigkeit aller civilisirten Nationen im Gebiete der Geographie gewähren.

Wenn geographische Kenntniß ein Theil des Elementarunterrichts bildet, wie viel mehr muß der gebildete Mann den Entdeckungen folgen, die ihm nähere Aufschlüsse über die verschiedenen Länder und Völker der Erde ertheilen.

Kaum war der Friede in Europa hergestellt, als der Speculationsgeist neue Absatzwege für Fabriken und Manufakturen aufzufinden, die gewohnten abzukürzen und durch schnelleren Umtausch, sowohl der Waaren als der Gedanken, Humanität auf dem ganzen Erdkreis zu befördern suchte.

Nicht mehr sind es jetzt die Waffen des Krieges, die das Uebergewicht der Nationen bestimmen, es ist die Entwicklung und das Gedeihen der Fähigkeiten, die in die Waagschale fallen. Jeder Stand ist angewiesen, seinen Theil im Völkerverkehr zu bearbeiten. Wie der Besuch der Cholera in Europa bewiesen, kann es jetzt der Staatsarzneikunde nicht mehr gleichgültig seyn, welche Krankheiten in Indien ausbrechen. Der Jurist kann eben so wenig der Geographie entbehren, wie jener merkwürdige Prozeß wegen Canada beweist, den ich am Schlusse in Uebersetzung geben werde.

Zu diesem allgemeinen Drange nach Erweiterung des Gesichtskreises kommt noch die Beschleunigung der Ver-

bindungsmittel. Die Macht des Dampfes hat in dem Verkehr der Völker eine früher ungeahnete Schnelligkeit gebracht. Welch' neues außerordentliches Schauspiel bieten nicht die großen englischen Dampfschiffe dar, die jetzt mit 400 Pferdekraft den atlantischen Ocean durchsuchen und die Reisenden in wenigen Tagen nach Nord- oder Südamerika und Westindien bringen. Und das ist erst der Anfang der Anwendung des Dampfes auf weiten Seereisen.

Durch diesen erleichterten Weltverkehr häufen sich gleichzeitig schneller die Materialien, so daß es dem Einzelnen fast unmöglich ist, die Ergebnisse der Forschungen zu übersehen. Vereine, wo alle Mitglieder zu einem Zwecke gemeinschaftlich hinarbeiten, sind daher Zeitbedürfnis geworden, und mit Befriedigung kann der hiesige Bürger, in allen Zweigen des menschlichen Wissens, in den Vereinen seiner Vaterstadt die neuesten Uebersichten finden, die durch die Theilnahme der Einwohnerschaft gedeihen.

Um besonders auf die werthvollen Bereicherungen unserer Bibliothek auch in diesem Jahre aufmerksam zu machen, habe ich die Ehre, statutengemäß Ihnen eine Skizze über die neuesten Entdeckungen im Gebiete der Geographie vorzutragen, die ich aus folgenden, unserem Vereine als Geschenk zugekommenen Quellen entlehnt habe. Der Jahresbericht, der seiner Zeit erscheint, wird auch die vielen hier nicht angeführten enthalten.

1) Address to the Royal Geographical Society of London delivered at the anniversary Meeting on the 24. May 1841 by Georg Bellas Greenough, President. London, 1841.

Journal of the Royal geographical Society. London, 1840—41.

2) Bulletin de la Société de Geographie. Paris, 1840—1841.

Notices statistiques sur les Colonies françaises, 4me et dernière partie. Paris, 1840. Par le Ministère de la Marine à Paris erhalten.

3) Mr. le Vicomte de Santarem, ancien Ministre de Portugal übersandte einzelne Abhandlungen und ein größeres Werk. Mémoire sur les Colonies anglaises dans leurs institutions politiques, administratives, militaires et législatives, Paris, 1840. Letzteres, mit außerordentlichem Fleiße und großer Sachkenntnis geschrieben, giebt uns einen genauen Ueberblick von dem



inneren Organismus des brittischen Weltreiches außerhalb Europa, dessen Bevölkerung Herr von Santarem zu 127,000,000 angiebt.

4) Graf Jacob Graberg von Hemsö, Phil. Dr., vormaliger Königl. schwedischer Consul zu Tanger und Tripoli, großherzoglich toscanischer Kammerer und Oberbibliothekar, mehrerer Orden Ritter, übersetzte aus Florenz Degli ultimi Progressi Della Geografia, sunto letto di 18. e 19. settembre 1840 nella sezione di Geologia, Mineralogia et Geografia della seconda riunione degli scienziati italiani, tenuto in Torino, pel conte cavaliere Jacopo Graberg da Hemsö, Membro onorario estero delle società geografiche di Parigi, Londra, Berlino, Francoforte e Rio Gianiero. Milano, 1841.

5) Extrait du rapport fait à la Société de Géographie de Paris par M. Sabin Berthelot, Secrétaire-Général de la Commission centrale. Paris, 1840.

6) De l'utilité qu'on peut tirer de l'étude comparative des Cartes géographiques, par Mr. Jomard, Membre de l'Institut. Paris. 1841. Vom Verfasser eigenhändig übergeben.

Wir beginnen mit dem **Polarmeer**. Die Erforschung und Auffindung einer zwischen Nordamerika und Nordasien befindlichen nordwestlichen Durchfahrt, — durch die Baffins-Bucht und den Lancaster-Sund in das Eismeer und von da südlich — war seither eine der wichtigsten Aufgaben der brittischen Seefahrer. Obgleich in den letzten zwei Jahren mächtig vorgeschritten, ist die Aufgabe jedoch immer nicht gelöst und hat durch den Tod des unerschrockenen Simpsons einen augenblicklichen Stillstand erlitten. Die Gewissheit einer solchen Durchfahrt ist für die Wissenschaft, zur Erweiterung der Erdkunde, von ungemeiner Wichtigkeit; für den Handel und Völkerverkehr wird aber solche, wegen der dort herrschenden Kälte und großen Eismassen, nie von Bedeutung werden. Einstweilen hat man die Gewissheit erlangt, daß die Baffins-Bay keine Bucht, sondern ein Theil des Meeres ist, das mit dem nördlichen Eismeer zusammenhängt und daß Grönland und Boothia Felix nicht mit dem festen Lande von Nordamerika in Verbindung stehen, sondern förmliche Inseln sind.

Auch das **südliche Eismeer** wurde thätig durchforscht. Weddel drang bereits im Jahr 1823 über den 75° hinaus. Von größter Wichtigkeit ist die Entdeckung einer weiten Küstenstrecke, — von Wilkes das Antarktische Continent genannt, — deren von Schnee, Eis und Moos bedeckte Felsen und Berge jedoch gänzlich unwirthbar sind. In der Nähe dieser Küsten halten sich zahlreiche Wallfische und Seehunde auf, weit mehr, als am Nordpole, daher sich auch der Fischfang und Robbenfang der Engländer und Nordamerikaner immermehr hierher zieht.

Die Entdeckung des Landes am Südpol gebührt dem nordamerikanischen Seefahrer Lieutenant Charles Wilkes, der es den 19. Januar 1840 wirklich erblickte. Der französische Seekapitain Dumont d'Urville erkannte es erst den 21. Januar 1840. Wilkes hat den östlichen Theil vom Umzing des antarktischen Continents entdeckt, insofern sich dieser rings um den Südpol ausdehnt, was sehr wahrscheinlich ist. Der Bericht von Wilkes ist datirt: Vereinigte Staaten, Schiff Vincennes, vor Anker in Sidney-Cove, den 10. März 1840, und gerichtet an den honorable J. P. Paulding, Staatssecretair der Marine, Washington City. Die höchste Breite, die der Vincennes am 22. Jan. 1840 erreichte, war 67° 4' bei 147° 30' östl. Länge; hier

wurden magnetische Beobachtungen auf dem Eise angestellt. Einige Tage später und ungefähr 100 geographische Meilen weiter gegen Westen trafen die Reisenden die Linie ohne Abweichung, von wo an die westliche Declination sehr rasch zunahm, woraus Lieutenant Wilkes den Schluß zieht, daß er in der Eis-Bay nicht weit vom magnetischen Südpol gewesen sey.

Der Bericht des französischen Seekapitains Dumont d'Urville an den Seeminister ist datirt aus Hobart-Town vom 19. Februar 1840. D'Urville nannte den von ihm am 21. Januar 1840 gefundenen Küstenstrich zu Ehren seiner Gemahlin Adélie.

Wie beide Capitaine berichten, ist das antarktische Continent mit thätigen Vulkanen besetzt, Schlacken und Basalt mit Olivin-Krystallen wurden gefunden; Wilkes sah von mehreren Bergspitzen Rauch aufsteigen. Wir haben hier also im 67° die südlichsten der bekannten Vulkane der Erde, mit Ausnahme der von Bellingshausen im 69° der Breite entdeckten Feuerberge. Berghaus hat in seinem geographischen Almanach für 1841 das antarktische Continent auf einer besonderen Karte darzustellen versucht.

In Salign. Messenger vom 4. Jan. 1842 befindet sich ein Auszug aus Capt. Ross's Mittheilungen an das brittische Parlament, der das Neueste über das Land am Südpol enthält. Capitain Ross nannte es Victoria-Land, er entdeckte es in der Ausdehnung zwischen dem 70½° bis 79° der Breite; wie viel weiter es sich erstreckt, ist unbekannt, und in der Länge liegt seine östliche Küste zwischen 163—170°. Seine Lage ist direkt südlich von Neuseeland. Es war mit einem mehrere Meilen breiten Eisrande umgeben. Das Land stieg mit 9000 bis 12,000 Fuß Höhe in lustigen Fels empor, mit ewigem Eise bedeckt. Den 28. Januar 1841 entdeckte er einen prächtigen Vulkan, der Feuer und Rauch auswarf, und nannte ihn Berg Erebus; einen erloschenen Feuerberg neben demselben nannte Ross Berg Terror. Die Vulkane liegen 77½° der Breite und 169 Grad östlicher Länge. Die höchste Breite, die Capitain Ross erreichte, war 78°. Er war demnach nur 12 Grad von dem Pol entfernt, und 4 Grad näher demselben, als Capitain Weddel, sein glücklichster Vorgänger. Der Bericht des Capitain Ross an den Secretair der Admiralität ist datirt: Vandiemen'sland, den 7. April 1841, und abgedruckt in den Times Freitag den 7. Januar 1842. Capitain Ross hat das den 12. Januar 1841 von ihm zuerst betretene Land für England in Besitz genommen und diesen antarktischen Continent Victoria-Land genannt. Zur Vergleichung habe ich die Ehre, Ihnen diese zwei große Karten vom Nord- und Südpol, die der Frankfurter geographische Verein von der brittischen Admiralität zum Geschenk erhalten hat, vorzulegen.

**Australien. Neuholland.** Ueber das Innere dieses Continents, das, trotz der großen Entfernung von allen Seiten, von englischen Ansiedlern bevölkert wird, und in Kurzem eine der bedeutendsten Colonien Englands zu werden verspricht, erfahren wir als Resultat der Expedition, die der Engländer Eyre im Juni 1840 unternahm, die Entdeckung eines großen Landsee's, dessen Küstenlänge



auf 400 englische Meilen, bei unbedeutender Breite, angegeben wird. Die aus Schlamm und Sand bestehenden Ufer machen die Annäherung unmöglich.

**Neuseeland** und die dortige Inselgruppe, Chatham Islands genannt, nehmen um so mehr unsere Aufmerksamkeit in Anspruch, als im Dezember 1841 Herr Kaufmann Sieveking in Hamburg letztgenannte Inseln für eine Hamburgische Auswanderungs- oder Niederlassungs-Gesellschaft von der Neuseeländischen Compagnie in London für 10,000 £. St. erkaufte. Der französische Seekapitain Cecille, der die beste Karte erwähneter Inseln geliefert, giebt in dem No. 2 angeführten Bullet. geogr. für 1841, Vol. XV, pag. 383, keine günstige Beschreibung derselben. Er bemerkt, daß, weit entfernt, hier Ueberfluß an Ergiebigkeit zu herrschen, diese Inseln ihre eigenen Einwohner — wenn ihre Zahl sich vermehren sollte — nicht ernähren könnten. Die häufigen, hier lang dauernden, in Strömen niederfallenden Regen lassen keine Vegetation, kein Futter für das nöthige Vieh, keine Bodenkultur aufkommen; die zahlreichen, das Land nach allen Richtungen durchziehenden Gebirge sind unfruchtbar. Die früher sich dort befindlichen Colonisten haben ihre Niederlassung wieder verlassen.

**Afrika.** Das Innere von Afrika, dessen Erforschung schon so viele muthvolle Reisende zum Opfer fielen, gehört noch immer unter die unbekannten Theile der Erde. In diesem Augenblick findet wieder eine neue Niger-Expedition von Seiten der brittischen Regierung statt, um wo möglich die Aufgabe zu lösen. Drei zu diesem Zwecke eigens erbaute eiserne Dampfschiffe mit 300 Menschen an Bord, worunter viele wissenschaftlich gebildete Männer, gingen im verwichenen Frühjahr von London nach der Westküste von Afrika ab, und langten bereits Anfangs August 1841 bei der ehemals spanischen, jetzt englischen Insel Fernando Po in der Bucht von Benin an. Die von Spanien an England abgetretene Insel Fernando Po wird künftig die Hauptstation und der Central-Punkt der Engländer an der Westküste Afrika's werden, da sie nicht bloß sehr günstig gelegen, gebirgig, reich an Holz, wohl bewässert und in ihren höheren Theilen sehr gesund ist, was in dieser heißen Zone für die vielen Fieberkranken von großer Wichtigkeit ist. Die englische Regierung beabsichtigt mit den verschiedenen Häuptlingen einen friedlichen Handelsverkehr anzuknüpfen, und ihnen die Vortheile desselben statt des bisherigen schändlichen Sklavenhandels einleuchtend zu machen. Seitdem sind zwar einige entmuthigende Nachrichten eingelaufen von vielen Krankheits- und Todesfällen, die die Mannschaft betroffen; doch ist dies fast immer in den sumpfigen Niederungen der Küste der Fall, und wir dürfen darum noch nicht alle Hoffnung an den glücklichen Erfolg dieser Unternehmung aufgeben. Ein treffliches Werk: *The Slave Trade and its remedy*, by Thomas Fowell Buxton, London 1840, das unsere Bibliothek dem verehrten correspondirenden Mitgliede Capitain Washington verdankt, der es bei seinem Hierseyn dem Verein als Geschenk übergeben, enthält hierüber, wie überhaupt über Afrika's Geographie und Handel, sehr schätzbare und genaue Mittheilungen. Eine deutsche Uebersetzung dieses Werkes ist

so eben bei Brockhaus in Leipzig erschienen. Wie groß und edel erscheint uns nicht eine Nation, die bei einer bereits bestehenden ungeheuren Schuldenlast von nahe an 10,000 Millionen Gulden (800 Millionen £. St.) und fast erliegend unter dem Drucke ihrer Abgaben, sich noch eine neue Last von 240 Millionen Gulden aufbürdet, bloß um entfernten, in der Knechtschaft lebenden schwarzen Menschen ein freies, frohes Daseyn zu verschaffen, wie es England für die Sklaven seiner westindischen Colonien gethan, zu deren Freilassung und Loskaufung das brittische Parlament 20 Millionen £. St. bewilligt. Außerdem hat England seit 1807 über 940,000 £. St. an Prämien für Wegnahme der Sklavenschiffe und 330,000 £. St. für die Niedersezung gemischter Gerichtshöfe zur Untersuchung und Verurtheilung der aufgebrachten Sklavenschiffe bezahlt, ohne die Kosten der Kriegsschiffe und Kreuzer, welche die brittische Regierung zwischen den afrikanischen und amerikanischen Küsten beständig unterhält.

Abyssinien wurde von englischen, französischen und dem deutschen Reisenden Dr. Rüppell besucht, denen wir die neuesten Nachrichten über dieses interessante Land verdanken. Nachdem der Präsident der königl. geogr. Gesellschaft in London, Greenough, in der Jahresversammlung in seiner No. 1 angegebenen Rede die Verdienste, die sich Lesevre, Petit, Dullon, Dufey und Aubert bis Mai 1840 in ihren Reisen erworben haben, angeführt, sagt er pag. 20 über Dr. Rüppells Reise: „Die Annales des Voyages und das Athenäum haben umfassende Auszüge aus Dr. Rüppells Reisen gegeben, dessen Name ihnen so bekannt ist, und welchem sie auf eine so gerechte Weise die goldene Medaille der Gesellschaft bestimmt haben (es war der erste Ausländer, dem diese Auszeichnung wiederuhr). Den Mitgliedern dieser Gesellschaft wollte ich ernstlich rathen, Dr. Rüppells Werk in der Ursprache zu studiren.“

Nächst Afrika bleibt der mittlere und nördliche Theil von Asien, nämlich das große, volkreiche, hochkultivirte **China**, derjenige Punkt, auf den jetzt die gespannteste Aufmerksamkeit aller Freunde der Erd- und Völkerkunde gerichtet ist, und von woher wir in Kurzem sehr wichtigen Aufschlüssen entgegensehen dürfen. Dieses, den Europäern seit der Zeit der Jesuiten unzugängliche Land wird, so hoffen wir, bald dem freien Handel aller Nationen geöffnet werden und einen Verkehr hervorrufen, von dem man bis jetzt keine Ahnung hat. Es ist nämlich die Ansicht Englands, nicht bloß für sich, sondern für alle Nationen einen freien Handel zu erzielen.

Ueber Ostindien haben uns die Engländer, bei ihren neuesten Eroberungen in Affghanistan, durch Sir Keith Jackson und Lieutenant Irwin manches Neue geliefert, namentlich in Bezug auf Klima, Boden und Produkte.

Auch das Alpenland des Himalaya hat uns der englische Capitain Gerrard im Verein mit seinem Bruder näher enthüllt.

Das Thal von Kashmir. Unter den neuesten Reisenden hat Baron Carl von Hügel aus Würtemberg, ein wissenschaftlicher systematischer Reisender, unsere Kenntniß über dieses viel gepriesene Thal in einem Prachtwerke bereichert.



Der schnellste und wenigst beschwerliche Weg zur Verbindung zwischen Europa und Ostindien durch **Ägypten** wurde besonders durch den Engländer Waghorn gangbar gemacht. In Cairo hat derselbe einen schönen großen Gasthof im europäischen Geschmack erbaut, wo man die beste Bewirthung für 100 Personen und die neuesten französischen, englischen und ostindischen Blätter findet. Alle Monat geht ein Dampfschiff von England direct nach Alexandrien ab, das im Vorbeifahren in Malta landet, und eins zu gleicher Zeit von Bombay dem rothen Meere hinauf nach Suez. Beide brauchen circa 14 Tage zur Ueberfahrt, so daß man jetzt in 4 bis 5 Wochen von England nach Ostindien gelangt.

Aus **Südamerika** haben wir durch den rastlosen und bescheidenen deutschen Reisenden Schomburgk (aus Thüringen stammend), der drei Jahre lang das britische Guiana durchreiste, und den wir das Vergnügen haben, zu unserem correspondirenden Mitgliede zu zählen, und im Dezember 1840 bei uns in Frankfurt zu sehen, höchst interessante Aufschlüsse erhalten; daher ihm auch im vorwichtigen Jahre von Seiten der geographischen Gesellschaft in London die goldene Verdienst-Medaille ward. Im Dienste der englischen Regierung hat derselbe eine neue Reise dorthin in Begleitung seines Bruders unternommen und befindet sich in diesem Augenblick wieder im Inneren jenes Landes. Die Ergebnisse seiner ersten Reise sind in einem bei Ackermann in London erschienenen Werke niedergelegt. Unsere Bibliothek besitzt seine Reisebeschreibung ohne die colorirten Prachtkupfer. Zur Verbindung mit Südamerika und Westindien gehen mit Anfang des Jahres 1842, 14 große Dampfschiffe von England ab, um einen regelmäßigen Dienst zwischen jenen Ländern und England zu beginnen. Der Sammelplatz dieser Dampfschiffe ist die Bucht von Southampton (bei Portsmouth), woselbst bereits der größere Theil zum Abgehen bereit liegt, und eins oder zwei davon auch schon ausgelaufen sind.

Ueber die wachsende deutsche Colonie in **Brasilien**, Sao Leopoldo, am Rio dos Sinos, brachte uns neulich die Augsb. Allg. Zeitung vom 6. Nov. 1841 eine interessante Mittheilung. Der Verfasser drückt darin den Wunsch aus, zu erfahren, wie und wann diese Colonie, die von so großer Wichtigkeit zu werden verspricht und im Jahr 1834 schon über 8000 Köpfe zählte, gestiftet wurde?

Wir sind im Stande, genaue Auskunft darüber zu ertheilen, da solche von unserem wackeren Landsmanne Wilhelm Freyreiß, aus hiesiger Stadt gebürtig, der 10 Jahre lang Brasilien bereiste, und dem unsere Sendenbergsche naturforschende Gesellschaft eine reiche Sammlung brasilianischer Vögel, Insekten und Säugethiere verdankt, im Jahr 1819 begründet wurde.

Unter dem 12. Sept. 1818 schrieb nämlich derselbe an den verstorbenen Ornithologen Hofrath Meyer in Offenbach aus Bahia:

»Die Einlage giebt Ihnen eine genauere Ansicht eines Unternehmens, zu dem ich im Begriff stehe, mit Hülfe meiner Freunde, des Baron von dem Busch und des Herrn Payke, Kaufmann aus Hamburg, den Grund zu legen. Wir werden einige Tagereisen von Bahia, am Flusse Pernipe, 8 Meilen vom Meere, einen bedeutenden

Stück Landes von der Regierung erhalten. Mehrere Landleute, die bereits an derselben Stelle sich niedergelassen haben, besonders aber die Güte des Bodens und die günstige Lage, bestimmten unsere Wahl.

Wir versprechen jedem Landsmanne, der sich entschließt, unsere Colonie zu vergrößern, 50 Morgen Landes unentgeltlich und für das erste Jahr die nothwendigsten Bedürfnisse. Wir sind überzeugt, daß deutschem Fleiße in dem fruchtbaren Brasilien herrliche Früchte warten. Wir werden es gerne sehen, wenn sich ganze Familien bei uns niederlassen; sie sollen Deutschlands Sprache und deutsche Herzen hier wiederfinden, und wir werden für die Wohlfahrt jedes Colonisten, wie für unsere eigene, sorgen. Von jedem auf eigene Kosten kommenden deutschen Colonisten, von welchem Glaubensbekenntniß er seyn mag, fordern wir einen sittlichen Lebenswandel und stillen Fleiß, damit die Colonie des Allerhöchsten Schutzes Ihrer Kaiserlichen Hoheit der Erzherzogin Leopoldine würdig bleibe.«

Folgendes ist die abschriftliche Uebersetzung der allerhöchsten Verfügung in Betreff dieser Colonie:

»Zufolge Kaiserl. Verfügung vom 8. des laufenden Monates, erpedirt durch das Bureau des Ministers der auswärtigen Angelegenheiten und des Krieges, ist mir bekannt gemacht worden, daß, da Se. Maj. der König, unser Monarch, benachrichtigt worden, daß unter den besten Aussichten der Grund zu einer deutschen Colonie an den Ufern des Pernipe, im Distrikt der Villa Bicoza, gelegt worden sey, an deren Spitze der thätige Unternehmer Hr. Georg Wilhelm Freyreiß stehe, Se. Maj. nicht unterlassen können, hierüber Ihre hohe Zufriedenheit zu erkennen zu geben, und indem Se. Maj. dem Ansuchen und den Bitten der Colonisten Genüge zu leisten Allergnädigst geruhen, so haben Dieselben Allerhöchst erlaubt, daß um besagtes Land bei dem Senat der Villa Bicoza angefragt werde, oder auch, im Fall es nicht unter die Verwaltung der letztgenannten Villa komme, den Colonisten diejenige Hülfe zu leisten, welche selbige verlangen könnten, sich geradezu an die höhere Instanz zu wenden. unterz.: Conde da Palma.

Zufolge der nämlichen Allerhöchsten Verfügung, die wir Ihnen ohne Zeitverlauf zusenden, machen Sie die besagten Colonisten und übrigen Bewohner des Pernipe bekannt, daß Se. Maj. geruht haben, besagte Colonie mit dem Namen Leopoldina zu belegen, und zugleich erlaubten, daß um das Nothwendige zur Beförderung dieser Colonie bei mir oder dem Befehlshaber dieser Capitanie angefragt werde. Porto Seguro, 15. Juli 1819.

unterz.: João Consalves dos Santos  
Ouvidor Interino.

Kraft der obengenannten Befehle machen wir Ihnen dieselben bekannt, damit Sie den übrigen Colonisten vorstehende Allerhöchste Bewilligung mittheilen.

Villa Bicoza, 31. Juli 1819.

unterz.: Der Senat der Villa Bicoza.

Dem Herrn G. W. Freyreiß.»

Als künftiger Beleg zur Geschichte deutscher Ansiedelungen möchte dieses Aktenstück nicht ohne Werth seyn, daher wir sehr wünschen, solches in einigen öffentlichen Blättern abgedruckt zu sehen. Wir setzen dabei voraus, daß diese Colonie gleichbedeutend mit der von Sao Leopoldo ist, woran wohl kein Zweifel, da Porto Allegro ganz in der Nähe von Villa Bicoza liegt (nach der Generalkarte von Brasilien von Spir und Martins) und der frühere Name Leopoldina wahrscheinlich in den heutigen Sao Leopoldo verwandelt worden ist (aus der Kaiserstochter einen Heiligen).

Unter Rio dos Sinos, der auf genannter Karte nicht vorhanden, ist wohl der Pernipe, oder auch vielleicht ein Nebenfluß des Mucuri (an dessen Mündung Porto Allegro liegt), zu verstehen.



Das Ergebniss seiner vielfährigen Reisen hat Frenreiß in seinem Werke: „Beiträge zur näheren Kenntniss des Kaiserthums Brasilien, nebst einer Schilderung der neuen Colonie Leopoldina und der wichtigsten Erwerbszweige für europäische Ansiedler, sowie auch eine Darstellung der Ursachen, wodurch mehrere Ansiedelungen mißglückten. 1r Bd. Frankfurt a. M., bei Sauerländer, 1824,“ niedergelegt, dessen Fortsetzung durch seinen Tod unterbrochen wurde.

Im Jahr 1822 lieferte die junge Colonie schon 30,000 Pfund Caffee.

(Schluß folgt.)

## Vericht der Direktion des Frankfurter Kunstvereins

in der Generalversammlung vom 19. Dez. 1841.

Diese öffentliche Sitzung wurde vom präsidiirenden Secretair des Vereins durch den Vortrag des nachfolgenden Jahresberichts eröffnet:

„Hochgeehrte Vereinsmitglieder!

Wir finden uns hier nach Jahresfrist abermals versammelt, um über das Wirken des Vereins zu berichten, Rechnung abzulegen, die erkauften Kunstwerke zu verlosen und zur Ergänzung der statutenmässig austretenden Herren Senator Dr. Souhay, F. C. Vogel und Dr. Scharff-Lutteroth die Zählung der Stimmen für die zu erwählenden drei neuen Directoren vorzunehmen.

Die im Zunehmen begriffene Zahl unserer Actionäre beläuft sich in diesem Jahre auf:

|                                            |
|--------------------------------------------|
| 709 hiesige Mitglieder mit 801 Actien, und |
| 259 fremde „ „ 293 „                       |

zusammen 968 Mitglieder mit . . . 1094 Actien.

Diesen sind noch hinzuzufügen 26 hiesige Mitglieder mit 36 Actien für öffentliche Werke.

Aus vorliegender Abrechnung ergiebt sich für den Zweck der Verlosung eine Einnahme von 5498 fl. 26 kr. Die Auslagen betragen . . . . . 5450 „ 56 „ Bleibt ein Cassarest von . . . . . 47 fl. 30 kr. Der Cassabestand für öffentliche Werke beläuft sich heute auf 2032 fl. 37 kr., von denen aber 1000 fl., in zwei jährlichen Raten zahlbar, in Abrechnung zu bringen sind, als Rest der unterzeichneten 1500 fl. für den monumentalen Brunnen, als ein Andenken an die Erfindung der Buchdruckerkunst, zu welchem an dem verflossenen Jubiläum Herr von Launig die Anregung gegeben hat, und mit dessen Ausführung er seitdem beauftragt worden ist.

Die zur Verlosung kommenden Gegenstände bestehen in 12 Delgemälden, einem Glasgemälde und 59 Kupferstichen und Lithographien, als Nebengewinne, welche wir von anderen Kunstvereinen eingetauscht haben. In dem ausgezeichneten Vereinsblatt für 1839, von Schaffer nach Weit's großem Freskogemälde gestochen, dessen Auftheilung aber erst dieses Jahr erfolgen konnte, werden die Freunde einen strengen Kunst-Erfass für die lange Säumnis

gefunden haben. Derselbe Fall wird, wie wir erwarten dürfen, bei der Auftheilung der beiden Seitenbilder der „Germania“ und „Italia“ eintreten, welche für die Jahre 1840 und 1841 in den ersten Monaten des nächsten Jahres hoffentlich erfolgen wird. Das Vereinsblatt für 1842 werden wir im Stande seyn, zur rechten Zeit auszugeben, indem wir Gelegenheit gefunden, die Platte des gelungenen Stiches von Schaffer nach Weit's schöner Zeichnung des ungläubigen Thomas zu erwerben.

Ueber des Kunstvereins schönste Wirksamkeit, nämlich die für öffentliche Werke, finden wir schon oben Anlaß, die angenehme Mittheilung zu machen, daß das von Launig'sche Monument sich eines gedeihlichen Fortganges zu erfreuen hat. Dasselbe ist von dem Göthe-Monument zu sagen, welches, seitdem dessen Ausführung den Händen Schwanthaler's in München ist übergeben worden, schon so weit gefördert ist, daß das Modell der colossalen Statue bereits dasteht. Auch die Basreliefs für dasselbe dürften in Bälde gefertigt werden, worauf dann die Vorarbeiten für den Bronzeguß durch Professor Stiglmaier beginnen können. Die Vollendung des Werkes ist für den Herbst 1843 zugesichert, so daß höchst wahrscheinlich noch in demselben Jahre die Aufstellung des Göthe-Monumentes Statt haben wird. — Verschiedene Zusendungen von Kaiserbildern für den Kaisersaal sind angezeigt; aber nur drei derselben haben seit verflossenem Jahre zu den 22 damals schon vorhandenen ihre Stelle bereits eingenommen. Es sind folgende:

Otto III., von Settegast, gestiftet von Frau und Senator Dr. Souhay.

Heinrich IV., von Kiederich, gestiftet vom Kunstverein für die Rheinlande und Westphalen in Düsseldorf.

Albrecht I., von Steinle, gestiftet von Sr. Durchl. dem Fürsten Metternich, k. k. Haus-, Hof- und Staatskanzler.

Der Plan zur Herstellung des Saales auf eine, mit den darin aufbewahrten Kunstwerken übereinstimmende Weise ist bei den Behörden vorgelegt worden.

Um einem schönen Talente unsere Anerkennung zu bezeugen, so wie, um nach dem Beispiele anderer, namentlich norddeutscher Kunstvereine, ein bedeutendes historisches Gemälde zu erhalten, haben wir durch Alfred Rethel aus Aachen, der schon längere Zeit bei uns weilte, einen vaterländischen Gegenstand malen lassen. Es ist dieses die Aufschöpfung Otto I. mit seinem Bruder Heinrich, welche hier im Jahr 942, als der Kaiser auf Christag Morgen aus seinem Palaste zur Kirche ging, statt gefunden. Das Bild ist aus der Kasse für öffentliche Werke bezahlt worden, indem es zur Ausschmückung irgend eines hiesigen öffentlichen Gebäudes bestimmt ist.

Die dieses Jahr in dem schönen Lokal des Mühlenschen Hauses stattgehabte Kunstausstellung gab Beweise mancher erfreulichen Hervorbringungen unserer Zeit, wobei wir nur an die Werke von Weit, Steinle, Lessing und Becker aus Worms erinnern wollen. Auch fanden sie allgemeine Anerkennung, wodurch der Vorstand sich entschädigt findet für das beschwerliche solcher Veranstaltungen, und verschmerzt es selbst, wenn in pecuniärer Hinsicht seine Er-



wartungen nicht erfüllt worden sind. Der Ueberschuß der Ausstellungseinnahme von 1340 fl. 36 fr. beläuft sich nach Abzug sämtlicher Unkosten auf 126 fl. 45 fr., welche der Verloosungskasse sind zugetheilt worden.

Indem die Direction durch das Mitgetheilte glaubt berührt zu haben, was in dem allgemeinen Interesse des Kunstvereins liegt, und dargelegt zu haben, wie sie fortzufahren, der Anstalt ihre stete Sorgfalt zuzuwenden, verspricht sie sich einer stets regen Theilnahme ihrer Mitglieder und der belebenden Mitwirkung von Außen, welche nur allein eine weitere Blüthe der Anstalt zu sichern im Stande sind.

Die Wahl der drei Direktionsmitglieder fiel durch Stimmenmehrheit auf die Herren Senator Dr. Souhay, Herrn Dr. Friedr. Scharrff und Herrn Joh. Gg. Seufferheldt.

### Charakteristik des Malers Joh. Peter Vogel aus Frankfurt a. M. \*)

Peter Vogel, geb. den 10. Mai 1802, wurde in Frankfurt a. M., wo sein Vater und seine Mutter als Bürger einige Jahre später zu einem neuen Wirkungskreise sich niederließen, erzogen. Schon als Knabe verlor er die liebende Mutter, und der für das Beste seiner Kinder eifrig besorgte, aber vielbeschäftigte Vater befestigte sich mehr und mehr in der Idee, seinen ältesten Sohn einmal zum Gehülfen und zum Nachfolger in der von ihm bekleideten Stelle zu erhalten und ihm ein bürgerliches Glück zu bereiten. Der Knabe erhielt bei dem damals noch niedrigen Stand der Frankfurter Volksschulen eine dürftige Schulbildung, der durch Privatunterricht für den Zweck des Kaufmannsstandes nachgeholfen wurde. Er bestand eine sechsjährige Lehrzeit, nach welcher er als Commis in ein Handlungshaus in Cöln überging. War nun in dem bisherigen, seinem Charakter ganz fremdartigen Treiben des Handels- und Geschäftslebens, das noch dazu mehr als billig die schönste Zeit der Jugend mit rein mechanischen Arbeiten in Anspruch nahm, dem Hervortreten eines eigenthümlichen geistigen Lebens und Strebens wenig Gelegenheit gegeben, so wurden auch die einzelnen Spuren desselben bei den Ansichten des von Arbeiten oft bedrängten Vaters gar nicht bemerkt. Daß der Sohn, der bis Abends 9 Uhr in seinem Kaufmannsgeschäft hatte arbeiten müssen, im Winter Morgens um 4 Uhr, gar manchmal noch früher, aufstand, um bei nothdürftiger Nachhülfe durch einen Jugendfreund die Anfangsgründe der Mathematik oder der

französischen Grammatik zu studiren, oder sonst ein lehrreiches Buch zu lesen; daß er im Sommer den Sonntag Morgen vor der Comptoirzeit den Wald durchstreifte; daß er ohne Anleitung manche kleine Handarbeit geschickt postelte oder Allerlei zeichnete: das Alles blieb unbeachtet oder wurde als ein nichts bedeutendes, unruhiges Treiben eines Jugendgeistes betrachtet, der dadurch von gar manchen Klippen auf der Bahn dieser Jugendzeit fern gehalten werde. In Cöln aber, wo er mehrere Jahre in jenem Handlungs Hause zubrachte, ging ihm unter den ehrwürdigen Denkmalen alter Kunst mehr und mehr der Sinn auf für künstlerisches Leben und Treiben, und, nicht zufrieden mit dem bloßen Anschauen und Aufnehmen, fing er an, da er die Bekanntschaft eines Lithographen gemacht hatte, die wenigen Freistunden, vorzüglich des Sonntags, lithographischen Arbeiten zu widmen, von denen er bald einige kleine Proben nach Hause schickte. Man freute sich über die solide Anwendung der wenigen Freistunden des jungen Mannes, und der Vater, dem bei vorgerückten Jahren und zunehmender Arbeit Unterstützung nöthig und von seinen Vorgesetzten gestattet wurde, glaubte natürlich keinen bessern Gehülfen als seinen Sohn erwählen zu können, und rief diesen zu sich. Der Sohn, gehorsam dem Willen des Vaters und über sich selbst noch nicht klar, folgte dem Ruf desselben. Allein da ihm dieser vor dem Eintritt in die Einförmigkeit und Beschränktheit des bürgerlichen Berufs noch, seinem Wunsche gemäß, zuvor eine Reise durch die Niederlande nach Paris gestattet hatte, trat er, die Brust noch gewaltiger erfüllt von neuen Idealen und, im Gefühl der Kraft, ein neues, seinem innersten Wesen mehr angemessenes Leben zu beginnen, nur aus kindlichem Pflichtgefühl in die engen Schranken eines ihm nicht zusagenden Berufs. Er that, was der Vater wünschte, der bei zunehmender Schwäche sich um so fester an die lange gehegte Idee, seinem Sohn eine sichere Existenz, seinem Amte und sich einen treuen Arbeiter und Gehülfen gesichert zu haben, anklammerte. Peter that, was sein neuer Beruf von ihm forderte; aber nun wurden die freien Stunden einem ernstlichen Studium im Zeichnen u. gewidmet. Nach zwei Jahren starb der Vater und nun sollte Peter das Amt desselben, das ihm sogar angeboten wurde, übernehmen. Er bestand einen um so schwerern Kampf, da die meisten der ihn umgebenden älteren Personen für die Annahme eines ehrenvollen, segensreichen und eine gute Versorgung gewährenden Amtes entschieden. Aber gewissenhaft gegen sich und das Amt, dem er mit Freudigkeit nicht obliegen zu können fühlte, entschied Peter für die künstlerische Laufbahn, und begann nun, 27 Jahre alt, mit jugendlicher Kraft und Freudigkeit endlich, seinem innern Beruf zu folgen. Um unabhängig zu seyn, schränkte er sich, da sein Einkommen jetzt geringer war, selbst zum Nachtheil seiner Gesundheit ein. Die gesunde, frische Körperkraft und der feste männliche Wille ließen ihn mit Freudigkeit die Unbequemlichkeiten des neuen Lebens bei der angestrengtesten Thätigkeit ertragen. Er hatte keine Zeit, an seinen Körper zu denken. Jede Stunde mußte gut angewendet werden, und wenn er einen Freund besuchte, so hatte seine Unterhaltung immer zum Zweck, sich über die eine oder andere

\*) Kurze Charakteristiken und Nekrologe ausgezeichneter Frankfurter in diesem Blatte mitgetheilt zu sehen, war gleich bei Gründung dieser Lokaltzeitschrift ein ausgesprochener Wunsch der Redaktion derselben. Daher werden ihre Mittheilungen dieser Art stets willkommen seyn. Sie dürften uns mit der Zeit ein treues Gemälde von unseren einheimischen Zeitgenossen vorführen, ohne welches die Mit- und Nachwelt über die Verdienste und Vorzüge gar manches ausgezeichneten, oft nur in bescheidener Stille wohlthätig wirkenden Mannes unserer Vaterstadt völlig im Dunkel bleiben würden.  
D. R.



neue Idee aufzuklären, in diesem oder jenem Fach, das auf sein Studium Bezug hatte, etwas zu lernen. Aber auch in dem Streben nach dem Höchsten blieb er bescheiden und demüthig, hart gegen sich, mild gegen Andere, wenn nicht Ungerechtigkeit oder unlauteres Wesen zu bekämpfen war. Er war und blieb sittlich gut, kindlich fromm, wie die anzuführenden Stellen aus seinen Briefen auch denen, die ihn in der Fremde nicht beobachten konnten, beweisen.

Er wollte sich zum Gesichts-maler ausbilden, und ging, nachdem er in seiner Vaterstadt, von wohlmeinenden Lehrern\*) unterstützt, den Grund gelegt hatte, im Sommer 1832 nach Düsseldorf in die Schule des vielseitigen, viel- erfahrenen, anregenden Schadow. Er arbeitete hier zuerst bei Hildebrandt, später unter Schadow's direkter Lei- tung. Hier war er nun umgeben von einer Menge Gleich- strebender, die, den bieder Charakter in unserm V. Vogel erkennend, treu zu ihm hielten. Hier legte er sich alle möglichen körperlichen Entbehrungen auf, um desto unge- störter an seiner geistigen Entwicklung zu arbeiten. Nach den Stunden des Unterrichts folgten die des freundschaft- lichen Verkehrs, in denen Schriften gelesen und über die- selben, oder auch sonst über künstlerische Gegenstände, ge- sprochen wurde; und an diese Stunden eines gewiß bil- denden Zusammenseyns reihten sich die einsamen des eignen Schaffens und des Ordnen's der gewonnenen Ideen und Ansichten.

(Schluß folgt.)

## Die hiesige Armenklinik.

(Zweiter Artikel.)

In dem von dieser Anstalt herausgegebenen siebenten Jahresbericht (siehe den in No. 8 d. Chronik v. vorig. Jahre mitgetheilten Auszug) ward, wie gewöhnlich, über die Zahl der in ihrem Hospitale oder ambulatorisch behandelten Kranken, über die Krankheiten, an welchen diese litten und über Einnahme und Ausgabe Rechenschaft abgelegt. Was jedoch wohl noch mehr Interesse gewähren dürfte, eine Zusammenstellung der Leistungen dieser Anstalt seit ihrem Bestehen, wie sie aus den vor uns liegenden sieben Berichten erhellt, wollen wir hier versuchen.

Die Anstalt ward im März 1834 gestiftet, um den Bewohnern der benachbarten und besonders der Frankfur- ter Dörfschaften freie ärztliche und, wo irgend nöthig, auch unentgeltliche ärztliche Hilfe zu ver- schaffen, deren sie bis dahin größtentheils gänzlich ent- behrt hatten. Der ambulatorischen Klinik folgte im Decem- ber die Errichtung des Hospitales (Weisengasse E. 148), welches jetzt 13 Betten zählt, die beständig be- setzt sind.

\*) Den ersten Unterricht im Zeichnen hatte er bei Herrn Höfler. Dann hat er im Städel'schen Kunstinstitut unter Leitung des Hrn. Inspector Wendelschädt und später bei Director Witt das Zeichnen nach dem Modell und Delmalen, bei Prof. Hef- semer Perspective, bei Ed. v. Launig's Anatomie, bei Prof. Zwenger Modelliren mit großem Eifer betrieben.

Die Aufnahme der Kranken, welche ambulatorisch be- handelt wurden, war folgende:

|                     | 1834 | 1835 | 1836 | 1837 | 1838 | 1839 | 1840 |
|---------------------|------|------|------|------|------|------|------|
| Juli . . . . .      | 31   | 18   | 57   | 32   | 32   | 76   | 175  |
| August . . . . .    | 26   | 25   | 51   | 40   | 52   | 67   | 116  |
| September . . . . . | 30   | 9    | 37   | 45   | 48   | 72   | 107  |
| Oktober . . . . .   | 11   | 8    | 39   | 21   | 31   | 32   | 69   |
| November . . . . .  | 22   | 13   | 20   | 17   | 23   | 32   | 56   |
| December . . . . .  | 27   | 6    | 20   | 9    | 16   | 44   | 56   |

|                   | 1834 | 1835 | 1836 | 1837 | 1838 | 1839 | 1840 | 1841 |
|-------------------|------|------|------|------|------|------|------|------|
| Januar . . . . .  | —    | 12   | 11   | 19   | 20   | 23   | 53   | 46   |
| Februar . . . . . | —    | 12   | 19   | 15   | 14   | 25   | 32   | 40   |
| März . . . . .    | 35   | 6    | 16   | 30   | 36   | 20   | 37   | 113  |
| April . . . . .   | 60   | 18   | 35   | 23   | 27   | 44   | 107  | 111  |
| Mai . . . . .     | 35   | 23   | 43   | 38   | 41   | 66   | 104  | 163  |
| Juni . . . . .    | 28   | 17   | 53   | 31   | 30   | 56   | 89   | 146  |

158 235 256 380 332 436 745 1198  
im Monat durchschnittlich  $19\frac{1}{2}$   $21\frac{1}{2}$   $31\frac{2}{3}$   $27\frac{2}{3}$   $36\frac{1}{3}$   $62$   $99\frac{1}{6}$

In der poliklinischen Abtheilung wurden in den Jah- ren 1834 — 1838 800 Kranke behandelt. Da der beab- sichtigte Zweck in dieser Abtheilung weniger erreicht ward, hörte sie mit dem Jahre 1838 auf.

In dem Hospitale wurden  $1834\frac{35}{35}$  32,  $1835\frac{36}{36}$  43,  $1836\frac{37}{37}$  51,  $1837\frac{38}{38}$  55,  $1838\frac{39}{39}$  53,  $1839\frac{40}{40}$  79 und  $1840\frac{41}{41}$  84, im Ganzen 386 Kranke mit 18594 Verpflegungstagen behandelt.

Von den somit bis zum 1. Juli d. J. behandelten 4926 Kranken gehörten

|      |                                   |
|------|-----------------------------------|
| 251  | nach Frankfurt und Sachsenhausen, |
| 1252 | Frankfurter Dörfschaften,         |
| 1609 | Hessen-Darmstadt,                 |
| 708  | Kurhessen,                        |
| 79   | Hessen-Homburg,                   |
| 926  | Nassau,                           |
| 101  | andern Ländern.                   |

4926.

Sämmtliche Kosten für diese 4926 Kranke betrugen nicht mehr als fl. 11,884. 2 kr., eine verhältnißmäßig ge- wiß sehr kleine Summe, welche Zeuge möglichster Spar- samkeit ist.

Die in stetem Zunehmen begriffene Zahl der Hülfe- suchenden und ihr großes Elend und gänzliche Hilfsbedürf- tigkeit beweisen zur Genüge die Nützlichkeit dieser jungen Anstalt. Möchten ihr auch die pekuniären Hilfsmittel in hinreichendem Maße zu Theil werden!

## Geburts- und Sterblichkeits-Verhält- nisse im Jahr 1841.

In genanntem Jahre belief sich die Zahl der in Frank- furt und Sachsenhausen Gebornen auf 1266 und die der Verstorbenen auf 1218, wogegen auf das Jahr zuvor nur 1227 Geburten und 1062 Todesfälle kommen. Ge- traut wurden im Jahre 1841 nur 276 Paare, während es im Jahre 1840 325 waren. Unter den 1841 Gebornen sind 641 Kinder männlichen und 625 weiblichen Geschlechts, von denen 223 uneheliche sind. (Im vorhergehenden Jahre



betrugen letztere 197.) Im Alter von 90 bis 100 Jahren starb im abgelaufenen Jahre nur eine Person, im Alter von 80—90 Jahren 41, und im Alter von 70—80 Jahren 123 Personen. Kinder bis zum 5ten Lebensjahre starben 431. Unter den getrauten Paaren sind Bürgerliche mit Fremden 135, während von Bürgern mit bürgerlichen Personen nur 96 Paare zu zählen sind; aus der israelitischen Gemeinde sind diesmal 12 Paare getraut worden (im vorhergehenden Jahre 31). — Die größere Sterblichkeit war in den Monaten April und Oktober, die geringste im Monat November. Die meisten Trauungen kamen in den Monaten September, Oktober und November vor, die meisten Geburten in den Monaten Januar, März und Juni. Ueber die Geburts- und Sterblichkeitsverhältnisse auf den Frankfurter Ortschaften im J. 1841 folgt in der nächsten Nummer eine kurze Uebersicht.

### Die Hundesteuer betreffend.

Ueber eine wünschenswerthe Ausnahme von der Verpflichtung der Entrichtung dieser Steuer ist der Redaktion dieser Blätter ein, in wohlgemeinter Absicht geschriebener größerer Artikel zugekommen, dessen Hauptinhalt, kürzer zusammengefaßt, hier mitgetheilt und wohl auch gewiß berücksichtigt zu werden verdient. Es betrifft die Bewohner der vor der Stadt gelegenen Einzelhäuser, Gärtnerwohnungen u. dgl. Der Einsender des Artikels bemerkt darin u. A., die Erfahrung zeige, daß in den einzelnen vor der Stadt (die Gemarkung Sachsenhausens nicht ausgenommen) gelegenen Gärten und Häusern stets mehr entwendet und eingebrochen werde, als in enger beifammen liegenden, von Menschen mehr bewohnten Gebäulichkeiten, und namentlich wieder mehr da, wo keine Hunde, der darauf ruhenden Steuer wegen, gehalten würden. Der Bewohner der Stadt sey hinlänglich geschützt durch seine Nachbarn, durch Polizeibedienten, Nachtwächter und theilweise selbst durch Militär-Patrouillen; — der Bewohner vor der Stadt dagegen sey allen Blößen ausgesetzt, die schlechten Menschen ihr Handwerk erleichterten. Bei den wachhaltenden Feldschützen sey gerade nur der Zufall schuld, wenn er da erscheine, wo Noth drohe, was jedoch in keinem Falle einem Dienstverräumnisse zugerechnet werden könne, da er stets einen weiten Bezirk zu umgehen hätte. Selten jedoch werde sich bei einer Sicherheitsstörung noch Jemand Anderes sehen oder hören lassen. Wer also könne und müsse daher von den Bewohnern solcher Einzelhäuser, bei nicht glänzenden Verhältnissen, einen anderen Wächter halten, als — einen Hund? Und wer würde dann an dessen bedingter Nothwendigkeit noch zweifeln wollen? Selbst erfahrene Beamte erkennen und billigen die Nothwendigkeit eines Hundes für solche einzeln und abgelegen stehende Gartenwohnungen; aber die Billigkeit einer Besteuerung können sie aus diesem Grunde nicht einsehen. Die Wichtigkeit der hier aufgestellten Gründe wurde schon

von unseren Nachbarstaaten, selbst nach schon ergangener Publikation des Hundesteuergesetzes, eingesehen und berücksichtigt; für Einzelhäuser, welche außer der Stadt oder außer einem Dorfe liegen, wurden die Abgaben ganz erlassen.\*) Möchte dies auch hier geschehen!

### Veränderungen bei der Stadtwehr

vom 1. September bis Ende Dezember 1841.

I. Bei der freiwilligen Infanterie zweiter Altersklasse. Der Herr Unterlieutenant Zell ist zum Oberlieutenant, der Feldwebel Herr Joh. Wilh. Lorenz und der Fourier Herr Joh. Caspar Bauer sind zu Unterlieutenants avancirt.

II. Bei dem ersten Infanterie-Bataillon ist der Sergeant Herr Georg Heinrich Köppel zum Unterlieutenant avancirt.

III. Bei dem zweiten Infanterie-Bataillon hat der Herr Hauptmann Wirth und der Herr Unterlieutenant Ludwig die nachgesuchte Entlassung erhalten. Dagegen ist der Herr Oberlieutenant Schwenpshaus zum Hauptmann, der Herr Unterlieutenant und Adjutant Wurmastin, der Herr Unterlieutenant Nachtrieb und der Herr Unterlieutenant Reuhl zum Oberlieutenant, und die Stadtwehrmänner Herren Joh. Adam Lücke und Georg Samuel Müller zu Unterlieutenants avancirt.

### Kleine Tages-Chronik.

\*) **Censur über Leihbibliotheken.** Daß von unserer hochlöbl. Polizeibehörde dahier eine strenge Controle über die hiesigen Leihbibliotheken wegen des allenfalls stattfindenden Ausleihens unsittlicher Bücher geführt und deshalb polizeiliche Nachsuchungen öfters angestellt werden, wird von vielen deutschen Zeitschriften sehr, und gewiß auch mit vollem Recht, gebilligt. „Es ist eine Schmach (ruft eines jener Blätter dabei aus), wie viel des Giftes aus Winkel-Leihbibliotheken (unter welche freilich die unsrigen nicht zu zählen sind) den ungebildeten Ständen und der Jugend gereicht wird! Eine strenge Censur hier verdiente ausnahmsweise ein Loblied!“

\*) **Ämtliche Ernennung.** Durch Beschluß hohen Senats vom 4. d. M. wurde Herr Polizei-Gerichts-Assessor Dr. Benckard zum Landamtmann ernannt.

\*) Eine, gerade uns vorliegende Bekanntmachung des Oberbürgermeisters von Elberfeld vom 1. Jan. d. J. citirt den §. 8 des höhern Ortes genehmigten königl. preuß. Reglements über die Hundesteuer, vom 28. Dez. 1829, nach dessen erstem Passus eine Befreiung von dieser Kommunalsteuer stattfindet: a) bei jenen stets festliegenden, zur Bewachung überhaupt, besonders aber der einsam liegenden Wohnungen und Befestigungen erforderlichen sogenannten Hofhunden u. s. w. Die Red.



# Frankfurter Gemeinnützige Chronik.

Zweiter Jahrgang.

Monat Februar 1842.

N. 2.

\*. Der jährliche Abonnements-Preis dieser Lokaleitschrift, einschließlich des Trägerlohns von 12 fr. pr. Jahr, ist 1 fl. 12 fr. — Alle thätige, kenntnisreiche Förderer unser vaterstädtischen Interessen und Anstalten, besonders die Herren Vorsteher und Secrétaire der letzteren, werden freundlichst ersucht, an dieser »gemeinnützigen Chronik« durch Einsendung geeigneter Beiträge gütigst mitwirken zu wollen.

## Ueber die neuesten Forschungen und Entdeckungen

im Gebiete der Geographie.

Eine Skizze.

Vorgetragen im geographischen Verein den 14. Januar 1842 von  
dem derzeitigen Direktor dieses Vereins, med. Dr. Bögner.

(Schluß.)

In den westlichen und östlichen Theilen von **Nordamerika** wurde von den Engländern und Russen vieles zur Bestimmung des Verhältnisses zwischen Land und Meer gethan. Die näheren Berichtigungen hat Berghaus in seinem geographischen Almanach für 1841 auf einer besonderen Karte angegeben.

Von einigen Ländern in **Europa** wurden genauere Karten verfertigt; besonders fanden die von unserem verehrten Mitgliede Ravenstein zuerst gelieferten Relief-Karten, die von Kummer in Berlin und Bauerfeller in Paris vervollkommen wurden, so wie das von Ravenstein über die Rheinufer gelieferte Relief allgemeine Anerkennung.

Auf alte Karten wurde die Aufmerksamkeit durch den merkwürdigen Prozeß des Grafen Stirling wegen Canada, der durch eine solche alte Karte entschieden worden, gelenkt. Greenough, Graberg und Tomard machen in den angeführten Schriften auf die Wichtigkeit des Besitzes alter Karten besonders aufmerksam. Ich entnehme hierüber aus Tomard's Werk folgende Bemerkungen.

Das vergleichende Studium und die genaue Untersuchung der Karten haben schon mehr als einmal Fragen über Politik, über Diplomatie, über Geschichte bestimmt, so wie Rechtsfälle entschieden. Ohne hier verschiedene Beispiele sammeln zu wollen, begnügen wir uns, ein ganz neues zu beleuchten, was durch seine Wichtigkeit den ersten Platz verdient. Es ist überflüssig, den Nutzen der Karten angeben zu wollen; aber nützlich dürfte es seyn, ihre verschiedenen Anwendungen zu bemerken, aus welcher die Nothwendigkeit hervorgeht, große

Kartensammlungen immer mehr zu befördern; sie stellen eine Art Bibliothek dar, die sonst ganz unbekannt war, deren Bedürfnis sich immer fühlbarer macht. Es genügt nicht, bloß die allerneuesten zu besitzen, diese sind nicht immer die genauesten oder besten; mit gleichem Rechte müßten wir auch die ersten Werke der Buchdruckerkunst aus den Bibliotheken verbannen. Die Vergleichung einzelner Werke führt zu ihrer Geschichte; oft findet man in den ältesten Karten die Lösung im Wege stehender Schwierigkeiten.

Im April und Mai 1839 waren die Affären von Edinburgh mit der Entscheidung eines Rechtsfalles beschäftigt, der auch außerhalb England Aufmerksamkeit erregt hat. Ein Graf Stirling sich nennendes Individuum verlangte, in einen ungeheuren Länderbesitz in Canada wieder eingesetzt zu werden; große Kosten wurden aufgewendet, 60 Zeugen, 7 aus Frankreich, vorgeladen, 99 Aktenstücke vorgelegt, und obgleich die beiderseitigen Anwälte und der Gerichtspräsident in Beredsamkeit sich überboten, konnten die übrigen Beweismittel auf die Zuhörer, die Geschwornen und die Richter den Eindruck nicht machen, wie die Vergleichung der Guillaume de Lisle'schen Karten von Canada, aus welchen hervorging, daß die von Alexander Humphreys vorgebrachte, ihn zum Titel eines Grafen von Stirling berechtigende Urkunden falsch waren. Die Verhandlungen füllen zwei Bände in 8.

Der Rechtsfall war folgender. Unter der Regierung Jacob I. erhielt Sir William Alexander, damals Staatssecretair, durch eine königliche Schenkungsurkunde von 1621 das Gebiet von Neuschottland mit dem Rechte, darüber zu verfügen und dem Titel eines Barons. 1628 fügte Carl I. noch Canada bei; endlich 1635 erhielt Sir William einen Theil von Neuengland und das ganze Gebiet von Long-Island. 1630 wurde er zur Pairie mit dem Titel Vicomte und bei der Krönung 1633 zum Grafen von Stirling, Vicomte von Canada, erhoben. Sir William starb 1640 zu London und der fünfte Abkömmling starb 1739 ohne Erben. Ein gewisser William Alexander, gewesener Generalaufseher in Newjersey, damals General in der amerikanischen Armee, erhielt durch



seinen Dienst den Titel. Er wollte seine Ansprüche in England geltend machen, wurde aber 1762 abgewiesen. Seitdem nahm nur Alexander Humphreys diese Erbschaft in Anspruch. Sein Vater William Humphreys, Kaufmann in Birmingham, starb in der Gefangenschaft in Verdun 1807. Der Sohn blieb bis zum Frieden in Frankreich, heirathete 1812 eine Neapolitanerin, ging 1814 nach England und eröffnete eine Schule in Worcester. Seine Ansprüche machte er 1815 öffentlich bekannt; er behauptete, von seiner Mutter Seite Erbe des Grafen Stirling zu seyn. Seine Rathgeber bestimmten ihn, den Titel Pair anzunehmen und bei der Wahl mitzustimmen, was er 1825 auch that. Bald fühlte er die Nothwendigkeit, eine Entscheidung des Königs nachzusuchen; seine erste Reclamation reichte er im Jahr 1826 ein, und verlangte, da 5 Millionen Acre Landes nicht den 20sten Theil seiner Forderung machten, nur im Geldbetrag eine Million £. St. als Entschädigung. 1829 brachte er einen Auszug einer angeblichen neuen Verleihungsurkunde Karls I. vom 7. Dezember 1639, jedoch ohne Erfolg, bei. Bis zur ausgemachten Sache setzte er sich einstweilen in Besitz der Rechte des Titels, stimmte bei der Wahl der schottischen Pairs mit, verlangte bei der Krönung seine Huldigung darbringen zu dürfen, ernannte gegen Bezahlung Baronets und stellte Schuldschreibungen auf seine Besitzungen in Amerika aus.

Der angebliche Graf Stirling kam 1836 nach Paris und dort verschaffte er sich eine französische Karte, auf deren Rückseite, und daran geklebt, merkwürdige Documente geschrieben waren, mit achtbaren Unterschriften versehen, die sich auf eine neue Ueberlassung (Concession) vom 7. Dez. 1639 bezogen; diese Karte ist es, die der Hauptgegenstand dieser Mittheilung ist, wie sie auch ein Hauptstück der ganzen Verhandlung war.

Sie ist von dem französischen Geographen de Lisle, ihr Titel folgender: *Carte du Canada ou de la Nouvelle-France et des decouvertes qui y ont été faites, dressée sur plusieurs observations et sur un grand nombre de relations imprimées ou manuscrites, par Guillaume de Lisle, de l'Academie royale des sciences, et premier géographe du Roy, à Paris . . . 1705.* Auf ihrer Rückseite befinden sich folgende Documente. 1) Note eines gewissen Philipp Mallet, erwähnend die von Carl I. den 7. Dezember 1639 dem Grafen Stirling erneuerte Schenkungsurkunde, welche in dem Archiv der Provinz von Acadien befindlich sey, wo Mallet sie 1702 gesehen und eine Abschrift genommen habe; diese Note ist datirt Lyon den 4. August 1706. Zweite Note, unterzeichnet von Caron-St. Etienne, von Acadien, datirt Lyon, 6. April 1707; er sagt, die Abschrift der Schenkungsurkunde gelesen zu haben, die an 50 geschriebene Bogen stark sey, beglaubigt vom Archivar und Zeugen von Acadien, und die Ursache erklärt, warum Mallet diese Angelegenheit auf die Rückseite einer Karte von de Lisle schrieb. Dritte Note, unterzeichnet von Esprit, Bischof von Nîmes (Flechier), datirt: Nîmes, den 3. Juni 1707, bezeugend, daß er die Abschrift besagter Urkunde gelesen habe. Vierte Note, Brief, datirt: Antrim, den 25. August 1707, geschrieben von einem gewissen John Alexander, Enkel des letzten Grafen

von Stirling, und der damals in der Nähe von London lebte. Dieser Brief enthält 1) daß das Register von Schottland, in welches die Original-Urkunde eingetragen gewesen, unter Cromwell durch Schiffbruch untergegangen sey, weshalb er die Abschrift von Philipp Mallet mit so großer Sorgfalt aufbewahre. 2) Daß seine Großmutter das Original von Schottland nach Irland ihrem Schwiegersohne Lord Montgomerie brachte; das Siegel von John Alexander ist beigelegt. Dieser Brief ist an die Karte angeklebt. Ein gewisses Gewicht geben demselben 6 Zeilen von der Hand Fénelons, datirt vom 16. Oktober 1707, unterzeichnet: Fr. A. Herzog von Cambray, die Aechtheit des Briefes des Enkels des Grafen Stirling bestätigend. 5) Abschrift der langen Grabchrift des John Alexander, gestorben 1712 in der Grafschaft Antrim; dieses Stück ist, wie das folgende, angeklebt. 6) Bemerkung über den Sohn des eben erwähnten, der hier ein gelehrter Philolog und Orientalist genannt wird und Geistlicher in Stratford war. 7) Vier Zeilen der Handschrift Ludwig XV., worin derselbe die Rückgabe der Abschrift der Original-Schenkungsurkunde verlangt, die von Philipp Mallet angeführt war.

Wir haben aus diesen Angaben, die die ganze Rückseite der Karte füllen, nichts Wichtigeres mehr anzuführen, als die Bestätigung des General-Ausschusses der Archiven in Frankreich, Mr. Daumou, datirt vom 27. Juli 1837; der Fénelons Schrift und Unterschrift als eine solche erkennt, wie sie sich in den Archiven des Königreichs finden; so wie eine gleiche Beglaubigung von M. Billenave für die Schrift von Flechier und Ludwig XV.

Alle diese Documente haben ein solches Ansehen von Aechtheit, oder sind mit so viel Kunst an einander gereiht, daß, um gesehlich die Sache umzustossen, man materielle Beweise des Betruges beibringen mußte.

Wohl hat der Staatsanwalt gegen die Abstammung des angeblichen Grafen Stirling gewichtige Gründe entwickelt und, was die Schrift betrifft, bemerkt, daß sie mit einer zusammengefügten neuen, und nicht mit der Tinte der angegebenen Zeit geschrieben sey; dieses aber waren nur Gründe gegen die Aechtheit, nicht aber Beweise des Betruges: wogegen der wichtigste Zeuge, der die vollkommenste Nachbildung der Unterschriften Flechier's, Louis XV. und Fénelons bestätigt hatte, bemerkte, daß die Untersuchung der Schrift immer ein ungewisses Beweismittel sey, und daß die Karte von Guillaume de Lisle allein den unumstößlichsten Beweis gäbe.

So viel mußten wir anführen, um die Nützlichkeit der Kartenvergleichung festzustellen.

Woran scheiterte nun die außerordentliche Geschicklichkeit der Fabrikanten der Urkunde? Warum schrieben sie auf die Rückseite einer Karte des Guillaume de Lisle und klebten Documente daran? Weil sie ein vor 1706 gedrucktes Blatt haben mußten; ein weißes Blatt Papier von jener Zeit war nicht leicht zu bekommen, eher aber ein Kupferstück jener Zeit. Ein 1703 bedrucktes Blatt konnte für Schriften von 1706, 1707 und 1712 dienen. Die Wahl einer Karte von Canada war ebenfalls natürlich und besonders für einen Franzosen, der, wie Mallet sich damals in Lyon befand, die Wahl von Guillaume de Lisle. Von



ihm sind wenigstens 30 Karten zwischen 1700 bis 1706 vorhanden; man hatte eine der mittleren Zeit gewählt, die reich an, auf die angeblichen Besitzungen bezüglichen, Details war, wie auch darauf geschrieben stand: „Damit Alle bei Ansicht dieser Karte unserer Besitzungen in Amerika sich einen Begriff machen können über das weite Gebiet, das vom König von England einem Unterthan überlassen worden war.“ Unglücklicherweise ist aber besagte Karte nicht von 1703, wie sie auf dem Titel trägt; es war den Fälschern entgangen, daß das Exemplar nach den Worten „De Lisle, de l'Academie royale, des Sciences“ die Worte noch hatte „premier géographe du Roy.“ Diese Stelle erhielt de Lisle erst den 24. August 1718, wie das noch vorhandene Patent zeigt. Sie haben ferner nicht gesehen, daß nach dem Namen de Lisle ein leerer Raum ist, der 1703 mit den Worten géographe ausgefüllt war; sie haben ferner nicht bemerkt, daß die Zeile premier géographe du Roi zwischen die obere und folgende eingeklemmt ist, woraus die Einschlebung deutlich ist; sie haben nicht die Veränderung seiner Adresse bemerkt, so wie sie das Datum des Patentes nicht kannten; endlich wußten sie nicht, daß es Karten von Canada giebt, welche wirklich 1703 gedruckt worden sind, und welche sie mit größerer Sicherheit hätten benutzen können.

Sobald de Lisle zum premier géographe du roi ernannt war, ließ er diese Worte beinahe allen seinen Karten beifügen, was ohne Vorsicht, oft sogar mit Nachlässigkeit geschah. Nur auf der Karte vom Hainaut und Namur, 1706, ist der Titel vollständig und regelmäßig, weil man vier Linien ganz weggeschabt hatte; doch sieht man auch hier noch den Zusatz.

Um diese Unterschiede zu finden, mußte man alle Karten und die Geschichte des Künstlers vergleichen, was nicht ohne Schwierigkeit war.

Bei Vergleichung der zwei Ausgaben der Karten von Canada würde man im Stich, im Lauf der Flüsse, in den Grenzen, in dem Namen der Orte u. s. w. vielleicht noch sonstige Unterschiede finden.

Aus allem geht hervor, daß der Zufall die Fälscher schlecht bediente, daß aber, wenn sie auf eine im Jahr 1703 gedruckte Karte von Canada gefallen wären, der Beweis der Fälschung schwer hätte hergestellt werden können.

In Bezug auf die Literatur der Reisen, Geschichte der Erdkunde und europäische Bestrebungen im Allgemeinen verweise ich auf das in unserer Bibliothek befindliche, mit großer Kenntniß geschriebene, neue kritische Werk unseres verehrten correspondirenden Mitgliedes, womit der Verfasser uns beschenkt hat: Dr. Lüdde, die Geschichte der Erdkunde, eine Abhandlung über ihr Wesen und ihre Literatur. Berlin, 1840.

## Charakteristik des Malers Joh. Peter Vogel aus Frankfurt a. M.

(Schluß.)

Das treueste Bild seines Lebens und Treibens in dieser Zeit geben seine Briefe an seine Freunde, nicht zur Ver-

öffentlichung, am wenigsten von dem Verfasser selbst, bestimmt. Aus ihnen nehmen wir daher nur einige Stellen, die, ohne im Geringsten auf Neuheit der Gedanken oder Vollkommenheit derselben Anspruch zu machen, der wohlwollenden Gesinnung des Freundes empfohlen seyn sollen:

1833, den 23. Jan.: »Von meinen Fortschritten möchte ich dir gern etwas erzählen; aber leider sind sie so unbedeutend, daß wenig oder gar nichts davon zu sagen ist. Ich bemerke dir daher darüber nur, daß ich nun glaube auf dem rechten Weg zu seyn, und deshalb hoffen darf, es doch noch zu etwas zu bringen. Nur als frisch drauf los!«

1833, den 26. Febr.: »Gegenstände meiner Composition sind die schon mehr erwähnten Memento mori. Ich zeige darin, wie der Tod sich dem Einen sanft, dem Andern gräßlich, rettend oder hülfreich zeigt; und beabsichtige, solche unter dem Titel »Erinnerungen an den Tod« herauszugeben. Außer diesem habe ich noch andere Sachen aus der Geschichte componirt, welche sich mehr zum Witz eignen. Nun willst du wissen, in wie fern ich glaube, auf dem rechten Wege zu seyn, und da sage ich dann, daß bei einem Witz, abgesehen von der Composition, bei welcher der Gedanke die Hauptsache ist, viel, ja ich möchte sagen, Alles, von der Ausführung abhängt. Diese kann aber nur vollkommen seyn, wenn der Künstler sich streng an die Natur hält und diese so naiv, oder wenn ich mich so ausdrücken darf, so unschuldig, als möglich, aufstellt: d. h., wenn man an seinen Arbeiten weder das Studium der Antike, noch die Bildung nach diesem oder jenem Meister erkennt. Ich will damit jedoch nicht sagen, daß wir unsere Vorgänger unbenuzt lassen sollen, sondern im Gegentheil, wir sollen bei ihnen in die Schule gehen, um das Technische von ihnen zu lernen; aber nur dürfen wir nicht glauben, die Natur nach der Antike oder sonst etwas verschönern zu können. Nun verlangt aber die Auffassung der Natur nicht allein ein tiefes Studium derselben, sondern die geistige, ja die körperliche Bildung und der Charakter des Künstlers haben den wesentlichsten Einfluß darauf. Dieses glaube ich am Besten mit einem Beispiele erklären zu können. Du lässest z. B. durch 6 Künstler, die hinsichtlich ihrer Fertigkeit vollkommen gleich sind, einen Kopf malen. Jeder kann denselben sprechend ähnlich machen, aber doch wird es nicht schwer seyn, den einen von dem andern zu unterscheiden, und gewiß wird derjenige, bei welchem sich körperliche Schönheit, Geist, Bildung und Redlichkeit vereinigt finden, auch keinen ungetheilten Beifall erhalten. So kam es, daß Rambrand, trotz seinem eminenten Talent, meistens ohne Wahl plumpe, gemeine Kerls machte und Raphael seine Göttergestalten schuf. Und so hoffe denn auch ich, daß es mir bei meinem redlichen Streben und festen Sinn gelingen wird, mein kleines Talent in irgend einem Zweige der Kunst über das Mittelmäßige zu erheben.«

1834, den 10. August. »Die Darstellungen aus der Bibel, welche die nächsten Beziehungen auf unser Leben und unsere Religion haben, betrachte ich als die höchsten. Um mich noch deutlicher hierüber zu erklären, komme ich unwillkürlich auf eine Composition von Overbeck, die du ohne Zweifel auch kennst. Es ist nemlich ein kleiner Christus, der das Zimmer leert, mit der Unterschrift: »Selbst dem Geringsten unterzog er sich.« Sehen wir nun, daß der, dem Kaiser und Könige sich beugten, vor dem ganze Welttheile knieten, den uns die Kirche als Gottes Sohn darstellt, dieses that; wie viel weniger haben wir uns zu beklagen, wenn wir angewiesen sind, uns in einem niedern Kreise zu bewegen, und wie tröstend erscheint es uns, wenn Andere mit Verachtung auf uns herabbliden. So liegen noch viele schöne und große Motive in der Religion, durch deren Darstellung der Künstler belehrend und tröstend auf das Volk wirkt, was ich denn überhaupt für den eigentlichen Zweck der Kunst betrachte. So ist z. B. die Mutter mit ihrem Sohn als Sinnbild der christlichen Liebe und die Auferstehung mit das Größte, was der Mensch fähig ist, zu denken, und eben so bildet die Passionsgeschichte nicht Passions- sondern Trostblumen. Doch verachte ich keineswegs die übrigen großen Motive der Geschichte, sondern schätze sie im Gegentheil sehr hoch und der Darstellung werth. Auch sonstige Sachen, als Cabinetsstückchen, Karicaturen u. s. w. liebe ich, wenn sie gut gemacht



sind. Sogar wenn einer die Schellenkappe aufsetzen sollte, nur um uns zu belustigen, so werde ich ihn zu schätzen wissen, wenn er nur sonst geistreich und nicht gemein ist. Allein das Eigentliche in der Kunst ist und bleibt doch immer die Religion und die Geschichte, welche letztere uns zur Religion werden kann. Wenn Du mich aber fragst, was für Gegenstände ich für die Folge malen werde, so sage ich kurz hin: nur solche, denen ein sittliches Motiv zu Grunde liegt, und das mit Amen.«

1834, den 26. October. »Jeder Mensch hat Grundsätze und nur wenn er denselben treu bleibt und sie consequent durchführt, verdient er unsere ganze Achtung. Einer von mir ist nun:

»Wer's nicht flott und nicht nobel treibt,  
Lieber weit von der Sache bleib(t).«

Betrachten wir das Leben, wie es im Aeußern erscheint, so bietet es wenig Erfreuliches dar. Jeder ist nur auf seinen Vortheil bedacht, ohne seinen Nachbar zu beachten; Jeder braucht nur seine Kräfte, um sich auf der Oberfläche zu erhalten, und schwimmt und steuert ohne zu wissen wohin, nach einem Hafen der Ruhe. Aber wie wenige gelangen dahin? Die meisten sinken weit vom Ziele schon ermattet nieder, oder werden von andern überfahren und fallen, indem sie sich herauszupfählen wollen, immer tiefer in den bodenlosen Abgrund des Glücks, wo schon Tausende in Vergessenheit begraben liegen. Ja oft möchte ich das Leben, gleich Heine, mit einer Beresina-Brücke vergleichen, wo jeder nur in einer wahnsinnigen Hast über den andern hinrennt. Zwar haben wir bürgerliche Gesetze, die uns vor Gewaltthaten schützen. Doch bietet das Leben immer noch eine sehr traurige Aussicht dar, wenn man bedenkt, daß der Mensch aus Furcht vor der Strafe dieses thut oder jenes unterläßt. So wäre es, wenn nicht die unendliche Liebe, die uns Christus lehrte, und die ich Gott nennen möchte, uns mit ihrer Hoffnung ermunterte(?): denn wer wird Hoffnung und Glauben an die Menschheit verlieren, wenn er seinem Bruder mit liebender Hand beifpringt? Und dieses ist es ja grade, was Christus lehrte, und was er mit seinem Blute besiegelte. Der Glaube der Griechen und Römer gründete sich größtentheils auf philosophische Principien und kalte Moral. Die Hebräer hatten zwar den wahren, erhabenen Glauben an Einen Gott: aber allen fehlt diese Liebe, die dem Leben erst den Werth giebt.«

Zur Vervollständigung des hier gegebenen Bildes sey uns noch gestattet, eine Anzahl von Entwürfen zu Bildern aus der letzten Zeit seines Lebens hier aufzuführen:

1) Das Gleichniß aus dem Ev. Matth., c. 25, 14 sq. »Ei du frommer und getreuer Knecht! Du bist über wenig getreu gewesen; ich will dich über viel setzen: gehe ein zu deines Herrn Freude! Und den unnützen Knecht werfet in die äußerste Finsterniß hinaus, da wird sein Heulen und Zähneklappern.«

2) St. Rochus, wie er die letzte Habe den Armen spendet.

3) Die Heil. Elisabeth als Muster der Mildthätigkeit.

4) Zwei Pilger: ein alter und erfahrener Wanderer auf der Lebensreise belehrt seinen jungen Genossen, der mit Hingebung seinen Lehren horcht. (Seinem Lehrer Schadow zum Weihnachtsgeschenk bestimmt.)

5) Der junge Tobias, von dem Engel geleitet.

6) Das Gleichniß von dem Herrn im Weinberge, wie er den Lohn vertheilt.

7) Eine aus der Kirche kommende Jungfrau.\*)

8) Von seinem Memento mori sind zu bemerken: a) das Titelblatt. Ein Maler schreibt dem Künstler das warnende Memento mori hin. Im Vorgrunde sieht man Por-

\*) Dies treffliche Bild, welches vor Kurzem bei J. G. Vogel lithographirt erschien, hat sich allerwärts bei'm Publikum der günstigsten Aufnahme zu erfreuen.  
D. Red.

träts, Genrebilder, die von Staub bedeckt, von Mäusen und Würmern zerstört werden; mitten drin den Tod, wie er die Farbe dazu reibt. Durch eine Oeffnung sieht man auf das Bild in einer gothischen Kirche. b) Der Gefangene durch den Tod von seinen Fesseln befreit. c) Der Tod reicht dem armen Blinden das letzte Almosen. d) Die Mutter an der Wiege des Kindes eingeschlafen; der Tod wiegt ihr Kind in den Todesschlaf. — e) Der Tod entführt auf einem Wagen eine große Gesellschaft. Jeder aus der Gesellschaft bezeichnet eine Leidenschaft, die den frühen Tod herbeiführt. f) Das Klosterleben: wie in den Klöstern die Wissenschaften gepflegt und erhalten wurden, während draußen Kriege und Noth ihr Aufblühen verhinderten.

Unserm Freunde selbst war ein kurzes Ziel gesteckt. Er hatte durch Entbehrung und Anstrengung seinen Körper erschöpft, aber sein Ringen und Streben blieb ungeschwächt. Da stellte sich Trübsinn, Seelenleiden ein, und Arzt und Freunde rathen zu einer Erholungsreise in die Heimath. Bei der Ankunft in dieser hatte sich der Todeskeim schon entwickelt, und nach einigen Tagen des Kampfes zwischen dem immer noch kräftigen, entwürfelvollen Geiste und der Schwäche des Körpers schied er von uns. (Den 5. Juli 1836.)

## Nachricht

über ein

### geographisches Relief von Deutschland für Schulen.

(Eingefendet von einem hiesigen Schulmanne.)

Unser verehrter Mitbürger, Herr A. Ravenstein, dessen praktischem Sinne unsere freie Stadt schon so manches Gute und Nützliche verdankt (wir erinnern nur an den geographischen Verein, an das Relief des Taunus und an die Turnanstalt), hat im Laufe des Jahres 1841 einen Prospectus, die Herstellung geographischer Reliefs von Deutschland für Schulen betreffend, durch den Druck veröffentlicht. In diesem Prospectus wird die Bildung einer Gesellschaft unter Lehrern und Freunden der Erdkunde vorgeschlagen. Diese Gesellschaft soll durch Ausgabe von 400 Actien zu 35 fl. ein Kapital zusammenschließen und mit diesem Fond die Herstellung einiger Exemplare eines 12 Fuß 10 Zoll langen und 10 Fuß 7 Zoll breiten Reliefs von Deutschland (Maßstab 1: 300,000 für die Länge, 1: 50,000 für die Höhe) veranlassen. Diese Reliefs sollen sodann einen beständigen Turnus durch Deutschland machen und gegen eine mäßige Vergütung in sämtlichen Schulen, von Zeit zu Zeit wiederkehrend, ausgestellt und erklärt werden. Zugleich sollen den betreffenden Schulanstalten auf Verlangen Abzüge der für sie zunächst interessanten Landestheile zu einem billigen Preise überlassen werden. Zur Empfangnahme der Beitrittserklärungen haben sich die Herren Oberlehrer Schäffer, Direktor Rosel und die Wilman'sche Buchhandlung dahier bereit erklärt.

Ob dieses in gedrängter Kürze angedeutete Projekt in Frankfurt die verdiente Theilnahme finden wird, oder ob



dasselbe bei dem Mangel an durchgreifender Theilnahme vorerst bloß Projekt bleiben muß, das ist dem Einsender dieser Zeilen bis jetzt noch ungewiß. Letzteres scheint jedoch beinahe befürchtet werden zu müssen. Denn in einer von dem hiesigen geographischen Verein im Jahre 1841 veranstalteten Versammlung von hiesigen Schulmännern und Freunden der Erdkunde blieb, ungeachtet sich von vielen Seiten das lebhafteste Interesse für die Sache aussprach, die Theilnahme nur negativ, indem man sich auf die Hervorhebung von mancherlei Hindernissen und Schwierigkeiten beschränkte, und sich nicht, im Vertrauen auf die erprobte Umsicht des Hrn. Ravenstein, thätig betheiligte. Mag aber auch das Projekt vorerst nur Projekt bleiben, so verdient doch das an sich interessante Factum in jedem Falle durch eine kurze Erwähnung in diesen Blättern der Zukunft aufbewahrt zu werden. Es ist nicht unwahrscheinlich, daß das in Rede stehende Projekt früher oder später in irgend einer Weise unter dem Einflusse günstiger Umstände vielleicht anderwärts zur Ausführung kommen werde. Ob unsere freie Stadt alsdann nicht bedauern wird, die Priorität bei einer Sache von der Hand gewiesen zu haben, deren Realisirung ihr ohne Zweifel zum Ruhme gereichen würde — das wird die Zukunft lehren. Ob Grund zu einer solchen Befürchtung vorhanden ist, das mögen gewichtige Stimmen auswärtiger Schulmänner darthun. Zu diesen gehört namentlich: Schulrath Otto Schulz in Berlin, Seminardirektor Diesterweg ebendasselbst, Schuldirektor Vogel in Leipzig und Dr. Joh. Gottfried Lübbe zu Magdeburg. Die Äußerungen derselben über das fragliche Projekt scheinen auch in so fern zur Aufbewahrung in diesen Blättern geeignet, als sie Herrn Ravenstein das ehrenvolle Zeugnis ausstellen, daß sein Plan nicht in die Kategorie sinnloser Projekte gehöre, sondern die Aufmerksamkeit und Theilnahme ausgezeichneten Schulmänner erregt habe.

Otto Schulz schreibt in dem Schulblatte für die Provinz Brandenburg:

»Der durch mehrere schätzbare Arbeiten rühmlichst bekannte Geograph A. Ravenstein zu Frankfurt a. M. beabsichtigt die Herstellung eines neuen geographischen Lehrmittels, eines in angemessener Größe auszuführenden Reliefs von Deutschland, und hat die Redaktion ersucht, sein Unternehmen auf geeignete Weise zu fördern. Mit Vergnügen läßt die Redaktion den von Herrn Ravenstein entworfenen Prospektus nebst dessen Beilagen abdrucken, und empfiehlt das Unternehmen der Aufmerksamkeit aller Schulfreunde.«

In der von Vogel redigirten allgemeinen Schulzeitung heißt es:

»Mit wahrem Vergnügen bietet die Redaktion der A. S. B. die Hand, zur Förderung eines Unternehmens mitzuwirken, welches in jeder Hinsicht die Aufmerksamkeit eines jeden Lehrers der wissenschaftlichen Erdkunde in hohem Grade verdient, und zwar um so mehr, als der Name des Unternehmers ein tüchtiges Werk hoffen läßt. —

Bereint euch, ihr wackeren Lehrer deutscher Gauen, und helft ein Werk in's Leben rufen, das der Vaterlandskunde so recht eigentümlich geweiht ist, der Schule zum Nutzen und euch selbst zur Ehre.«

Diesterweg äußert in den rheinischen Blättern:

\*) Es wäre dies wohl sehr zu bedauern. Zur Ehre unserer Vaterstadt ist es zu wünschen, daß dies gemeinnützige Unternehmen des Hrn. Ravenstein durch eine rege Theilnahme des hiesigen Publikums verwirklicht werde. D. Red.

»Ein solches Relief, wie Herr Ravenstein es beabsichtigt, will etwas mehr bedeuten, als eine Landkarte. Durch ein solches lernt der Schüler (auch der Lehrer) die Landkarten verstehen; was er an Einem erschaut, trägt er auf alle andere über, ja er lernt die Wirklichkeit kennen; nicht das Traditionelle, sondern das Vorhandene, Wahre, das ihn umgibt, tagtäglich auf ihn wirkt und auf das er zurück wirken soll. Nicht jede Schule kann ein solches Kunstwerk besitzen; aber an ihm kann jeder einzelne Lehrer lernen, von seiner Gegend eins anzufertigen. In einer Stadt, wie Berlin, sollte ein Ravenstein'sches Relief Deutschlands nicht fehlen; hoffentlich bringt die projektirte Unternehmung die Veranlassung zur Anschaffung eines solchen; die Lehrer anderer Städte sollten sich aber auch bei der Sache betheiligen. — — — Wer es vermag, versäume es nicht. Gern bin ich bereit, Sendungen an Herrn Ravenstein zu übernehmen.«

Und Dr. Joh. Gottfr. Lübbe in Magdeburg sagt in der von ihm redigirten Zeitschrift für vergleichende Erdkunde:

»In wahrer Antheilnahme an dem Endzwede dieses acht vaterländischen Werkes habe ich die vorstehende Mittheilung an diesem Orte gemacht und nichts ist mehr zu wünschen, als daß sich die Anzahl der Interessenten stark vermehren möge; denn begreiflich kann ein so großes Vorhaben, dem ähnlich bisher kein anderes, meines Wissens, in Vorschlag gebracht worden ist, nur durch allgemeinere und sichere Unterstützung zu Stande gebracht werden. Daß es zu Stande komme, das wünschen gewiß die sorgsam und einsichtigen Schuldirektoren und Lehrer der Erdkunde, gleichwie alle Jugendfreunde; denn als ausgemacht dürfen wir annehmen, daß es kein vortrefflicheres Hülfsmittel für den anschaulichen Unterricht in der Erde geben könne, als Reliefs in großem Maasstabe, in welchen sich das Verhältniß der Verticalität zur Horizontalität augenfällig und der Wahrheit entsprechender ausdrückt. Sowohl in den Elementar- als höheren Gymnasial-Klassen werden vermittelst jener die Schüler in den Stand gesetzt, ein eigentliches Bild eines Landes oder Landesabschnittes zu entnehmen, und jeder Schüler kann darin nach Maasgabe seines wissenschaftlichen Standpunktes lesen. Selbst das gebildete Publikum würde in den fraglichen Städten der Ausstellung des Reliefs vielfache Belehrungen, Aufschlüsse und einen hohen Genuß bei demselben empfangen. — Die zu ermöglichende Richtigkeit und Schönheit der Arbeit darf man ohnehin, da sie in den geschickten Händen des kenntnisreichen Herrn Ravenstein gelegen (wie das schon die Herren: Rector Dr. Bömel, Director Wagg, Herrn v. Meyer und Ing.-Hauptm. v. Eylander zu Frankfurt a. M. bekräftigt haben), mit Zuversicht erwarten. — Ueber den Fortgang des Unternehmens werde ich seiner Zeit weitere Nachricht geben, und hoffentlich, zur Freude der Schulmänner Deutschlands, die einige wünschenswerthe, daß sich Hr. Ravenstein in Mitten seiner plastischen Arbeitsthatigkeit befindet und bald seiner Hände Werk die Wanderschaft von der Mosel bis zur Weichsel antritt und Tübingen und Alt die herrlichen Gauen vor Augen stellt, welche die großen Wohnungen von lauter Brüdern sind. Wie würden sich solcher Nachricht gefreut haben die seligen Beide, der warme, in der Erde von Jöhann ruhende, Vaterlandsfreund und der innige Menschenfreund, der auf dem Birkel schlief: Gutsmuths und Pestalozzi!«

## Das Museum.

Das Institut, was unter dem Namen „Museum“ sich schon seit Decennien, wenn auch nicht mit gleichem Erfolg und Zweck, doch immer in einem gewissen Flor zu erhalten wußte, ist schon vielfach Gegenstand öffentlicher Besprechung gewesen; allein diese bezog sich meist, wenigstens in hiesigen Blättern, nur auf die Leistungen der Vortragenden, die öfter gelobt, als getadelt wurden, fast niemals aber auf die Verwaltung.

Als Privat-Institut, welches durch Beiträge seiner Mitglieder besteht, ist das Museum wahrscheinlich auf gewiss:



Statuten gegründet, worin muthmaßlich über Rechte und Verbindlichkeiten der Mitglieder und des Vorstandes, über Zweck der Anstalt u. Bestimmungen enthalten sind, und welche, wie bei allen ähnlichen Gesellschaften dahier, auf dem demokratischen oder republikanischen Prinzip beruhen werden. Desungeachtet hat sich allmählich ein oligarchisch-aristokratischer Vorstand der unumschränkten Herrschaft bemächtigt und befindet sich schon so lange im unbestrittenen Besitz, daß es fast gefrevelt wäre, die Rechtmäßigkeit zu bezweifeln. Es ist schwer, darüber eine richtige Ansicht zu gewinnen, da man nirgends auf sicherem Boden geht, d. h. die Statuten selbst als Mitglied nicht kennen lernt. Alles, was über das Museum veröffentlicht wird, findet sich im hiesigen Staatskalender, und aus dem für 1842 erfährt man Folgendes: Die Gesellschaft ist in vier Klassen getheilt, jede Klasse hat einen Vorsteher und einen Suppleanten, und alle vier Klassen zusammen haben einen Secrétaire: vacant. Wie diese Nachthaber gewählt worden, ob durch Stimmenmehrheit aller Mitglieder der Gesellschaft, oder jeder einzelnen Klasse, oder durch einen bisher noch unbekannten Wahlmodus, ob sie auf Lebenszeit mit diesem Ehrenamt bekleidet sind, ob sie sich durch eigene Wahl ergänzen dürfen oder müssen, oder wie sonst — das Alles wissen die Unsterblichen allein; die Mitglieder des Museums aber, die mindestens eben so sehr dabei interessiert sind, nichts davon. Ebenso führen nur unsichtbare Mächte die Controle bei der Rechnungs-Ablage; nur sie wissen, ob und welche Kapitalien zurückgelegt, zu welchem Zweck die Ueberschüsse verwendet, oder ob vielleicht gar Schulden gemacht werden und die Herren Vorsteher aus eigenem Antriebe und Vermögen das Deficit decken. Auch hiervon erfahren die Mitglieder nichts. Denn während in fast allen andern dahier bestehenden Privatvereinen für Kunst, Wissenschaft oder gesellige Unterhaltung jährlich öffentliche Rechnung abgelegt und das Resultat durch den Druck jedem Mitglied bekannt gemacht wird, so findet beim Museum gerade ein entgegengesetztes Verfahren statt. Man erfährt niemals, wie viele und welche Mitglieder die Gesellschaft zählt, woher denn die seltsame Sonderbarkeit, daß die Gesellschaft sich selbst nicht kennt, und Niemand beurtheilen kann, ob die Leute, welche sich bei den Vorstellungen in Massen einfänden, wirklich berechnigte Mitglieder oder nur eingeschmuggelte Gäste sind. So viel wenigstens scheint klar, entweder die Besuchenden sind nicht alle beitragende Mitglieder, oder, wenn sie es sind, so muß die jährliche Einnahme die Unkosten für angeblich 12 Abendunterhaltungen bei Weitem übersteigen. Allein nicht einmal diese heilige Zahl 12 wird respektirt, denn Thatsache ist's, daß im letztverfloffenen Trimester statt 6 nur 5, daß im Winter 18<sup>40/41</sup> statt 12 nur 10 Museums-Vorstellungen gehalten worden sind, obgleich vom Jahr 18<sup>39/40</sup> mindestens noch eine nachzuholen war, und es ist bereits so weit gekommen, daß man gar nicht für nöthig hält, wegen solcher Versäumnisse und Verkürzungen geeignete Entschuldigungen oder — wenn auch falsche — Versprechungen zu machen. So nur läßt sich's erklären, daß, obwohl die angeregten Mißstände von Jedermann als solche erkannt werden müssen, noch keine nachhaltige Beschwerde über die Geschäftsführung und Wirksamkeit des

Museums-Vorstandes öffentlich vorgebracht worden sind. Denn unbegreiflich sind die Mitglieder zu fordern berechtigt:

- 1) vor allem jährlich speciellere Rechnungs-Ablage und Bekanntmachung durch Druck.
- 2) Jährlich zu erneuerndes Mitglieder-Verzeichniß, welches gleichfalls gedruckt unter die Mitglieder zu vertheilen ist.
- 3) Einhändigung der Statuten an jedes Mitglied.

Dies billige Verlangen soll, wie sich von selbst versteht, nicht das leiseste Mißtrauen andeuten gegen die ehrenwerthen Männer, welche die Regierung der Gesellschaft mit unermüdlichem Eifer und uneigennütziger Hingebung seither geführt und sich den lebhaftesten Beifall und wärmsten Dank aller erkenntlichen Gemüther verdient und erworben haben; allein man will doch auch wissen, woher, wohin und wofür?

Wollten diese hier in Antrag gestellten Desiderien vom Vorstand berücksichtigt werden, so könnte dies dem Museum nur zum Vortheil gereichen, indem hierdurch gewiß Viele, die bisher wegen der Ungewissheit aller obwaltenden Verhältnisse sich nicht veranlaßt sahen, als Mitglieder einzutreten, an diesem Institut ein größeres Interesse nehmen und durch Beiträge dasselbe unterstützen würden.

U—r.

## Geburts- und Sterblichkeits-Verhältnisse auf den Frankfurter Dorfschaften

im Jahre 1841.

In Bornheim wurden im Jahr 1841, bei einer Bevölkerung von 2898 Seelen, geboren: 116; es starben 103; demnach waren in genanntem Jahre 13 mehr geboren, als gestorben. Unter den Gebornen befanden sich 7 todtgeborne und 23 unehelich geborne Kinder. Getraut wurden 22, auswärts 3 Paare; von diesen 50 Personen waren 46 lutherisch, 1 reformirt und 3 katholisch.

In Oberrad wurden bei einer Bevölkerung von 2060 Seelen geboren: 60 Kinder, worunter 12 uneheliche. Es starben: 69 Personen, worunter 36 Kinder. Getraut wurden: 12 Paare.

In Niederrad wurden bei einer Bevölkerung von 1604 Seelen geboren: 52 Kinder, worunter 8 uneheliche. Es starben: 48 Personen, worunter 29 Kinder. Getraut wurden: 10 Paare.

In Hausen wurden bei einer Bevölkerung von 542 Seelen geboren: 11 Kinder, worunter kein uneheliches. Es starben: 9 Personen, worunter 5 Kinder. Getraut wurden: 3 Paare.

In Niederursel wurden bei einer Bevölkerung von 442 Seelen geboren: 11 Kinder, darunter kein uneheliches. Es starben: 12 Personen, worunter 10 weibl. Geschlechts. Getraut wurden: 3 Paare.

In Bonames wurden, bei einer Bevölkerung von 578 Seelen, geboren: 16 Kinder, worunter ein uneheliches. Es starben: 28 Personen, worunter 13 Kinder. Getraut wurden: 4 Paare.



In Niedererlenbach wurden, bei einer Bevölkerung von 718 Seelen, geboren: 21 Kinder. Es starben: 23 Personen. Getraut wurden: 4 Paare.

In Dortelweil wurden, bei einer Bevölkerung von 463 Seelen, geboren: 21 Kinder, worunter keine uneheliche; es starben: 10 Personen, worunter 6 Kinder. Getraut wurden: 6 Paare.

## Die Anstalt für Irre und Epileptische.

Der letzterschienene Jahresbericht über diese Anstalt giebt dem Publikum Rechenschaft von den im Jahr 1841 stattgehabten Veränderungen in dem Vermögensstand derselben, und von dem, was in genanntem Jahre geleistet wurde:

Nach unserm letzten Jahresbericht betrug der Capitalconto der Irrenanstalt am 31. December 1840 11,735 fl. 45 kr. Derselbe hat sich im Jahr 1841 durch zu capitalisirende Legate und Geschenke um 128 fl. vermehrt, und stellt sich sonach am 31. December 1841 auf 11,863 fl. 45 kr. — Der Capitalconto der Anstalt für Epileptische betrug am 31. December 1840 2,429 fl. 18 kr., und hat im verflossenen Jahre keine Veränderung erlitten. Unsere Einnahme betrug einschließlich des vorjährigen Reserveconto im Jahr 1841 bei der Irrenanstalt 13,865 fl. 41 kr., bei der Anstalt für Epileptische, ebenfalls einschließlich des vorjährigen Reserveconto 5,426 fl. 59 kr. Unsere Ausgabe dagegen bei der Irrenanstalt 12,438 fl. 39 kr., bei der Anstalt für Epileptische 4,025 fl. 35 kr. Der Reserveconto der Irrenanstalt hat sich sonach im Jahr 1841 auf 1427 fl. 2 kr.; jener der Anstalt für Epileptische auf 1401 fl. 24 kr. gestellt. So erfreulich nun aber auch dieses Resultat zu seyn scheint, so müssen wir doch der Wahrheit getreu bekennen, daß diese Reserveconti nur buchmäßig, aber nicht wirklich vorhanden sind, worüber uns jedoch die Rechtfertigung sehr leicht wird. Nachdem es uns nemlich gelungen war, mit Ende des Jahres 1840 das Passivcapital zu tilgen, welches auf dem zum Garten der beiden Anstalten bestimmten Grundstück haftete, konnten wir uns im abgewichenen Jahr die Freude nicht versagen, Hand ans Werk zu legen, so daß wir uns heute in dem Besitz eines unsrer Wünsche und Erwartungen ganz entsprechenden Gartens befinden. Indessen mußten hierzu nicht nur die durch die empfindlichsten Einschränkungen in allen Zweigen des Haushalts, besonders in den nöthigsten Mobiliarsanschaffungen, entstandene Reserveconti der beiden Anstalten verwendet werden, sondern wir mußten aus unsern Mitteln noch einen kleinen unverzinslichen Vorschuß machen. Doch wir beruhigen uns bei dem Gedanken, daß der schöne Zweck erreicht ist und daß unsere Pflöglinge sich in dem Genuß eines lange entbehrten geräumigen Gartens befinden, um so mehr, als wir die gewisse Aussicht haben, aus den Miethzinsen des dem Garten gehörigen, obwohl ganz davon getrennten Wohnhauses und aus dem, was uns die erprobte liebevolle Theilnahme löbl. Bürger- und Einwohnerschaft ferner gewiß zuwenden wird, in der nahen Zukunft unsern beiden Anstalten ihre Reserveconti herzustellen und sie da-

durch zu befähigen, Verwendungen nachzuholen, welche nur durch das Gebot der höchsten Noth verschoben werden mußten, und uns dann späterhin für unsern kleinen Vorschuß zu decken. Das (dem Bericht angefügte) Verzeichniß der in unsern Anstalten gefertigten Arbeiten liefert den Beweis des Wohlwollens derer, welche uns mit Arbeiten versahen, so wie der Thätigkeit unserer Pflöglinge. Indem wir für alle bisherigen Beweise des Wohlwollens verbindlichst danken, empfehlen wir unsere Anstalten der fernern gütigen Theilnahme löbl. Bürger- und Einwohnerschaft angelegentlichst. — Der Personalstand der Irren war am 1. Januar 1841 69. Aufgenommen wurden im Lauf des Jahres 15; entlassen 8, worunter 1 geheilt, 5 gebessert, 2 in ihre Heimath, oder in andere Anstalten gebracht; gestorben 7. Der Stand verblieb also am 1. Januar 1842 69. — Der Personalstand der Epileptischen war am 1. Januar 1841 19. Aufgenommen wurden im Lauf des Jahres 3; entlassen 4, worunter 2 geheilt, 2 gebessert; gestorben 2. Der Stand war also am 1. Januar 1842 16.

Frankfurt, den 1. Februar 1842.

Das Pflögamt der Anstalt für Irre und Epileptische.

## Israelitische Wohlthätigkeitsanstalten.

### 1.

Bericht über das Wirken der Feuerungs-Hülfskasse für auswärtige Israeliten in den Jahren 1838 — 1841.

Hervorgerufen durch die Noth einzelner, dem wohlthätigen Wirken edler Menschenfreunde entrückter Glaubensgenossen in den, hiesige Stadt zunächst umgebenden Dorfschaften, hat sich mit Anbeginn des Jahres 1838 unter dem Namen „Feuerungs-Hülfskasse für auswärtige Israeliten“ ein Verein dahier gebildet, welcher, nach dem Vorbilde der seit vielen Jahren für hiesige Stadt wirksamen Holzvertheilungsanstalt, die Unterstützung auswärtiger Israeliten mit Feuerungsmitteln sich zur Aufgabe gemacht hat. Schon die erste Aufforderung zum Beitritt hatte den günstigsten Erfolg. Dem stets regen Wohlthätigkeitsfinn hiesiger israelitischer Einwohner war diese Gelegenheit, auch der Umgegend hilfreich zu seyn, willkommen. Die Bereitwilligkeit der Theilnehmer an diesem wohlthätigen Werke verdient die dankenswerthe Anerkennung. Dadurch ist es möglich geworden, nicht nur das billigste Feuerungsmaterial, Steinkohlen, Gries und Torf, in erforderlichem Maße den Hülfsbedürftigen von mehr als 20 Ortschaften\*) zuzuwenden, sondern denselben auch die dazu

\*) Bergen am Berg, Bischofsheim, Bockenheim, Bürgel, Dörnigheim, Fachsenheim, Frankfurt, Gießen, Griesheim, Hebbenheim, Heusenstamm, Hochstetten, Höchst am Main, Kaigen, Kelsbach, Münster, Niederrufel, Offenbach, Rödelheim, Seulburg, Sprendlingen und Wübel.



nothwendigen Deseu zu verschaffen. Der dürstige Familienvater wurde dadurch in den Stand gesetzt, in der rauhen Jahreszeit mit der Beruhigung seinem schwierigen Erwerbe nachzugehen, seine Angehörigen während seiner Abwesenheit dem Ungemach der Kälte nicht preisgegeben zu wissen. Andererseits erwächst den edlen Beförderern unseres Vereins die Ueberzeugung einer zweckmäßig wirksamen und sorgfältig angewandten Wohlthätigkeit, deren segensreiche Folgen sich durch die verminderten Anforderungen der Hülfsbedürftigen und die daraus entspringende, heilsame und sittliche Einwirkung auf dieselben bekrundet. Auch dahier wohnenden auswärtigen Israeliten, welche der Unterstützung der Holzvertheilungsanstalt nicht theilhaftig werden können, ist die Feuerungs-Hülfskasse sehr nützlich gewesen. Ihre segensreiche Wirksamkeit während ihres nunmehr schon dreijährigen Bestandes ist in den (diesem Bericht beigelegten) Uebersichten und Abrechnungen näher dargelegt. Mögen sich die Mitglieder dieses Vereins durch diese schmucklose Darstellung bewogen finden, demselben ferner ihre Theilnahme zu widmen und andere Menschenfreunde veranlaßt werden, demselben beizutreten, um dadurch eine Anstalt fester begründen zu helfen, welche ausschließlich einem solchen Theil ihrer Glaubensangehörigen zugewendet ist, der am meisten mit Noth und Mangel zu kämpfen hat, und welchem die Gaben der Mildthätigkeit nur selten und spärlich gespendet werden. Der Wunsch zur größern Theilnahme wird um so mehr gerechtfertigt erscheinen, als der Verein den Anfangs auf den Umfang von drei Stunden um hiesige Stadt gesetzten Wirkungskreis, aus Mangel an erforderlichen Mitteln, auf zwei Stunden beschränken mußte. Sonstige Gaben und Geschenke wird Herr Leopold Halle (Schmurgasse) mit Dank für den Verein entgegennehmen, woselbst auch eine Liste zur Einzeichnung als Mitglied stets bereit liegen wird.

Frankfurt a. M., im November 1841.

Das Verwaltungs-Comité der Feuerungs-Hülfskasse.

Im Winter 1840 — 1841 betrug die Einnahme dieser neuen Anstalt: Saldo vom vorigen Jahr 667 fl. 59 fr. Beiträge pro 1840 — 1841: 1456 fl. 18 fr. Summa: 2124 fl. 17 fr. Die Ausgaben betrugen: 1781 fl. 44 fr. Verbleibt Saldo: 342 fl. 33 fr.

## 2.

Bericht über das Wirken der israelitischen Männer-Krankenkasse im Jahre 1841.

Das verflossene Jahr bietet keine erheblichen Momente für die Berichterstattung dar. Die Gesellschaft ist im regelmäßigen Fortgange begriffen, und wenn gleich ihre Mitgliederzahl keine Veränderung erlitten hat, so ist doch die allmähliche Kräftigung ihres Kapitalvermögens eine Erscheinung, welche beim Ausbleiben ungewöhnlicher Umstände regelmäßig wiederzukehren pflegt, und auch in dem verflossenen Jahre nicht vermißt wurde. Diese Erscheinung ist

um so erfreulicher, als sie nicht einer kälchlichen Verwendung der für die Krankenpflege bestimmten Mittel zuzuschreiben, sondern in der nicht genug zu rühmenden Schonung begründet ist, welche die Gesellschaftsmitglieder bei ihren Ansprüchen in Krankheitsfällen zu bewahren unausgesetzt bemüht sind. Hervorgerufen durch das dringende Bedürfnis der Unterstützung in einer Zeit, in welcher jede Unterbrechung der Erwerbsthätigkeit die Nahrungsquellen der Gemeindeglieder bald versiegen machte, und begründet auf eine Gegenseitigkeit, welche den größern oder geringeren Grad des Bedürfnisses ununtersucht läßt, verdankt die Gesellschaft ihr Emporkommen dem rege gewordenen Gemeingeiste, welcher den Eifer ihrer Mitglieder für das Wohl ihrer Glaubensgenossen nicht erkalten ließ, als sich durch eine höhere bürgerliche Stellung auch die Vermögensverhältnisse eines großen Theils derselben besser gestalteten und nicht mehr wie früher die Störung der Gesundheit für viele mit Gefahren für ihre Existenz verbunden war. Dieses Beispiel fand durch alle Klassen Nachahmung und ist der Ursprung des eigenthümlichen Charakters dieser Anstalt, vermöge welchem der Empfänger ihrer Wohlthaten zugleich als ihr Urheber erscheint. Diese besondere Bedeutung der Krankenkasse, welche sich vor vielen andern Anstalten auszeichnet, verdient eine nicht oft genug zu wiederholende Anregung, damit, wie solche von Anfang an sich allmählig in der Gesellschaft entwickelt hat, sie fortan in derselben sich erhalten und niemals erlöschen möge. Die Gesellschaftsmitglieder bewährten aber ihre Theilnahme an dieser Anstalt nicht nur durch ihre Enthaltung von Anforderungen, wenn sie zu solchen vollkommen berechtigt waren, sondern nicht weniger durch großmüthige Gaben und durch Legate, durch welche sie sich in den Herzen ihrer Mitbürger ein bleibendes Andenken zu stiften suchten. Auch das verflossene Jahr sah dieser Gesellschaft zahlreiche Geschenke zuwenden, welche die Geber aber so sehr ehren, als sie die Verwaltung zum innigsten Danke verpflichten. Möge dieses Zusammenwirken aller Kräfte fortwährend bestehen und die Fortdauer dieser wohlthätigen Anstalt auf ewige Zeiten sichern.

Frankfurt im Februar 1842.

Die Verwaltungs-Commission der israel. Männer-Krankenkasse.

Die Einnahme der israelitischen Männer-Krankenkasse vom 1. Jan. bis 31. Dec. 1841 betrugen 12,866 fl. 12 fr. und die Ausgaben 9588 fl. 54 fr. — Im Lokal wurden während des Jahres 1841 verpflegt 37 Kranke, im Durchschnitt 3 Kranke täglich. Davon sind 4 gestorben, 30 wurden geheilt entlassen und 3 blieben in Behandlung. In ihren Wohnungen wurden verpflegt und mit Beiträgen unterstützt 33 Kranke, im Durchschnitt 10 Kranke täglich. Davon sind 8 gestorben, 18 genesen und 7 blieben in Behandlung. Im Laufe des Jahres wurden 202 Bäder im Locale genommen. — Die Mitgliederzahl am 1. Jan. 1842 blieb 1103.



(salzhaltigen Luft) bestrichen werden, gesund sind, während die übrigen alle von der Fäulniß ergriffen worden. Prieaur und Professor Morren schlugen daher vor, die erkrankten Kartoffeln in eine Lauche einzutauchen, die in 24 Gallonen Wasser 54 Pfund ungelöschten Kalk,  $\frac{1}{4}$  Pfund Kupfervitriol, 7 Pfund Kochsalz aufgelöst enthält.

Es ist aber ganz unmöglich, daß diese ätzende Flüssigkeit bis ins Innere dringen kann, um dort die Fäulniß aufzuhalten, abgesehen davon, daß die so behandelten Kartoffeln nicht mehr zu genießen sind und dieser Versuch höchstens bei den Saatkartoffeln zu entschuldigen ist.

Die zweite Methode ist in ihrem Erfolg gewiß und nachahmungswerth. Dr. Barleß in Brüssel setzt die kranken Kartoffeln einige Minuten einer hohen Temperatur aus, wodurch das Weiterstreiten der Krankheit abgeschnitten wird; er sagt hierüber im „Moniteur belge“: Ich ließ einen Ofen etwas weniger als 180° Fahrh. = 65° Reaumur heizen, brachte in selbigen kranke Kartoffeln, sowohl ganze als zerschnittene, um im Stande zu seyn, die getrockneten Scheiben mit den ganzen vergleichen zu können. Nachdem selbige einige Minuten dem angegebenen Hitzgrade ausgesetzt gewesen waren, sickerte eine große Menge schwarzer Flüssigkeit aus den Kartoffeln aus, die einen Ekel erregenden Gestank verbreitete. Die verdorbene Substanz schied sich aus und die nicht zu sehr erkrankten Kartoffeln wurden wieder weiß; nur eine dünne braune Schicht blieb zurück, die sich leicht durch's Schälchen entfernen ließ. Diese Schicht ist fest und läßt nichts in's Innere durchdringen; sie verliert gänzlich die Kraft, den noch vorhandenen gesunden Theil anzustecken. Um die Kartoffeln genügend zu trocknen, fand ich bei der angegebenen Temperatur 18 bis 22 Minuten lang genug; nach dieser Behandlung müssen sie an einem recht trocknen Orte aufbewahrt werden. Wir sind nicht im Stande, zu bestimmen, wie lange dieselben aufbewahrt werden können, auch dürfte noch die Frage zu erledigen seyn, ob die Kosten es erlauben, einen praktischen Nutzen daraus zu ziehen.

#### Benutzung der Kartoffeln, die dem Faulen nahe sind.

Um aus den bereits ganz verdorbenen noch Nutzen zu ziehen, wird in Suffolk und andern Theilen Englands aus diesen, fast ohne Kosten, die Stärke abgeschieden, die, zur Hälfte mit Mehl vermischt, noch nahrhaftes Brod gewährt und aus den Fasern Futter für die Schweine verspricht.

Die mikroskopische Untersuchung hat ergeben, daß bei der schon sehr weit vorgeschrittenen Verderbniß die Stärkemehl-Körner noch gesund sind. Die faule Lauche enthält Stickstoff, und entsteht durch Zersetzung des Klebers und Pflanzeneiweißes im Knollen, die sich weiter verbreitet, das Zellgewebe ergreift und zur Fäulniß ausbricht; zuletzt erst beginnt dieser Zersetzungsprozeß in den Stärkemehl-Körnern.

Der Werth der Kartoffel als Nahrungsmittel hängt ab von ihrem Stärkemehl- und Stickstoffgehalt; in den kranken Kartoffeln ist letzterer bereits zerstört; ersterer aber bleibt noch längere Zeit gesund, und kann auf eine leichte Art von den bereits verdorbenen Bestandtheilen als brauchbares Nahrungsmittel noch ausgeschieden werden. Von Professor Henslow und Prof. Bechely wurde ganz vortreffliche Stärke erhalten, die aus ganz verdorbenen Kartoffeln ausgeschieden worden war. Ersterer fand, daß ein halbes Büschel gesunder Kartoffeln 4 Pfund 10 Unzen Stärke gab; dieselbe Menge verdorbener Kartoffeln lieferte nur 3 Pfund 1 Unze.

#### Bereitung der Kartoffelstärke aus verdorbenen Kartoffeln.

Die Knollen werden gewaschen, vom Sande gereinigt und zu einem Brei zermalm, gleich wie die Äpfel zur Bereitung des Äpfelweins; was ohne große Kosten leicht geschehen kann. Die zerstampften Kartoffeln werden in einen Saß gethan, aus welchem

bann die brandige Lauche abfließt und die Pflanzenfaser nebst der Stärke zurückbleibt. Der Brei wird dann gewaschen, was in einem Siebe oder neuen Saß geschehen kann; unter beständigem Umrühren läßt man jetzt einen dünnen Strahl reinen Wassers durchfließen, und sammelt das Durchlaufende in einem darunter stehenden Gefäße. Das jetzt durchfließende Wasser ist milchweiß und enthält die Stärke, die Pflanzenfaser bleibt zurück, die jetzt, da sie gewaschen ist, doch aber einstweilen mit Vorsicht, als Futter für die Schweine benutzt werden kann. Nachdem das Wasser 10 Minuten lang mit der Stärke gestanden hat, wird es abgeschüttet, und auf dem Boden des Gefäßes befindet sich dann unreine Stärke, die unter beständigem Umrühren mit frischem Wasser gewaschen und dann zum Absetzen hingestellt wird. Die am Boden befindliche Stärke ist dann rein und weiß, die obere Schicht aber dunkel gefärbt, und enthält noch einen Theil unreinen Fasergewebes; letzteres muß von der reinen Stärke entfernt werden, von welcher man das Wasser ablaufen und sie trocknen läßt; dieses muß durch die Luft und nicht durch künstliche Wärme geschehen, welche, wenn unvorsichtig angewandt, die Stärke in Gummi umwandeln kann. Durch diese Behandlung kann aus Kartoffeln, die sonst zu nichts zu gebrauchen sind, gute Stärke gewonnen werden; es wird die Arbeit wesentlich abtürzen, wenn man das ganz Versaulte vorher von den Kartoffeln ausschneidet, da es sonst beschwerlich ist, das braune Gewebe ganz von der weißen Stärke zu trennen.

Die Menge der Stärke wechselt bedeutend in den verschiedenen Kartoffelsorten; durchschnittlich geben 112 Pfund 18 Pfund guter Stärke; aber einige Arten geben bedeutend weniger. Die Menge der Stärke ist in diesem Jahre in den Kartoffeln — wegen ihrem größeren Wassergehalt — geringer als gewöhnlich.

Die Stärkengewinnung bietet den großen Vortheil der Sicherheit des Erfolges, der leichten Arbeit, die selbst von Kindern verrichtet werden kann, der leicht herbei zu schaffenden Geräthe; nur ist besondere Aufmerksamkeit darauf zu verwenden, daß das Wasser nur 10 Minuten höchstens über der Stärke stehen bleibt. Die stickstoffhaltigen Bestandtheile sind allerdings verloren, doch hat die Stärke noch bedeutenden Werth.

Am Schlusse ersehe ich, daß Professor Kaufmann zu Bonn vorschlägt, diesjährige Kartoffeln, um sie gut zu erhalten, in Sand aufzubewahren, indem derselbe besonderes Gewicht legt auf das Nichtaufnehmen der Feuchtigkeit durch die Kiesel Erde. Ich erlaube mir hier, aufmerksam zu machen, daß die Capillarität des Kieselandes, beim Aufnehmen von Feuchtigkeit, vor den chemischen Eigenschaften der Kiesel Erde, zu berücksichtigen seyn dürfte; trockner Kiesel sand wird im feuchten Keller eben so gut feucht, wie anderwärts.

Frankfurt a. M., 29. Sept. 1845.

Med. Dr. Bögner.

#### Mittheilungen aus Offenbach.

(Schluß.)

3) Worte des deutsch-katholischen Kirchenvorstehers Jos. Pirazzi an die Abgeordneten von Oberrad.

Berehrte Herren! Liebe Nachbarn und Freunde! Es ist ein schöner Augenblick, der uns eben vereinigt und das Herz fühlt sich davon gar mächtig ergriffen. Ihr seyd gekommen, uns ein Zeichen zu bringen Eurer thatkräftigen Liebe, Eurer innigen Zuneigung und Sympathie für uns und unsere Sache. Ihr wählet dazu einen Gegenstand, der mehr als jeder andere geeignet ist, diese Gefühle auszudrücken. Ihr bringt uns die Gefäße des h. Abendmahls, welches unser Heiland zu seinem Gedächtniß einsetzte und wodurch die Liebe unter seinen Befehlern stets lebendig erhalten werden soll. Wahrlich, eine sinnigere, edlere, bedeutungsvollere



Gabe konnte uns nicht zu Theil werden! Was uns durch päpstliche und hierarchische Eigenmächtigkeit widerrechtlich entzogen wurde, den Kelch, das empfangen wir symbolisch aus Eurer Hand, aus der Hand unserer evangelischen Brüder, als ein Zeichen der Liebe und der religiösen Uebereinstimmung. Es ist eine der herrlichsten Früchte unserer kirchlichen Reform, daß der Katholik den Genossen anderer Confessionen nicht mehr feindlich gegenübersteht, daß die Scheidewand, welche Rom zwischen uns errichtete, gefallen, daß der Deutsche dem Deutschen durch keine fremde Priesterherrschaft mehr entfremdet wird. Wir danken Euch, Ihr lieben Nachbarn, für Das, was Ihr an uns gethan, von ganzer Seele; aber sucht den Dank nicht in unsern Worten, wie aufrichtig sie auch von dem Herzen strömen! Ihr findet ihn weit schöner in Eurer That selbst. Diese That wird fortleben, wenn wir längst nicht mehr auf der Erde wandeln; unsere Enkel werden sie einst noch preisen und sie wird ein ewiges Band der Freundschaft zwischen uns begründen. — Wer könnte der Ausübung und Verbreitung einer Religion entgegen seyn, welche, gereinigt nur von den Schlacken einer finstern Zeit, aber von dem reinen Geiste ihres göttlichen Gründers wahrhaft durchdrungen, solche Früchte schon in den ersten Keimen trägt? Schaut her, ihr Fürsten, auf diese Früchte! Seht, wie ein inniges Bruderband die deutschen Katholiken mit den Bekennern des evangelischen Glaubens, mit allen Menschen, in Liebe vereinigt, und gebt diesem Bündniß die Weihe, welche Gott ihm bereits gegeben und worauf sein Segen so unverkennbar waltet!

4) Rede des deutsch-katholischen Geistlichen Joh. Keilmann nach Ueberreichung der Liebesgaben von Oberrad an die deutsch-katholische Gemeinde zu Offenbach.

Brüder und Schwestern! Geliebte alle! „Daran wird man erkennen, ob Ihr meine Jünger seyd, wenn Ihr Euch einander liebt“, sagt Christus, und in der That, die Stunde scheint herangekommen, wo alle Menschen einmal Jünger Christi werden wollen in der Liebe, wo man aufhört, zu zanken und zu hadern über Worte, welche schon beinahe 2000 Jahre ewig verschieden aufgefaßt und von jeder Seite mit Kampf und Erbitterung geltend gemacht wurden und noch jetzt es wohl werden. Aber lassen wir den Buchstaben, der tödtet, und wenden wir uns zum Geiste, damit wir in ihm ewig leben mögen! Seht, Geliebte! Tausende (und unter ihnen auch unsere Väter) mußten zur Grube niedersteigen, ohne daß sie den Tag gesehen hätten, der jetzt über uns angebrochen ist; in diesem Kummer brach ihr Herz und ihr sterbendes Auge fragte noch bange, ob denn nicht endlich, vielleicht ihren Söhnen und Enkeln, ein Tag werden sollte, wo nicht mehr die schwarze Zwietracht das Leben vergifte und verderbe, sondern wo Alle geeinigt seyen in einem heiligen Glauben durch die Liebe. Seht empor! Der Tag ist angebrochen, aber wirkt auch, so lange es Tag ist, denn bald kommt die Nacht, wo Niemand mehr wirken kann! Wehe uns, wenn die günstige Stunde zu unserem Heile durch unsere Schuld verloren geht!

Siehe, du junge Gemeinde, und staune, was der Herr Großes an dir gethan hat! Siehe, daß die Pflanze, die du nährst und pflegst, nicht zum wuchernden Unkraut, sondern zu einem Baume der schönsten Früchte wird! Siehe hier die edelste Frucht deines Ringens und Strebens! Die Bruderhand reicht dir den Kelch entgegen, der dich labt und ermuntert nach langem Streben und vor neuer Trübsal! Ja, vergessen wir nicht, daß die Zeit der Prüfung noch nicht vorüber sey, sondern daß es wohl jetzt erst recht heiß werden möchte im heiligen Kampfe! Aber vergessen wir

auch nicht, daß Tausende unserer Brüder uns zur Seite stehen, die ihre Hand zu demselben Kelche mit uns emporheben, um den Kelch bis auf die Reige auch mit uns zu trinken! Seht! die Bruderliebe läßt uns das Brod noch brechen vor dem letzten schweren Kampfe, und sie begrüßt schon den Säugling an der Wiege! — Und Ihr, Brüder und Freunde! auch im Glauben, weil ja in der Liebe, die nur Frucht des Glaubens ist, Ihr bringt uns die schönsten Zeichen inniger und ewiger Lebensgemeinschaft entgegen. Ihr wollt damit uns versichern, wie Ihr uns begleiten wollt zum heiligen Kampfe, von der Wiege bis zum Grabe, von da an, wo hocheufreute, glückliche Eltern uns dem Kinderfreunde Christus, seiner Wahrheit und seiner Liebe, zur heiligen Taufe entgegentragen, bis dahin, wo das letzte Abendmahl uns gerüstet steht, nach dem wir leiden sollen, bis dahin, wo der ernste Todesengel uns auch den letzten bitteren Tropfen aus dem Kelche des Lebens trinken heißt. Zum heiligen Kampfe für unsere heilige Sache habt Ihr Euch an uns angeschlossen; vergeßt nicht dieses heiligen Bundes! Wachtet mit uns, denn die große Stunde ist nahe! Wachtet! und schlaft nicht wie die Jünger in Bethsemane, damit nicht auch Ihr von uns weicht und Anstoß an uns nehmet, wenn wir in strengem Gerichte und in ernster Prüfung stehen!

Du aber, Gott und Vater Aller! Siehe hier eine heilige Gemeinde, die jetzt unter sich eins werden will, wie einst Christus mit dir eins war, die dir Kind und Sohn seyn will, wie Christus dir Kind und Sohn war, durch die Liebe! Segne dein Volk! Erhalte uns in lebendiger Gemeinschaft, stärke uns in der Wahrheit, denn die Nacht sucht den Tag zu verdrängen und es will Abend bei uns werden. Wir Alle und Jeder steht zu dir am Abend eines großen Tages: „Vater! die Stunde ist nahe. Verherrliche dein Kind, damit dein Kind auch dich verherrliche!“

## Korrespondenz.

† Bad Homburg, 30. Sept.

Ich schreibe Ihnen meinen letzten Bericht über unsern Badeort, dessen Sommeraison nun zu Ende ist. Heute verläßt uns unser Kurorchester, unsere schönen Orangenbäume sind schon dem geräumigen Orangeriehaufe überwiesen und immer stiller und einsamer wird es hier. Dahin sind sie gezogen nach Ost und nach West die vielen Tausende, die während des Sommers hier Leben und Heiterkeit verbreitet, und einsam und verödet liegen jetzt unsere schönen Gärten und Parkanlagen, der Herbst schreitet in schnellen Schritten über die Flur und der rauhe Nord weht über die Stoppelfelder. Die Zahl der Fremden belief sich nach der letzten ausgegebenen Kurliste bis auf 5000 Kurgäste, dazu rechnet man noch eine Zahl von 60,000 Passanten und man hat einen Begriff von dem regen Leben, das hier geherrscht. — Für die Dauer des Winters sind übrigens auch viele Wohnungen gemiethet, da die Salons und das Casino geöffnet bleiben. Mehrere unserer Säle werden für die nächste Saison neu decorirt und vergrößert und so sehen wir denn mit Vertrauen dem künftigen Frühling entgegen, der wieder regeres Leben in unsere Mauern führen wird.

## Theater-Anzeige.

Donnerstag, 2. Oct. Doctor Wespe, Lustspiel in 5 Akth., von R. Benedix.

Freitag, 3. Oct. Norma, große Oper in 3 Akth., Musik von Bellini. (Gastrolle) Norma: Mad. del Carmen Montenegro, erste Sängerin des Theaters de la Scala in Mailand.

Redakteur: J. L. Heller. — Druck und Verlag von Heller und Rohm.



# Didaskalia.

## Blätter für Geist, Gemüth und Publizität.

Nro. 282.

Samstag den 9. October

1841.

### Des Söldlings Tochter.

Novelle aus Frankfurts Vorgeit. Von E. Maclea.

(Fortsetzung.)

„Willkommen, Obrister! Was bringt Ihr uns Neues von drüben aus dem Lager?“ versetzte freundlich der Brandenburger, ihm vertraulich die Hand schüttelnd.

„Träge geht's drüben zu, Herr Markgraf,“ erwiderte Reiffenberg. „Wir haben uns bisher begnügt, das Duellwasser an der Friedberger Warte abzugraben; und heute läßt der durchlauchtigste Kurfürst eine Schanze am Affenstein aufwerfen, zum Schutz der geöffneten Laufgräben.“

Jetzt trat ein Hauptmann herein, und meldete dem Markgrafen, daß ein Kundschafter der Stadt im Lager aufgegriffen worden.

„Bringt den Schalks knecht herein, daß wir ihn vernehmen. Er soll uns sagen, wie's drinnen in der Stadt aussieht, und ob sich von unsern Kundschaftern, Link und Brenner, die wir an den Imhof sandten, drinnen noch nichts verlautbart hat, oder ob sie sich auch erwischen ließen.“

Ein Bauer wurde herein geführt.

„Du bist der Stadt Kundschafter,“ redete der Markgraf ihn barsch an, indem er durchbohrend seine Augen auf ihn heftete.

„Gestrenger Herr, ich bin ein Bauer aus dem Westphälischen,“ erwiderte der Angeredete mit der treuerherzigsten Miene. „Ich suche hier im Lager meinen siebenzehnjährigen Buben, der mir vor etlichen Wochen von daheim entsprungen ist, um, wie er immer sagte, für den neuen Glauben zu streiten. Da griffen mich Eure Knechte und sagen jeho, ich sey ein Kundschafter. Aber das lügen sie schändlich in ihren Hals hinein. Meiner Treu! ich taue besser dazu, meinen Esel zu treiben, als zu solch gefährlichem Handwerk, und wüßte nicht, wie mir so was zu Sinne kommen sollte.“

Der Obrist von Reiffenberg hatte während dieser Rede den vermeintlichen Bauer scharf in's Auge gefaßt. „Ei Du schäbiger Balg!“ hob er lachend an, indem er auf ihn zu trat, und ihn schälernd am Ohr hin- und herzog. „Wie magst Du doch die Frechheit haben, den durchlauchtigsten Markgrafen und sämtliche anwesende erlauchtere Herren solchergestalt anzulügen? Bist Du nicht Valentin Schramm, der mir vor zwei Jahren als Reutersknecht diente?“

„Ehe ich Euch antworte, habt zuvor die Gnade, mein Ohr in Freiheit zu setzen; da es mir just so lieb, als Euch das Eure,“ erwiderte Valentin Schramm, die Rolle des Bauern, ohne die geringste Verlegenheit zu zeigen, immer noch behauptend. „Den Ihr da genannt habt, das ist mein Zwillingbruder, der seit seinem achtzehnten Jahr umher zieht, der Teufel — wollt' ich sagen: Gott der Herr mag wissen wo,“ fuhr der Schalk fort, als Reiffenberg ihn los ließ. „Wir sehen einander vollkommen ähnlich, so daß uns selbst Vater und Mutter nicht zu unterscheiden vermochten, und wenn einer einen Schelmensstreich begangen, der andere dafür gestraft wurde. Ich heiße übrigens Caspar Schramm, daheim nur der Schinker. Caspar benamset, wegen einer Klage, die ich ein Mal gegen einen Nachbar, zweier Schinken halber, erhoben.“

„Willst Du schweigen, Lügenschnebel!“ rief der Graf von Reiffenberg. „Ist denn nicht hier noch die Narbe, die ich in Dein Galsengesicht zeichnete, als Du Deine Diebstahlsfinger nach der güldenen Kette strecktest, die ich von König Heinrich VIII. von England für treue Dienste empfangen, und mit welcher Du Dich davon zu machen gedachtest?“

„Ihr seyd in großem Irrthum, gestrenger Herr,“ entgegnete frech Valentin Schramm. „Die Narbe erhielt ich, als mich vor siebzehn Jahren ein Haufen Kriegsvolk mit fortschleppte, um zu Münster den Schneider-König zu fassen.“

„Nach's kurz! Wir haben wenig Zeit und Gelüst, Dein Lügengeschwätz anzuhören,“ fuhr der Markgraf ungeduldig auf. „Sag, bist Du der Stadt Kundschafter oder bist Du's nicht?“

„Ich hab's gesagt, daß ich kein Kundschafter bin,“ erwiderte der verkappte Lanzknecht trotzig.

„Werst ihn auf die Folter, und reiß ihm die Gelenke auseinander, bis er bekennet, was wir wissen möchten,“ befahl jetzt kaltblütig der Markgraf.

„Halt!“ schrie Valentin Schramm, den nun seine angenommene Dreistigkeit im Stiche ließ. „Wenn Ihr denn durchaus nach einem Kundschafter lüftern seyd, so sendet unter die Gezelte der Mecklenburger. Bei der dicken Marketerin werdet Ihr ihn finden. Ein großer Mann, grüner Kittel, schwarze Augen, dunkler Bart. Das ist der Mann, der Euer Lager auskundschaften will.“

„Wir wollen ihn Dir beigegeben, wenn wir ihn finden,“ erwiderte Herzog Georg.

Valentin Schramm wurde abgeführt. Die Herzoge von Mecklenburg schickten einen Hauptmann sofort nach dem Theil



des Lagers, den sie mit ihrem Kriegsvolk inne hatten, um zu erforschen, was an der Aussage des Eingefangenen sey.

Der Markgraf beschloß nun einmüthig mit den Verbündeten, vorerst die Stadt auf's heftigste zu beschießen und nach dem Erfolg ihre Unternehmungen zu richten.

Mehr denn fünfzig Feuerschlünde begannen nun ohne Unterbrechung die Stadt zu ängstigen. Schwere Stein- und Geschützkugeln wälzten sich durch die Luft, und brachen verheerend in die Häuser der Einwohner. Jeden Augenblick schien der Markgraf bereit, mit stürmender Hand die Vorstadt zu gewinnen, und der Kurfürst drüben in die Stadt brechen zu wollen. Doch des Obristen von Hanstein und der beiden Bürgermeister Klugheit und Vorsicht vereitelten jede Anstrengung der Feinde; indem sie kein Mittel verabsäumten, den Muth der Soldner anzufeuern und die Geduld der Bürger aufrecht zu erhalten.

(Fortsetzung. folgt.)

## Reisebilder aus der Moldau.

(Fortsetzung.)

Die Männer beschäftigen sich den ganzen Tag mit Arbeiten außer dem Hause, mit Pflügen, Holzfällen u. dgl., sind jedoch keineswegs fleißige Arbeiter. Sie scheinen nicht beherzigen zu wollen, was der griechische Dichter Epicharmos so treffend sagt: „Alle Güter verkaufen die Götter nur um Arbeit.“ Die Weiber sieht man nach jener uralten Weise, wo ein flachsummiger Rocken unter dem Arme gehalten wird, und der abgesponnene Faden an der freihängenden Spindel hinunterläuft, spinnend umhergehen, oder die grobe Leinwand zu der volksthümlichen Tracht ihrer Männer weben. Die Männer thun selten etwas ohne Stockschläge, an denen ihre Dränger es denn auch nicht fehlen lassen. Und ungeachtet dieser tiefen Entwürdigung sind sie für Gefühl nicht ganz unempfänglich, und Gesang und Musik greifen tief in ihre Seele ein.

Ihr Geist ist mit der schrecklichsten Unwissenheit, mit dem tiefsten Aberglauben umhüllt; ihre Religionsbegriffe sind äußerst beschränkt. Sie besuchen Sonntags in der Frühe die Kirche, und bringen den Nachmittag in den Wirthshäusern zu, wo sie sich mit Trinken, Tanz und Gesang belustigen. Der Tanz, die Hora, ist volksthümlich. Die ganze Trinkgenossenschaft beiderlei Geschlechts bildet, sich die Hände gebend, um die Spielleute einen großen Kreis, und führt, sich in langsamem und stetem Zeitmaße in der Runde bewegend, einen wogenden Reihentanz aus. Die Tänzer schlagen mit den Absätzen den Takt, und werfen mit phantastischen Gebärden auf die Tänzerinnen rechts und links verliebte Blicke. Die Musik ist ebenfalls volksthümlich, und bewegt sich in einförmigen, aber streng rhythmischen Melodien fast stets in den weichen Tonarten. Die dabei gebräuchlichen Instrumente sind mehrere Geigen, eine Simbel und eine Pansflöte, auf welchen die Zigeuner die Volksmelodien sehr kunstfertig und taktfest, jedoch nur in der Hauptstimme und ohne Bassbegleitung vortragen. Dergleichen sonntägliche Belustigungen werden noch erhöht, wenn ein Barentreiber die Künste seines Vären sehen läßt, ein Betriebsfach, das der Faulheit und Wanderungssucht der Zigeuner gänzlich

zufügt. Eine andere Lustbarkeit des Landvolkes, welche der Sitte gemäß nur von Ostern bis Himmelfahrt dauern darf, ist die sogenannte ungarische Schaukel, auf welcher an Sonn- und Feiertagen Jung und Alt sich erlustigt.

Die Nahrung des Landvolkes ist einfach und besteht hauptsächlich aus einem aus Maismehl, Salz und Wasser oder Milch bereiteten Teig, den man *Mamaliga* nennt. Es vertritt die Stelle des Brodes und leistet in der Moldau die Dienste, die die Polenta den Italiern. Da man diese Nahrung sehr schnell und leicht zubereiten kann, so scheint sie wie für dies Land geschaffen. Ist der Landmann unter Wegeth oder auf dem Felde, so zündet er sich ein Feuer an, hängt den Mamaligakessel, sein Bademeßum, mittels dreier kreuzweise gestellten Stöcke auf, füllt ihn mit Wasser und schüttet das Mehl hinein, sobald das Wasser siedet. Die Masse verdichtet sich alsbald zu einem dicken Kloss, der, wenn er sich abgekühlt hat, in Stücke geschnitten und mit Zwiebel und Quark aufgezehrt wird. Selten essen sie Fleischgerichte, und beschränken sich mehrentheils auf Eier- und Mehlspeisen, auf Vegetabilien und auf Käse.

Die Hütten der Landleute, welche aus einem Erdgeschloß bestehen, sind aus Sparrenwerk und Lehm zusammengesetzt, und mit Stroh oder Schilf gedeckt. Die sehr kleinen Fensteröffnungen sind mit Papier oder Blase verklebt. Die Häuser, im Innern sehr reinlich, da sie bei Gelegenheit der Feiertage durchaus geweißt werden, sind alle auf dieselbe Weise gebaut und von einerlei Größe, so daß die Dörfer ein sehr einförmiges und trauriges Ansehen haben. Die hinfällige Bauart ist durchaus nicht geeignet, gegen die Stürme einer rauhen Jahreszeit Schutz zu gewähren. Daher leben viele Landleute, besonders die Flächenbewohner, in unterirdischen Wohnungen (*Borden*), die im Sommer mehr Kühle, im Winter mehr Wärme gewähren. Solche Erdwohnungen, die man fast in jedem Dorfe und jeder Stadt findet, sind von Ferne nur durch den Rauch kenntlich, der aus ihren Lustlöchern herausströmt. Es sind Erdhöhlen, die von innen durch eine Bekleidung von Holz und Moos gegen den Einfluß der Bitterung gesichert und durch das Dach, das mit Rasen belegt ist und vom Vieh abgeweidet wird, über die Erdoberfläche hervorragen. Jedes moldauische Dorf hat ein Kirchlein mit mehreren Priestern, welche den Gottesdienst versehen. Die Geistlichen unterscheiden sich nur durch einen langen Bart von den übrigen Dorfbewohnern, und können mehrentheils weder lesen noch schreiben. Die häusliche Einrichtung des Landmanns beschränkt sich auf eine rohe Pritsche, die mit Binsmatten belegt ist, auf einige Kissen und Decken, auf den Schutzheiligen an der Wand, vor dem ein ewiges Lämpchen brennt, auf einiges Kochgeschirr und auf eine einfache Handmühle zur Erzeugung des Maismehles. In den Winter Nächten ist die ganze Familie im einfachen Naturstande auf der Erde um den Herd gelagert, auf dem ein helloderndes Feuer von Maiskolben oder Reisig brennt. So bringen die Landleute in ruhiger Genügsamkeit ihre Tage zu, ohne daß der Wunsch oder die Hoffnung nach Verbesserung in ihnen rege würde, und pflanzen auf ihre Kinder die Gewohnheiten fort, die sie von ihren Vätern geerbt.

(Fortsetzung folgt.)



Ueber Vergiftung durch ausgewachsene Kartoffeln,  
und die Art, wie das Auswachsen derselben zu verhüten ist. \*)  
(Eingefandt.)

Ihr vielgelesenes Blatt veranlaßt Einsender dieses, Ihnen die folgende Erzählung eines Falles von Vergiftung durch ausgewachsene Kartoffeln, und die Behandlung und Heilung der Erkrankten zur Veröffentlichung zu übersenden, um in einem großen Kreise aufmerksam zu machen, auf welche Art die Kartoffeln gut erhalten, die Entwicklung des Giftes in denselben größtentheils verhütet und traurigen Folgen vorgebeugt werden kann.

Den 7. April 1841 wurde in der Familie eines Handwerkers Salat von den am 6ten abgesotteten und in ihrer Schale bis zum 7ten 24 Stunden lang gestandenen Kartoffeln gemacht, wozu noch einige frisch abgesottene genommen worden waren. Sämmtliche Kartoffeln waren bis 2 Zoll lang und darüber ausgewachsen. Zwei Gefellen, der Meister, zwei Mägde und ein Lehrling von 16 Jahren aßen davon. Bei'm Essen bemerkten sie, daß der Salat einen etwas scharfen, kratzenden Geschmack habe. Der Lehrling hatte am meisten davon gegessen. Sie legten sich zu Bette, schliefen bald ein, und erwachten sämmtlich zwischen 3 und 4 Uhr Morgens mit Zusammenschauern im Halse, den heftigsten Leibschmerzen, Betäubung, großer Angst, Beklommenheit, Doppeltsehen, Herzklopfen, Erbrechen und Abweichen. Trotz der gebrauchten Hausmittel; Kamillen-Thee, warmen Tüchern auf den Leib u. s. w., dauerten die Zufälle fort, bis um 6 Uhr der Arzt gerufen wurde. Bei seinem Erscheinen konnten sich die Patienten nicht aufrecht halten, waren unbesinnlich, schwankten hin und her, und mußten, um gerade zu stehen, sich festhalten. Ihre Haut war kalt, die Pupillen erweitert, der Puls klein, langsam, fast unspürbar; das Gesicht drückte Herzensangst aus; Schluchzen stellte sich ein, der Leib war zusammengezogen, bei'm Druck unschmerzhaft, die Zunge feucht, konnte nur zitternd hervorgehoben werden. Sie klagten Alle über große Schwäche. Diese Zufälle fanden bei dem Lehrling im höchsten Grade statt.

Nachdem alle Abgänge genau untersucht, nichts Verdächtiges gefunden, und die Zufälle gewürdigt worden waren, konnte nur von Vergiftung durch Kartoffelgift (Solanin) die Rede seyn. Nach genauer Abwägung aller Zufälle und Berücksichtigung des Vorausgegangenen, befohl der Arzt sogleich, starken Kaffee, 1 Loth auf die Tasse, zu machen, und Jedem 2 bis 3 Tassen zu geben. Nach dem Genuß des Kaffees schliefen die Patienten ein, anfangs mit heftigem Schnarchen. Der Puls wurde spürbarer, die Marmorkälte schwand, es stellte sich eine duftende Haut ein, Brechen und Abweichen kehrten bei den Erwachsenen nicht wieder, der Lehrling wurde, jedoch immer seltener, hierdurch aus dem Schlafe geweckt. Nach 3 bis 4 Stunden erwachten die Kranken, fanden sich im Schweiß gebadet, sehr erleichtert, und verlangten nichts sehnlicher als Kaffee, der ihnen so gut gethan hätte. Er wurde ihnen gegeben, wonach abermals Schlaf erfolgte, der bis Abends 5 — 6 Uhr

dauerte. Die Kranken verlangten wieder Kaffee und aßen jeder ein Bröckchen, schliefen die Nacht zum 9. ruhig, erwachten sehr ermüdet, aber mit Hunger, bis auf den Lehrling, der den Kaffee noch zwei Mal den Tag trank und den ganzen Tag zu Bette blieb, während die älteren Patienten bei etwas Schlaf versuchten, wieder zu arbeiten. Die Schwere in den Gliedern und Unsicherheit des Sehens verloren sich bei langsam sich einstellendem guten Appetit und regelmäßiger Verdauung in wenigen Tagen ohne allen Arznei-Gebrauch. Der Lehrling behielt am längsten Blässe des Gesichtes und Müdigkeit.

Ohne Erde, vollem Tageslichte, lebendigem Luftzuge, entwickelt sich in den Kartoffeln durch das Keimen ein starkes betäubendes Gift — Solanin, — und um so mehr, je kleiner die Keime sind. In Keimen von 1 $\frac{1}{4}$  bis 2 Zoll Länge ist es am meisten vorhanden; 19 Pfund derselben gaben ein Quentchen trockenes Solanin; Keime von 2 und 3 Fuß Länge enthalten kein Solanin mehr, hier aber sind die Kartoffeln wässerig und selbst das Vieh verschmäht sie.

Um die Kartoffeln mehlig und gut zu erhalten, bis es wieder neue gibt, und das Keimen zu verhüten, müssen sie vom Februar an täglich gewendet werden, was in vielen Gegenden Deutschlands seit langer Zeit mit vollkommenem Erfolge geschieht. Bei allen ausgewachsenen Kartoffeln wenden sich die Triebe dem Lichte zu, wie Feder in den Kellern sich überzeugt hat. Licht, ein gewisser Wärmegrad und die Zeit ruft die Keime hervor. Werden die Kartoffeln täglich umgewendet, bildet sich kein Keim aus. In großen Meierereien wird dieses durch das tägliche Umschäufeln erreicht, in Haushaltungen genügen zwei Kasten, wo der gefüllte in den danebenstehenden leeren täglich umgeschüttet wird. Die Kartoffeln bieten dann der Einwirkung des Lichtes täglich eine andere Fläche dar, wodurch das Keimen aufgehalten wird und die Kartoffeln lange Zeit gut bleiben.

### Mannichfaltigkeiten.

(Frankfurt a. M.) Am 6. d. M. gab Hr. Professor Döbler im Schauspielhause seine zweite, wieder zahlreich besuchte und sehr beifällig aufgenommene Darstellung. Er brachte andere, aber nicht minder unterhaltende und anziehende Piecen als das erste Mal. Besonders überraschte die Anzündung sämmtlicher zur Bühnenerleuchtung bestimmter Kerzen durch einen Pistolenschuß, die Verwandlung einer Taube in ein Kaninchen, der Herenkessel, in welchen gerupfte Tauben gebracht wurden, die alsdann als lebendige herausflogen, der magische Spiegel, die Flasche, in welche Taschentücher escamotirt wurden, der bezauberte Kopf u. a. — Die Vertheilung der vielen lieblichen Döblersträußchen an die Anwesenden durfte nicht fehlen und bildete den beliebten Schlußeffekt. Diese den Freunden der Experimental-Physik, Optik und Mechanik, wie dem schaulustigen Publikum anziehenden, mit Gewandtheit und Geschmack executirten und stets Neues bietenden Darstellungen haben demnach auch hier, wie in andern Städten ihre verdiente Anerkennung gefunden und mögen somit der weiteren freundlichen Beachtung empfohlen seyn.

\*) Bei der gegenwärtig stattfindenden Kartoffelernte finden wir uns veranlaßt, die vorstehende Mittheilung der Beachtung unseres ausgebreiteten Lesepublikums zu empfehlen. Sie giebt den Beweis, wie vorsichtig man die Kartoffeln auf dem Kellerrager zu behandeln hat.  
D. R.



(Darmstadt, 6. Oct.) Die Naturwissenschaft hat der Kunst wieder einen wesentlichen, in seinen Folgen noch nicht ganz zu berechnenden Dienst geleistet. Schon seit einiger Zeit erfreute man sich an galvanoplastischen Darstellungen von Medaillen, Münzen u. s. w. Nun aber ist es den unermüdeten Versuchen des Prof. Böttcher in Frankfurt a. M. gelungen, eine von Professor J. Gelfing vor einigen Jahren nach Carlo Dolci gestochene Kupferplatte auf galvanoplastische Weise so vollkommen in jeder Hinsicht wiederzugeben, daß der Kupferstecher selbst die Abdrücke der auf chemischem Wege erzeugten Platte nicht von denen des Originals zu unterscheiden im Stande ist. — In diesem Augenblicke befindet sich diese interessante Platte unter der Presse, damit sich ein größeres Publikum von der Wahrheit und Wichtigkeit dieser Erfindung zu überzeugen im Stande ist. Welchen Einfluß wird diese Erfindung auf die Verbreitung der durch den Grabstichel erzeugten Kunstwerke haben? Wird nicht der Stahlstechkunst, und gewiß nicht zur Beeinträchtigung der Kunst, der Todesstoß gegeben werden? Wird nicht die Kunst, bis hierher meist aristokratischen Geblütes, in das Leben und die Bildung des Volkes mehr und mehr eingreifen, und die gelungensten Uebersetzungen der bildenden Kunst, die ausgezeichnetsten Productionen der Galkographie, Gemeingut aller gebildeten Nationen werden? Vielleicht dürfte ein kurzer Zeitraum hinreichen, diese Fragen so zu beantworten, wie Cultur und Humanität es wünschen, und der von Ursachen auf Wirkungen ruhig schließende Mann es voraussehen müssen. (Hess. Z.)

## Frankfurter Theater.

(Schluß.)

Was das Buch betrifft, so ist dieses wieder ächt französisch. Ein Anderes ist's, das Land phantastischer Zauberei oder der Romantik zu erschließen, oder uns in Zergärten zu führen, worin die unnatürlichen Abenteuer sich kreuzen. Dieses ist hier der Fall. Die Favorite des castrischen Alphons XI., Leonor, liebt einen jungen Klosterbruder (Fernand), der, von Leidenschaft zu ihr entbrannt, in die Welt tritt, durch sie zum Capitain avanciert, den Halbmond stürzt und dann vom König die Geliebte, ahnungslos, wor sie ist, als Gattin fordert und erhält. Durch den Prior des Klosters St. Jacob von Compostella, seinen Väter, post festum aufgeklärt, wirft der neue Chemann alle Insignien seines Ruhmes dem Fürsten verachtend vor die Füße und flieht arm in seine Zelle zurück, wohin ihm Leonor als Novice folgt und stirbt, da er sie wieder liebt, mit ihr entfliehen und seinen Klosterreid brechen will. Das ist das Gerippe der Handlung, um welches Sceribe die reichen Gewänder seiner Phantasie und seines Pathos mit so vielem Geschick gehängt hat. Wie würde aber die Kritik mit einem deutschen Dichter umgehen, der einen ähnlichen Text schreibe? Doch ein solcher hätte die Kritik nicht erreicht, weil kein Componist von einem Deutschen Nehliches componirt haben würde. Von der deutschen Uebersetzung wollen wir schweigen, da diese wirklich die partie honteuse des ganzen Werkes ist, wie aus dem Textbuch selbst zu sehen.

Demungeachtet muß die Oper überall Glück machen, wo sie, wie bei uns der Fall, gut besetzt ist, und wer sich von unsfern einzelnen Kräften, wie von einem Ensemble überzeugen will, das man nicht leicht besser finden wird, hat gerade hier die beste Gelegenheit. Ein glückliches Auffassungsvermögen kommt unserer talentvollen Capitain gerade in der Partie der Leonor sehr zu statten, da sie wußte, diesen zweifelhaf-

ten Charakter durch den Ausdruck edler Weiblichkeit, der ihr besonders eigen, zu mildern und zu verschleiern, und da auch, wie gesagt, der Gesang sich mehr in den lyrischen und getragenen Genre hinneigt, worin die Darstellerin bekanntlich sehr brav ist, so mußte diese Partie zu ihren vorzüglichsten gehören. Im vierten Acte gibt sie vollends das treueste Bild schmerzlicher Seelenaffekte und bekundet neuerdings ihr hervorstehendes Talent zum Tragischen. Dem. S. dürfte in dieser Rolle nicht leicht übertroffen werden. Der Tenor Fernand ist die zweite Partie der Oper. Daß es Hen. Shrudimsky um seine Kunst ernst ist, bewies er heute sowohl im Gesang als im Spiel, da er sein Organ milderte, mit ungewöhnlich zartem Ausdruck vortrug und auch mit seinen Bewegungen öconomisirte. — Hr. Dettmer: Prior. Es wird kein Theaterpriester mehr gehören, der im ersten Act nicht betete, im zweiten nicht versuchte, oder einen Bann aussprach, und im letzten nicht wieder weich würde. Beim Erblicken des ersten Barthaares wissen wir das schon. Doch ist dieser Balhofar eine Partie von Bedeutung, hat dramatische, sogar ergreifende Momente und findet in Hrn. Dettmer einen Repräsentanten, der die schwierigen Uebergänge von priesterlicher Würde und priesterlichem Born vollkommen traf und in geistigen Rapport mit einander zu bringen wußte. Das ohnehin starke Repertoire dieses Sängers wird durch diese Partie um eine vorzügliche vermehrt, und sie wird ihm bei seiner bevorstehenden Kunstreise eine nützliche Begleiterin sein. Die Partie des Alphons kann nur durch den Gesang interessieren. Dies sühnend, hat sie auch der Componist mit so reizenden Melodien ausgestattet, daß sich kein Baritonist weigern wird, diesen Scheinkönig zu übernehmen. Wir citiren hauptsächlich eine im Liederstyl geschriebene Cantilene (Vergelt im dritten Act) von einer wahrlich hinreißenden Melodie, worin sich auch Piffet wieder als Meister des Liederstils bewährte. Hr. Norl (Gaspard), Höfling und Ohrenbläser seines Königs, weiß sich überall nützlich zu machen. Heute z. B. gibt er den Brauer von Preston, morgen spielt er den Herr von Einsiedeln im Paktal und übermorgen singt er den Tamino. Daß unser schwer zu befriedigendes Publikum das anerkennt, mag als einen Beweis für Hrn. Norls Vielseitigkeit gelten. Die sogenannten französischen Spiels- und Conversationsopern sind übrigens die Sphäre, worin Hr. Norl am hervorstechendsten wirkt. Von der Darstellung dieser Rolle ist nicht mehr zu sagen, als daß sie tüchtig in's Ganze eintritt, was bei Nebenrollen immer die Hauptsache bleibt. Dasselbe ist von der kleinen Partie der Ines (Dem. Holzhauser) zu sagen. Diese jugendliche Anfängerin besitzt Stimme und Äußerlichkeit genug, um bei anspruchsvoller Thätigkeit sich nach und nach vorthellhaft zu entwickeln. Es fehlt hier nicht an Vorbildern dazu. Die wohlbeleibten und stark beschäftigten Gbire griffen energisch durch und unser Orchester bewährte seinen alten Ruf. — Es wäre undankbar, unseres kleinen Ballets zu vergessen, das dormalen aus Dem. Gaggantiga und Hrn. Meersmann besteht. Die leichte Anmuth ihrer Bewegungen übte auch über den, welchem die ideale Sprache der Füße fremd ist, einen anlockenden Reiz aus. Die Solosänger wurden am Schlusse mit allen Zeichen der Achtung hervorgerufen. Da sich bei der wiederholten Vorstellung am 3. Oct. derselbe Beifall noch steigerte, so hätten wir wieder einmal eine Oper, die dem musikalischen Gehalt, wie einer ausgezeichneten Darstellung nach, eine Repertoire- und Zug-Oper zu werden verspricht.

Auflösungen in No. 279.

Charade: Kirchweih.

Räthsel: Rost.

## Theater-Anzeige.

Montag, 11. Oct. Vorletzte Darstellung Scheinbarer Zauberei aus dem Gebiete der unterhaltenden Physik und Mechanik, gegeben von Döbler. Abonnement suspendu.

Redakteur: J. E. Heller. — Druck und Verlag von Heller und Rohm.



# Didaskalia.

## Blätter für Geist, Gemüth und Publizität.

Nro. 272.

Donnerstag, den 2. October

1843.

### Die Abkömmlinge Heinrichs des Zweiten.

(Fortsetzung.)

„Wenn meine gnädigste Gebieterin,“ versetzte Madame Campan, die trotz ziemlich frivoler Lebensweise schon damals gern im Gouvernamenten sprach, sich mehr der Lektüre widmen wollte...“ — „Seh' mit Deinem ewigen Lesen,“ fiel Maria Antoinette ein. „Das ist Dein Universalmittel, seit der Zeit, wo Du Vorleserin bei den Tanten meines Gemahls warst; ich mag aber nicht lesen“ — „doch vielleicht die Schriften des Herzogs von Coigni?“ flüsterte Madame Campan, und zog ein parfümirtes Briefchen aus der Tasche. Maria Antoinette griff rasch und lächelnd darnach, doch ehe sie lesen konnte, erloschen im selben Moment die beiden andern Kerzen, und der falbe Schein des Mondes fiel gespenstisch in das hohe Gemach. Maria Antoinette erbleichte, und warf, von unbestimmten Ahnungen peinlich erschüttert, das Billetdour auf den Boden, während die philosophische Madame Campan solche kindische Furcht heimlich verhöhnte.

Als der Vorhang das Fenster, an dem die Königin stand, verhüllte, hatte jene wunderbarlich geschmückte Frau sich auch nicht länger aufgehalten. Sie schritt rasch vorwärts, aber wenn ihr reichgeputzte Frauen begegneten, oder glänzende, mit Wappenschildern verzierte Carrossen an ihr vorüberflogen, zuckte sie zusammen, der giftigste Neid, der bitterste Haß malte sich in ihren Zügen, und leise Verwünschungen brachen durch die zusammengekniffenen Lippen. „Mir wird ganz ängstlich bei Dir,“ sagte schüchtern der junge Mann, „andere Weiber jammern und weinen, wenn es ihnen schlecht geht, aber Du wirfst so wüthend; es ist freilich betrübt, daß Andere Champagner trinken, während wir kaum das schlechte Seinenwasser bezahlen können, aber das ist nun der Welt Lauf, und man muß sich darein ergeben.“ — „Nein, das muß man nicht,“ antwortete die Frau ingrimmig, „ich wenigstens will für meine Person das Glückrad umdrehen, und sollte es mir den Kopf zerschmettern. Bin ich nicht aus dem Geschlecht der Balois, die glänzender und älter als diese Bourbons waren? Soll die Urenkelin Heinrichs des Zweiten vergebens am Thron um Hülfe flehen? Soll sie sich begnügen, daß man ihr ein paar Livres, ein schmähhches Almosen wie jedem Bettler hinwegwirft? Soll ich diese Destreicherin in jeglicher Ueppigkeit schwelgen sehen, wenn ich hungere?“ — „Das sind große Worte,“ entgegnete der Mann, „aber mein liebes Kind, Du vergiffest immer, daß Du und Deine Schwester nur Balois von der linken Seite seid, daß Heinrich der Zweite hübsch für seinen Sohn Heinrich von Saint-Remy von Balois gesorgt mit Gütern und 30,000 Goldthalern, daß aber Deine sämmtlichen Ahnherren nicht viel taugten, daß sie die schönen Besitzungen verpfändeten, und Dein Vater, der den letzten Rest der Herrschaft Fontette verkrümelte, im Hotel Dieu...“ — „als Bettler starb,“ fiel die Frau zähneknirschend ein, „das brauchst

Du alberner Mensch mir nicht vorzuwerfen, ich war doch eine gute Partie für Dich, den Unterlieutenant, den man wegen Schuldenmachen aus dem Dienst gejagt, der mir durchgebracht, was mir gute Menschen schenken, der...“ — „Erzürne Dich doch nicht, mein Liebchen,“ bat der Mann, „es fuhr mir so heraus.“ In diesem Augenblick verwandelte Frau von la Motte ihre Mienen wie durch einen Zauberschlag, das süßeste Lächeln spielte um ihren Mund, sie senkte die Augen, deren zornige Blitze in wehmüthigen Thränen erloschen, sie verneigte sich so tief, daß der Knir fast in eine Kniebeugung überging. Ihr Mann zog auch den Hut mit tiefen Referenzen ab, aber er brauchte seine Haltung nicht zu verändern, denn diese war schon vorher erbärmlich unterwürfig.

Vor ihnen stand ein großer, hagerer Mann mit schlaffen Zügen, ganz in Schwarz gekleidet, ohne irgend ein Abzeichen seiner hohen Würden. „Guten Abend meine liebenswürdige Kleine,“ grüßte er freundlich, „ich habe gute Nachrichten für Sie, meine Tante Marsan will sich bei der Gräfin von Artois für Sie verwenden, Ihre Pension muß vermehrt werden; es ist schimpflich, daß Sie um diese kleine Gunst so lange sollicitiren müssen, während goldener Regen die Polignacs überschüttet. Doch still, ich will ja nicht mehr zur Opposition gehören. Haben Sie heute Abend die anbetungswürdige Maria Antoinette gesehen?“ Madame la Motte deutete verstohlen auf ihren Mann, als ob sie in seiner Gegenwart nicht Alles zu sagen wage, und flüsterte dann: „Ihre Majestät haben mich vom Fenster aus gesehen und mit gnädigem Gruß nebst huldvollen Worten beglückt, das Weitere will ich Euer Eminenz an einem passenderen Ort als hier mittheilen.“ Der Cardinal küßte ihre Hand; „Dank mein scharmantest Frauchen, ich habe in der Ferne gesehen, daß Sie unter dem Balkon der Königin standen, Sie sind unermüdet, mir zu dienen, ich werde das nie vergessen; aber die reizende Königin hat doch seltsame Launen, den Polignacs wirft sie das Staatsvermögen hin, und Sie müssen trotz aller ihrer Gewogenheit darben. Hat die Königin meine Bertheidigungsschrift günstig aufgenommen?“ — „Die Zeit wird Alles aufklären,“ erwiderte Madame la Motte in orakelmäßigem Ton, „jetzt muß ich nochmals Euer Eminenz bitten, hier nicht länger mit mir zu sprechen, denn wir möchten beobachtet werden.“ Der Cardinal nickte mit wichtiger Miene und verschwand in einem Seitengang.

„Nun zu der Gruppe Grisetten, die dort tanzen,“ sagte Madame la Motte zu ihrem Mann, und besüßelte ihre Schritte, — „dort ist also das Wunderthier, welches Du neulich im Palais Royal entdeckt hast; ich habe zwar wenig Vertrauen zu Deinem Scharfblick, aber zuweilen findet der Dummste, was der Klügste vergebens sucht.“ — „Gewiß, mein Läubchen,“ sagte der geduldige Gemahl, „die Aehnlichkeit ist staunenswürdig, freilich nicht wie in Goldonis Zwillingbrüder, aber ich war doch ganz starr vor Verwunderung, ganz dumm vor Erstaunen.“ — „Das ist so ziemlich Dein gewöhnlicher Zustand,“ versetzte die Dame, und blieb



stehen, denn auf dem runden Grasplatz schäkerten und tanzten eine Menge junger Leute, Näherinnen, Büglerinnen, Spitzenwäscherinnen, Friseurlehrlinge, Apothekerstöber und ähnliche beau monde der niederen Regionen. Da es an Tänzern fehlte, hatte ein großes Mädchen von blühender Gesichtsfarbe einen Mannshut aufgestülpt, und tanzte mit einer zwerghaften, bucklichten Nähmamsell, der sie zum großen Ergötzen der Gesellschaft mit possenhafter Gravität die Cour machte. „Das ist Mamsell Oliva,“ flüster Herr von la Motte seiner Frau zu. Sie fixirte das Mädchen lange, dann bemerkte sie gnädig: „das Sprüchwort vom blinden Huhn bewährt sich abermals; die Aehnlichkeit ist wirklich auffallend, es ist der Wuchs, die Gesichtsfarbe, die gebogene Nase, sogar die erbliche, aufgeworfene Unterlippe der Desfreicherin, freilich fehlt die Grazie, die Majestät, aber beim Sternenlicht und auf wenige Minuten ist die Verwechslung wohl möglich. Rufe die Person hierher,“ fuhr Madame la Motte fort, und setzte sich auf eine von den Tänzenden ziemlich entfernte Bank. Der Gemahl gehorchte wie immer.

(Fortsetzung folgt.)

## Die Kartoffelseuche.

Die Kartoffeln sind gegenwärtig von einer Verderbnis befallen, die dieses, sonst so gesunde und schätzbare Nahrungsmittel für Menschen und Vieh ungenießbar, ja den Genuß der verdorbenen ungesund, selbst schädlich macht. Glücklicherweise ist bei uns der größte Theil derselben verschont geblieben; da aber die einmal angesteckten ohne die gehörige Aufsicht unfehlbar weiter verderben, die Ansteckung den noch gesunden mittheilen und die gänzlich zerstörten ganz unbrauchbar sind, so gebietet es die Vorsicht, Alles aufzubieten, die Verderbnis, wo sie begonnen, so viel als möglich zu beschränken, das noch Brauchbare zu sichern und aus den bereits verdorbenen Kartoffeln den in ihnen noch unversehrt enthaltenen Nahrungstoff auszuscheiden, um, was nur immer möglich, zu retten, damit im kommenden Winter und Frühjahr, wo es sonst kein anderes Nahrungsmittel für den größten Theil der Bewohner mehr gibt, es nicht fehle. Die Noth erheischt diese Sorgfalt um so gebieterischer, als diese Verderbnis der Kartoffeln sich über England, Irland, Holland, Frankreich, die Schweiz, Preußen, Hannover, die Rhein- und Maingegend verbreitet hat.

Verfasser dieses, der bereits in der Didaskalia vom 9. October 1841 die Entwicklung des Kartoffelgiftes in ausgewachsenen Kartoffeln — des Solanins — und die Behandlung und Heilung einer solchen Vergiftung a. a. D. mitgetheilt hat, ermangelt nicht, was ihm Beobachtung und Studium über die jetzige Kartoffelseuche gelehrt hat, hier mitzutheilen.

Da in England im Verhältnis am meisten Kartoffeln genossen werden, ja Irland fast ganz auf diese und Haferkuchen angewiesen ist, so sind die englischen Berichte über diese Seuche die gründlichsten, für das praktische Leben brauchbarsten; wir werden daher vorzüglich dem Berichte, den das geschätzte Blatt: *The Gardener's Chronicle and Agricultural Gazette Saturday, 20. Sept. 1845*, Pag. 638 enthält, so wie den früheren in derselben Zeitschrift folgen, und die in anderen Blättern erschienenen benutzen. In dem erwähnten Bericht heißt es: „Das Unglück ist (in England) unzweifelhaft zu einem sehr beunruhigenden Grade ausgebreitet; wenn wir angeben, daß der Verlust an Kartoffeln  $\frac{1}{2}$  beträgt, erlauben wir uns schwerlich eine Uebertreibung. Die Ausfuhr von Kartoffeln aus England, besonders nach dem mittelländischen Meere, betrug an Werth sonst mindestens 10,000 Pfd. Sterl. jährlich, sie ist dieses Jahr nicht allein unmöglich, sondern eine bedeutende Einfuhr nöthig. In mehreren Gegenden daselbst ist die Ernte des Einsammelns nicht werth; in andern ist sie ganz verfault; an andern Orten schreitet die Verderbnis rasch fort, und wie wir bereits

befürchtet, ist diese Seuche auch in Irland ausgebrochen.“ Ein Korrespondent in der Nähe von Dublin schreibt: „Alle meine Kartoffeln, sowie die der armen Leute sind durch die Seuche zerstört. Vor zwei Tagen waren 12 Acres noch gesund, sie sind jetzt verwüßt.“ Die Kölner Zeitung berichtet, daß in Erfurt durch den Genuß kranker Kartoffeln die Ruhr ausgebrochen sey; die belgischen Blätter sprechen von Cholera in Gent, aus derselben Ursache entstanden. Polen ist so sehr von Hungersnoth bedroht, daß die preussische Regierung Vorsichtsmaßregeln gegen das Eindringen der verhungerten Nachbarn ergreifen muß, und endlich haben die Behörden einiger Distrikte Frankreichs und Deutschlands bereits die Ausfuhr der Kartoffeln verboten, um zu verhüten, daß es nicht an Saatkartoffeln für's nächste Jahr fehle.

Dies ist der Stand der Sache. Es ist unnütz, sich jetzt in Speculationen über die Ursache der Entstehung dieser Seuche zu verlieren, oder sich über die Verhütung der Krankheit im Allgemeinen zu verbreiten, da wir uns jetzt bei der Ernte mit den Kartoffeln, wie sie sind, zu beschäftigen haben. Wahr ist es, daß mikroskopische Schimmelpilze den Zustand außerordentlich verschlimmern, doch diese sind nur als untergeordnete, sekundäre Erscheinung zu betrachten.

Wie jede Krankheit nur im geschwächten Körper Herr werden kann, jeder Same zum Keimen seinen ihm zufallenden Boden verlangt, gesunde Pflanzen vom Schimmel nicht ergriffen werden, so können sich nur in bereits erkrankten Kartoffeln diese mikroskopischen Schmarozerpflanzen bilden. Die diesjährigen Kartoffeln enthalten im Verhältnis mehr Wasser und weniger Stärke, als die früherer Jahre; gute Kartoffeln enthalten in hundert und zwölf Pfund achtzig Pfund Wasser.

In diesen wasserhaltigen Kartoffeln bilden sich unter der Rinde braune Flecken aus, die das noch weiße Innere bald ganz umschließen, sobald die Kartoffel in der Masse bleibt, weiter in das Innere dringen, den bis jetzt noch weißen Theil braun färben, bis die ganz erweichte Kartoffel zu einer Sauche zerfließt, verfault, einen widerlichen, Ekel erregenden Gestank verbreitet. Erst nach Eintritt des Zersetzungsprozesses bilden sich die erwähnten mikroskopischen Pflanzen.\*

Nach diesem Stand der Sache ist es rathsam, bei der Kartoffelernte die noch guten an einem trockenen Orte, etwa wie die Aepfel, auf dem Boden aufzubewahren, auseinander zu legen und vor dem Frost zu schützen; die bereits ergriffenen in solche zu theilen, die nur wenig erkrankt, und solche, die dem Verfaulen nahe sind.

Um in den nur wenig erkrankten Kartoffeln den Fortschritt der Verderbnis zu beschränken und das noch Gute zu sichern, hat man zwei Methoden vorgeschlagen, wovon die erste nur historisch hier erwähnt werden soll, da diese ihren Zweck nicht erreichen kann.

Man will sowohl in England als in Belgien die Beobachtung gemacht haben, daß diejenigen Kartoffelfelder, die von der Seelust

\* Mehrere in dieser Mittheilung enthaltene Ansichten stimmen mit dem Ergebnisse der Untersuchungen meines verehrten Collegen Dr. Fresenius überein; derselbe fand die Krankheit von den Zellwandungen, welche sich bei der mikroskopischen Betrachtung bräunlich gefärbt zeigten, dann von dem Zelleninhalt mit Ausnahme der Stärkemehlkörner beginnend, welche letztere sich selbst in bereits ziemlich entarteten Gewebepartien unverändert oder höchstens braun gefärbt zeigten, an denen aber keineswegs die Krankheit ihren Ursprung nimmt, auch, im Widerspruch mit einer früheren Ansicht, die Anfänge einer Pilzbildung bis jetzt nicht angetroffen werden konnten. Auch schienen die in einem späteren Stadium der Krankheit aus der entarteten Masse sich erhebenden Fadenspizzen, wovon er mehrere Arten beobachtet hat, eine sekundäre Erzeugung und nicht Ursache der Kartoffelkrankheit zu seyn, wiewohl aus dem Gewebe der hügeligen Pilzhäufchen sich die dasselbe bildenden dicht verfilzten Flocken bis unter die Masse vollkommen gesunder Stärkemehlkörner verfolgen ließen.



# Frankfurter Konversationsblatt.

Belletristische und kritische Beilage zur Postzeitung.

Nr. 39.

Samstag, den 14. Februar.

1863.

## \*\* Fremde heist.

Novelle von .....

(Fortsetzung.)

Die Fremde umarmten sich aufs Neue, und Albert eilte heim. Gegen Abend erschien Mosemann, dem er den Auftrag gab, seine Sachen zur Post zu bringen. Eine halbe Stunde später fuhr unten ein Wagen vor. Beim Scheine der Lichter erkannte er die von Dippelt'sche Equipage. Herr von Dippelt stieg aus, ein starker alter Herr mit schwarz und grau gemischtem Haare und einem Orden auf der Brust. Dann folgte Fräulein Anna von Dippelt, eine schlanke schmale Figur mit schwarzem Haare und gelber Gesichtsfarbe. Es gab ein Lachen und Begrüßen auf der Treppe. Dann nach einer halben Stunde etwa stiegen Anna von Dippelt und Emilie Winhold mit Herrn Advocaten Schleich in den Wagen. Albert konnte Alles deutlich sehen. Emilie sprach und lachte, als sie der Anwalt in den Wagen hob. Sie war reizend in dem weißen Kleide. Der Wagen rollte davon und kam wieder. Diesmal stiegen die beiden alten Herren, v. Dippelt und Winhold ein. Als dies vorüber war, schloß Albert die Thüre ab und ging hinunter. Dorette war in der Küche und sehr verwundert, Herrn von Wingefeld in Reiselleidern zu sehen. Albert handigte ihr eine Abschiedskarte für die Herrschaft ein, und ging.

Der Thee bei dem Landrichter war überaus glänzend diesen Abend. Die gewähltesten Toiletten sah man da, die Räume erstrahlten von Lampen, Kerzen und Kronleuchtern; Alles war aufs nobelste und feinste hergerichtet. Gegen neun Uhr traten unter allgemeiner Acclamation Emilie und der Advocat Schleich ans Klavier, um eine Duvertüre zu spielen, die sie eingeübt hatten. Dann spielte Fräulein Anna von Dippelt eine Sonate und darauf sang wieder Fräulein Emilie von Herrn Schleich begleitet ein Lied. So ging es in schönster Abwechslung fort. Gegen 10 Uhr war Emilie an Anna's Arm einmal auf die Schwelle des Herrenzimmers getreten, um ihren Vater etwas zu fragen. Sie warf dabei den Blick über die zahlreichen Gruppen, als suchte sie etwas. Man hatte indessen genug gesungen und gespielt und wollte auch tanzen. Herr Schleich arrangirte das. Mehrere jüngere Herren wurden wohl oder übel aus dem Spielzimmer dazu gepreßt, um die Zahl der Tänzer zu verstärken, und der Advocat eröffnete mit Emilie den Ball. Es war eine Lust sie tanzen zu sehen. Sie schwebte nur am Arme ihres Tänzers. Von Zeit zu Zeit warf sie verstohlene Blicke durch die Thüre, welche von Zuschauern aus den andern Zimmern besetzt war, und gegen elf Uhr hatte sie ihren Vater, der im Rauchzimmer spielte, wieder etwas zu fragen. Was sie gerne hätte wissen mögen, das sagte ihr Niemand, und sie getraute sich nicht zu fragen, so sehr sie sich Mühe gab, eine unverfängliche Einkleidung zu finden.

Als die Gesellschaft zum Aufbruche Miene machte, wurde Emilie sichtlich verstimmt und einsilbig. Sie wollte nicht mehr tanzen, und blätterte in einem Album. Herr Schleich nahm sich ihr mit dem verbindlichsten Lächeln, allein sie hörte kaum auf das, was er sagte. Als man nach Hause zurückgekehrt war, und Dorette ihre Herrin entkleidete, sagte diese: „Du hast doch nicht die Hausthüre verriegelt?“ — „Doch!“ erwiderte Dorette. — „Ist denn der Referendar schon zu Hause? Der wird nun einen rechten Lärm machen.“

„Seien Sie unbesorgt, Fräulein, der ist heute Abend auf lange Zeit verreist. Sein Karte habe ich drinn an den Spiegel gesteckt.“

Als Dorette dies sagte, überfiel Emilien ein jäher Schreck. Sie zitterte und verstummte. „Ach, wie kalt ist es,“ sprach sie sodann. Als Dorette sich entfernt hatte, ging sie mit dem Lichte ins Wohnzimmer, trat vor den Spiegel und nahm Alberts Karte. „Leb' wohl!“ sagte sie leise und hauchte einen Kuß darauf.

Herbst und Winter vergingen in Hattenheim wie immer in Fröhlichkeit und Wohlleben. Man sprach in der Zeit am meisten von dem Prozesse, welchen Herr Albert von Wingefeld durch den Advocaten Mehlretter gegen die von Dippelt anhängig gemacht hatte. Jedermann schüttelte den Kopf darüber. Man sagte, es sei pure Chikane vom Advocaten Mehlretter und Unbesonnenheit von Albert. Der Landrichter war ganz ungehalten über den unthwilligen Handel. Auf einen Termin im März 1854 hatte er den Herrn von Wingefeld persönlich vorgeladen, und so kam dieser denn eines Tags zu Anfang März wieder in Hattenheim an. Als er an der Post ausgestiegen war, eilte er auf einige Minuten zu Mehlretter und von da nach Hause ins wohlbekannte Erkerzimmer. Der Zollinspector und Emilie waren nach Ryned gefahren. Dorette sagte es ihm. Kaspar Mosemann, der auf der Stelle erschien, hatte die Reisetasche und den Koffer Alberts abzuholen, und war keine zwanzig Schritte von der Post, als ihm das wohlbekannte Narbengesicht des Gerichtsdieners aufstieß, der soeben aus dem „Lämmchen“ kam, wo er seine Lebensgeister mit einem „Grünen“ erfrischt hatte. Wenigstens noch seine Rede auf eine Armslänge nach Pfefferminzgeist.

„Ist dein Herr daheim?“ frug er.

„Eben ist er mit der Post gekommen,“ antwortete Kaspar.

„Gut,“ sagte der Gerichtsdieners nickend, „dann kann ich's ihm gleich insinuiren.“

„Gott soll sich erbarmen, was ein Elend!“ rief Kaspar unwillig. „Eben die Nase ins Logis gesteckt, so kommen auch schon die Nothfragen. Wenn doch nur ein kaiserlich königliches....“

Das Uebrige verschluckte der zornige Diener. Vielleicht genirte ihn das Gebahren des Herrn Kinsky, welcher, einen Bleistift im Munde, mit verweisender Geberde den Kopf schüttelte. Er hatte dabei eine dicke lederne Brieftasche in der Hand, voll-



gepfropft mit Decreten, Padungen, Sportelnoten und anderen Dingen, von denen ein schuldloses Gemüth nichts weiß. Schweigend gingen beide Männer eine Strecke neben einander her. „Dienst ist Dienst,“ sagte Kinsky, alsdann den Bleistift aus dem Munde nehmend. „Ich kann's nicht ändern. Länger warten darf ich nicht, sonst kommen sie mir auf den Pelz.“ Kaspar machte eine Geberde, als wolle er sagen: Was verstehe ich davon?

(Fortsetzung folgt.)

## Wielopolski und Zamoycki.

Nach der Revue des deux Mondes.

(Fortsetzung.)

Bis zum Jahre 1855 mußte seine Thätigkeit in den engen Kreis eingeschränkt bleiben. Der Thronwechsel brachte eine Erleichterung des schwer auf Polen lastenden Druckes, aber im Grunde war die Erleichterung keine bedeutende. „Man erkannte“, sagt Wielopolski in seiner Denkschrift, „die Nothwendigkeit einer Reform des öffentlichen Unterrichts, der höheren wissenschaftlichen Anstalten und der akademischen Kurse; aber die Menschen der Zwischenstation, die, an das alte System gewöhnt, überzeugt waren, daß uns zu viel Licht zur Revolution führe, hintertrieben die beabsichtigten Reformen. Statt den öffentlichen Unterricht zu organisiren, überredete man den Gesetzgeber, daß es besser sei, das Gebiet derjenigen Studien zu beschränken, welche Idealisten und Anarchisten schaffen, und lieber reine Industrie- und Handelsschulen zu gründen. An Stelle einer Universität, die in der Gesellschaft größere Bildung verbreitet hätte, errichtete man an den philologischen Gymnasien einen beschränkten Cursus für Rechtslehre; und um für die Gesundheit des menschlichen Körpers zu sorgen, gründete man eine Akademie der Medicin. Die Jugend strömte schaarenweis in dieselbe — und in zehn Jahren hätten wir ein starkes ärztliches Proletariat, sonst weder höhere Bildung, noch Talent gehabt!“

Es war immer die alte Politik der nothwendigen Förderung der unmittelbaren materiellen Interessen, aber zugleich der Verhinderung allen geistigen Emporkommens zu Gunsten der politischen Knechtung.

Es gab übrigens einen Moment, in welchem die dunkle aber ausdauernde Bewegung, welche vom Grafen Zamoycki angeregt worden war, ein Organ besaß, unscheinbar und einfach, wie sie selbst, ein Journal: „Jahrbücher der Landwirthschaft.“ Es entwickelte sich aus diesem Unternehmen eine „Landwirthschaftliche Gesellschaft“. Anfangs bestand diese aus Mitgliedern der Redaction und Hilfsarbeitern des Journals; aber bald erweiterte sie sich und wurde eine Macht, vor welcher der Marquis Wielopolski, der sie später auflöste, zurückschreckte, wie vor dem plötzlich aufgetauchten Schreckbilde des Vaterlandes.

Es war klar, daß eine so nationale Vereinigung nicht improvisirt sein konnte; war auch die Entstehung derselben dunkel, begriff man namentlich nicht gleich die Organisation der raschen Verbreitung, so war es doch offenbar, daß die Bewegung bei dem Erreichten nicht stehen bleiben würde. Der Graf Zamoycki wenigstens zweifelte nicht daran; er hatte gearbeitet ohne schlaue Berechnung, ohne intrigante Conspiration, ohne den persönlichen Ehrgeiz, der eine Rolle spielen will — aber indem er sich zum Ausgangspunkt der socialen Wiedergeburt machte, wurde er ohne sein Zuthun Mittelpunkt aller politischen Hoffnungen und Bestrebungen. Sein vornehmster Gegner im Freundeslager, der auf das Entschiedenste in seinen politischen Anschauungen, in seiner

geistigen Organisation, in seinem Temperament von ihm abweicht, ist der Marquis Wielopolski. Abgesehen davon, daß beide Männer in ihrer Jugend eine kurze Zeit während einer Revolution, die vergebens an die öffentliche Meinung Europa's appellirte, ihr Vaterland im Ausland vertraten, und abgesehen davon, daß Beide nach der schweren Niederlage des Vaterlandes nicht auswanderten, hat ihr Leben nichts Gemeinsames.

Der Marquis Wielopolski ist einer der Männer, die den Kampf lieben und suchen; nicht sowohl wegen der damit verbundenen Aufregungen, als weil sie den Eingebungen eines zwar bedeutenden, aber herrschsüchtigen Geistes folgen, der sich in schwierigen Verhältnissen gefällt und der am wenigsten durch Mangel an Popularität, durch Haß und Hindernisse zurückgeschreckt wird. Seine Physiognomie ist der Abdruck dieses Geistes, sein Blick ist streng und energisch, in seinem Gesicht liegt der Ausdruck der entschiedenen Kraft; in seiner Haltung spricht sich das Bewußtsein eines stolzen Selbstvertrauens aus. Es ist derselbe Mann, der als Student auf der Universität zu einem anderen Studenten, dem man zum Gegenstand eines literarischen Vortrages eine Abhandlung über die Eitelkeit gegeben hatte, sagte: „Ich hoffe, Sie werden beweisen, daß die Eitelkeit eine Tugend ist!“ Es ist der Mann, der noch heute in seiner anonym herausgegebenen Broschüre sagt: „Die Vorsehung gibt ihren Organen große und ausdauernde Kräfte“. Marquis Wielopolski besaß einen außerordentlichen Vorrath davon. „Der Triumph der von der Vorsehung Auserlesenen ist um so größer, je schlechter der Empfang ist, welcher ihnen seitens des großen Hauses zu Theil wird!“ Seine Erziehung war eine sorgfältige gewesen: man prägte ihm Geduld ein, Ausdauer bei der einmal vorge-schriebenen Beschäftigung, Sparsamkeit. Er wurde ein gründlicher Rechtskenner, ein gelehrter Humanist, ein gewandter Redner. Er hatte schon in seinen Jünglingsjahren eine große Reihe von Processen zu führen: Personalgläubiger seiner Ascendenten (deren Güter er später erbt) hatten ihre Schuldforderungen eingeklagt, ein großer Gütercomplex sollte auf Veranlassung des Gerichts zur Befriedigung der Gläubiger verkauft werden; da schritt die Mutter des Marquis, der noch ein Knabe war, ein und verlangte Aufhebung der eingeleiteten Verkaufsverhandlungen zu Gunsten der Erbrechte ihres Sohnes. Die Verhandlungen zogen sich sehr in die Länge, der junge Marquis überkam die Prozesse, und in vielen Fällen führte er selbst seine Sache vor Gericht mit einer Schärfe der Logik und einer Beredsamkeit, welche die ganze Energie und Klarheit seiner Persönlichkeit erkennen ließ. In diesen Kämpfen stählte sich sein Talent und sein Charakter; er vertheidigte seine Feudalrechte gegen die Anschauungen des modernen Civilgerichts, — und in der That: er ist ein echter Repräsentant des Feudalwesens.

Mitten in diese zahlreichen Prozesse fiel die Revolution von 1830; er warf sich mit allem Talent und aller Leidenschaftlichkeit auf die Politik, aber was nahm er aus seiner Thätigkeit als Mitglied des polnischen Landtages in Warschau, und als Gesandter in London für die Tage mit, welche auf die traurige Niederlage seines Vaterlandes folgten? Er hatte zwei Erscheinungen gesehen, welche auf eine Natur, wie die seinige, einen unanlöschlichen Eindruck machen mußten: in England hatte er die Gleichgiltigkeit von ganz Europa gegenüber der nachdrücklichen Appellation der Diplomatie erkannt; als Abgeordneter in Warschau hatte er den Kampf der inneren Parteien gesehen, der in gleichmäßigem Feuer fortbrannte, als die Feinde Aller schon siegreich vor den Thoren standen! — In Alledem hatte er nicht ein Unglück seines Vaterlandes gesehen, sondern eine völlige Ohnmacht, und das Gefühl einer Ohnmacht war seinem stolzen Geiste tausendmal unerträglicher als das Unglück. Er schöpfte aus diesen jugendlichen Erfahrungen ein bitteres Urtheil über



den Westen und die vollständige Verachtung alles Parteiwesens. Er war nicht der Mann einer stillen und langsamen Wiedergeburt, wie der Graf Zamoycki; er konnte nicht geräuschlos mitten in der Nation verschwinden, um, langsam und geduldig, neue Fäden der Selbsterhebung zu spinnen und zu knüpfen, und in der stillen inneren Arbeit die Parole der Zukunft zu finden, wenn es noch eine Zukunft gab. Er konnte sich wohl einmal, aus Neugier, für diese Arbeit interessieren; er besuchte wohl einmal die Ländereien des Grafen Zamoycki, um die eingeführte Musterwirtschaft kennen zu lernen, aber er glaubte nicht an die Zweckmäßigkeit und den Erfolg dieses Weges. Auf der anderen Seite war er eine viel zu stolze, aber auch viel zu edle Natur, um sich slavisch dem Sieger zu unterwerfen. Eine Verschwörung schien ihm kindisch und nutzlos. So lebte er in sich zurückgezogen, einsam. Während einer Reihe von Jahren muß in diesem Geiste ein wunderbarer Kampf vorgegangen sein: der Denker würdigte nicht oder begriff nicht den Weg, durch Hebung der materiellen Interessen zur Politik zu gelangen; der Aristokrat hatte nur Verachtung und Haß für die demokratischen Propagandisten, die Partei, welche er später schilderte als die „Partei der socialen Unordnung, den Auswurf der Gesellschaft, schlechter Priester, leichtsinniger Edelleute, treulofer Beamten, alter Subalternoffiziere, junger Demagogen, ruinierter Grundbesitzer, verschuldeter Pächter, verachteten Bedientenvolkes und Communisten!“ Der getäuschte Patriot hatte nur wenig Vertrauen zu der „nationalen Diplomatie“, die fortfuhr, sich an den Westen zu wenden. Aber das Joch, welches auf seinem Vaterlande lastete, das empfand er tief und brannte vor Begierde, dasselbe geändert zu sehen.

Wie er sich diese Aenderung nach jahrelangem inneren Brüten dachte, dies eröffnete er zum ersten Male in dem „Brief eines polnischen Edelmannes an den Fürsten Meternich“, bei Gelegenheit der blutigen Ausritte in Galizien 1846. „Wir Polen“, hieß es am Schlusse, nach einer Verwünschung der Meternich'schen Politik, „müssen heraustreten aus unserer Inaktivität, wir müssen Partei nehmen!“ Und welches war das Programm dieser Parteinahme? „Der polnische Adel muß es vorziehen, mit den Russen an der Spitze der jungen, kräftigen, zukunftsreichen slavischen Civilisation einherzugehen, statt sich verachtet, verhaßt, zurückgesetzt und hinter der alten westlichen Civilisation einherzuschleppen!“ Es kann nicht überraschen, daß ein Vertreter des Feudalismus etwas rasch mit dem Vaterlande sich abfindet; der polnische Adel repräsentiert ihm allein die polnische Nation; dann heißt es weiter: „Ein Romanow ist ein viel zu guter Edelmann, um Seinesgleichen selbst unter seinen Feinden zu Grunde richten zu lassen!“ — Also Vereinigung Polens mit Rußland, völlige Hingabe ohne Bedingung, Panславismus.

Dieser Idee lag zum Theil eine kühle Betrachtung der Machtverhältnisse Polens, gegenüber denen Rußlands, zu Grunde (es war die Zeit, da Rußland, als Chef der heiligen Allianz, tonangebend dastand im Rath der Großmächte); zum Theil entsprang sie aus dem Wunsche, sich an Oesterreich und Preußen, vielleicht auch an England und Frankreich zu rächen für die Theilnahme an der Unterdrückung Polens und für die Unerbittlichkeit gegen den Schmerzensschrei der Unterdrückten; dadurch zu rächen, daß man sich dem verwandtesten der drei Erben des polnischen Reiches völlig in die Arme warf. Zum Theil widerete den Aristokraten die angetragene Gemeinschaft der demokratischen Patrioten an. Aber auch die Kämpfernatur Wielopolski's trieb ihn an, etwas zu thun, was wider alle Erwartung, bei der ersten Betrachtung wider den gesunden Menschenverstand, namentlich aber wider die populären Ideen lief. Daß er mit der demokratischen Partei brach, das war nichts, aber daß er mit der Nation brach, das reizte ihn; er allein, allen Andern gegenüber, das war ein Fall für ihn. Er schritt auch gleich aus

Werk; was noch keine andere polnische Familie gethan hatte, das that er: er ließ seinen Sohn in Petersburg in russischen Militärdienst treten. Allein dem Kaiser Nikolaus gegenüber war diese Umwandlung oder dieser Abfall Wielopolski's nutzlos; ob der Marquis sich ihm zuwandte oder nicht, das war dem Kaiser gleichgültig. Der stolze polnische Edelmann sah nicht, daß er in den Augen eines Fürsten, wie Nikolaus, noch viel zu viel von einem Rebellen hatte, daß seine Manier, sich einem Romanow wie ein Edelmann dem anderen gegenüberzustellen, für den Kaiser äußerst verlegend war. Erst nach dem Thronwechsel wurde er der Mann der Situation.

(Schluß folgt.)

## Das Jahr 1813.

Eingefandt von Dr. B.

„\* \* Durch die Schlacht bei Leipzig den 18. October 1813 ist es den vereinten Kräften gelungen, den Feind, der Deutschland bis zu einem geographischen Begriff herabdrücken wollte, zu stürzen. Durch die Schlacht bei Waterloo den 18. Juni 1815 wurde seiner Oberherrschaft auf dem Continente ein Ende gemacht. Auf der Ebene von Waterloo entstanden bald nach dem Kampfe Denkmäler, wohin namentlich viele Engländer reisen, die einzelnen Grabsteine ihrer Verwandten zu besuchen.“

In dem Teutoburger Walde sind noch die Grabhügel vorhanden, unter denen die Asche der Römer liegt, die von unseren Stammvätern, den alten Germanen, unter der Anführung Hermanns gegen den römischen Feldherrn Varus geschlagen wurden. Der Muth unserer Vorfahren bereitete hier der eingedrungenen Herrschaft ein Ende. Die kleinen Waldbäche und Dörfer tragen in diesem Walde noch bedeutsame Namen. Von Hermanns Denkmal hatte lange nichts verlautet.

Jetzt, nach fünfzig Jahren, darf nicht länger gesäumt werden, die Pflicht der Dankbarkeit gegen jene zu erfüllen, die für Deutschlands Befreiung gekämpft, gekämpft und das Gefühl der Nationalität wieder erweckt haben. Ein Denkmal, Deutschlands würdig, muß das Schlachtfeld krönen.

Die Schlachten von Leipzig und Waterloo haben der neueren Geschichte unseres Welttheils eine andere Richtung gegeben und besonders jetzt, wo man dahin strebt, ein Großdeutschland zu schaffen, muß uns der Gedanke erheben, wieder zu der Bedeutung zurückzukehren, die Deutschland ehemals in der Weltgeschichte gehabt.

Unter Karl dem Großen war Deutschland das erste Reich der Welt, sowohl in materieller als geistiger Beziehung. Karl der Große, der Herr von Italien war, der von der Weichsel bis zum Ebro und von der Nordsee bis Calabrien herrschte, liebte besonders die Ufer des Rheins, des Mains und der Saale, wovon wir noch heute mit Bewunderung die weitläufigen prächtigen Ruinen der Saalburg, der Pfalz an der Saale erblicken. Karl der Große verweilte gern an den Ufern des Rheins und des Mains, in Ingelheim und in Frankfurt. Seine Bildsäule schmückt darum unsere Mainbrücke.

Das wieder erweckte Deutschland ist nicht allein Verehrung und Dankbarkeit den Heldenthaten auf dem Schlachtfelde schuldig, es soll auch seine Größe in vereinten Kräften beweisen, wozu sich eine Gelegenheit bietet in der Aufrichtung eines Monuments, das schon über tausend Jahre verlassen liegt und bestimmt war den Sieg der Römer über die Deutschen zu verherrlichen. Es betrifft die Riesensäule, die am Felsberg in der Grafschaft Erbach im Odenwalde ist. Die Säule ist von schönem grauem



Granit, hat 31 Schuh 8 Zoll Länge, unten 4 Schuh 6 Zoll und oben 3 Schuh 10 Zoll im Durchmesser; ihr Gewicht wird vom Vaudirector Wahl in Michelstadt auf 61,440 Pfund angegeben.

In Deutschland findet sich keine höhere Granitsäule als diese, und schon darum gehört sie zu den größten Seltenheiten. Karl der Große ließ ähnliche kleine Granitsäulen von Ravenna bringen, um sein Schloß in Niederingelheim damit zu schmücken, die jetzt im Schloßhof des alten Schlosses in Heidelberg das Brunnenhaus tragen.

Die alten Ägypter haben nur durch Menschenhände Steinmassen aufgerichtet, die noch jetzt, nach so vielen tausend Jahren, die ehemalige Größe dieses erloschenen Volks bezeugen.

Jetzt, durch die Dampfmaschinen, die man überall hinstellen kann, läßt sich mehr als durch Menschenkräfte allein erreichen. Gewiß ist es ausführbar, die Riesensäule jetzt aufzurichten; aber an welcher Stelle? Die Stelle müßte in der Gegend, wo der größte deutsche Kaiser so gerne geweilt, gefunden werden.

Viribus unitis.

### Kleine Chronik.

\* Gottfried Kinkel's älteste Tochter, Johanna, ein ungemein reichbegabtes Mädchen, ist siebzehn Jahre alt in London am Scharlachfieber gestorben.

\* Die Stadt Basel hat dieser Tage eine europäische Berühmtheit begraben, den im Jahr 1782 geborenen Professor Christoph Bernoulli, einen Sprößling der berühmten Gelehrtenfamilie dieses Namens und selbst Mathematiker, der sich in diesem Fache bleibende Verdienste erworben.

\* Alexander Dumas schreibt ein Stück für die Ristori unter dem Titel „Moxie Antoinette“. Es wird zum ersten Mal in London zur Aufführung kommen, wohin sich die Ristori mit ihrer Gesellschaft im Juni dieses Jahres begeben will.

Frankfurt, 13. Februar.

### Kleine Mittheilungen.

\*\*\* Vor einem Lustum noch gab es in Frankfurt seinen Carneval, höchstens eine ehrbare Fastnacht mit Tanz in möglichst geschlossenen Kreisen. Mit alleiniger Ausnahme der lustigen Maskeraden im Wolskeß, die ihre Unvergänglichkeit jetzt in der Harmonie bewahren, war von Volksbelustigung im Allgemeinen nichts zu verspüren. Da ließ der Gott der Faschingsfreuden in dieser abetischen Stadt die „Bittern“ groß und lustig werden, um „einem tief gefühlten Bedürfnis abzuhelfen,“ und mit ihrer Bundesgenossenschaft erweiterte er für seinen Statthalter, den Prinzen Carneval, seine Herrschaft von den Gestaden des Rheines ab über die Uferlande des Main's und auch über das alte ehrwürdige Frankfurt. Der Feldzug war kurz, aber ruhmreich: Prinz Carneval kam, sah und siegte! Die lustige Slope der Schellenkappe hat stürmend die Wälle phibistischer Verurtheile siegreich erstiegen und die Palissaden des Eries's und Popzbürgerthums schonungslos durchbrochen. Nun ist Carneval mehr als geduldet, er ist anerkannt als legitimer Beherrscher der Faschingszeit und einer lebensfrohen Jugend. Wir haben in der vorgestrigen Nummer des Conversationsblattes das Programm der diesjährigen Carnevals-

belustigungen mitgetheilt und kommen schon heute zurück auf eine Schilderung des gestern Abend in dem Saale der Harmonie abgehaltenen Narrenbundescongresses, zu welchem das Volk der Narren seine Delegirten entsendet hatte, die Mittel zu beraten, um das deutsche Volk auf der höheren Entwicklungsstufe der Nartheit einig, frei und fröhlich zu machen. Der große Wurf ist gelungen: der Congress hat sich als eine heitere Parodie unserer öffentlichen Zustände erwiesen. Der Congresssaal war mit Emblemen der Nartheit und mit den Landesfarben der unzähligen Provinzen des Narrenreiches verschwenderisch ausgestattet. Zahlreich war das Volk versammelt und erwartete mit Ungeduld die Eröffnung des Congresses, die Constitution des Narrenbundes und die Einberufung der Delegirten. Der feierliche Moment trat gegen 9 Uhr ein. Der Herr Ministerpräsident sprach zur Eröffnung des Congresses Worte geflügelter Nartheit, die indessen auch des Ernstes genug enthielten, da sie die Finanzlage des Reiches durch die Hochzeit des Prinzen Carneval und die Krönung des Narrenkaisers als eine sehr heruntergekommene bezeichneten. Da nun einmal eine monarchische Regierung nicht billig sein könne, so müsse man wohl oder übel den Narrenstaat Frankfurt zu einer Republik umwandeln, der sich als würdiges Glied einem Staatenbunde anschließen solle. Hierauf wurde der Bundestag constituirt und den Verbesserungsanträgen der Einzelregierungen entgegengelesen. Die Delegirten sollten hierüber mit zu entscheiden haben. Dies ist der ungefähre äußere Verlauf der Verhandlungen, wobei, von Länge und Breite einzelner Vorträge abgesehen, an vielen Stellen Geist und Humor sich entfaltete. Die Abgesandten hatte man in Iphermasken verkleidet und das Geschrei ihrer Zustimmung zu den gestellten Anträgen in allen unarticulirten Lauten der Einwohnerschaft eines zoologischen Gartens ertönte, so oft es ertönte, in dem versammelten Volke ungeheure Heiterkeit. Da die Delegirten ohne Dual und Wahl jedem noch so unsinnigen Antrage der Regierungen beistimmen, so wurde in geeigneten Fällen an das versammelte Volk appellirt, welches selbstverständlich jedesmal sein Veto einlegte, so daß man endlich auf den Ausweg kam, die Neugestaltung des Narrenreiches der Professorenweisheit anzuvertrauen. Es wurde zu diesem Zwecke eine Universität mit vier Facultäten gegründet, deren Professoren Vorträge hielten. Die Themata dieser Vorträge standen aber natürlich mit der „nationalen Einigung“ nicht im geringsten Zusammenhang, da beispielsweise der Professor der Medicin über die Verhütung des Ragenjammers und der Philosoph in Zopf und Perrücke, statt des Baretts mit einem Bierseidel auf dem Kopfe, das Glück des Narrenreiches von der Verschmelzung der Rebe mit dem Hopfen zu einem fruchttragenden Strauche abhängig zu machen suchte. Einen sehr pointirten Vortrag hielt Herr Ding, indem er den guten Einfluß des Bundescongresses, der nach tausend Jahren erst sichtbar werde, zu schildern unternahm. Die vielen witzigen, geist- und launenvollen Anspielungen des jugendlichen Redners wurden mit stürmischer Begeisterung aufgenommen und mit der lachenden Perspektive der Zukunft, die ihm der phantastische Lobredner des Bundestags entrollt hatte, gab sich vorerst das Volk zufrieden. — Wir haben nur diese wenigen Punkte aus dem bunten Leben und Treiben des Narrencongresses herausgehoben, um daran zu zeigen, wie gut sich die „Bittern“ darauf verstehen, die Bitterkeiten des Lebens mit Humor und Lauge zu wärmen und dem Volke mundgerecht zu machen. Und so raten wir allen, die ihr Gemüth vor Verbitterung über gesellschaftliche, politische und sonst menschliche Zustände bewahren wollen, sich dem neugestifteten Narrenbunde anzuschließen, er ist im Besitze so mancher Geheim- und Zaubermittel, die ein Gegengift sind gegen alle Bitternisse, mit welchen uns das Schicksal die Speisen für das Gastmahl des Lebens zuzubereiten unermüdlich thätig ist.

Verantwortlicher Redacteur: Dr. Eduard Sattler. — Druck von Aug. Dierreich in Frankfurt a. M.



Amstberg ? J. F. Harneberg ?

an

Professor Mann

mit einer Briefe an Herrn,  
Lieber Herr







60 [L

Sie dem Herrn den besten Dank sagen, und  
sich freuen, weil sie einen Bruch  
bekannt und beiseite haben, aber nach  
diesem Ereignis, so wie ich, so wie Frau  
Guthmann und Funktion der <sup>den</sup> fähigen Organe  
abwischen, und wie wir eine Augenfrage  
aus sich selbst heraus zu haben zu können,  
wenn man nicht zu fähig <sup>ist</sup> zu sein, die  
sich erklären Sie mir in einem Handbuch,  
zur Erklärung der Sache.

Glückselig zu sein, für Lust und  
nicht zu sein, nur in der Welt gründlich  
erfahren, in der Probe heimlich zu sein, in  
Landschaften zu verweilen, nachher in der  
Armenie der Melik's Drogen in Meinen  
zum Dingen der Armen. Und ist diese nicht  
nicht für Glückselig gehalten, das überaus  
von Österreich nicht Abwendung, nicht be-  
sonnen, zu Tausend das die Ungelungen  
das Glück, jedoch ohne Glückseligkeit seit 1. Jahr.

[illegible]

Alten in allen Linien Plauen sind ich nicht

Auf diese Weise habe ich Sie bei  
in Sie, und Sie zu  
bei Ihnen ~~ich~~ übernehmend  
Ging, so kann Pöhlern







Conrad Anna soll Dir Localluz Leber, Thad  
nütz, Sennedlfige Ennosküge, immer nütz  
beziehen, auf die Aufzucht von Anna Jose  
Johann von Frau Josefa Dischpflust.

[illegible]

Bismarck, und um die Souveränität  
 Ostprensens, wüßte ich, Sie nicht, dessen ich Erwähnung  
 nicht übersehen sollte, und in einem  
 System von Verwirrung und Unklarheit:

vi<sup>te</sup> dei vicin<sup>te</sup> Prof<sup>te</sup> in via di Ancona p.

» großem Zettel, per univ. Schmei

» - mit ~~ein~~ nicht unvollständiger so Hiba.

» Liva. — —

»ist er in der innewohnenden Zirkel,

» Es wird kein Schmirgel - von ansehnlicher

» Dispositiva lunga - lunga su una linea

„Bra. Zug um L - Kauliger Nase,

„здравъ поfolуна и. ф. в.

Letztarnt wüßte von irgendwelcher Fall die  
 Falschheit zu; der Herr nun zufällig.  
 Man, dieses hat in einem Jahr unser,  
 unwillig, aber die Herrschaft der Materialien zu lassen

\* hands are 3<sup>d</sup> large, stiff as fingered bronze plates.

früher und das Andere, was ich in  
Gang war, das Gewand der  
Korruption. Es war ein, welches  
ich, so das Gewand veränderte  
3 Tage in dem Zimmer eines  
brüderling waren, und das Siegel.

Freund, Linderhai fand es gar  
 toll, für Fort 2 Jurae Rheumge  
 zähl: 60 gr, die mit Strychnin  
 kam genommen, die in nicht  
 wurde, die das wohl besser  
 und das Strychnin als das  
 vorseh. Linderhai fand es  
 für ein Mal, geladelt in Strychnin  
 bald bis 100 gr, 3 Löt, ~~abgegeben~~  
~~abgegeben~~; Linderhai fand es, als ein  
unverändert affiziert. Das Strychnin  
gab abgegeben, und gibt für Strychnin.























# Zubereitung der Arnika Salbe.

Die ist vorzüglichster und unmittelbar der Kräfte, die man in kleiner  
Dosis zu finden, daher der gewöhnliche Dosis, die sich folgendem  
nachsehen soll.

Die auf Gewichte und Maas berechnete Kräfte ergibt auf einen  
Dosis von Salbe gemessen 3. und 4. Unzen Abguss. Wenn sie  
größer oder kleiner, so müßte das Gewicht der Salbe dementsprechend  
verändert werden.

Auf einer geschliffenen Messerschneide müßte man eine Dosis von Salbe  
ab, die man vorher und einem Kugeln abkratzen, und weiter weiter,  
so daß die Salbe, die zu Lecken soll, und nur das Obere berührt  
wird.

Die Salbe wird in die Kräfte gegeben, der Dosis fast ver-  
setzt, und falls das große Wasser in den Mittelkräften gegeben,  
ist es in den kleinen Kräfte nicht.

Die zweite Kräfte setzt sich aus den Kräfte und dem Dosis der Salbe  
auf einer Salbe. Man müßte man die Salbe auf dem  
die Salbe auf dem Dosis der Salbe nicht von der Kräfte mit der Salbe.  
Auf der möglichsten Kräfte wird der Mittelkräfte abgezogen,  
und die Kräfte soll die Salbe abkratzen. Zu Kräfte  
des Abgusses sind von Salbe ein Maas ab zu 4. Un-  
zen, so man man müßte die Abgüsse der Salbe von den  
anderen Kräfte nicht mehr können, es soll zur 2. 3. u. f. m.

Man gießt das Kräfte auf einen mit Salbe



eingelagerten kleinen Trüffeln in das Glas. Ist die Leuchte fast leer, so versetzt man den Vorkel, drückt heftig mit einem Löffel über die Leuchte, daß alles vollständig abläuft.

Darunter ist die Zubereitung, wenn man sich mit dem befeuchtet, was man selbst erlöst, oder zu kochen, indem man die zu dem Dampfer der Leuchte etwa fünf Minuten (4) zugibt.

Gebrauch

Gegen den Abbruch des

2-3 Dampfer zugewandt (man den Kugeln vermischt) Solender Leuchte mit 5. bis 6. Unzen feinsten Pfeffer überfüllt, eine Zeit lang mit Pfeffer zerstoßen, daß sie fast verfliegen, bei jedem Umrühren. Der feine Pflanz der feinste Teil wird gegen 3. Unzen Leichtigkeit gegeben. Zu diesem so feine ist, wenn die Dampfermann des Abbruch den kalten Arnika Abzug zugibt, und bildet, so man es ab bleibt gewonnen. Es ist gut - einige zu kochen, oder, je nach zu kochen, mit einigen weissenfeuchten Gebirgen.

Wassergewicht gegen den

Kaffeeartig muß die Dose der Arnika so stark sein, daß eine Dampfermannung nicht über der Dampfermann, sondern 5. bis 10. je 10. Minuten absetzt gegeben werden. Es folgt dann in der Regel ein feiner Pflanz.

Gegen den Pflanz: Arnika, wenn der Pflanz Pflanz in der Dampfermannung, so daß mit einigen weissenfeuchten Dampfermannung. Wenn dieser Pflanz die immer anderen Teile der Arnika z. B. das Kaffeebaum, so folgt - ein be-

nicht



nicht mehr als ein bekanntes war — kein Schmeiß, außer dem Still eines unter-  
 lichen Disposition der, dagegen von 2<sup>ter</sup> 3<sup>ter</sup> Tagen eine 2, Bruchige Abklärung  
 in 24. Stunden, bei einem befriedigenden Gefühl von Erleichterung. Am  
 folgenden Morgen wird die Dosis der Arnika halt genommen und  
 der ersten Dosis Tee, Kaffee und immer mit einem Zinabart. In dem  
 ein schnell merkbare Erleichterung laßt den ganzen Tag über aus den  
ganzen, ein Erleichterung. Obenstehende Gefühle sind der Maßstab  
 der Verminderung oder Vermehrung der Dosis. Am Abend eine gleiche  
 Dosis einfügen. Bei jedem Morgen eine halbe Unze von dem  
 Mithridat, ein eine halbe Dosis genommen werden. Mit dem  
 fünften Tage — die erste Abende Dosis für 1. Tag verordnet — wird die  
 erste Portion beendet.

Nachdem zwischen dem 3. Tagen wird man immer ver-  
 folgen. Auf einen von jedem der ersten Portion wohl befindet, ist  
 immer eine gewisse sehr häufig.

### Versäuliche Ladungen.

Es ist gut wenn einige Tage vor Anfang der Cur keine neuen  
 Arznei verabreicht ist. Es steht voraus das Gebrauche unbedingt  
 keine neuen Arznei verabreicht werden. Die Fortsetzung der  
 Kaffeezeit wird der allernachtheiligsten neuen Art fühlunglos  
 werden. Es wird eine möglichste Erleichterung. Im übrigen  
 die gewöhnliche Dosis.

Zusatz: Es steht noch zu untersuchen, ob nicht ein kleiner Zusatz der Gold-  
 ...







Weder der Gebrauch der Arnica (Wollweide) Lössen noch  
 die bekannteste Anwendung Art ist nun, sondern seit länger  
 als 200. Jahren der Wollweide bekannt. Unabwiegend, daß  
 die Alten das Heilmittel kannten, und deshalb auch als  
 ein Heilmittel anerkennen, steht es doch zuerst vor länger  
 als 200. Jahren ein Arzt Masurab. Fehr der Arzneikunde  
 mit, und seit der Zeit sind Verbesserungen in Manier über  
 dieses Arzneimittel gemacht und der Arzt. Vult gegeben  
 worden. Ausser einem Lössen von einigen Pflanzungen  
 über diesen Gegenstand, welche zuerst in Deutschland  
 und Journalen der Arzneikunde zu finden sind, stehen  
 auf Collin Heilmittel die Wollweide Breslau 1778.

Birkholz de Arnica virtute propria et specifica Lips 1768.  
 und Kausch medic. chirurg. Erfahrungen Leipzig 1798.  
 nach vielen anderen z. B. Baldinger Literatura universa mate-  
 riae medicae 1793. und Murnay. Apparatus medicor. Göttingen  
 1792. vollständig Sammler und gesammelt.

Auf älteren und neueren Untersuchungen ist viel  
 angegeben, daß die Arnica ein flüchtiges Öl und einen  
 sauren Extractio Pflanz (der Senegin) enthält, überaus  
 kräftig reizend und daher in verschiedenen Fällen  
 von unersetzbarer Wichtigkeit ist. - der Geschmack



6.  
ist sehr bitter, zusammengezogen sehr Ennst und die blühende  
Magen und Gerdarm in den Augen. —

Erwirkt innerlich gewöhnlich in größeren Gaben Erbrechen  
im Magen, Stuhl, Erbrechen, Magenkrampf, Angst, Uebelkeit,  
Schwindel, Kopfweh (besonders in Rinn und Röhren) —  
Zuckerkrampe, Laryngitis von Röhren, Krämpfe in den  
äußeren Muskeln und Röhren — zu plötzlich Kopfweh, sehr  
den elektrischen Röhren ähnliche Erscheinungen in den Gliedern.  
Medizinisch wirkt die Arnica reizend auf die Nerven und  
Röhren des Magens und der Gerdarm zu, kann  
aber secundär in den unvollständigen Symptomen (weil die  
Nerven dabei im Spiel sind) auf den ganzen Körper — Läh-  
mung zu und zu stark gewöhnlich umwirkt sie den Magen.  
Im Allgäu bewirkt sie viel schmerzhaft bei einem schweren  
Erbrechen und Unfähigkeit des Nahrungsaufnehmens (nicht aber  
bei Zittern und Krämpfen des Röhren z. B. hyster. Krämpfe  
Rückgrats etc. m. f. w. —) — kann bei Lähmung der  
Nahrungsaufnahme, Stuhl, bei übermäßigen Catarrhen  
und Röhren, Laryngitis, Laryngitis, Laryngitis, Laryngitis,  
besonders Krämpfe des Röhren — kann bei zitternden  
und schmerzhaften Laryngitis (besonders wenn sie die  
Lumen der Röhren verengen) zuweilen bei

Stuhl:



Blutflüssen löfungsartigen Natur (Blutflüssen, Mutterblut  
fluß, Menstruationen, und Haemorrhoiden der Art.) Köpff.  
dem bemerkt sich die Arnica nützlich bei vielen Entzündungen.  
des Blut und Entzündungen z. B. der monatlichen Rei-  
nigung des Menstruations. Ebenfalls nützlich ist sie nicht  
selten bei verwundeten und löfungsartigen Hauterkrank-  
heiten Pustelblüthen - besonders in sporadischen Leiden  
Eiterkopf - Hautfalle -

Endlich bei Verwundungen und löfungsartigen Affekten.  
Krankheitszustand. Bei Verwundungen im Allyaminum besonders  
eines Pflanzflusses - allyaminum oder besonderen Natur z. B.  
eingeleitet Affekt; als der Augen, schwarzer Pustel, als  
Ofters in Verwundungen, der Leber, unwillkürlicher Arten Abgang  
in f. m. in f. m. und unzählige Symptome dem eben immer  
daß wesin genannte Exposition (löfungsartigen Affekten)  
zum Grunde liegt, ein bestimmtes Mittel.

Einzelne Arten der Arnica mit sehr oder vielen Arten  
zu Verwundungen bei Verwundungen, Blutunterbrechungen,  
und ein bestimmtes als Exposition in f. m. bemerkt.

Man muß sich nicht wohl fülen ist wirklich  
Mittel, selbst in den eben genannten Krankheits Sympt.  
tomen dem unzählige, man nicht wohl blätige  
Constitution, Reizbarkeit im Blut und Nervensystem



Genauigkeit zu Vollendung und Fortschreitungen - unter großer Lust-  
 licheit und Befriedigung der Handhabung der Sache vorzuführen  
 wird, weil sie sonst sehr schwer, als die beschriebene Thier-  
 nachlassung mündet. Auf dem Wege der großen Lust der Lust-  
 mündigkeit, welche das Mittel bei Gasen und Luftmischungen  
 mündigkeit. J. Hahnemann *Reine Argemine* 1822. 1<sup>te</sup> April Nr. 476-504. Dresden 1822. gibt folgende  
 Angaben über die Wirkung des Mittels. Die Wirkung des Mittels  
 sind mir schon sehr frühzeitig bekannt, und habe ich es  
 schon sehr frühzeitig in Gasen und Luftmischungen (statt des Argem.)  
 Am allernächsten aber ist die Arica wohl ein Para-  
 cet (Umwandel Argem.) zu nennen, allerdings aber wohl  
 in einzelnen Fällen jedoch mit Vorsicht anzuwenden.

Berlin  
 den 1<sup>ten</sup> July 1829.

(gez.) Dr. Stümmel



Nachschrift  
zu den Annot. über die Clernia

Hrn. Prof. Garmm dedicirt

Es ist in dem hohen Interesse  
Ihres wichtigen Patienten das dem  
Verhandeltem einige bestimmte  
Deutungen zu geben sind.

Seit eine 20 Jahre habe ich die Clernia benutzt zum Gebrauch in der Familie, als jedweden Anfalls Rheum: d. d. Rhe abhelfend.

Den Gebrauch in Vorhem: Weise erprobt, habe ich öffentlich meine richtigen Ansichten bezeugen lassen.

Da haben die erstaunenden Kräfte derselben meine Wissbegierde gespannt; überall habe ich versucht, beobachtet, raffiniert, neben meinem Freunde Dr. Seiberl.

Es ist um diese Versuche zu vervielfältigen, deren Gründe rationeller zu entwickeln d. d. das ich oben Annotata Ihnen gerichtet habe — Bruchstücke, in meinem vernachlässigten Styl.

Es sind aber — erlauben Sie diese Freimütigkeit — dem Problematischen, Variablen einige

In specie in Psycho-Physiologisches Hinsicht  
meinem Seblings System.



einige Apodictische Sätze be-  
gefiget. So konnte ich, was eine  
Reihe von Erfahrungen ohne Ab-  
weichung ergeben hat.  
Unter anderen

1) Die Zubereitung  
a) Das Verhältniß der Liquiden  
zum Symplicium.

Alzu stark erregt es Uebelkeit,  
Alzu schwach scheint es an  
Kraft zu verlieren.

Das erprobte Mittel blieb:

$\frac{1}{2}$  R. Zij. Inf. c. o. /  $\frac{1}{2}$  W. oder Züß  
Ich vermindere um ein geringes  
die Inf. in acuten Fällen.

Ich vermehre es wo allein monom-  
tane Nervenfunkt. Störung ist, bei  
sonstiger Gesundheit.

So etwa gegeben die Züß

2) Der Gebrauch

In einem verwirrten so-  
ritiven Zustande, wo z. B. tri-  
gemin oder Kopfweh vorwie-  
gend ist müssen die Gaben eine  
positive Erregung bewirken.

Die Maas muß die erste Probe  
Portion ergeben.

Unter diesem Maas genommen  
müssen nun erleichtern, mindern  
zuletzt wird nicht gehandelt.

Ueber diesem Maas — wie bei  
den ersten Gaben — kann freilich  
unangenehme Viertel, Halbe  
ganze



ganze Stunden anhaltend Gefühl  
erzeugen, aber in gleichem Grade  
weicht auch das Knie.

Uebersicht:

Equivoque, schwächliche Gabe  
haben nur sehr equivoque Situa-  
tionen ergeben die ich nicht genau  
sah.

### 3. Die Folge

Weg auch die Dosis auf 3/4 ge-  
mässen Portion effectuelle, so ist  
nur auf die 2<sup>te</sup> — mit 2. 3. Tage  
Intervall — zu setzen. Eine 3<sup>te</sup>  
muss folgen nach 8 Tagen, wenn  
das Hergebrachte auch der Gesunde  
ste.

### 4) Aufbewahrung des Infusum.

Wiederholend das zuerst bemerkt.

Das feine geistige Infusum ist:  
die aus der Brühe zuerst abgezogene, — nach welchem Grad der  
Gabe, so oft sie so sein muss. Man  
verschüttet dem Rest wird jetzt zu  
jeder Gabe eine Brühe am. Denn

N. N.

Der Abzug corruptibel sich bald  
besonders in der Wärme.

Selbst Bereitung, wo man die  
Apotheken nicht haben sich hat,  
ist daher vorzüglich.

Schliesslich.

In dem Obbem. Interesse ist es  
dass



dass Sie geachteten h. Hof. obige  
Darlegungen — die auch mein Besten  
zu endzielt — die ich im Ueber-  
maas verifiziert, ob apodictisch auf-  
stelle, im edlen Sin würdigen  
werden.

Selbst werden Sie mein ghr. Be-  
dauern darmit vergleichen und  
es sich ganz natürlich erklären,  
wie die Zufälle — so als ich hien-  
noch nicht so gehoben sind, als  
sie es offenbar hätten seyn  
müssen; solcher sich selbst erklären.

Und das Bad — urteilen Sie  
ob nicht das: curio vacui, das  
Zeits, und nur ein Augenblick  
Licht, Untertan, das Zufall-  
Licht sey. Die Ann: wie und daldal  
nächst neben sich:

Vom 9<sup>ten</sup> July.











Opfische  
der Electricitæt.

vorgelagert in dem physikalischen Kabinett der  
in Mainz, 21<sup>ten</sup> Gelehr 3<sup>ten</sup> Ed. E. p 277. 305, 433.

1829.















[illegible][illegible]

In jener Zeit besüßigten Newtons große Entdeckungen  
 die Physiker mit neuen Fragenstellungen, und vornehmlich  
 in der Art: Mutversuchungen waren 20 jährigen Willhelm  
 bis Stephan Grayen Jahr 1728 bis 1731 einfallbar. Auf  
 Wachs mit wässrigen Zusätzen beschrieb. Dieser war ein  
 Leben aus der E. Jahr am Ende der ersten der entwickelten  
 Willkürlichkeit, fand das fünfte Experiment für zulässig, fand  
 ein wenig für ein klarer Zustand, in einem T. einen Zufall  
 auf die Fortschreibung der für die Ausbildung der elektr.  
 citat, so wässrigen Mutversuchung zwischen einem und einem  
 aus der E. und Wässler war Holsten gefüllt. Als Gray  
 wieder im Jahr 1729 seinen Freund Wheeler, seinen  
 Einfluss bei dem einflussreichen Hofe, die Fortschreibung  
 mitteilen, wie 5. fünfte Experiment, welche der die Fortschreibung  
 beschrieb, waren, lagen Reiben einfallbar. In E. fallt bei ex:  
 Induktion die Wiedergabe nicht anders können, unter Wheeler  
 beginnend, zu untersuchen, ob nicht storn die Art: Versuchung  
 gegen die Distanz <sup>horizontal</sup> fortgeleitet werden können, Gray sollte die  
 für Hofe nichts weniger als ungenügend, welcher für die Mutversuchung  
 der Versuchung einen besonderen Zustand hatten. Wheeler ging einen  
 anderen Stand aus, der dem auf Gray einflussreich sein sollte.















antworten dem oben schon Ges. daß sich die Luft mit  
Größen lösen. Der erfahrungsmäßig größt. des Weyl's nützigen  
Wintertauwässers, und zueigst dem nalkkrisigen Fischenwässers  
Weyl's, welche Versuche leisten, daß es immer vollkommen  
vonn absolut. al. Körper auf vollkommenen Eisener Stücken, so  
fern unmanntlich das Weyl's frischer als ein feinerer nütziger  
werden mer. Anton zueigst in der Jahr 1753, daß es bleibt  
mer die Glühn der Abkühlung und mer Abkühlungswässern,  
das Glas und werden al. Körper nalkkrisig positiv und nega. i  
tuz zu nalkkrisig, welche Versuche verrichtete Beccaria, n  
Wilson, Bergmann, Wilke, Stepinus u. andere nützige  
angetrieben wurden.

Das Electrophor beständig  
Electricitäts Kugeln wurde nur von  
m, Prof. der Physik Alexander Volta  
im Jahr 1773 f. von Anden, für seine  
nur Wille) anfangen  
den Längung der beständig 3 Kugeln  
Vielmehr, 3 Kugeln Wille in 2 Kugeln  
anatomischen Tauschen.

Ein der größten Forderungen dieser Zeit ist die mehr oder weniger vollständige Verdrängung der mechanischen Philosophie durch die Philosophie der Natur. (Anten mechanische Philosophie) im Jahr 1753 zuerst bekannt, welche nach Priestleys Versuchen, einer Zerkleinerung befähigt war; Franklin folgte diesem Fortschritt aber immer noch der gewöhnlichen Meinung bei, daß die Wirkungskraft nicht als: Materie beschreiben, und gleichwohl nicht E. mittheilen; daher so sehr unmöglich war, die Phänomene in Zusammenhänge zu erklären. Welche jedoch endlich durch die Versuche von und nach dem Gesetz der Wirkungskraft von, welche Stevinus seinen Versuchen nach nach bestätigten. Diese Versuche sind damals in Berlin, haben diese Untersuchungen ganz außer Acht gelassen, obwohl die Wirkung der Schwerkraft in so weit deutlicher, als die Wirkung einer Luftströmung war. Der Versuch mit 2 Metallkugeln, die hatten den Grund zu der unrichtigen Vorstellung der Luft der f. in Betrachtung von der Fortpflanzung derselben, welche hauptsächlich nur eine deutliche Fortentwicklung der in ihrem Systemen sehr auffälligen Erscheinungen hervorbrachten. Robert Symmes sehr unerschütterliche Vorurtheile über die f. verdrängten sich nur durch die Versuche von dem Jahr 1759, welche Cigna mit der Fortsetzung fort, kritischen auf die Vermuthung zurück als: Metallen, die von Longfingern in der Electricität: Luft gleichsam nicht mehr in Bewegung gab, und besonders viele Versuche machten, um die Natur der Luft zu entdecken, in welche man nicht die Physik als sich verhielt, d. h. die Einheit der Dualisten der Weltanschauung war Symmescher Versuch die Physik zu verwerfen, durch welche Versuche die Electricität: Luft man nicht verwerfen ist.

*Sigand de La Fontaine*  
1756 *Cornutaria* *Aphila* *m.*  
*Eriophyllum* mit *Kerpfilz* *verf. f. z. g. z. g.*  
*gummi* *f. s. l. b. n.*, *Planta* *b. i. c. u. l. n.*  
*D. r. s. l. b. n.* 1760, 1764 *Ingenkous*,  
*v. d. L.* *n. v. l. y. p. h. e. n.* *U. n. v.*  
*a. m. s. d. e. n.* *b. e. s. t. i. g. t.*, *v. d. L.* 1766  
*i. n.* *A. p. h. i. l. a. m. u. s. f. i. n. o.* *e. x. f. e. r. n. i. u. m.*







1672 Otto <sup>Erfindung</sup> Guericke 77

erfand die Leuchte  
Leuchte die Leuchte

1675 Newton die Leuchte

1708 erfindet der Wall die Leuchte  
erfindet die Leuchte

1709. Erfindet die Leuchte  
erfindet die Leuchte

erfindet die Leuchte

1728-31. erfand Stephan Gray

die Leuchte

erfindet die Leuchte

erfindet die Leuchte

erfindet die Leuchte

erfindet die Leuchte

erfindet die Leuchte

1734. erfand die Leuchte

erfindet die Leuchte

1742. erfand die Leuchte

erfindet die Leuchte

erfindet die Leuchte

erfindet die Leuchte

erfindet die Leuchte

erfindet die Leuchte







78

<sup>letzten</sup>  
In der Sitzung Kaufmännischer  
der hiesigen Naturforschenden Verein  
im Sept. 1828

fruchtete Professor Hornemann aus Copen-  
hagen sehr, ob man Erfahrungen gemacht  
haben über das Wurzelnwuchs der Pflanzen das  
Sitzes in diesen und der Kammern  
der Erde, dass man weiß, dass die Pflanzen  
in der Erde, wie gewöhnlich, in der Erde  
sich als diese verhalten, pflügt die Erde  
gewöhnlich, wie in diesen als diesen.  
Dass Prof. Reum glaubt diese Erfahrungen  
von der Wurzel der Erde, dass man  
sich zu können, in der Erde, wenn  
sie frucht, wie man sieht, dass die Pflanzen  
sich bilden, welche man nicht versteht  
ist, als die Pflanzen, welche man nicht versteht  
in der Erde.



212

*Ausfuhr*



in dieser Hinsicht die Natur zu beleuchten. Die chemischen Wissenschaften  
sind hauptsächlich nur um ein einziges Phänomen mit  
den einfachen Bausteinen der Natur zu setzen, und die chemische  
Natur, die sogenannte Elektrochemie, für welche von H. Davy  
die wichtigsten Entdeckungen gemacht, und die Eigenschaften von  
J. Berzelius u. von Scherer unter dem Namen Kristall-  
naturwissenschaften bezeichnet wurden. Zu allen diesen wichtigsten  
Entdeckungen u. Entdeckungen kam noch das Folgende.  
wird die glänzende Entdeckung Berzelius in Cöpenhagen  
über die Verbindung des Magnetismus mit der Galvanität  
und elektrischen Natur im Jahr 1820 finden, und die elek-  
trische Natur wird als die allgemeine Ursache der Pro-  
zesse angesehen, die in der Natur Metamorphosen in der  
Natur zu bewirken können.

Verständnis auf einer hohen wissenschaftlichen Ebene. Das ist die Aufgabe der Philosophie, die die Grundlagen der Wissenschaften zu klären und die Zusammenhänge zwischen den verschiedenen Disziplinen aufzuzeigen. Die Philosophie ist nicht nur eine Theorie, sondern eine Praxis, die das Leben des Menschen zu verstehen und zu verbessern sucht. Sie ist eine Kunst, die das Denken zu schärfen und die Einsicht zu vertiefen lehrt. Die Philosophie ist eine unverzichtbare Grundlage für alle Wissenschaften und für das menschliche Leben.



Über die Wirkung der elektrischen Lichte.

Will you please pay my bill for me?  
in full & thank you

Hans Lemonier künfte das eine Ende eines Durchs in der  
 100 □ Rührer fallenden Baffin im Keillaren gesten in Paris  
 und eine Person die das andere Ende in der linken Hand hielt  
 zusammen gleichzeitig mit der anderen dem nächsten Duffel.  
 es ließ für eine in der Handlung die Duffelung  
 durchmittelten das Luthen & einen Gefährten. 950 Rührer  
 wurde gegeben, heute aber nicht beworben, daß Duffelung zur Zurechtlegung  
 dieses Duffels nur 4 <sup>mal</sup> Duffelung bewirkt. Dr. Watton leitete einen  
 nächsten Duffelung & 14. Jul 1747. I. das Duffelung Duffelung, eine  
 Duffelung Duffelung ein Lemonier I. das Baffin, eine die Zeit der zum  
 Duffelung anfordert werden beworben zu Luthen. Das 14. Jul.  
 leitete Watton eine Duffelung Duffelung I. 8,000 Rührer mit und  
 Duffelung Duffelung. Dieser physische heute eine kleine Duffelung  
 eine das nächste Duffelung Duffelung von Duffelung Luthen beworben  
 nur, ein einen Duffelung Duffelung Duffelung Duffelung.

Kaufman bewies das Recht Völlet seiner Winkler, die Identität  
 des Elitzes mit dem alchimischen Stein zu beweisen, so  
 wie Franklin das erste der beiden Winkler zu beweisen suchte  
 und wir hier später sehen werden dass das Experiment diese  
 Meinung zu euidens brachte. Völlet sagt dergleichen Franklin  
 fergessend das Wissen Spurenden auf das Elitz man Himmel  
 fahrt zu bringen, indem er glaubt, dass gewisse Eisen Klänge  
 man für in der Luft zu der Zeit, man ein Luft mit E. geladen  
 ist, misst, auch in der Luft, die Materie des Sonnenstrahls ist  
 derselben fähig, und so, ohne Gefahr des Erfolgs, indem man  
 annehmlichen Körper der Luft entziehen können.

Die Bescheidenheit in der allzeitigen Lindernd mit dem letzten  
fürstlichen großen Geist bei seinen Amtsanstellungen, die  
einige wenige Pflichten für seine Verantwortung, die  
einige wenige Pflichten für seine Verantwortung, die

4. Das Elitz nimmt in der Luft die Reibung, den wir mit  
Zink-Zinn-Legierung, -mallaufbereitung und -mischen, Zink-  
Reibung nimmt das elitzige Eisen den wir mit dem  
Conductor zinfang. 2. Lötten und Löt. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10.

2.) Edlitz hat den in sich selbst und zeitigsten Gang genommen und  
sich von dem Staat mit seiner Zeit verändert, ist: sehr bürgerlich und liberal  
geworden, Zeitfürsten, Pflichten, Zeitgenossen, Zeitgenossen.



















































17613



*Haus Brunnfels unter der Neuenstrasse - Comptoir der ersten Frankfurter Gas-Fabrik*

## Geschichte der Gasbeleuchtung

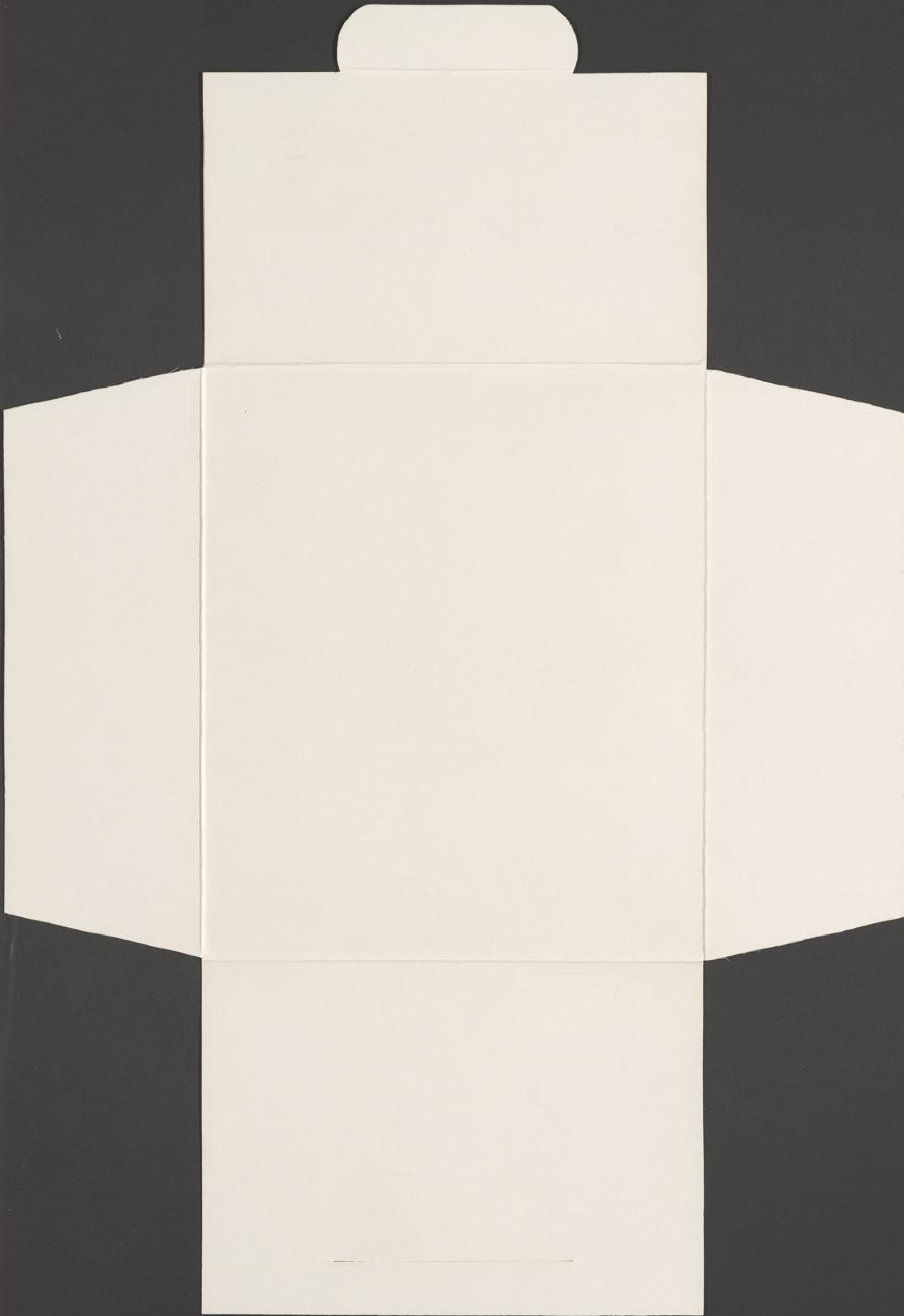
von ihrem Beginnen bis zur jetzigen Zeit.

Vorgetragen von Med. Dr. Böger  
im physikalischen Verein am 25. und 28. October 1828  
und in „Preis“, Unterhaltungsblatt für Freunde des Schönen und Nützlichen,  
veröffentlicht.

### Mahn-Gaswerke

Die Gaswerke der Stadt Frankfurt am Main  
für die Zurechtbringung der Gaswerke aus dem  
in der Cendeburgischen Fabrik.  
Der baulen Herrn Dr. Franz Böger  
zum 150-jährigen Jubiläum der Frankfurter Gaswerke.  
Herausgegeben  
von „Preis“ Nr. 227, 228, 231, 232 und 233.  
Faksimile-Druck







# Fris.

Unterhaltungsblatt für Freunde des Schönen und Nützlichen

N<sup>o</sup> 227

Freitag, 14. November

1828

## Geschichte der Gasbeleuchtung

von ihrem Beginnen bis zur jetzigen Zeit.

Von Med. Dr. Bögner.

Vorgetragen im physikalischen Vereine am 25. und 28. Oct.  
1828.

Wie sehr die Epochen der Kulturgeschichte des Menschengeschlechtes von einzelnen Erfindungen bestimmt werden, hat abermals die neueste Zeit dargehan. Die Resultate wissenschaftlicher Forschungen haben in ihrer Anwendung auf das bürgerliche Leben dem Kunstfleiß neue Bahnen geöffnet, und dadurch so manches Alte, Hergebrachte, in Schatten gestellt. Indem sie der Thätigkeit andere Richtungen anwiesen, wirkten sie freilich störend auf manchen Zweig bisher ergiebiger Nahrungsquellen; aber eine solche augenblickliche Störung kann nur neue und einträglichere Industrie zur Folge haben. Die Anwendung der Dampfmaschinen in den Fabriken hat in England besonders dadurch, daß nun viele Arbeiter entbehrlich werden, eine temporäre Nahrungslosigkeit in den niederen Ständen hervorgebracht; aber es ist dennoch unleugbar, daß durch wohlfeilere Production der Consumen die Waaren zu einem geringeren Preis erhalten kann, der Verbrauch sich vermehrt, und die Bequemlichkeit des Ganzen gewonnen hat. Durch eben dieselben Dampfmaschinen wird, indem sie die Schifffahrt erleichtern, der Verkehr der Welttheile belebt und Handel so wie geistiger Austausch befördert. Um unter vielen Beispielen nur eins anzuführen, fand der Berggrath Zisemann in Clausthal, durch Jahre lang fortgesetzte Versuche, einen Weg, den bis dahin seiner Sprödigkeit wegen nur wenig brauchbaren Zink dehnbar zu machen, und ihn zu walzen, wodurch die Anwendung des theureren Kupfers vermieden, und eine sehr große Anzahl von Arbeitern beschäftigt wird, die den Zink walzen, mit dem Dächer gedeckt, woraus Dachrinnen, Badewannen und andere Gegenstände verfertigt werden. Die brennbare Luft, die früher bei dem Verkohlen der Körper nutzlos verloren ging, wird jetzt verwendet, um Tageshelle bei Nacht in

den Straßen und Häusern zu verbreiten. Wenn nun zwar nicht zu leugnen, daß durch diese neue Beleuchtungsart der verminderte Gebrauch des Talges für einige Zeit vielleicht nachtheilig auf Viehzucht einwirken kann, so ist doch auf der andern Seite wahr, daß durch die immermehr kellebte Gasgewinnung aus Del, dem Landmann durch Erzeugung dieses Productes, eine Entschädigung geboten wird. Auch wir erfreuen uns unter der väterlichen Regierung eines hohen Senates der Früchte dieser allgemeinen fortschreitenden Entwicklung. Dem Bücherschatz der hiesigen Bürger wurde in dem prachtvollen Bibliothekgebäude ein würdiger Tempel erbaut, und alle hiesigen wissenschaftlichen Institute erfreuen sich hoher Aufmunterung. Durch die Anlegung eines großartigen und heiteren Friedhofs außer den Ringmauern der Stadt, ist unstreitig für die Gesundheit der Lebenden ein Gewinn, und für die Ruhe der Entschlafenen eine freundliche Stätte erlangt worden. Noch wenig Jahre und wir sind in dem Besiz einer Wasserleitung, welche mit so vielen andern Einrichtungen den Nachkommen es darthun wird, wie sehr zu unserer Zeit von Seiten einer weisen Regierung, so wie durch den Gemeinfinn der Bürger, das Nützliche, Schöne und Gute bei uns befördert worden. Aber auch die Erfindungen des Auslandes erfreuen sich unter diesen Verhältnissen, so bald ihre Güte sich bewährt, einer willkommenen Aufnahme. Uns war es vorbehalten, das erste Fahrzeug auf dem Main, so lange er von Osten nach Westen fließt, dem Strom herauf ohne Pferde hier anlangen zu sehen; und wir sind es, die sich der Entstehung und Einführung des zu besprechenden Gegenstandes, der so schonen Beleuchtung durch Gas, erfreuen.

Der physikalische Verein, der nach seinen Statuten seine Aufmerksamkeit auf alles in dem Bereiche der Physik auszudehnen sucht, was dem Gemeinwesen förderlich sein kann, ermangelt nicht bei der so schönen und nützlichen Gasbeleuchtung das Wissenswürdigste über dieselbe mitzutheilen; und ich bin ersucht worden, die Geschichte der Gasbeleuchtung von ihrem Beginnen bis zur jetzigen Zeit, mit den nöthigen Experimenten begleitet, vorzutragen. (Hr. Dr. Hönemann hat bereits früher auf



dieser Stelle die Einrichtung der Dampfmaschinen und ihre Anwendung in den Dampfschiffen abgehandelt.) In diesen Vorträgen werden wir zuerst von dem Worte Gas und seiner Anwendung handeln; von den Eigenschaften der Gasarten überhaupt, so wie ihrer chemischen Verschiedenheit reden; dann das einfache Wasserstoffgas (die brennbare Luft) betrachten; seiner Verbindung mit Kohlenstoff in dem Steinkohlen- und dem hier angewandten Holzgas erwähnen; ferner sein Vorkommen in der Natur, seine Gewinnung durch die Kunst und seine Eigenschaften anführen. Aus welchen Betrachtungen sein Verhalten beim Einathmen, bei der Detonation mit Sauerstoffgas oder atmosphärischer Luft, und seine Anwendung bei der Beleuchtung hervorgeht. Der Zweck dieser Vorträge ist, durch Kenntniß der Natur dieses Gases einen jeden in den Stand zu setzen, gründlich über diesen neuen Gewinnst unserer Stadt urtheilen zu können.

Das Wort Gas ist deutschen Ursprungs; die Griechen und Römer haben es so wenig wie die verschiedenen Gasarten gekannt, die erst seit Bergmann, Scheele und dem unglücklichen Lavoisier, durch deren Bemühungen die Chemie sich zur Wissenschaft erhob, bekannt wurden. Johannes Baptista van Helmont, Herr von Merode, Molenborch, Orschott, Pellines, aus einem adelichen Geschlechte in den Niederlanden entsprossen, war der erste, der das Wort Gas gebrauchte. Es kommt von dem deutschen Worte Geist, Gist, was in dem Holländischen Geest, Gist, auch Geest heißt, her. Van Helmont wurde 1577 in Brüssel geboren; hatte bereits in seinem 17ten Jahre alle philosophischen Studien auf der Universität Leuven absolvirt; trat in die Fußtapfen seines Vorgängers in der Chemie, des berühmten Paracelsus, und starb in Wien 1644. Seine nach seinem Tode von seinem Sohne Franciscus Mercurius herausgegebenen Schriften tragen den Character des Zeitalters an sich, sind mit alchimistischen Träumereien angefüllt, und daher schwer zu verstehen. Mehrere ältere Arzneimittel tragen noch seinen Namen. Die Gelegenheit, bei welcher er das Wort Gas zum erstenmal angewandte, war, als er die Geseze der Gährung näher untersuchen wollte. Er füllte gährende Flüssigkeiten in Flaschen, die er fest verstopfte, welche dann durch fortgesetzte Gährung die Flaschen mit Explosion zertrümmerten; da er die Ursache dieser Zertrümmerung noch nicht kannte, so nannte er das Wesen, was ihm seine Flaschen zerschlug, den wilden Geist, Spiritus silvestris, der so unbändig sei, daß er sich gar nicht in Flaschen aufhalten ließ; wie er S. 102 seines Werkes sagt. Als er aber Röhren an den Flaschen anbrachte, wodurch dieser wilde Geist freien Abzug hatte, bemerkte er, daß es eine Luft war, die sich aus der gährenden Substanz entwickelte, und nannte diese Luft, um sie von der atmosphärischen zu unterscheiden, Gas, dem also immer noch etwas von Geist anlebt. Dieses Wort hat sich seit der Zeit in der Chemie erhalten, und ist von den

Chemikern aller Nationen angenommen worden. Es wird jetzt gebraucht, um die verschiedenen Luftarten -speciell zu bezeichnen. Daher besteht die atmosphärische Luft aus verschiedenen Gasarten. Luft wäre demnach das Genus, und Gas die Species. Der wilde Geist, das Gas des van Helmont, wurde durch genaue Untersuchung später von Bergmann kohlensaures Gas genannt. Van Helmont hat daher das Verdienst, daß er der erste war, der auf die Verschiedenheit der Luft aufmerksam machte; und diese durch ihn gesundene Wahrheit vorauslagte die Entdeckung der bis jetzt bekannten Gasarten; wodurch die Chemie eine andere Gestalt erhielt und die sogenannte antiphlogistische Chemie entstand, in welcher die Lehre von den Gasarten eine Hauptrolle spielt, die daher auch pneumatische Chemie genannt wird, vom Griechischen πνευμα (Luft). Thomson führt in seinem System der Chemie 24 bis jetzt bekannte Gasarten an, welche nach ihren Eigenschaften verschiedene Namen erhielt. Die Luftart (von Priestley im Jahr 1774 entdeckt), die zum Athmen unentbehrlich ist, und ohne welche das Feuer nicht brennen kann, nannte man Lebensluft (nach Condorcer); Lavoisier nannte sie in der Folge Sauerstoffgas, weil sie in ihren Verbindungen Säure erzeugt, Oxygène, von dem griechischen ὀξύ sauer und γεννάω ich erzeuge; so wie die Luft, die angezündet beim Zutritt des Sauerstoffgases brennt, brennbare Luft, und weil sie beim Verbrennen Wasser erzeugt, Wasserstoffgas, ydrogène vom griechischen ἵδω Wasser und γεννάω ich erzeuge. Stickluft werden diejenigen Gasarten genannt, in welchen alles, was athmet, erstickt und das Feuer nicht brennen kann; sie wird auch beim Verbrennen kohlenstoffhaltiger Körper erzeugt, und alsdann wegen ihrer Eigenschaft kohlensaures Gas, Acidum carbonicum, Acide carbonique genannt. Da diese 3 Gasarten beim Brennen des Gases eine Hauptrolle spielen, werden wir sie in der Folge näher betrachten. Nach der von Anoniston aufgestellten und von Black, Lavoisier und seinen Anhängern mit vielem Scharfsinne unterstützten Meinung, nimmt man jetzt an, daß jede Gasart aus einem festen oder tropfbar flüssigen Körper und Wärmestoff besteht, welche nicht allein durch Analogie, sondern auch durch mehrere auffallende Thatfachen sich beflätigt.

#### Allgemeine Eigenschaften der Gasarten.

Die Gasarten machen eine sehr zahlreiche Classe von Naturkörpern aus, sind elastische Flüssigkeiten, deren Dichtigkeit viel geringer wie die des Wassers ist, daher sie sich äußerst leicht nach jeder Richtung hin verschieben lassen. Wie die atmosphärische Luft werden sie durch die Wärme ausgedehnt und durch die Kälte zusammengezogen. Sie lassen sich vermöge ihrer Elasticität zusammenpressen und ausdehnen; worauf die Wirkung der Windbüchse und das tragbare comprimirt Gas beruht. Wie viel sie sich zusammendrücken und ausdehnen lassen, ist noch nicht bekannt. Die meisten Gasarten sind bis auf zwei farblos, durchsichtig; sie haben verschiedenes



specifisches Gewicht, einige sind schwerer, andere leichter als die atmosphärische Luft, und der leichteste aller bekannten Naturkörper ist die brennbare Luft, das Wasserstoffgas. Cavendish entdeckte dieses 1781, als es ihm gelang, das Wasser zu zerlegen; er machte seine Entdeckung 1784 im 56ten Band der Philosophical Transactions bekannt, und nannte dieses Gas brennbare Luft. Er hat den größten Theil der Eigenschaften desselben ausgemittelt; seine Versuche wurden von Priestley, Scheele, Senebier und Volta wiederholt, welche zur genauen Kenntniß desselben wesentlich beitrugen. Von Kirwan wurde es Phlogiston genannt, und Birtanner, Prof. zu Göttingen, gab der brennbaren Luft den Namen Wasserstoffgas, Hydrogene. Die Entdeckung von Cavendish gab um dieselbe Zeit Gelegenheit zur Erfindung der electrischen Lampe, der sogenannten Lichtmaschine, die neuerdings von Doebereiner durch Erfindung der Platinschwämmchen noch mehr vereinfacht wurde. Nun hatte man einen wissenschaftlichen Weg gefunden, brennbare Luft zu erzeugen, und von der Lichtmaschine bis zur Gasbeleuchtung war nur noch ein kleiner Weg zu machen.

In der Natur kommt das Wasserstoffgas nicht rein, wie man es durch Zersetzung des Wassers bereitet, vor, sondern ist mit Kohlenstoff verbunden, heißt dann gekohltes Wasserstoffgas, gas hydrogene carburé, was sich auch bei Zersetzung der Steinkohle, des Holzes und der thierischen sowohl als der Pflanzenöle, überhaupt aller verbrennlicher Körper außer dem Schwefel und Phosphor, in verschlossenen Räumen bildet zur Beleuchtung gebraucht wird und man jetzt mit dem einfachen Beiworte Gas bezeichnet. Es ist nur  $\frac{1}{3}$  leichter wie die atmosphärische Luft und wird deshalb schwere brennbare Luft genannt, da das reine Wasserstoffgas 13 mal leichter als die atmosphärische Luft ist. Das reine so wie das gekohlte Wasserstoffgas brennt ohne Rauch zu geben. Das gekohlte Wasserstoffgas spielt bei den Flammenausbrüchen der Vulkane, bei der Wasserzersezung im Großen eine Hauptrolle, wie die Lustvulkane in Sicilien, der von Terrapilata und der Macalubba bei Sirgenti beweisen, die mit zischendem Geräusch gekohltes Wasserstoffgas ausstoßen, was man bei den Ausbrüchen anzünden kann. Der berühmte Naturforscher D. Gregorio Barnaba La Via hat einen Ausbruch des Lustvulkans von Terrapilata am 5. März 1823 um 5 Uhr 25 Minuten Nachmittags beobachtet. Als man eine Fackel an einen der zischenden Regel brachte, erhob sich sogleich eine azurblaue Flamme 5 Fuß hoch in die Luft, deren Höhersteigen der Abendwind verhinderte. Dolomieu und Breislak haben den Macalubba in Sicilien beschrieben. Es dringt ferner in den Pergöl- oder Naphthaquellen aus der Erde, und perlt aus dem Boden verschiedener Bäche und Sümpfe als s. g. brennbare Sumpfluft hervor; in den Bergwerken, besonders den Steinkohlenbergwerken, war es schon lange vorher unter dem Namen der bösen Wetter, des feurigen Schwaden gefürchtet, und seine Detonation nannte man Gewitter

unter der Erde; es bildet sich ferner bei der Fäulniß sowohl vegetabilischer als thierischer Körper in den Kloaken.

Die älteste Gasbeleuchtung, die vor dritthalbtausend Jahren bereits brannte und noch brennt, den Vortheil hat, daß keine Fabrik sie zu erzeugen braucht, ist

#### Das heilige Feuer in Persien.

Pallas erzählt in seiner Reise davon folgendes: Die Gegend von Baku, dem Hauptorte eines Chanats der persischen Provinz Schirwan, mit einem Hafen an der Westseite des caspischen Meeres, ist durch mehrere Naturwunder merkwürdig. In der Nähe dieses Dries lag auf einem Berge das Pyräum, oder der Heerd des ewigen Feuers der Gebern, dieser Feuer anbetenden Magier und Nachfolger des persischen Propheten Zoroaster, dessen Geburtsort Chis in dem Landstrich Abderbidjan (Feuerland) war. Das ewige Feuer brannte und brennt noch jetzt in einer 20 Klafter langen, 2 Klafter tiefen Grube, deren Grundfläche Felsen ist. Die Flamme lodert 3 Klafter hoch himmelanwärts, und wird durch die Naphtha genährt, die reichlich aus der Erde quillt. Auch in einiger Entfernung von hier befinden sich mehrere Quellen, woraus man die Naphtha zu gewissen Zeiten schöpft. Diese verbreitet aber beim Brennen einen schwarzen dichten Rauch und unangenehmen Geruch; das heilige Feuer hingegen gibt weder Rauch noch einen Geruch von sich, und dient den Gebern zum Kochen, zum Erwärmen und zur Erleuchtung. Um die letztere hervorzu- bringen, befestigen sie in der Erde ein Schilfrohr mit einem Lehmüberzuge, und halten ein brennendes Licht an das obere Ende desselben, dann entzündet sich das durch das Rohr aufsteigende Gas und brennt gleich einem Wachsstock. Mehrere Werste rund um das heilige Feuer her ist die Erde ganz mit Naphtha geschwängert. Ueberall, wo man ein Loch in den Boden macht, entzündet sich, wenn man Feuer nahe bringt, eine Flamme, die von selbst nicht erlischt.

#### Der brennende Berg in Persien

gehört ebenfalls hieher. 1758 entzündete der Blitz am Fuße des Berges Kargusch Kugischtan bei dem Flecken Sulpa in Persien eine Eiche, von welcher auch die Wurzel verbrannten. Dadurch fing der Berg selbst Feuer, brannte theilweise aus, und bekam mehrere Spalten und Risse, aus welchen seitdem beständig eine Hitze und ein feiner Dunst emporsteigt, der in den Sonnenstrahlen zittert.

In stürmischen dunkeln Nächten erscheint die Ausströmung dieser Risse als röthliche Flamme, an welcher Pallas am 26. Mai 1770 trockene Birkenspäne anzündete, gleichwohl merkt man auf dem ganzen Gebirge keinen Schwefelgeruch.

Man kann in den Berg tiefeingraben; jedoch kommt man bisweilen auf so heiße Steine, daß etwas auf sie gegossenes Wasser augenblicklich mit einem Geräusch ver-



dunstet. Auch entzündeten sich die hölzernen Grabschelte zuweilen.

Sonderbar ist es, daß man nicht bloß um den Berg herum, sondern selbst mitten in dem brennenden Theile, ganz kalte Hügel findet, die mit Pflanzen bedeckt sind.

Die Baschkiren versichern, daß der Schnee auf diesen Hügeln im Winter nicht liegen bleibt, daß diese grünen Einfassungen um die brennenden Plätze sich beständig grün erhalten, und die Pflanzen daselbst nach der Schneezeit in der schönsten Blüthe stehen.

(Schluß folgt.)

## Streck-Charade von zwei Sylben.

(Aus dem Mitternachtblatt)

### Die erste Sylbe.

Gleich dem durch alle Welt zerstreuten Judenthume, bin ich und meines Gleichen überall zu finden. Ich diene dem Menschen zur Wohnung und er mir; an seiner Hand gehe ich durch's Leben, beschenke ihn mit einem der edelsten Getränke, und wohl ihm, wenn er seinen Wohlstand nach mir benennen kann, er sitzt dann in dem, was nach mir gewogen wird. Standhaftigkeit ist mein Hauptcharacter, geduldig lasse ich mich schlagen, und doch kann es mich leicht außer Fassung bringen. Eine Stimme aus früherer Zeit, spreche ich zum Menschen, bald durch Worte, bald durch Form und Gestalt, ja selbst aus fernen Welten bringe ich ihm Kunde. Oft bin ich sein treuestes Ebenbild, manchmal seine größte Qual, und gleich ihm verdanke ich oft bloß dem Schneider Schönheit und Ebenmaß. Mein Gang richtet sich nach den Augen, und manchmal ist es mein Beruf, mich tanzend im Kreise zu drehen. Wie bei den Menschen, ist bei meinem Geschlecht ein ziemlich scharf gezogener Unterschied der Stände zu bemerken, und wie bei ihnen scheinen unsre Edeln hauptsächlich dazu bestimmt, in prächtigen Häusern zu wohnen, zu repräsentiren und zu glänzen, während mancher Gemeine, weit nützlicher und brauchbarer, als jene, verachtet und mit Füßen getreten wird. Man genießt mein Fleisch und benützt auch hier und da meine Eingeweide. In Sachsen bin ich im Gefolge des Königs zu finden und nach einer alten Sage verdankt mir das menschliche Geschlecht sein Dasein; ein Heros der alten Zeit aber kam durch mich um's Leben. Oft werden Brücken aus mir gebaut, über welche aber niemand gehen darf; ich bilde die Scheidewand zwischen Wein und Deln, zwischen Diesseits und Jenseits, war von jeher das Ziel mancher eiteln Strebens und ein Vogel ohne Federn trägt mich in seinem Schnabel. Von vielen Schlössern, wo ich sonst residirte, bin ich in der neuern Zeit ver-

trieben worden, doch halten mich vorzüglich die Damen immer noch lieb und werth, ja manche derselben besteht sogar bloß aus zweien meiner Art. Die Chirurgie hat mich zum Besten der Menschheit aus dem Tartarus herauf geholt, doch das Pflaster, das aus mir gemacht wird, hat wohl noch keine Wunde geheilt. Man legt mich auf die Waage, doch nicht in der Absicht, um mich zu wiegen, und so schwer ich auch bin, so thut doch mein Druck niemand weh, als höchstens manchmal den Augen.

### Die zweite Sylbe

ist eine arge Plage für Groß und Klein, besonders wenn Viele davon unter einen Hut gebracht werden sollen, welches nur mit Hülfe eines Generals gelingt, der jedoch im Kriege noch keine große Thaten gethan hat. Wer sie hat, freut sich nicht darüber und spricht nicht gern davon und wer sie veranlaßt, verdient Tadel. Der Jäger sucht sie auf, denn das schene Häschen glaubt darin Sicherheit und Verborgenheit zu finden. Sie zerstört manches Nützliche und veranlaßt Hader und Krieg. Auch in Weinflaschen findet man sie leider sehr häufig, doch hat man sie gern darin, wenn noch eine kleine Sylbe davor steht. Mit dem Gegensatz dieser Sylbe ist sie ein großes Verbrechen. In der Musik ist sie die Gesetzegeberin für Tact und Rhythmus, und nur ein einziger Fall macht eine Ausnahme davon. Folgt sie der Ehe, so ist es traurig, und es wäre dann besser, sie wäre ihr vorangegangen und hätte sie dadurch verhindert. Kein Brief wird ohne sie auf die Post gegeben; ihre Bänder aber dienen nicht zum Schmuck.

### Das Ganze

verschafft uns beide Sylben, wenn man die Zweite zuerst und die Erste zuletzt setzt.

## Museum

am 14. Nov. 1828.

Sonate brillante für die Violine, von Rode, vorgetragen von Hrn. Brand jun.

Ueber Joseph v. Hammer's Geschichte des osmanischen Reichs. Zweite Abtheilung. Von Hrn. Berly.

Romanze, componirt von Hrn. Gollmick, gesungen von Dem. Mariane Fischer.

Ueber Romeo und Julie; dramaturgische Abhandlung, verfaßt und vorgetragen von Hrn. F. W. Rousséau.

Septett von Beethoven (für Violin, Viola, Cello, Contrabaß, Horn, Oboe und Flöte); zweite Abtheilung.

Cavatine von Mozart, gesungen von Dem. Münch.

H. L. Brönnner'sche Buchdruckerei Lit. J. Nr. 148 großer Kornmarkt.



# Iris.

Unterhaltungsblatt für Freunde des Schönen und Nützlichen.

N<sup>o</sup> 228

Samstag, 15. November

1828

## Geschichte der Gasbeleuchtung

(Fortsetzung.)

Aus einem Felsen der Apenninen bei Pietra mala unweit Bologna, brechen immerwährend Flämmchen aus der Erde hervor. Der Platz, über welchen sie sich erheben, hat etwa 6 Fuß im Durchmesser. Sie sind zart, klar und weißgelb, und haben einen schwachen Geruch. Dieß deutet auf die Gegenwart eines Vergöls hin, durch dessen Verbrennung ein feiner Ruß an die umherliegenden Steine sich absetzt. Jene Flämmchen steigen eine Elle hoch über die Erde, haben nicht die geringste Spur von Schwefelsäure, vermehren sich nach einem Regen, und werden in trockenen Sommern schwächer. Am Abhange des Berges fließt noch eine andere Vergölsquelle, deren Flamme aber nur schwach, und bei Tage kaum sichtbar ist. Die Größe der Flammen beweist, daß dieselben nicht von dem Vergöle allein herrühren können, da die Bergnaphtha nie in so großen Flammen brennt; sondern, daß es die Verbrennung des ausströmenden Gases ist, was an den angeführten Orten mit Gewalt aus der Erde dringt. Ferner findet man Nachrichten aufgezeichnet, wo durch Zufall Quellen und Bäche angezündet wurden; die aus dem Boden aufsteigende Sumpfluft brannte, und das Wasser blieb kalt während dem Brennen. Der Apotheker Georg Veste in Hermannstadt berichtete dem 2. Juli 1673 in einem Schreiben an Henri Bollgnad, daß 4 Stunden von der Stadt an dem Fuße eines mit Neben bepflanzten Berges eine Quelle hervorbroke, deren Wasser entzündlich sei. Dieses Wasser springt gleich einem Springbrunnen 8 Zoll hoch aus der Erde. Bringt man auf eine geringe Entfernung ein brennendes Licht in die Nähe, so entzündet sich die Quelle und lodert in einer Flamme von 3 Fuß Höhe wie brennender Weingeist gen Himmel und entzündet alle verbrennlichen Körper in ihrem Bereiche; brennt sehr lange, und nur durch Erde, die man in die Quelle wirft, kann man sie löschen. Obgleich die Flamme auf der Oberfläche spielt, so bleibt das Wasser der Quelle kalt; die Flamme aber hat gar keinen eruch. Das ausgeschöpfte Wasser dieser Quelle ist nicht mehr entzündlich. Die Einwohner der Gegend versicherten damals, daß diese

Quelle vor 20 Jahren entstanden sei, und erst 1672 entdeckte man durch Zufall ihre Entzündlichkeit. Die Landleute zündeten um diese Zeit das Schilf in der Nähe an, wobei die Quelle Feuer fing, sich zum erstenmal entzündete, und Tag und Nacht mehrere Wochen lang fort brannte. In dem Journal des Savants von 1684 ist erzählt: In der Nähe von Krakau auf einem Berge, wo der Boden leimigt und mit grauen Kieselsteinen vermischt ist, gewöhnlich mit grünem Rasen und wohlriechenden Blumen prangt, befindet sich eine starke Quelle klaren, angenehm duftenden Wassers, was mit starkem Gemurmel hervorbricht, und durch viele aufsteigende Luftblasen, das Ansehen eines kochenden wallenden Wassers hat, welches Geräusch ziemlich weit gehört wird. Bringt man Feuer in die Nähe der aufsteigenden Luftblasen, so entzündet sich das Wasser, und brennt mit leicht schwebender bläulicher Flamme, welche trockenes Holz was man hinhält verzehrt. Man löscht die Flamme, indem man das Wasser mit grünen Reifern peitscht.

### Ein entzündlicher Bach.

Der Parlamentsrath Raoul von Bordeaux schrieb in dem Monat Juli 1740, daß bei der Abtei von Tremolac, 5 Meilen von Bergerac, ein entzündlicher und gegenwärtig brennender Bach sei. Die Eigenschaft dieses Baches, sich zu entzünden, schreibt er, wurde vor 4 Jahren durch einen Mann, der bei Nacht daselbst Krebse fischen wollte, entdeckt. Dieser, um die Löcher besser zu finden, in welchen sich die Krebse verborgen hielten, nahm einen brennenden Strohwickel mit, den er über das Wasser hielt. So lange derselbe auf Kiesboden an dem Ufer ging, entzündete sich das Wasser nicht, aber als er mehr in der Tiefe auf sumpfigen Boden kam, war er nicht wenig erschauert, zu sehen, daß das Wasser Feuer fing, sich plötzlich entzündete und ihm seine Kleider ansteckte. Die Flamme spielte ins Blaue. Der Abt von Tremolac wiederholte 2 bis 3 mal den Versuch, und die blaue Flamme erschien jedesmal. Mehrere Naturforscher wurden hingeschickt, dieses Phänomen zu untersuchen; diese fanden, daß durch die Bewegung des Sumpfbodens sich eine Menge kleiner Luftblasen losmachten, die auf der Oberfläche des Wassers zerplatzten, sich anzünden ließen, woher die Flamme entspre. Auch



fanden sie, daß nach jedem Versuche man den Boden einige Zeit ruhen lassen müsse, bis sich die brennbare Sumpfluft in hinreichender Menge wieder erzeugt habe, um den Versuch zu wiederholen.

Vor einigen Jahren ward in öffentlichen Blättern berichtet, daß in dem Salzburgerischen, auf gleiche Weise, sich eine Quelle entzündet habe. Mehrere entzündliche Quellen befinden sich in der Nähe der bekannten Steinkohlenlager. Die bösen Wetter, feurige Schwaden, besonders in den Steinkohlenbergwerken, haben durch Explosionen schon oft Bergleute getödtet; ergiebige Gewerke mußten deshalb verlassen werden, und eben dieses gefohlte Wassergas hat, um ferneres Unglück in den Kohlenbergwerken in England zu verhüten, die Erfindung der Davy'schen Sicherheitslampe veranlaßt. Jeder, der Gelegenheit hatte, Bergwerke zu besuchen, wird die Lustlöcher bemerkt haben, die mit großen Kosten gleich Wasserbrunnen bis in die Stollen hinabgetrieben sind, um die bösen Wetter, die vermöge ihrer Leichtigkeit nach oben steigen, abzuleiten und frische atmosphärische Luft einzulassen. Diese Lustlöcher machen in der Nähe der Bergwerke das Gehen bei Nacht ohne Führer gefährlich. Die Steinkohlenlager in der Nähe von Briencourt in Frankreich wurden ohne Unfall bis zum Jahre 1763 bearbeitet, als in diesem Jahre die Arbeiter durch ein Phänomen beunruhigt wurden, was ihnen ganz unbekannt war, und mehrere beschädigte. Ein brennbarer Dunst erzeugte sich in der Tiefe der Gruben, wenn dieselben nur einen Tag nicht befahren wurden, der sich durch die Grubenlichter anzündete, und mit einer unglaublichen Gewalt detonirte. Die Gefahr, der die Arbeiter ausgesetzt waren, und die sich bei einigen Unglücksfällen, die sich selbst davon überzeugen wollten, nur zu sehr bestätigte, veranlaßte die Eigenthümer der Grube, sie zu verlassen und einen neuen Stollen zu treiben, um diesem brennbaren Wesen auszuweichen. Allein ihre Vorsicht war fruchtlos; sie trafen in ihrer neuen Arbeit denselben Feind. Hr. Pajot de Marcheval, Intendant der Provinz, von diesem Unglück unterrichtet, befragte diejenigen, die der Explosion dieses entzündlichen Schwadens ausgesetzt gewesen waren, und erfuhr, daß, als sie in die Tiefe der Grube gekommen waren, sahen die Arbeiter, daß sich die Flamme ihrer Grubenlichter langsam verlängerte, und gleich darauf die Detonation erfolgte. Herr Pajot berichtete diesen Zufall dem Ministerium, welches die Academie in Paris beauftragte, ein Mittel gegen dieses Unglück ausfindig zu machen. Der berühmte Physiker Duhamel und M. de Montigny wurden beauftragt, die Sache zu untersuchen; und diese berichteten der Academie folgendes:

Dasselbe Phänomen ist in den Steinkohlenbergwerken vom Hennegau unter dem Namen feuriger Schwaden (feu brison) bekannt. Ein weißer, dem Spinnwebgewebe sehr ähnlicher Dunst dringt aus den Spalten und Rissen der Wände hervor, der sehr entzündlich ist, und mit der größten Gewalt verpufft. Die Detonation wirft fast alle Arbeiter nieder, und tödtet sie, wenn sie nicht die Vorsicht gebrauchen, sich sogleich platt auf die

Erde niederzuliegen; denn es ist auffallend, daß diese Detonation nur in die Höhe, und fast gar nicht auf den Boden der Grube wirkt.

Von den mächtigen Steinkohlengruben von Newcastle, der Vorrathskammer des Brennmaterials in England, berichten die Philosophical Transactions mehrere solcher Explosionen. 1750 wurden 3 Arbeiter daselbst von einer Explosion so gewaltig getroffen, daß man ihre Leichen in Stücken wiederfand.

Zu den Kloaken, wo vegetabilische und thierische Körper faulen, haben selbst in unserer Stadt schon mehrere Detonationen durch Entzündung des gefohltten Wasserstoffgases statt gefunden.

### Literarische Meinungen Napoleons.

Napoleon wendete zuweilen auf die Literatur die Ueberlegenheit des Geistes, die Richtigkeit des Urtheils an, die ihm so große Erfolge in der Strategie und in seiner politischen Laufbahn erworben. Seine Ideen sind zuweilen sonderbar, aber meistens treffend. Der Wunsch, Frankreich wieder auf den monarchischen Fuß zurückzubringen und die Gedanken wieder an die alte Regierungsform zu gewöhnen, verleitete sein Genie, den Geist seines Jahrhunderts zu verküppeln und zu verderben; inzwischen hatte er sich die Befugniß vorbehalten, selbst frei zu denken und nachstehende flüchtige Uebersicht einiger seiner Meinungen wird daher nicht ohne Interesse scheinen.

Napoleon liebte Voltaire nicht; Mahomed vor Altem war der Gegenstand seines Adels. Voltaire, sagte er, habe darin, in dem Character und in den Mitteln, gegen die Geschichte und das menschliche Herz gefehlt; der Dichter entwürdigte den großen Character Mahomed's durch die niedrigsten Intriguen; er lasse einen großen Mann, der die Oberfläche der Erde verändert habe, wie einen Achlosen handeln. Er entstellte nicht minder unschicklich den Character Omar's, den er zu einer Art von Banditen und Wegelagerer mache. Napoleon fügte dies harte Urtheil auf folgendes Raisonnement: Die Menschen, die die Welt umgeschaffen, haben dies nie dadurch bewerkstelligt, daß sie die Häuptlinge und Fürsten gewannen, sondern daß sie die Massen in Bewegung zu bringen wußten. Das erste ist die Wirkung der Intrigue und führt nur zu secundären Resultaten; das letztere ist der Gang des Genies und verändert die Oberfläche der Erde.

Buonaparte hatte im Orient ganz eigene Ideen aufgefaßt; er hegte ganz eigene Zweifel über die Wahrscheinlichkeit der Geschichtschreiber Mahomed's. Es wird damit gewesen sein, wie mit allen Sectenhäuptern, sagte er; der Koran, der dreißig Jahre nach seinem Tode gesammelt worden, wird manche Lüge geheiligt haben; da damals das Reich des Propheten, seine Lehre, seine Sendung schon gegründet, vollendet war, so hat man die Resultate davon durch das Prisma des Enthusiasmus sehen und dem gemäß reden können und müssen. Nichts desto weniger bleibt noch übrig, zu erklären, wie



das wundervolle Ereigniß, dessen wir gewiß sind, die Eroberung der Welt, in so kurzer Zeit hat vollbracht werden können: fünfzig oder sechzig Jahre haben dazu ausgelaugt. Durch wen ist sie bewirkt worden? Durch Völkerstämme der Wüste, klein an Zahl, unwissend, sagt man, nicht kriegerisch, ohne Monarchen, ohne System; und dennoch wirkten sie gegen die civilisirte, an Mitteln so reiche Welt! Das läßt sich nicht aus dem Fanatismus allein erklären; denn er bedurfte Zeit, um sich zu entwickeln und die Laufbahn Mahomed's schloß sich nach dreizehn Jahren.

Napoleon dachte, daß, unabhängig von zufälligen Umständen, die bisweilen Wunder bewirken, noch irgend etwas hier im Hinterhalte gewesen sein müsse, was wir nicht wissen; daß Europa ohne Zweifel unter den Resultaten einer ersten Ursache erliegen habe, die uns verborgen blieb; daß vielleicht diese Völker, plötzlich im Schooße der Wüste erstanden, in ihrem Innern lange bürgerliche Kriege gehabt hätten, während welcher sich große Charaktere, große Talente, und unwiderstehliche Antriebe gebildet hätten. —

Beim Lesen der römischen Revolutionen von Vertot, den er sehr schätzte, fand er die Declamationen doch wässerig. In Folge dessen hatte er sich damit unterhalten, die überflüssigen Phrasen zu streichen, die er im Vertot gefunden; wirklich erschien das Ganze, nach diesen Weglassungen, geistreicher und kräftiger. Es würde eine verdienstliche und ohne Zweifel anerkannte Arbeit sein, sagte er, auf diese Weise, mit Geschmack und unterscheidendem Urtheil, die vorzüglichsten Werke unserer Sprache zu reduciren. Ich kenne fast keinen Schriftsteller als Montesquieu, der diesen Abkürzungen entgegen würde.

Der Kaiser nannte gewöhnliche Schauspiele Tragödien für Kammerfrauen. Ein gutes Trauerspiel, sagte er, gewinnt alle Tage mehr; die höhere Tragödie ist die Schule großer Männer: es ist die Pflicht der Fürsten es zu befördern, zu verbreiten und es ist nicht nöthig, Dichter zu sein, um darüber zu urtheilen; es genügt, die Menschen und die Dinge zu kennen, Erhabenheit des Characters zu haben und Staatsmann zu sein. Das Trauerspiel erwärmt die Seele, erhebt das Herz, und muß Helden schaffen. In dieser Hinsicht verdankt vielleicht Frankreich Corneille einen Theil seiner schönsten Thaten: auch würde ich ihn, wenn er noch lebte, zum Fürsten erheben.

Talma kam oft in die Tuilerien. Napoleon, der sein Talent hoch in Ehren hielt, belohnte ihn mit kaiserlicher Freigebigkeit. Das Gerücht ging, daß er Talma kommen lasse, um Unterricht in Anstand und Costüme zu nehmen. Der Kaiser, dem diese Sage nicht unbekannt war, scherzte eines Tages mit Talma darüber; dieser wurde darüber verlegen und verlor einigermaßen seine gewöhnliche Fassung. Sie haben Unrecht, sagte der Kaiser; ich könnte nichts besseres thun, wenn ich die Zeit dazu hätte; und dann war er es, der Talma Lehren über seine Kunst gab. Racine, äußerte er, hat den Ders mit unzeitigen Armseligkeiten beladen und Sie überladen ihn

noch mehr; in dem Tode des Pompejus spielen Sie Cäsar nicht als großen Mann, im Britannicus den Nero nicht als Tyrannen.

Der Kaiser hatte die Absicht gehabt, den Oedipus von Sophokles, buchstäblich übersezt, auf dem Theater von St. Cloud aufführen zu lassen. Talma hatte immer diese Idee bestritten; aber der Kaiser bereuete, nicht darauf bestanden zu haben; nicht, daß ich hätte versuchen wollen, sagte er, diese Gattung wieder in die Mode zu bringen oder unser Theater zu verbessern, Gott behüte! aber nur, weil ich gern von dem Eindruck des antiken Drama's auf unsere modernen Begriffe und Neigungen hätte urtheilen mögen.

Der Kaiser hatte den Plan, die Universalgeschichte nach einem neuen Systeme schreiben zu lassen; denn, sagte er, wir haben keine gute Geschichte und haben keine haben können. Die mehresten Völker Europa's sind in demselben Falle; die Mönche und die Bevorrechteten d. h. die Leute, die vom Mißbrauch leben, die Feinde der Wahrheit und des Lichts, haben einzig dieses Monopol ausgräbt; sie haben uns erzählt, was sie gewollt, was ihnen gefallen, d. h. alles, was ihren Interessen, ihren Leidenschaften und ihren Ansichten entsprach. Napoleon hatte den Vorsatz gefaßt, alles dieses zu reformiren und umzuschaffen; er hatte Commissionen des Instituts oder von Gelehrten, die die öffentliche Meinung bezeichnen, ernannt, um die Annalen durchzugehen, zu kritisiren und zu reproduciren. Er wünschte, daß die classischen Autoren, womit man den Geist der Jugend nährt, durch Commentare erläutert würden, die geeignet wären, sie mit unsern modernen Institutionen in Einklang zu bringen.

## Außwärtige Theater.

Leipzig, im Nov. 1828.

Nachdem den Sommer über das Theater leer gestanden hatte, half uns die Stadt Magdeburg für die Michaelismesse mit ihrer Gesellschaft aus, welche uns viele alte Bekannte noch von dem Künsterischen Theater her, als Hrn. Genast, jetzt Regisseur der Magdeburger Gesellschaft, Mad. Genast, Hrn. und Mad. Devrient, Hrn. und Mad. Köckert, Mad. Schmidt und die Herren Koch und Fischer mitbrachte, die auch die beste Aufnahme fanden und angenehme Erinnerungen an die alte Zeit erweckten. Manche Stücke waren beinahe allein mit diesen ältern Mitgliedern besetzt als der beste Ton und die Schleichhändler. Von den uns neuen Mitgliedern wußte besonders Mad. Franzetti Walzel in den Rollen der Julia (Vestalin), der Emilie (Maria) und Rosine (Barbier), weniger in den Rollen der Elvira (Don Juan) und Rezia (Oberon) sich die Gunst des Publicums und der Kenner zu erwerben. Der Sängerin, Mad. Rosner, gestand man Schule und Musikkenntniß zu, doch konnte man sich nicht mit dem Schneidenden ihrer Stimme und besonders ihrer Koloraturen befreunden. Der Tenorist, Hr. Schmuckert, hat ein günstiges Außere;



ein angemessenes Spiel und eine angenehme Stimme, nur keine eigentliche Tenor-, sondern mehr Baritonstimme, die kaum bis ins Fis geht. Die Höhe zu ersetzen, bedient er sich des Falsets, das ihm jedoch so wenig mit der Bruststimme zu verbinden gelingt, daß sein Gesang immer etwas Zerrissenes hat. Mehrere für uns neue Stücke als: der beste Ton und Nehmt ein Exempel daran, von Töpfer, der Schleichhändler, von Raupach, Maria, Oper von Herold, gefielen allgemein, wie man denn auch in ihnen ein Zusammenspiel fand; die Stücke: Fiorella, mit Musik von Auber, und Meister Martin der Küfner, eins der schwächsten Producte von Holbein, das nur durch ein vortreffliches Arrangement und reiche Ausstattung wirken kann, welches beides hier fehlte, gefielen so wenig, daß sie nicht wiederholt wurden, wie man denn in ihnen wie überhaupt in größeren Stücken, als Löwe von Kurdislan und Hamlet ein Zusammengreifen und reges Leben vermißte. Hamlet war unter 44 Vorstellungen das einzige Trauerspiel, so wie außer diesem und Minna von Barnhelm etwas Klassisches im reitirenden Schauspieler nicht erschien. Im Hamlet war uns Hr. Devrient in der Titelrolle neu. Eine so angenehme und stets willkommene Erscheinung Hr. Devrient im Fache der jugendlichen Liebhaber, auch hochkomischen Rollen, ist, so wenig konnte er doch dem Kenner in dieser allerdings schwierigen Rolle genügen. In den beiden ersten Akten, in denen wir den Hamlet schwermüthig und von seinem Mißgeschick niedergedrückt sehen, war er zu kräftig und übernahm sich in Stimme und Geberde. Als Beleg dazu diene nur das Eine, daß er, als er den Geist erblickt, nicht wie Wolf und Mehrere in die Kniee sinkt, sondern ganz auf die Erde fällt. Im dritten Acte trat die Maske des Wahnsinns nicht klar genug hervor, so wie denn der wesentliche Bestandtheil dieser Rolle, der Humor, beinahe ganz fehlte. Ein sich oft wiederholendes Repertoire und eine Menge von Absetzungen, wie wir sie früher nie gehabt, schadeten der Kasse, deren Ertrag den früheren Einnahmen und den Erwartungen der Magdeburger Direction keinesweges entsprochen haben soll. Im Ganzen war man jedoch mit dem Versuch der Magdeburger Gesellschaft wohl zufrieden und gewährte ihr die freundlichste Aufnahme. Jetzt steht das Theater wieder leer. Für den Winter hatte der Magistrat mit dem Nachner Director, Hrn. Bethmann, contrahirt, dessen Unternehmung jedoch im August nach kurzer Dauer zu Ende ging. Der Rath, der auf die Nachner Gesellschaft und die besonders mit derselben verbundene gute Oper gerechnet, wollte die ihm gegebene Concession wieder zurücknehmen, welches jedoch der sehr unbestimmt abgefaßte Contract nicht erlaubt. Hr. Bethmann wird demnach mit einer Gesellschaft, die er hauptsächlich aus der Ploß'schen, die in Altenburg, Weizenfeld und Gera spielt, zusammengesetzt und mit andern Mitgliedern vermehrt hat, Anfang December hier begin-

nen. Die Erwartungen von dieser Gesellschaft, die Hr. Bethmann nur schnell zusammenraffen konnte, sind nicht groß und man zweifelt, daß sie sich halten könne. Was das weitere Schicksal der hiesigen Bühne betrifft, so scheint dieß nach langer Unbestimmtheit post tot discrimina rerum endlich entschieden zu sein. Noch vor kurzem glaubte und hoffte man, daß Hofrath Küfner, sei es für eigene Rechnung oder für einen Actienverein, das Theater wieder übernehmen würde, entweder jedoch reiften diese Pläne nicht, oder, wie man sagt, lehnte Hr. Hofrath Küfner alle weitere Theilnahme ab. In Folge dessen und da kein anderer annehmbarer Unternehmer sich fand, auch das Begehren des Publikums nach dem Wiederbesitze eines guten Theaters immer lauter wurde, so entschloß sich der Rath, den schon früher von der Generaldirection der Hoftheater in Dresden entworfenen Plan, auf den er jedoch damals nicht eingegangen war, nämlich Leipzig mit einem Hoftheater zu versehen, wieder in Anregung zu bringen und dem gemäß soll gegen Michaelis 1829, bis wohin wir noch darben müssen, für Rechnung des Hofes in Leipzig eine eigene Oper- und Schauspielergesellschaft aufgestellt werden. Auf den Vorschlag des Hrn. Kammerrath Gruner soll zu deren artistischem Vorstand und Regisseur unter unmittelbarer Aufsicht des Hrn. Intendanten von Lüttichau Hr. Genast gewählt worden sein, von deren beiderseitigen Bemühungen und Einsichten sonach das Gedeihen der künftigen Bühne abhängt. Diese Gesellschaft soll in Leipzig fortwährend bleiben, und sonach nicht ein Wechsel der Gesellschaften zwischen Dresden und Leipzig, wie er früher projectirt, statt haben, wohl aber sollen einzelne Schauspieler in Dresden und Leipzig wechseln. Die deshalben Meinungen und Erwartungen sind bei dem vielköpfigen Publikum natürlich auch vielseitig und verschieden. Manche glauben, und wohl mit Grund, daß der Hof nur etwas Gutes und gewiß dem früheren Theater nicht Nachstehendes aufstellen wird, befürchten nur, daß dieß Hoftheater, welches seiner Natur nach und nach seinem Verhältniß zum Publikum stets mehr als eine der Stadt angehörende Privatunternehmung kostet, ohne Zuschuß nicht auskommen und bestehen werde, welches denn freilich nach drei Jahren, auf welche Zeit der Hof das Theater übernommen haben soll, das Ende dieses Theaters wieder herbeiführen würde. Andere glauben, daß das Hoftheater in Leipzig stets dem in Dresden nachstehen wird und wünschen, daß das städtische Leipziger Theater mit einigen geringen Opfern von Seiten des Rathes und einer Unterstützung von Seiten der dazu bereinwilligen Bewohner erhalten worden wäre. Auf jeden Fall dürfte es nun mit dem eigenen stehenden Theater in Leipzig, mit so vielen und langjährigen Bemühungen ertungen, für immer aus sein. Die Erfahrung wird ruhig und parteilos entscheiden, welche Meinung die richtigere ist.

— I.

L. Brönner'sche Buchdruckerei Lit. A. Nr. 148 großer Kornmarkt.



# Iris.

Unterhaltungsblatt für Freunde des Schönen und Nützlichen

N<sup>o</sup> 231

Mittwoch, 19. November

1828

## Die nächtliche Heerschan.

Von F. G. v. Zedlig.

(Taschenbuch für Damen 1829.)

Nachts um die zwölfte Stunde  
Verläßt der Tambour sein Grab,  
Nacht mit der Trommel die Kunde.  
Geht wirbelnd auf und ab.

Mit seinen entfleischten Armen  
Rührt er die Schlägel zugleich,  
Schlägt manchen guten Wirbel,  
Reveil und Zapfenstreich!

Die Trommel klinget seltsam,  
Hat gar einen starken Ton,  
Die alten toten Soldaten  
Erwachen im Grab davon.

Und die im tiefen Norden  
Erstarrt in Schnee und Eis,  
Und die in Belschland liegen,  
Wo ihnen die Erde zu heiß;

Und die der Nilsschlamm decket,  
Und der arabische Sand,  
Sie steigen aus ihren Gräbern,  
Sie nehmen's Gewehr zur Hand.

Und um die zwölfte Stunde  
Verläßt der Trompeter sein Grab,  
Und schmettert in die Trompete  
Und reitet auf und ab.

Da kommen auf lustigen Pferden  
Die toten Reiter herbei,  
Die blut'gen alten Schwadronen  
In Waffen mancherlei.

Es grinsen die weißen Schädel  
Wohl unterm Helm hervor,  
Es halten die Knochenhände  
Die langen Schwerter empor. —

Und um die zwölfte Stunde  
Verläßt der Feldherr sein Grab,  
Kommt langsam hergeritten,  
Umgeben von seinem Stab.

Er trägt ein kleines Hütchen,  
Er trägt ein einfaches Kleid,  
Und einen kleinen Degen  
Trägt er an seiner Seit'.

Der Mond mit gelbem Lichte  
Erhell't den weiten Plan,  
Der Mann im kleinen Hütchen —  
Sieht sich die Truppen an.

Die Reiben präsentiren  
Und schultern das Gewehr,  
Dann zieht mit klingendem Spiele  
Vorüber das ganze Heer.

Die Marschall' und Generale  
Schließen um ihn einen Kreis.  
Der Feldherr sagt dem Nächsten  
Ins Ohr ein Wörtlein leis;

Das Wort geht in der Runde,  
Klingt wieder fern und nah:  
„Frankreich“ heißt die Parole,  
Die Lösung „St. Helena!“ —

Dies ist die große Parade  
Im eliseischen Feld,  
Die um die zwölfte Stunde  
Der todt' Caesar hält.

## Geschichte der Gasbeleuchtung.

(Fortsetzung)

Versuche auf Gasbeleuchtung bis zur  
neuesten Zeit.

Nach Labors Handbuch der Gasbeleuchtungskunst war der deutsche Chemiker Joh. Joachim Becher der erste, der eine Anwendung des Steinkohlengases zu Schmelzprozessen machte. Er erzählt selbst in seiner närrischen Weisheit und weisen Narrheit, (dieses merkwürdige Buch ist in England verfaßt, und in Frankfurt a. M. 1683 erschienen) daß er schon vor dem Jahr 1683 in Holland die Verkohlung des Torfs, und in England die der Steinkohlen entdeckt habe, daß er aus beiden nicht nur sehr gute Kohlen erhalten, die nicht mehr rauchen noch flinken, sondern daß er auch mit den Flammen davon so stark zu schmelzen vermochte als mit Holz. Die Flamme



von einem Schuh Kohlen sei 10 Fuß lang gewesen. Er habe aus Steinkohlen Theer gemacht, und gezeigt, daß enttheerte Kohlen zum Gebrauch besser sind als vorher. Aus dieser Erzählung geht hervor, daß er Steinkohlen in verschlossenen Gefäßen verkohlte und dabei Theer und eine 10 Fuß lange Flamme erhielt, was nur Gas gewesen sein kann, da die Kohlen keine solche Flamme geben. Die Versuche von Becher wurden in England öffentlich genug bekannt gemacht, daß sie zu Jedermanns Kenntniß gelangten; aber er war ein Ausländer, und das war damals genug seiner nicht zu achten, wohl aber seiner Erfindung, die man in der Folge mit Verschweigung seines Namens wieder an das Licht brachte. So bereitete der Engländer Hales ohngefähr 35 Jahre später Steinkohlengas. Necum in seinem Werke über das brennbare Gas verschweigt den Namen Becher, und beginnt mit dem Jahre 1739; wo in dem 41sten Bande der Philosophical Transactions eine Abhandlung des Dr. James Clapton über Steinkohlengas erschien. Clapton hatte Steinkohlen von Newcastle destillirt und eine wässrige, eine öhlige Flüssigkeit, und brennbare Luft erhalten; die er in Blasen auffing, und nach Belieben entzünden konnte. So blieb, so viel bekannt ist, in England die Sache wieder ruhig, bis im Jahr 1767 der Bischoff von Landaff Steinkohlen destillirte und eben die Producte wie seine Vorgänger erhielt, ohne dieser aber zu erwähnen; er bemerkte aber dabei, was wirklich schon für einen Fortschritt zu halten ist, daß das Gas seine Brennbarkeit beibehalte, wenn man es durch Wasser gehen, und in 2 hohen gekrümmten Röhren aufsteigen lasse. Die Entdeckung des Wasserstoffgases durch Cavendish 1784 verbreitete endlich Licht in die Gasbereitung; man lernte es genauer kennen, es reinigen, und die Erfindung der electrischen Lampe war schon eine Gasbeleuchtung im Kleinen. Da aber das bläuliche Licht des brennenden reinen Wasserstoffgases wenig Helligkeit verbreitet, hat diese Maschine nur die Idee der Gasbereitung im Großen gegeben. Man hat hier den Gasbehälter, die Methode das Gas durch Wasser auszutreiben, es zu sperren, den Behälter zu füllen, die Brennmündungen, alles Dinge, die man bei den Gasbeleuchtungsapparaten wiederfindet. — Im Jahr 1792 machte Murdoch in Cornwallis eine Reihe Versuche über die Menge und Beschaffenheit des in den brennbaren Stoffen enthaltenen Gases. Er fand, daß das Gas, was er durch Destillation des Holzes, der Steinkohlen, des Torfes und anderer brennbarer Körper erhielt, mit einer hellen lebendigen Flamme brenne. Er kam auf den Gedanken, daß dieses Gas durch Reinigung und Fortleitung in Röhren wohl als ein Surrogat der Lichter und Lampen anwendbar sei. Er destillirte Steinkohlen in eisernen Retorten, brachte eine Röhrenleitung von 70 Fuß an, machte Brennmündungen von verschiedener Weite, und war hiedurch der erste, der Gasbeleuchtung anwandte. Man machte sogar schon tragbare Lampen von Blasen, Leder, gefirnister Seide, selbst von Blech. Murdoch wurde durch andere Geschäfte verhindert, die Sache fortzusetzen, bis zum Jahr 1797, wo er seinen ersten Versuch vor

einer Menge Zuschauer wiederholte, und sich dadurch in Stand setzte, gleich im folgenden Jahr bei den berühmten Dampfmaschinen-Baumeistern, Watt und Bolton, einen Versuch im Großen auszuführen; es wurden mehrere Nächte hindurch ganze Gebäude erleuchtet; verschiedene Methoden wurden versucht, das Gas rauch- und geruchlos zu machen. Murdoch war der erste, der dem Publikum ein ganzes Gebäude mit Gas beleuchtet zeigte.

Um eben diese Zeit war auch der berühmte Professor der Hüttenkunde in Freiberg Lampadius bemüht, das brennbare Gas aus Holz, und späterhin auch aus Steinkohlen, zum Rösten der Erze mit sehr gutem Erfolg zu benutzen, und so war er der Erste, der in Deutschland auf die Hitze erzeugende Eigenschaft dieses Gases aufmerksam machte. Einer seiner Hauptzwecke war, diejenigen Stoffe, welche bei der gewöhnlichen Verkohlungsart in Meilern größtentheils verloren gehen, zu brennen; was sehr gut gelang, und auch in der Folge wie in Währen in der kaiserlich-solmischen Herrschaft Raiz im Großen nachgemacht wurde. Im Jahr 1799 versuchte der französische Brücken- und Straßenbauingenieur Lebon das brennbare Gas aus Holz zur Beleuchtung anzuzünden; und schon 1801 war er im Stande sein Haus und seinen Garten in Paris auf eine so geschmackvolle Art zu erleuchten, daß es allgemeine Bewunderung erregte. Er nannte seine Einrichtung eine Thermolampe, weil er dadurch nicht nur Beleuchtung, sondern auch Heizung der Zimmer brabsichtigte. In Deutschland zeigte schon im Jahr 1802 Winkler von Znaim in Währen eine Gasbeleuchtung aus Holz in Wien vor, gab auch eine eigene Schrift über diesen Gegenstand heraus. Der Mechanikus Hieronimus in Frankfurt am Main zeigte einige Jahre später eine solche Einrichtung vor, wo er die Bedürfnisse an Feuer des Küchenherds, des Ofens und der Erleuchtung zu verbinden suchte. Werner aus Leipzig beleuchtete etwas später eine ganze Manufactur in Züllichau mit Holzgas.

Die Beleuchtung mit Holzgas kam aber bald in Mißcredit, erstlich, weil die Gewinnung desselben mit Schwierigkeiten und großen Kosten verknüpft war, zweitens, weil es nicht mit der erforderlichen Helligkeit brannte und einen lästigen Geruch verbreitete. Man fand, daß es nur bei großen Holzverkohlungsanstalten mit Vortheil zu gewinnen, und zum Heizen der Verkohlungsöfen am nützlichsten zu gebrauchen sei. — Lebon hatte aber durch seine schöne Einrichtung in Paris die Aufmerksamkeit auf die gut eingerichtete Gasbeleuchtung geweckt, und besonders in England machte dieser neue Zweig der Industrie seit seiner Zeit Riesenschritte. 1803 und 1804 hielt der Engländer Winsor Vorlesungen in London über Gasbeleuchtung, und zeigte kleine Versuche vor, die er aber mit großem Geheimniß umhüllte. — Murdoch, der Erfinder der Gasbeleuchtung mit Steinkohlengas, errichtete eine solche im Jahr 1808 in der Baumwollenspinnerei von Philipp und Lee in Manchester, wo er 274 Argand'sche und 653 dreiflammige Lampen auflegte, die 2500 Taglichter, 6 auf's Pfund, ersetzten. Er legte die Uebersicht dieses Werkes der königl. Gesellschaft der Wissen-



schaften vor, die seine Verdienste so sehr ehrte, daß sie ihm die Rumford'sche Medaille zuerkannte. — Samuel Clegg von Manchester hat nach Murdoch das größte Verdienst um die Gasbeleuchtung, und nach seinen Verbesserungen wird größtentheils noch jetzt verfahren; 1808 legte er der polytechnischen Gesellschaft in London seinen Plan, ein Manufacturgebäude zur Bereitung des Gaslichtes in dieser Stadt zu errichten, vor, und erhielt die silberne Denkmünze. Den ersten öffentlichen Beweis seiner Fähigkeiten legte er durch Einrichtung des Gasapparats ab, den unser Landemann, der Kunsthändler Alderman, im Strand in London errichten ließ. Dieser fiel so gut aus, daß die Sache mehr Beifall und kaufbare Nachahmer fand, ja man überzeugte sich nun so sehr von der Nützlichkeit der Sache, daß sich Actiengesellschaften verbanden, um sie in das Große zu betreiben, die auch von dem Parlamente genehmigt wurden. Die erste dieser Gesellschaften, die sogenannte Westminster-Gesellschaft in London, erwählte Samuel Clegg zu ihrem Werkmeister. Unter seiner Leitung wurde die erste Röhrenleitung in den Straßen in London vorgenommen, und er brachte die Gasbeleuchtung auf den Stand, worauf sie jetzt noch steht. Neuerungs-sucht verleitet mehrere Nachfolger an den Apparaten unbedeutende Abänderungen zu machen. 1816 machten die Gebrüder L. und P. Taylor in dem Journal of sciences and arts die Gewinnung der brennbaren Luft aus Pflanzen und thierischem Del bekannt. Sie haben schon mehrere Fabriken der Art in London errichtet, und ihre Leistungen haben allgemeinen Beifall. In demselben Jahr erleuchtete der Vorsteher des polytechnischen Instituts in Wien Prechtel auf kaiserlichen Befehl einige Straßen in Wien, und gab ein äußerst faßliches Werk über Gasbeleuchtung mit Steinkohlengas heraus. Durch diese Vorgänge aufgemunter wurde nun in Dresden, Berlin, Leipzig, Hamburg, Hesse-Cassel, Coblenz, größere und kleinere Anlagen gemacht, meistens um Manufacturgebäude, Gast- und Kaffeehäuser zu beleuchten. Vorzüglich verdienen die von Hrn. Christian Becker in Mannheim herrührende Anlagen, die mit besonderer Einsicht und Dauerhaftigkeit ausgeführt sind, Erwähnung. Die erste Anlage machte er in einem Caffeehause in Mannheim, die zweite weit bedeutendere führte er in Oßersrad bei Frankfurt a. M. aus. Die dritte Hauptanlage von ihm ist zu Seelbach bei Lahr im Breisgau bei Straßburg, wo eine große Baumwollenzug-Manufactur nicht bloß erleuchtet, sondern auch durch Wasserdämpfe erwärmt wird. Die polytechnische Gesellschaft in Frankfurt a. M. machte im Jahr 1819 einen Versuch mit Steinkohlengas, und erleuchtete damit einige Zeit ihr Local damals im Senkenbergischen Stift. — In England wird nun seit 10 Jahren fast in jeder Stadt von einiger Bedeutung Gaslicht gebrannt, und in London brannten zu Ende 1819 bereits über 51,000 Gaslichter; die Länge aller Hauptrohren betrug in großer Richtung gemessen 188 englische Meilen oder 931,352 Fuß. Der Bestand der Gasbeleuchtung in London seit ihrer Erfindung läßt demnach auf ihre an-

erkannte und erprobte Nützlichkeit schließen. In Frankfurt a. M. brannte im Sept. 1828 auf den Straßen und in den Häusern das erste aus Del erzeugte Gaslicht. (Fortsetzung folgt.)

### Chronik der Frankfurter Schaubühne.

Samstag den 15. Nov. Nehmt ein Extemporale, Lustspiel in 1 Act von Töpfer; — Fidelio, Oper in 2 Acten von Beethoven. Die kleine Blüette, welche heute als angenehme Zugabe der Oper voranging, behandelt zwar das uralte aus dem Paradies stammende Thema: — daß verbotene Frucht am besten schmeckt und man den Frauen (auch mitunter den Männern) nur etwas untersagen muß, wenn man gewiß sein will, daß sie es thun; — allein die Variation darüber ist originell genug, um, wenn sie gut executirt wird, das Publikum in muntere Laune zu versetzen. Ein eifersüchtiger (40jähriger!) Chemann (Hr. Löwe) besorgt, seine Frau (Dem. Lindner) möge eine Herzensangelegenheit mit einem Andern haben, öffnet dem Oheim (Hr. Otto) sein Herz und beschwört diesen, der Nichte zu befehlen, daß sie besagten Andern, wenn er sie besuchen wolle, nicht annehme. Der Oheim, der die Weiber kennt — der Mann von 40 Jahren hätte wohl auch Zeit gehabt, sie zu studiren, scheint aber schwerbegriffig gewesen zu sein und ist nun überdies verliebt und argwöhnisch, also blind — statt ihr den Anbeter zu verbieten, bindet ihr auf, der Mann untersage ihr — Tabak zu rauchen. Die Frau ist so gutmüthig, dies Absurde zu glauben (sonst wäre das Lustspiel vertoren), folgt ihrer Evanatur und thut, nach einigen Bedenklichkeiten, die sie mit geschickter Sophistik entfernt, was ihr verboten war. Die Seltsamkeit, ein liebliches Frauenzimmer mit dem Rauchapparat beschäftigt, und zuletzt in der Action des Tabakdämpfens zu sehen, erregt im Publikum Lachen und Applaus. Die theatralischen Mittel, diese Wirkung zu unterhalten, zu steigern, sind verständig benutzt. Der von dem Mann gefürchtete Dritte läßt sich melden, während die Eva die Pfeife stopft, wird nicht angenommen, giebt eine Karte ab, und diese dient als Fideiuss. Der Gatte kommt, die Dame versteckt die angebrannte Pfeife in einen Wandschrank, ein doppelstimmiger rascher Dialog entspinnt sich, wobei sie, ihre Sünde reuig gestehend, immer von dem Pfeifenkopf spricht, er den Nebenbuhler im Sinn hat. Daß hier der Schlagwitz nahe lag, kann Niemandem entgehen: er ist glücklich angebracht und fand lauten Beifall, besonders als Dem. Lindner in ihrer Herzensangst beichtete, sie habe ihn (den Pfeifenkopf) in den Schrank versteckt und nun Hr. Löwe wahrhaft löwenjornig diesen aufreißt und die köstlichen Bestandtheile der Damentoilette herauswirft, um den Berruchten zu finden, an dem er zum Arzt seiner Ehre werden will. Daß der Oheim mitten in dies Chaos tritt und das Wort des Räthsels ausspricht; daß der Mann beschämt, die Frau liebreizend dasieht; daß die Blüette mit der an die Herren der Schöpfung in Parterre und Logen



gerichteten Pecton „Nehmt ein Exempel dran!“ schließt; — versteht sich von selbst. Dem Lindner, welche ohne Frage die Hauptrolle in diesem Tabackpfeifenstück spielt, entzückte durch Naivität, schlug sich Feuer wie ein echter Raucher, und that die Züge des ungewohnten Duftes mit einer Grazie, um die sie manche ihrer Schwestern beneiden dürfen. Hr. Löwe ließ es, als Dithello, an dem gehörigen Ausbrausen der Leidenschaft nicht fehlen, und Hr. Otto, der schon so oft Dunkel sein mußte, wußte auch heute die Nuancen dieses Rol- lenstücks gut darzustellen.

B.

Fidelio, Oper in 2 Acten von Beethoven. Vom Texte soll zuerst die Rede sein, da er sich psychologisch als wahr, literaturhistorisch als merkwürdig darstellt. Zur Bewahrheitung dieser Behauptung werde ein Wort von Goethe angeführt, der in Wahrheit und Dichtung sagt: „Wenn gutmüthige Schalks- und Halbschelmens- streiche, zu edeln Zwecken, mit persönlicher Gefahr ausgeübt werden, so sind die daraus entspringenden Situationen, ästhetisch und moralisch betrachtet, für das Theater von dem größten Werth; wie denn z. B. die Oper: der Wasserträger, vielleicht das glück- lichste Sujet behandelt, das wir je auf dem Theater gesehen haben.“ — Die Leichtigkeit und Geschicklichkeit, womit französische Textdichter ähnliche Sujets, wie das zum Wasserträger, zu behandeln wissen, hat sich mehr als einmal bewährt. Eine der lieblichsten Erscheinungen der Art ist die von dem französischen Vaudeville-dichter Searin gedichtete Oper „Das Milchmädchen von Percy“, welche Treitschke übersetzte und A. Fischer, Capellmeister des Theaters an der Wien, komponirte. Der Inhalt ist folgender. Unter der Regierung Ludwig's XIV. schrieb Constantin von Renneville, ein Günstling des Ministers Kolbert, ein Schauspiel, wodurch er den Hof so gegen sich erzürnte, daß er flüchtig werden mußte. Er begab sich mit seiner Gattin Karoline nach Holland, im Haag wurde er jedoch eingezogen, nach Frankreich gebracht, und in die Bastille gesetzt. In dem Searin'schen Schau- spiel sehen wir nun, wie Karoline, als Milchmädchen verkleidet, das Gefängniß ihres Gemahls auserspäht hat, und denselben durch ihrer Hände Arbeit, bei fremden Leuten dienend, mit Allem unterstützt, was sein trauri- ges Loos erleichtern kann. Der Himmel belohnt diese Treue, ihr Mann wird durch Kolbert's Verwendung befreit und an das Herz der Gattin zurückgeführt.

Eine ganz ähnliche Geschichte muß sich in Spanien zugetragen haben: denn aus dem Bericht, daß einmal ein verdienstvoller Edelmann vom Hofe entfernt, in ein Staatsgefängniß geworfen und zum Tode verurtheilt, im Moment der Vollziehung des Todesurtheils aber von seiner Gemahlin, die sich verkleidet in seinen Kerker ge- schlichen, gerettet worden sei, ist eines der bekanntesten musikalischen Schauspiele gedichtet worden, das in Se- villa spielt, und vor längerer Zeit unter dem Titel:

Eleonore, und mit dem Zusatz: Spaniens Staatsgefäng- niß, oder: Eheliche Liebe, erschienen ist.

Pär war der Erste, der diese Oper komponirte. Selbst die Feinde des verzärtelten Italiens müssen eingestehn, daß Eleonore, in ihrer überraschenden Ma- jestät, die übrigen musikalischen Leistungen desselben hin- ter sich lasse. Allgemeine Bewunderung erregte die Arie, die er der Eleonore in den Mund legt: „Schändlicher Pizarro, wo gehst du hin? (Eseccabil Pizzarro, dove vai)“, wo Horn, Fagott und Klarinette auf eine vortref- fliche Weise mit der Singstimme konzertiren. Das Duett, während Eleonore ihres Mannes Grab gräbt, ist kurz und in die Seele schneidend; und mit einer fürchterlichen Ekstase raucht der Moment heran, wo sie sich zwischen ihren Gatten und seinen Mörder wirft: hier schweigen alle Instrumente, ein gellender Angstschrei, ohne Akkord, raset auf, schallt eine Weile empor, und verliert sich in den donnernden Jufur: Halter, ich will ihn schügen! —

Der Text der Pär'schen Eleonore sagte unserm Beetho- ven so zu, daß er ihn von Treitschke nur wenig umar- beiten ließ und nochmals komponirte. Beethoven's Ta- lent zur dramatischen Komposition war vorher in Zweifel gezogen worden, und selbst die Freunde dieses Meisters, den man den musikalischen Jean Paul nennen sollte, glaubten nicht, daß er sich durch eine Oper bei'm Pu- blikum Eingang verschaffen würde. Seine Eleonore ers- schien, und die Besorgnisse gingen in Erfüllung. Die Zuhörer wollten keinen rechten Geschmack an dieser Ton- dichtung finden, Einige erklärten sie für ganz unpracti- kabel und verunglückt, und die Meisten hielten die Musik für kalt und vornehm. Sie verschwand daher eine Zeit- lang vom Repertoire, und als sie später wiederum ers- schien, fand der Komponist selbst es für nöthig, wesent- liche Veränderungen vorzunehmen und ihr den neuen Ti- tel Fidelio zu geben.

Das Gute bricht oft nur langsam durch, die Ge- genwart erkennt zuweilen ihre größten Geister nicht an, und Baco von Verulam, einer der tiefsten kritischen For- scher, lebte neben Shakespeare, ohne von dem Genius der britischen Insel Kunde zu nehmen. Beethoven, als Opernseher, darf nicht rühmen, ihm sei ein Aehnliches bei Lebzeiten nicht widerfahren, und erst nach seinem Tode wird Deutschland immer mehr einsehen, wie Un- recht es gethan, ihn nicht zu ferneren dramatischen Ar- beiten, durch Anerkennung des Fidelio, ermuntert und angefeuert zu haben. Ja, hätte Beethoven auch diesen Fidelio nicht geschrieben, der Kenner würde ohnedies aus seinen übrigen Leistungen erschn haben, daß ihm das Talent der dramatischen Composition nicht abging; denn, sind einige seiner Lieder, wie die Adalide, nicht schon kleine scenische Piecen, die aus dem lyrischen Vo- denkreis hinwegflattern; und ist sein Christus am Del- berg nicht so durch und durch handelnd vorgetragen, daß die Kritik hiervon Veranlassung genommen hat, die Reinheit des geistlichen Stils in diesem Orato- rium in Zweifel zu ziehn? (Schluß folgt) A.



# Iris.

Unterhaltungsblatt für Freunde des Schönen und Nützlichen.

N<sup>o</sup> 232

Freitag, 21. November

1828

## Geschichte der Gasbeleuchtung.

(Fortsetzung)

### Vereitigung des Gases.

Wie schon angeführt, werden die verbrennlichen Körper in verschlossenen Räumen destillirt. Die Steinkohlen oder das Del werden in eiserne Retorten gethan, die stark erhitzt werden, wobei das Gas durch Röhren in einen Behälter geleitet wird, welcher mit Wasser gesperrt ist; in den Behälter öffnet sich die Leitungsröhre, welche das Gas durch die Brennmündung führt, an welcher es angezündet brennt; der Gasbehälter muß einen beständigen Druck auf das Gas ausüben, damit das Ausströmen gleichförmig bleibt.

Bei der Vereitigung des Delgases ist es nothwendig, daß das Del auf das bereits erhitzte Eisen tropfenweis fällt, damit es sich nicht vor der Zersetzung verkohle.

### Eigenschaften des Delgases.

Es ist wie die atmosphärische Luft farblos. In Rücksicht der Vereitigungsart, wonach es bald mehr bald weniger Kohle enthält, ist sein specifisches Gewicht verschieden; gewöhnlich verhält sich dasselbe gegen die atmosphärische Luft, wie 2 zu 3; so, daß es ein Drittheil leichter ist als diese. Es hat einen unangenehmen brenzlichen Geruch, ohngefähr so wie der Dunst, der entsteht, wenn man ein brennendes Talglicht ausgeblasen hat. Es ist zum Athmen untauglich; die Thiere, die man in solches Gas bringt, ersticken darin, und um so schneller, je kleiner sie sind, weil sich um so weniger atmosphärische Luft in ihren Lungen befindet, wenn man sie in das Gas sperrt. Es ist fäh sich allein ohne Zutritt von Sauerstoffgas oder atmosphärischer Luft unverbrennlich, und brennende Körper, die man hinein taucht, erlöschen darin. Beim Zutritt der Luft brennt es, wenn es angezündet wird mit gelblich weißer Flamme. Diese Flamme giebt keinen Rauch, so lange der Zutritt der atmosphärischen Luft ungestört ist, damit alles Gas, was aus der Brennmündung dringt, verbrannt werden kann; ist aber der Luft-

zug gehindert, wie bei den Argand'schen Lampen durch die aufgesetzten Glasröhren, so verbrennt das Gas nicht ganz, und ein Theil Kohle wird ausgeschieden, der das Glas mit Ruß beschlägt. Verbrennt das Gas ganz, so wird nur Wasserdampf und kohlensaures Gas erzeugt. Es brennt mit steter Flamme, und übertrifft an Helligkeit der Flamme alle übrigen Beleuchtungsarten von Del, Talg oder Wachs. Bei dem Verbrennen desselben geht derselbe Prozeß vor wie beim Verbrennen eines Lichtes oder des Oels. Der Docht in dem Lichte und in der Lampe ist von der Flamme umgeben, die ihn im Glühen erhält, wodurch die verbrennliche Substanz zersetzt wird, und in denselben Umständen ist wie das Del in der Retorte. Der Docht führt die zu verbrennende Substanz durch Capillar-Thätigkeit an den Ort, wo er durch's Glühen des Dochtes zersetzt wird in gekohltes Wasserstoffgas, das sich in der Flamme verzehrt; eine zweite Portion folgt der ersten und geht die Zersetzung und das Verbrennen so lange vor sich, als brennbare Substanz vorhanden ist. Daher brennen diese Körper nur mit theil des Dochtes.

Eine gewöhnliche Gasflamme verzehrt in einer Stunde  $\frac{1}{2}$  Cubikfuß Gas und diese Quantität braucht um zu verbrennen 5 Cubikfuß atmosphärische Luft; also 100 Lampen verbrauchen in einer Stunde 500 Cubikfuß atmosphärischer Luft. Diese 500 Cubikfuß atmosphärischer Luft, die bei dem Verbrennen des Gases verzehrt werden, geben Wasserdampf und kohlensaures Gas. Da das kohlensaure Gas zum Einathmen untauglich ist, es aber zum großen Theil durch den Wasserdampf eingefogen wird, und sich damit niederschlägt, auch durch den starken Luftzug, der durch jede Gasflamme entsteht, weiter geführt wird, so ist seine schädliche Wirkung unbedeutend, da kein Zimmer hermetisch verschlossen ist, und das Aufgehen der Thüren, so wie die Schlüssellocher und Fensterrahmen der Luft Zutritt gestatten. Der Luftzug jeder Flamme ist daher so stark, daß man darüber gehaltene Glaszylinder zum Tönen bringen kann; wo sich das Wasser an die Wände anlegt; was die sogenannte chemische Harmonika giebt.



Dieses ist der Vorgang des Verbrennens an den Brennmündungen. Da aber, wie schon angeführt, dieses gekohlte Wasserstoffgas, wenn es in größeren Räumen mit Sauerstoffgas; oder atmosphärischer Luft in bestimmten Verhältnissen gemischt ist, Knallluft erzeugt, so geschieht dann bei der Detonation diese Verpuffung plötzlich, und man kann dieselben Wirkungen hervorbringen, die die bösen Wetter in den Steinkohlengruben veranlassen.

Die atmosphärische Luft besteht, jedoch nicht beständig aus 27 Theilen Sauerstoffgas und 73 Theilen Sauerstoffgas; diese Mischung verhält sich ohngefähr wie 1 zu 3. Da aber nur das Sauerstoffgas das Brennen unterhalten kann, so wird auch dieses allein verzehrt und bildet mit dem Gase Knallluft. Wir werden daher Knallluft erst mit Sauerstoffgas, dann mit atmosphärischer Luft bereiten. Das reine Wasserstoffgas verpufft 2 Theile mit 1 Theil Sauerstoffgas und bildet reines Wasser. Das gekohlte Wasserstoffgas bedarf wegen der Kohle mehr, 4 Theil und 3 bis 4 Theile und dehnt sich aus, während jenes bloß Wasser bildet, dieses aber kohlen-saures Gas und Wasserdampf. Vermischt man 1 Theil Delgas mit 9 bis 10 Theilen atmosphärischer Luft, giebt es Knallgas, dessen Wirkung bei der Verpuffung der des Schießpulvers gleich ist. Dieses Verhältniß, unter welchem das Delgas Knallluft giebt, muß genau das angegebene sein; ist etwas mehr oder weniger von einem der beiden Gasarten, so verbrennt die Luft mit einigem Geräusch langsam und bildet eine lange bald erlöschende Flamme. (Schluß folgt.)

### Chronik der Frankfurter Schaubühne.

Samstag den 15. Nov. *Fidelio*, Oper in 2 Acten von Beethoven. (Schluß) So ist denn auch *Fidelio* ein lebendiges, edles und wahrhaft schönes Tonwerk, das zwar dem verwöhnten Ohr nicht schmeicheln, noch durch Sonderbarkeiten und groteske Sprünge gefallen, vielmehr durch eine besonnene Einleitung, künstlerische Steigerung, und ein großmüthiges Concentriren aller Tongewalten auf einen erhabenen Brennpunkt — demnach die Gesetze des recitirenden Schauspiels auf das musikalische anwendend — uns theils beruhigen, theils hinreißen und entzücken will. Diesen Character des Werks spricht schon die Ouverture aus, die uns abwechselnd zu Boden drückt und in den Himmel hebt, und mit einem jubelnden Gongfere den Sieg des Guten über das böse Prinzip feiert. Ein Duett zwischen Jaguino und Marzelline, milden, fast italienischen Stils, leitet den ersten Act ein; und letztere, die leider am Schluß ungenügend ausgeht, besingt darauf die Wonnen häuslichen Eheglücks. In Wien ist man gewohnt, solche Arien in einem lehrnden Handwerksburschen-Ton mit Hopfa und Ciapopei (die in Wenzel Müller'schen und Kauer'schen Liedern fast nirgend fehlen) zu vernehmen; um so mehr Achtung verdient deshalb die delikate Be-

handlung, die Beethoven der Arie „D wär' ich schon mit ihm vereint“ angedeihn ließ. Hierauf ein überaus schöner Canon, ein Lied vom vollen Geldbeutel, auch in einem unwienerischen Stil; und: ein liebliches Terzett. Von nun an wird die Musik feurig und wild, und Pizarro singt die (im Finale des ersten Acts zum Freischütz stark benutzte) Arie mit Chor „Ha, welch ein Augenblick!“: ein musikalischer Hella voll Eisackern und innerlicher Gährung. Sodann das Duett zwischen Pizarro und Rocco, eine der effectvollsten Stellen, die in Frankfurt so gefällt, daß sie, wie ich höre, immer *da capo* verlangt wird. Die nun folgende imposante Scene der Leonore „Abscheulicher, wo willst du hin?“, von vier Hörnern begleitet, rauscht, wie ein Schiff mit vollen Segeln, durch die Wogen des Gefanges, und verliert sich in die rührende, nur ein wenig zu gedehnte Klage der Gefangenen, womit das Finale des ersten Acts ansteht. — Die Luft des Himmels von Sevilla spielt in Florestan's Kerkerarie, womit der zweite Act beginnt; und selbst die Worte des Textes werden poetisch, wenn es darin heißt:

Und spür' ich nicht linde sanft säuselnde Luft,  
Und ist nicht mein Grab mir erhellet?  
Ich seh', wie ein Engel im rothigen Duft  
Sich tröstend zur Seite mir stellet,  
Ein Engel, Lenoren der Gattin so gleich,  
Der führt mich zur Freiheit, in's himmlische Reich.

Nun folgt die Hauptscene, wo Leonore ihres Mannes Grab schaufelt, und ihm das Stückchen Brod reicht. Ist diese Musik ein köstlicher Wein in einem Goldpokal, worin Rosen schwimmen, so wird ihn doch Niemand, der ein Herz hat, leeren, ohne eine verstoßene Thräne hineinfallen zu lassen. Was Goethe in Worten aussprach und seinem Harfner in den Mund legte, schluchzt hier in den bewegtesten Tönen an unser Ohr. Wer nie sein Brod mit Thränen aß!! — Und doch kann ich den Wunsch nicht unterdrücken, Beethoven habe in dieser Scene statt des Duetts der Leonore einen Einzelgesang in den Mund legen mögen (was scenisch wohl zu veranstalten wäre). Was ließe sich in einer solchen Situation singen, was empfinden! So glaube ich auch, in einer Tragödie, die Karl den Fünften zum Helden habe, lasse sich bei der Scene, wo der Weltregent sein eigenes Grab gräbt, ein Monolog schreiben, der allein einen Dichter unsterblich machen könnte. — Das Quartett in der Ermordungsscene rüttelt mit Riesenkraft an den Pforten der Verzweiflung und des Todes so lange um Gnade, bis der Ruf der Rettung daraus hervorbringt: der unerwartete Trompetenstoß tönt in dieser Scene wie die Posaune des Weltgerichts. In dem grandiosen Finale feiert der Zusammenschwung aller Stimmen und Instrumente die Freuden der Wiedervereinigung, die Wonnen der Erlösung und den Triumph der gerechten Sache: selbst die Reminiscenz aus der Schiller'schen Hymne an die Freude,



welche Treitschke in den Text mischte, wirkt, statt auf-fallend, bei dieser Gelegenheit angenehm und die gute Stimmung befördernd. — Die Darstellung erlangte und verdiente den Beifall des zahlreich versammelten Publi-kums in einem so hohen Grade, daß sich ein wahrer Kunstenthusiasmus unter allen Zuhörern verbreitete. Hr. Dobler (Pizarro) überholte sich zwar, wie es schien durch Schuld des Souffleurs, in der ersten Arie, doch wurden Spiel und Gesang im Verlauf um so vor-züglichlicher, und die Leistung gestaltete sich als eine ausge-zeichnete: ebenso war es mit Dem. Haus (Leonore), die gerufen wurde, und mit Hrn. Meiser (Florestan). Die lieblichen Parthieen des Rokko und der Marzelline waren durch Hrn. Hauser und Dem. Backofen aus-gezeichnet gegeben, so wie auch die kleineren Rollen von Niemanden vergriffen wurden. R.

### Miscellen.

In Warschau erfolgte am 3. Nov. die feierliche Grundsteinlegung zum Kopernikusdenkmal. Nachstehende Urkunde wurde in das Fundament mit eingeschlossen: „Unter der Regierung Nikolaus I., Kaisers aller Reu-ßen, Königs von Polen, ist dieses Denkmal von Erz dem Nikolaus Kopernikus, welcher zuerst den Lauf der Himmelskörper genau bezeichnet, und dadurch sich sowohl, als seinem polnischen Vaterlande unsterblichen Ruhm er-worben hat, von seinen dankbaren Landesleuten, den Polen, unter der leitenden Mitwirkung der Warschauer Gesellschaft der Freunde der Wissenschaften und ihres Präsidenten Julian Ursin Niemcewicz errichtet worden. Der Urheber und thätigste Beförderer dieses Werkes war der vorige Präsident jener Gesellschaft Stanislaus Stasjic. Das Standbild ist modellirt von Albert Thorwaldsen zu Rom, und gegossen in Warschau von Johann Gregoire. Das Fundament ward gelegt am 3. Nov. 1828.“ Au-ßerdem kamen noch folgende Gegenstände in den Grund-stein: ein namentliches Verzeichniß sämmtlicher Mitglie-der der Warschauer Gesellschaft der Freunde der Wissen-schaften vom Jahre 1828, ein Exemplar der Eniadecki-schen Abhandlung über Kopernikus in polnischer, franzö-sischer und englischer Sprache, Silbermünzen mit den Brustbildern der Könige von Polen, unter welchen Ko-pernikus lebte und verschiedene andere. Hieraus wurde die Büchse wohl verschlossen in ein steinernes Behältniß gestellt, und dieses an dem zu seiner dauernden Aufbe-wahrung bestimmten Plage niedergelegt. Als der Prä-sident der Gesellschaft im Begriff war, den ersten Mauers-stein mit der zu diesem Behuf gefertigten silbernen Kelle zuzurichten, sprach er die Worte: „Möge dieses Denk-mal allen Stürmen der künftigen Jahrhunderte und selbst den physischen Erschütterungen der Welt trohen!“ Alle anwesenden Mitglieder und viele andere Personen halfen mit sichtbarer Theilnahme das Mauerwerk vollenden,

welches die Stiftungszeichen des dem großen Astronometen gewidmeten Denkmals in sich schließt. \*)

Wunder. Die Pariser Gazette hat in ihrer Nummer vom 13. Nov. eine ganze aus sieben Zeilen bestehende Strophe aus der Epistel, welche Sr. Maj. der König von Bayern an Goethe gerichtet hat, (S. un-ser Blatt Nr. 316.) in deutscher Sprache aufgenommen, ohne ein einziges Wort darin zu entstellen.

Der Schiller der Romanenliteratur. Bei den Gebrüdern Frankh in Stuttgart hat — wie sie im Schwäbischen Merkur anzeigen — ein „schöngei-stiges Werk“ die Presse verlassen, welches den Titel führt: „Der Jesuit, Sitten- und Charaktergemälde aus den ersten Jahren des 18ten Jahrhunderts. Von C. Spindler.“ (3 Bde. 9 fl.) Die Verlegeranpreisung der Novität wird das Urtheil eines „geistreichen“ Rezensen-ten in den (geistlosen) Blättern für literarische Unter-haltung angeführt, wornach uns Deutschen Spindler in der Romanenliteratur werden soll (wer befiehlt? und läßt sichs commandiren?), was Schiller in der dramatischen ist.

Neues Urtheil über eine alte Statue. Anselm Feuerbach, nicht der Criminalist, sondern der Professor an der Studienanstalt zu Speier, hat unlängst ein Fragment aus einem Werke über den Apoll von Belvedere als Programm drucken lassen. Nachdem er darin von dem Lobe gesprochen, welches Winkelmann dem vatikanischen Apoll mit hinreißender Beredsamkeit gespendet, in welches dann Künstler und Gelehrte, Ken-ner und Freunde der Kunst wetteifernd gestimmt, nach-dem vorübergehend der alten Werke gedacht, welche in neuerer Zeit an's Licht gefördert, durch welche der ge-seherte Ruhm jener Lieblingsstatue in etwas gefährdet worden, kommt er zur Kritik selber, der bei der Er-kenntniß des wahrhaft Schönen und Vortrefflichen doch noch bedeutende Räthsel und Zweifel stehen bleiben. „Zweifelhaft ist das Material, aus dem sie gefördert, die Zeit, die Schule, der sie angehört; zweifelhaft ist es, ob sie für Original oder für Copie, für ein griechi-sches oder römisches Werk zu achten sei. Mag der Kunstfreund diese Gestalt übermenschlich schön und er-haben finden, die Anlage des Ganzen geistvoll, die Kontouren rein und fließend, — der Kenner der Natur vermüßt die strenge Richtigkeit der Anatomie, der Zeich-ner Correctheit der Zeichnung, der Archäologe das un-versehrte Ideal der Griechen; der Bildner wünschte den Marmor anders behandelt, der Kenner weniger Manier, und den gangbarsten Hypothesen über die hi-

\*) Kopernikus, der in oben erwähnter Urkunde als Po-lete erscheint, war es nur in so fern, als sein Vater aus Kra-kau stammte und er selbst auf der dasigen Universität seine Studien machte. Geboren wurde Kopernikus am 19. Febr. 1473 zu Thorn (wo 282 Jahre später Soemmer-ring das Licht der Welt sah) und er war mithin ein Preu-ße und als solcher ein Landmann der unsterblichen Männer Kant, Herder, Hippel und Hamann.



florische oder mythische Bedeutung des Werkes ist, wie es scheint, nur durch Verjährung das Recht geworden, immer wieder von Neuem nachgebetet zu werden. Den letzten vielleicht entschiedenen Stein kann man endlich noch mit der Bemerkung in die Schale legen, daß die ganze Anlage der Statue nicht im wahren Geiste der bildenden Kunst gedacht sei. Den ersten Eindruck, welchen die Statue auf unsere Sinne ausübt, ist Ueberraschung; auf einen ersten glänzenden Moment scheint alles berechnet zu sein, nichts für den Genuß einer längern Betrachtung zurückgelegt. Wenn sonst die Plastik auch von der Darstellung der Seele Alles auszuschneiden strebt, was zufällig und momentan ist, so zeigt sich im Angesicht des vortitanischen Apoll eine tiefe Aufregung des Gemüths, Affect. Affect ist es, was den Nichtkenner in den Productionen der modernen Künste vor Allem erfreut. Affect soll die Gluth der Farben erhöhen, den Rhythmus der Melodie beflügeln; hier finden wir ihn im Marmor wieder." Das Hauptkennzeichen echt griechischer Plastik findet Hr. Feuerbach in der Ruhe, der gänzlichen Verzichtleistung der Statue nach außen hin. Er widerstreitet hiemit nicht dem Kunstprincip Winkelmanns, welcher Schönheit in edler Einfachheit und stiller Größe verlangt, nicht dem geistreichen Lessing, noch Schelling, Schlegel, Hirt, noch der Ansicht Goethe's, die den Ausdruck schöner Gedanken in der antiken Plastik gefunden, er fragt nur: „was mußte, da der Künstler die Götter aus der Hand der Dichter schön und vollkommen charakterisirt erhielt, hinzukommen, wenn diese materiell dargestellt werden sollen?" Die Antwort auf diese Frage kann nur die Geschichte genügend geben. Der Verfasser geht zu den ältesten Götterstatuen zurück. — „Der Begriff eines höheren Wesens weist von seiner Darstellung — alles zurück, was an den Wechsel des Zeitlichen erinnern kann. — Die Statue entweicht auf eine nur der frommen Ehen noch erreichbare Höhe. Unter der Ruhe also ist nicht orientalische Starrsicht zu verstehen, welche der Sinnesart jenes Volkes angehört, welches Kunst und Natur zur Hieroglyphe, die menschliche Gestalt zur geheimnißvollen Mumie erstarren ließ." Der Verf. erkennt nun in dem kolossalen Apollo Barberini, der jetzt in der Glyptothek zu München steht, eine Tempelstatue im hohen griechischen Tempelsil und setzt sein Entstehen noch über Phidias hinaus. Ebenso ist ihm die Athene Promachos in Dresden ein wahres Tempelbild. „In beiden Statuen sind die Götter unverkennbar nicht bloß als setend, sondern als erscheinend gedacht, ihre Stellung sagt ganz dasselbe, was jene bekannte Formel, womit die Götter die tragische Bühne zu betreten pflegten: Dir zu Liebe komme ich aus den himmlischen Wohnungen." —

Schiller durch Winkler verballhornt. Die Penelope für 1829 liefert Kupfer zu Schillers

Gedichten und darunter auch die Gräfin von Saverne aus dem Gang nach dem Eisenhammer. Dabei hat sich Theodor Hell-Winkler einfallen lassen, die Ballade des Dichters in Versen zu glossiren, deren sich ein Schulknabe zu schämen hätte. Man urtheile selbst:

Die Gräfin sprach zu Fridolin:  
Mußt du zum Eisenhammer ziehn,  
So tritt in die Kapelle ein,  
Die dort im Walde zeiger sich,  
Und sprich auch ein Gebet für mich.  
Es mög' der Herr dir Gnad' verleihn!

Dagegen höre man Schiller:

Darauf die Dame von Saverne  
Versetzt mit sanftem Ton:  
Die heilige Messe hört' ich gern,  
Doch liegt mir krank der Sohn;  
So gehe denn, mein Kind, und sprich  
In Andacht ein Gebet für mich,  
Und denkst du reuig deiner Sünden,  
So laß auch mich die Gnade finden.

Theaterspeculation. Goethe's Faust, französisch zugeschnitten, hat dem Director des Theaters de la Porte St. Martin zu Paris in 11 Vorstellungen über 37,000 Fr. eingebracht. Warum hat man bis jetzt versäumt, dieses Werk auch für die deutsche Bühne zu arrangiren? Scheut man sich etwa mit Goethe so umzuspringen, wie mit Shakespeare?

Die Teufelsanbeter. Nach dem Oriental Herald will vor einiger Zeit ein Engländer im birmanischen Reich eine Secte Teufelsanbeter entdeckt haben. Man weiß nicht, ist es dabei auf eine Mystification des Publicums abgesehen, oder hat der Entdecker sich so zu sagen einen Vären aufbinden lassen. Die Stellen wenigstens, welche derselbe aus ihren vermeintlichen Religionsbüchern anführt, lauten, abgesehen von ihrem stark pantheistischen Gepräge, nicht eben so ganz diabolisch. Denn trotz des Grundsatzes, daß das Böse, welches der Teufel an aller Welt thut, absolut aus ihm selbst hervorgehe, läßt er sich denn doch auch zur Versöhnung bestimmen und zwar durch seine Gemahlin. Die arme Frau muß nemlich nicht bloß für ihren Mann, sondern für alle Wesen leiden.

Thorschreiberwitz. Ein Hofmeier reiste durch ein Städtchen mit Begleitung seiner beiden Leiven. Auf der gedruckten Passantentafel las man: „Hofmeier M. N. mit zwei Löwen." —

H. L. Brönner'sche Buchdruckerei Lit. J. Nr. 148 großer Kornmarkt.



# Iris.

Unterhaltungsblatt für Freunde des Schönen und Nützlichen.

N<sup>ro</sup> 233

Samstag, 22. November

1828

## Romeo und Julia.

Gewidmet

Hrn. Löwe und Dem. Lindner.

Ein Pilger kommst du zu dem Heil'genbilde,  
Das nun vor dir in reiner Schöne steht;  
Es blickt dich an mit frommer Engelsmilde,  
Ein Seelengruß von seinen Lippen weht.  
Da sinkst du in stiller Andacht nieder;  
Der Seelengruß haßt in der Seele wieder.

O könntest du verzaubert ewig liegen  
Vor dieser Heiligen, die dir erschien,  
Und ewig dich um ihre Knie schmiegen.  
Und ewig schaun nach ihrer Glorie hin!  
Es würde dein Gewand von Staub verwehen  
Und deine Seel' verklärt dann auferstehen.

Doch du erwachst! — Das wildbewegte Leben  
Zerstört dir den Paradiesestraum.  
Du wolltest dich ein Mensch zum Gott erheben;  
Für solch' Beglückten hat die Welt nicht Raum.  
Das Schicksal bricht die zarte Himmelsblüthe;  
Doch blüht sie fort im gläubigen Gemüthe!

Und als des Lebens Kampf du ausgerungen,  
Als deines Herzens letzter Pulsschlag bebt, —  
Da küsselt es dich an mit Engelszungen,  
Das Heil'genbild verkläret vor dir schwebt;  
Es küßt den Sterbekuß von deinen Wangen;  
Es hält dich still und betend fest umfassen.

So steigt auf, ihr herrlichen Gestalten!  
Der Seraphim beneidet Euer Loos.  
Das Göttliche muß göttlich sich entfalten;  
Der Dulder Lohn ist unbegreiflich groß.  
Die Harmonie, hienieden angelungen,  
Wird dort in Hymnen ewig fortgeführt.

Und ihr, ihr frommen Seelen, die es ahnen  
Das Glück, das Menschenaugen niemals sahn,  
O kommt und opfert Shakespeare's heil'gen Namen  
Und betet still und andachtsvoll ihn an!  
Und wann die Thrän' in euren Augen glänzet,  
Dann habt ihr ihn mit schönem Lohn bekränzet.  
Wilhelm Wagner.

## Charakter des Columbus.

Bruchstück aus dem letzten Bande von Columbus Leben, beschrieben von Washington Irving.

(Mitgetheilt von Hrn. Legationsrath S. v. Meyer)

Columbus war ein Mann von großem und erfinderischem Geiste. Die Bewegungen seines Gemüthes waren kräftig, doch unregelmäßig, und brachen zuweilen mit jener unbezwinglichen Gewalt hervor, welche Geistern von dieser Höhe eigen ist. Sein Verstand hatte sich alle Arten von Kenntnissen, die mit seinen Plänen in Berührung standen, zu eigen gemacht, und wenn auch seine Bildung für den heutigen Tag beschränkt und einige seiner Irrthümer sehr begreiflich erscheinen mögen, so rühret dieses daher, weil diese Zweige der Wissenschaften damals noch dürftig ausgebildet waren. Seine eignen Entdeckungen warfen ein Licht auf die Unwissenheit seiner Zeit, führten Conjecturen zur Gewißheit und verschleuchten unzählige Irrthümer, mit welchen er selbst zu kämpfen gehabt hatte. Ueber den Gewinn, welcher aus seinen Entdeckungen kommen sollte, verfügte er mit eben so fürstlichem und frommem Sinn, wie er ihn verlangt hatte. Er bedachte damit Werke und Stiftungen der Wohlthätigkeit und Religion, gab große Beisteuern für die Erleichterung des Looses der Armen in seiner Vaterstadt, stiftete Kirchen, worin Messen zum Heil der Verstorbenen gelesen werden sollten, und wollte Heere ausrüsten zur Wiedereroberung des heiligen Grabes in Palästina. In der Ausübung seiner Aemter hielt er auf seinen Stand und sein Ceremoniell als Vizekönig und war eifersüchtig auf seinen Rang und seine Vorrechte, nicht aus bloßer Titelfucht, sondern weil er sie als die Zeugnisse



und Trophäen seiner Thaten ansah. Diese wahrte er sich ängstlich als seine großen Belohnungen. In den widerholten Supplikten an den König bestand er bloß auf der Wiederherstellung seiner Würden. Was seine Vermögensumstände betraf, so wollte er sie einem schiedsrichterlichen Spruche oder selbst dem Ermessen des Königs anheim geben; aber diese Dinge, sagte er stolz, rühren meine Ehre an. In seinem Testamente schärfte er seinem Sohn Diego und wer nach ihm das Majorat erben sollte, ein, daß er, was für Titel und Würden ihm auch später von dem König gewährt würden, sich immer nur ganz einfach: der Admiral, unterzeichnen solle, indem dadurch in der Familie die wahre Quelle ihrer Größe verewigt werde.

Columbus war ein Mann von starker Erregbarkeit und großem Aufschwung, plötzlichen und starken Eindrücken, mächtigen Antrieben hingegeben. Er war von Natur leicht zornig und heftig, und sehr empfindlich gegen Unrecht und Ungerechtigkeiten; doch diese Reizbarkeit seines Temperamentes wurde von dem Wohlwollen und der Großmuth seines Herzens besiegt. Das Edle seiner Natur leuchtete durch alle Drangsale seiner stürmischen Laufbahn hindurch. Obgleich er beständig in seiner Würde verletzt und in der Ausübung seines Commando's bedrängt wurde, obgleich seine Pläne durch Aufruhr unruhiger und nichtswürdiger Menschen scheiterten und seine Person selbst in Gefahr gerieth, in Zeitläuften, wo er von Bedrängnissen des Geistes und des Körpers so sehr litt, daß der geduldigste darüber die Fassung verloren hätte: so hielt er doch seinen muthigen und zornigen Sinn im Zaum und brachte sich durch die Stärke seines Geistes zur Selbstbeherrschung, ruhigen Ueberlegung und selbst zur Milde durch Bitten: auch dürfen wir zu erwähnen nicht vergessen, wie frei er von jedem Gefühl der Rache war, wie bereit zu vergeben und zu vergessen, wenn sich nur die kleinste Spur von Reue und Veröhnung zeigte. Man hat ihn wegen seines Talentcs gerühmt, über andere den Herrscherstab zu führen; aber viel größerer Ruhm gebührt ihm für die Festigkeit, welche er sich selbst zu regieren bewies.

Seine natürliche Herzensgüte machte seinen Sinn für alle Arten ergöglicher Erscheinungen der Außenwelt empfänglich. In seinen Briefen und Tagebüchern bemerkt er, statt die Umstände mit der technischen Genauigkeit eines bloßen Seemanns aufzunotiren, die Schönheiten der Natur mit dem Enthusiasmus eines Malers oder Poeten. Wenn er die Küsten der neuen Welt besahe, geniest der Leser die Freude mit, welche ihm die Feder fährt, indem er mit seinem unvollkommenen doch pittoresken Ausdruck in spanischer Sprache die mannigfaltigen Gegenstände umher beschreibt: die Milde der Temperatur, die Reinheit der Atmosphäre, die würzige Luft, voll Thau und Süßigkeit, das Grün des Waldes, die Pracht der Bäume, das Großartige der Berge und die Klarheit und Frische der dahinströmenden Ströme. Jede Scene bietet ihm neues Entzücken. Er nennt jede folgende Entdeckung schöner als die letzte und jede die schönste von der Welt, bis er in seinem schlichten

Ernst den Souverainen sagt, nachdem er so viel von den vorigen Inseln gesprochen, fürchte er, daß sie ihm nicht glauben würden, wenn er erkläre, daß die, welche er jetzt beschreibe, sie alle an Schönheit übertreffe.

In derselben lebhaften und ungekünstelten Art und Weise spricht er seine Empfindungen bei verschiedenen Gelegenheiten aus, von den Affecten der Freude oder des Schmerzes, des Entzückens oder des Unwillens leicht erregt. Wenn ihn Undankbarkeit und Gewalt niedriger Menschen drängend umgaben, ließ er oft in der Einsamkeit seiner Kajüte seinem Grame freien Lauf und erleichterte sein gedrücktes Herz mit Seufzen und Stöhnen. Wie er in Ketten nach Spanien zurückkehrte und bei Fabeln erschien, war er, statt den stolzen Sinn zu behaupten, welchen er bis dahin allen Beleidigungen entgegengesetzt hatte, von Schmerz und Wehmuth über ihr Mitgefühl so ergriffen, daß er in Schlächzen und Thränen ausbrach.

Er war äußerst fromm und andächtig: die Religion mischte sich bei ihm in alle Verkettungen der Gedanken und Handlungen, und leuchtet aus seinen geheimsten und absichtlosesten schriftlichen Aufsätzen hervor. Wenn er irgend eine große Entdeckung machte, feierte er sie mit frommem Dank gegen Gott. Die Stimme des Gebers und Preisgesang erhob sich von seinen Schiffen, als sie die neue Welt zuerst erblickten, und seine erste Handlung, als er landete, war, sich auf die Erde zu werfen und Gott Dank zu sagen. Jeden Abend wurde das Salve Regina und andere Vesperhymnen von seiner Mannschaft gesungen, und in den schönen Hainen, welche die wilden Küsten jener heidnischen Länder begränzten, wurden Messen gelesen. Die Religion, auf solche Weise tief in seine Seele verwoben, verbreitete eine ruhige Würde und ein liebevolles Wesen über seine ganze Erscheinung. Seine Rede war rein und bewacht, frei von allen Verwünschungen, Schwüren und anderen ungebührlichen Ausdrücken. Alle seine großen Unternehmungen wurden im Namen der heiligen Dreifaltigkeit ausgeführt und er nahm stets das heilige Abendmahl vor der Einschiffung. Die Festtage der Kirche wurden von ihm in den größten Wildnissen gefeiert. Der Sonntag war ihm ein Tag heiliger Ruhe, an welchem er nie aus einem Hafen wegsegelte, außer in der größten Noth. Er glaubte fest an die Wirkung von Gelübden, Bußübungen und Wallfahrten, und nahm in Zeiten der Drangsale und Gefahren zu ihnen seine Zuflucht; aber er ging in seiner Religiosität noch weiter und leider wurde seine Frömmigkeit von der Bigotterie des Zeitalters verdunkelt. Er bekannte sich offen zu der Ansicht, daß alle Nationen, welche nicht den christlichen Glauben bekenneten, der natürlichen Rechte beraubt seien; daß man die härtesten Maaßregeln zu ihrer Bekehrung brauchen und die strengsten Strafen über ihr halsstarriges Verharren im Unglauben verhängen könne. In diesem Geiste der Bigotterie hielt er sich für berechtigt, die Indianer zu Gefangenen zu machen und sie nach Spanien zu transportiren, um sie in den Lehren des Christenthums unterrichten zu lassen, sie auch als Sklaven zu verkaufen, wenn sie seinen Eroberungen wi-



verständen. Indem er das Letztere that, sündigte er gegen die natürliche Herzensgüte seines Characters und gegen die Gefühle, welche er ursprünglich diesem sanften und gastfreundlichen Menschenstamme widmete; allein er ward von der gewinnsüchtigen Ungeduld der Krone und von dem Spott seiner Feinde über das unersprießliche Resultat seiner Unternehmungen dazu genöthigt. Wir lassen seinem Character nur Gerechtigkeit widerfahren, wenn wir bemerken, daß die Sklaverei der Indianer, welche auf solche Weise im Krieg gefangen genommen wurden, anfänglich von der Krone vollkommene Billigung erhielt und daß, als die Frage des Rechts auf dringendes Verlangen der Königin erörtert wurde, mehrere der ausgezeichnetsten Juristen und Theologen diesen Gebrauch in Schutz nahmen, so daß die Frage am Ende nur durch die Menschlichkeit Isabellens zu Gunsten der Indianer entschieden wurde. Wie der ehrwürdige Bischof Las Casas anmerkt, ist es nicht zu verwundern, daß, wo die gelehrtesten Männer uneins waren, ein ungelehrter Seemann sich wohl irren konnte.

Diese Bemerkungen sind uns zur Entschuldigung für das Betragen des Columbus von der Unpartheilichkeit abgenöthigt. Wir müssen ihn durchaus in Verbindung mit dem Zeitalter, worin er lebte, schildern, damit die Irrthümer dieser Zeit nicht als seine eignen Fehler erscheinen. Es liegt jedoch nicht in der Absicht des Verfassers, den Columbus in einem Punkte rechtfertigen zu wollen, wo irren nicht zu entschuldigen ist. Möge es immer einen Flecken auf seinen erhabenen Namen werfen, damit Andere sich eine Lehre daraus nehmen!

(Schluß folgt.)

## Geschichte der Gasbeleuchtung.

(Schluß)

### Vorthelle der Gasbeleuchtung.

Nachdem wir die Eigenschaften des Delgases kennen gelernt haben, geht aus eben diesen folgende Betrachtung hervor. In Ansehung der Helligkeit übertrifft diese Beleuchtung bei weitem die durch Oellampen, Talg- und Wachslichter. Das Licht ist stets sich gleich, man bemerkt das den Augen so schädliche Flackern gar nicht; man hat keine Leuchter, Lampen und Lichtpußen nöthig; man ist des beschwerlichen Reinigens überhoben; man braucht keine Dochte, hat das Pußen nicht nöthig; es gibt nichts zu verschütten; man wird nicht betröpselt; die größte Reinlichkeit herrscht bei dieser Beleuchtung. In Hinsicht der Schönheit nimmt es alle erdenkliche Formen an; es brennt vertikal, über und unter sich; horizontal, in schiefer Richtung, cylindrisch und breit. Man kann verschiedene Blumen damit vorstellen, wie Tulpen, Sonnenblumen, Lilien, welches einen herrlichen Effect macht. Bei dem Gaslicht sind weit weniger Unglücksfälle möglich als bei gewöhnlichen Lichtern; denn es kann nicht wie diese umgeworfen werden, es sprühet keine Funken, es fallen keine brennende Pußen ab; kurz, wenn man keine brennbare Körper in die Flamme bringt, und die Röhren gut construirt sind, so

ist es fast unmöglich, daß irgend etwas Feuer fange und eine Feuersbrunst entstehen könne; was dagegen so oft mit andern Lichtern geschehen ist. Im äußersten Fall bedarf es nur das Umdrehen eines einzigen Krähens, um Tausende von Lichtern auszulöschen wie ein einziges Licht. Eben so geschwind läßt es sich anzünden. Wie viel Zeit bedarf man dagegen ein Talglicht anzuzünden!

Was die Kosten der Beleuchtung mit Delgas angeht, so ermangeln wir noch genauer vergleichender Ansätze, die erst später geliefert werden können. Es ist aber höchst wahrscheinlich, daß sie die Beleuchtung mit Lichtern nicht übersteigen werden. Accum hat in seinem Werke Kostenberechnungen für England gegeben, wo man mit Steinkohlengas beleuchtet, und diese stellen sich vortheilhaft. Lator hat die Uebersicht der Kosten und der Ersparnisse der Gasbeleuchtung des Hrn. Claus in Ober-rad gegeben, woraus ersichtlich ist, daß derselbe gegen Beleuchtung mit Del und Lichter jährlich gewinnt. Vorgebliche Nachtheile der Gasbeleuchtung.

Unter diesen wird zuerst angeführt: der verminderte Bedarf von Del und Talg, und die daher rührende Störung im Handel, im Ackerbau und Viehzucht. So wahr auch diese Bemerkung ist, und diese neue Beleuchtungsart hiedurch in den allgemeinen Staatshaushalt eingreifen muß, so ist dieses die Schattenseite einer jeden Verbesserung, die eben dadurch neue Industrie erzwingt. Man hat ferner Anfangs in England, und gegenwärtig hin und wieder in Deutschland gesagt, daß das Gaslicht höchst ungesund sei, und wiederholt dieses noch, nachdem bereits eine 20 und mehrjährige Erfahrung diese Angelegenheit hinreichend aufgeklärt hat. Es ist wahr, bei dem Verbrennen des Gases wird eine Menge Sauerstoffgas verzehrt, kohlensaures Gas und Wasser gebildet, und dieses taugt nichts zum Einathmen, ist daher der Gesundheit schädlich. Aber diese Gasart wird weit mehr beim Verbrennen fester mehr kohlenstoffhaltiger Körper gebildet, als bei der Beleuchtung durch Del, Talg oder Wachs, und wenn das Verbrennen dieser Körper nicht vollständig ist, entweicht immer noch Dunst und Rauch, der das Athmen beschwert. Beim Gaslicht giebt es keinen Rauch, wenn nur der Luftzug nicht gehindert ist. Die Lichter verunreinigen die Luft daher weit mehr als Gas. Wenn in Zimmern und Sälen sich viele Menschen befinden, so wird durch das Athmen die Luft weit mehr verdorben als durch das Gaslicht, und diese Luftverderbnis ist schuld, daß in Concerten und auf Bällen so oft Ohnmächtige in die freie Luft gebracht werden müssen. Eine gewöhnliche Gasflamme verzehrt in einer Stunde ungefähr  $\frac{1}{2}$  Cubikfuß Gas, und dieser verbraucht, um zu verbrennen, in eben der Zeit 5 Cubikfuß atmosphärischer Luft; 100 Flammen verbrauchen demnach 500 Cubikfuß atmosphärischer Luft in einer Stunde. Ein erwachsener Mensch athmet im gesunden ruhigen Zustand ohngefähr 15 bis 18mal in einer Minute, und zieht jedesmal ohngefähr 40 Cubikzoll Luft ein, folglich in einer Minute 720 Cubikzoll, also in einer Stunde



25 Cubikfuß. Bei heftigen Bewegungen wie beim Tanzen ist der Luftverbrauch noch weit größer; und diese eingeathmete Luft kommt so verdorben aus den Lungen zurück, daß kein warmblütiges Thier darin nur eine kurze Zeit leben kann. Bei Talglichtern wird der Dunst noch vermehrt, durch Gaslicht aber, das einen großen Theil Wasserdampf bildet, wird die verdorbene Luft eingesogen, und durch den lebendigeren Luftzug, den das Gaslicht veranlaßt, wird die Stickluft schneller weggetrieben. Eine Gasflamme ist ihrem Raume nach 4 mal größer als die Flamme eines Talglichtes. Nach Dalton ist die hitzende Kraft des gekohlten Wasserstoffgases doppelt so groß als die von Del oder Talg bewirkte, folglich kann man annehmen, daß eine Gasflamme wohl 5mal mehr Wärme verbreitet. Der Luftstrom, den das Gaslicht bewirkt, ist so stark, daß man ihn 6 bis 8 Fuß über der Flamme noch bemerkt, die Flamme wird in einer Höhe von 7 bis 8 Fuß über dem Boden angebracht; die Talglichter stehen auf dem Tisch, folglich wird viel leichter die Luftausdünstung der Lichter eingeathmet als die des Gaslichtes. Der Luftstrom geschieht nach oben, und daher wird das Zuströmen durch Fenster und Thüren vermehrt. Das Gaslicht ist aus diesen Ursachen der Gesundheit zuträglicher als Del-, Talg- oder Wachlichtbeleuchtung.

Die Feuergefahr ist viel geringer als bei anderer Beleuchtung, und gar nicht, wenn die Röhren, von der Brennmündung an gerechnet, wenigstens 12 bis 14 Zoll von Messing oder Kupfer und mit Messing (Schlageloth) gelötet sind. Die Brennmündungen erhizen sich durch die Flamme, und sind die Röhren an denselben mit Zinn gelötet, so schmilzt das Zinn ab, die Flamme folgt der neuen Oeffnung, und so sah Labor an einer Röhre, die von Eisenblech und mit Zinn verlötet war, die Flamme nach und nach der sich erneuernden Oeffnung folgen, und das Holz, an welches die Röhre befestigt war, in Brand gerathen; doch dieses war ein absichtlich angestellter Versuch. Die Röhrenleitung an der hiesigen Gasbeleuchtung ist in dieser Hinsicht musterhaft.

Die Gefahr vor Explosion verdient mehr Berücksichtigung. Diese aber kann nur dann geschehen, wann in einem wohlverschlossenen Zimmer mehrere Krähnen offen sind, das Gas dann in das Zimmer strömt, in welches man später mit einem brennenden Lichte kommt; doch muß die Mischung zur atmosphärischen Luft sich genau wie 1 zu 9 oder 10 verhalten; weil wann das Verhältniß nicht genau so ist, keine Knallluft entsteht. Im September 1820 bei meiner Anwesenheit in London, blies ein Apotheker seine Gasflamme aus, ohne den Krähnen umzudrehen; in der Nacht mußte er etwas in der Apotheke verabreichen, kam mit einem brennenden Lichte in die Apotheke, wo sich unglücklicher Weise Knallluft gebildet hatte; und alle Fenster wurden mit heftiger Explosion auf die Straße geschleudert, der Apotheker selbst stark verwundet. Vor 14 Tagen berichteten die englischen Zeitungen, daß ein Mann, der auf einer Säule in Hannover Square in London Gas anzünden wollte, durch Explosion heruntergeworfen wurde, und beide Beine zer-

brach. Die Explosion soll dadurch veranlaßt worden sein, daß ein böser Bube einen Krähnen aufgedreht hatte. Dreht man daher beim Auslöschten der Flammen die Krähnen zu, so ist dieses Unglück in Zimmern ganz unmöglich. Es ist, wenn es entsteht, nur der Nachlässigkeit und nicht dem Gas Schuld zu geben, und darf diese schöne Beleuchtung nicht in Mißcredit bringen, da ja jedes Messer durch Unvorsichtigkeit eine tödliche Waffe werden kann.

#### Schlußbemerkung.

Hiermit hätten wir die Geschichte der Gasbeleuchtung von ihrem Beginnen bis zur jetzigen Zeit betrachtet, und aus den Eigenschaften des Gases unparteiisch die Vortheile und die angeblichen Nachtheile der Gasbeleuchtung kennen gelernt. Wenn wir nun nach dem Vorhergehenden unser Urtheil darüber fällen sollten, so müßte es dahin ausfallen: daß die Gasbeleuchtung, in Hinsicht auf ihre angegebenen Annehmlichkeiten, alle andere Beleuchtungsart übertrifft, und daß bei nur gewöhnlicher Vorsicht so wenig Gefahr für Gesundheit, als Feuergefahr dabei statt finden kann. Was sich am besten dadurch beweist, daß, seit 1792 der Engländer Murdoch die erste Gasbeleuchtung einrichtete, sie sich bis jetzt in England überall erhalten hat. Und so wünsche ich, den mir von dem physikalischen Verein gewordenen Auftrag nach Kräften erfüllt zu haben, durch Mittheilung der Eigenschaften des Gases, einen jeden in den Stand zu setzen, gründlich über diesen neuen Gewinnst unserer Stadt urtheilen zu können.

#### Devrient zu Wien.

Das Berliner Conversationsblatt vom 17. Nov. giebt folgende Theaternotiz: „Das Sprichwort: der Prophet gilt nichts im Vaterland“ können wir auf unsern Devrient nicht anwenden; bestreben darf es uns auch nicht, wenn wir hören, welche große Sensation er in Wien macht. So vortrefflich auch gegenwärtig das Hofburgtheater ist, nicht nur wegen der einzelnen ausgezeichneten Künstler, sondern mehr noch wegen des Zusammenhalts und Zusammenspiels, so haben sie doch keinen Künstler, der auch nur entfernt in dem Rollenkreise, in welchem Devrient groß ist, ihm in den Weg träte. Den Chylok giebt Herr Costenoble, zwar mit vieler Kraft, aber ohne daß man darin nur einen Zug von Shakespeare's Chylok wieder erkennt. Wodurch aber vornehmlich Devrient den Wienern eine ganz neue Erscheinung sein muß, ist die Kunst, mit der er seine Maske, seinen Anzug zu ordnen versteht, daß er in jeder Rolle als eine ganz neue Person erscheint. Schon in dem Kaufmann von Venedig wurde er noch mehreren einzelnen Scenen hervergerufen; noch größer war der Beifall, als er als armer Poet auftrat, aber ganz außer sich war das Publikum über seinen Scherz im Juden. Man rief ihn, wie eine Opernsängerin, nach jeder einzelnen Scene heraus, so daß er an diesem Abende fünf mal gerufen wurde. Das Hervorrufen wird jedoch in Wien bewirkt, ohne den Mund aufzuheben; man pocht und klatscht so lange, bis der, dem es gilt, erscheint.

H. L. Brönneg'sche Buchdruckerei Lit. J. Nr. 148 großer Kornmarkt.